Le Mot et la Chose Revisités: le Cas de la Polysémie Systématique

Alexandra Arapinis

▶ **To cite this version:**

Alexandra Arapinis. Le Mot et la Chose Revisités: le Cas de la Polysémie Systématique. Philosophie. Université Panthéon-Sorbonne - Paris I, 2009. Français. NNT : . tel-00614536

HAL Id: tel-00614536
https://theses.hal.science/tel-00614536

Submitted on 12 Aug 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Paris I Panthéon-Sorbonne
U.F.R. de Philosophie

THÈSE

présentée publiquement le 19 décembre 2009

par

Alexandra Arapinis

en vue de l'obtention du

Doctorat de l'Université Paris I

en

Philosophie

Le mot et la chose revisités : le cas de la polysémie systématique

---

Directeur de thèse :

M. François Rivenc — Professeur, Université Paris I Panthéon-Sorbonne

Jury :

M. Nicholas Asher — Directeur de recherche, CNRS/IRIT, Toulouse
Mme. Friederike Moltmann — Directrice de recherche, CNRS/IHPST, Paris
M. François Recanati — Directeur de recherche, CNRS/IJN, Paris
M. Peter Simons — Professeur, Trinity College, Dublin

Pré-rapporteurs :

M. Nicholas Asher
Mme. Friederike Moltmann

Le mot et la chose revisités : le cas de la polysémie systématique

Alexandra Arapinis

Thèse
en vue de l'obtention du
Doctorat de l'Université Paris I
en Philosophie

Table des matières

Introduction **1**

I Polysémie systématique : les défis sémantiques 7

1 Entre polysémie et monosémie : la polysémie systématique 9

1.1 Entrée en matière 11

1.1.1 Polysémie nominale 11

1.1.2 Verbes aspectuels et coercion 14

1.2 Polysémie systématique : Le mot et la chose à nouveau sur le devant de la scène 17

1.2.1 La théorie traditionnelle de la signification : le couple extension/intension 18

1.2.2 Le défi de la polysémie systématique 20

1.3 Repenser la signification lexicale 25

1.3.1 L'approche monosémique 25

1.3.2 La polysémie par métonymie : la chose, ses parties, ses aspects 28

1.3.3 De la signification lexicale à la composition lexicale . . 33

2 Contextualité compositionnelle : La voie de la décomposition lexicale 39

2.1 Pourquoi tient-on tant à la compositionnalité du langage ? . . 41

2.1.1 L'hypothèse de compositionnalité du langage naturel . 41

2.1.2 Pourquoi défendre la compositionnalité ? 44

2.2 Atomisme : garant de la compositionnalité 47
2.2.1 Qu'est-ce que l'atomisme ? 47
2.2.2 Une version forte de la compositionnalité : la version atomiste 49
2.3 Contextualité vs. compositionnalité 54
2.3.1 Polysémie systématique et principe de contextualité . . 54
2.3.2 La difficulté de la contextualité latérale 56
2.4 La tendance actuelle à l'abandon de la compositionnalité (sémantique) 58
2.4.1 Un langage non-compositionnel : la voie de la linguistique cognitive 58
2.4.2 Compositionalité pragmatique : la voie du contextualisme modéré 63
2.4.3 Le contextualisme *sémantique* est-il réellement la négation de la compositionnalité *sémantique* ? 68
2.5 Entre atomisme compositionnel et holisme contextuel : le molécularisme 72
2.5.1 L'argument de FodorFodor et LeporeLepore contre le molécularisme : Compositionnalité et analyticité 72
2.5.2 Contre l'argument de la compositionnalité 76
2.5.3 Contre l'argument de l'analyticité 79
2.6 Molécularisme et décomposition lexicale 84
2.7 Compositionnalité et contraintes de sémanticalité 88
2.7.1 Qu'est ce que la sémanticalité ? 89
2.7.2 Vers une composition "pleinement" sémantique 92
2.7.3 Repenser la prédication 95
2.7.4 Conclusion 98

3 Deux modèles concurrents : principes et limites 101
3.1 Generative Lexicon (GL) 103
3.1.1 Les 4 niveaux du contenu lexical 104
3.1.2 Mécanismes d'exploitation des rôles de qualia 108
3.1.3 Types complexes 112

3.2 Limites de GL 115
3.2.1 Des contraintes trop rigides 116
3.2.2 Le problème des anaphores divergentes 120
3.3 Type Composition Logic (TCL) 123
3.3.1 Le noyau de TCL : types et règles simples 124
3.3.2 Repenser dynamiquement la coercion 126
3.3.3 Motivations pour une distinction claire entre coercion et prédication restreinte 134
3.3.4 Traitement non-coercitif des types pointés dans TCL . 138
3.4 Les difficultés soulevées par l'analyse de la polysémie systématique dans TCL 142
3.4.1 Est-il possible de construire des types pointés aussi complexes que l'on veut ? 142
3.4.2 La métonymie est-elle réellement une forme de coercion endomorphique ? 146
3.5 L'import mondain dans le langage : la critique de Fodor et Lepore 149
3.5.1 La critique anti-générative de Fodor et Lepore 150
3.5.2 L'alternative atomiste de Fodor et Lepore 153
3.5.3 Virez l'extra-linguistique par la porte, il reviendra par la fenêtre ! 156

II L'ontologie de la polysémie systématique 161

4 De la sémanticalité à l'objectité 167
4.1 Un monde ordinaire dit dans un langage ordinaire : le monde de la vie 168
4.1.1 L'évidence pré-scientifique sous-jacente à nos jugements sémantiques 168
4.1.2 L'attitude naturelle ou l'évidence primitive du monde perçu 170
4.2 Le monde de la vie au cœur de la controverse idéalisme/réalisme 173

4.2.1 Contre le relativisme : le monde de la vie comme monde intersubjectivement stable 174
4.2.2 Le retour aux sens-data et la question de la *réalité* du "monde réel" 180
4.3 Vers un fondement éidétique de la sémanticalité 186
4.4 Généralités empiriques (types) *vs.* Généralités pures (eidē) . . 187
4.4.1 Du rôle de l'analogie dans la formation des types empiriques 189
4.4.2 La "variation éidétique" comme mode d'accès aux essences pures 192
4.4.3 L'exemplaire en tant que tel et la mise hors circuit de la thèse d'existence 194
4.5 Des lois d'essence aux lois de sémanticalité 198
4.5.1 Essences et signification : intuition éidétique et remplissement des significations générales 198
4.5.2 Des lois d'essence aux lois de sémanticalité : (in)compatibilité conceptuelle 203
4.6 Sémanticalité et lois synthétiques *a priori* 207
4.6.1 Reformulation Husserlienne de la distinction Analytique (Formel) *vs.* Synthétique (Matériel) 207
4.6.2 Retour sur le rapport sémanticalité/ molécularisme/analyticité 211
4.7 Traitement Automatique du Langage (TAL) : du lexique à l'ontologie 216
4.7.1 Le tournant ontologique du TAL (et plus généralement de l'IA) 217
4.7.2 Un usage souvent abusif du terme '*ontologie*' 219
4.7.3 La pertinence de l'ontologie comme analyse éidétique *a priori* pour l'IA 222

5 Sémanticalité et objectité socio-culturelle (1) : Types pointés et réalité institutionnelle 229
5.1 La réalité sociale de Husserl à Searle : le rôle de l'intentionnalité232

5.1.1 Extension du synthétique *a priori* à la réalité sociale : de Hussel au cercle de Göttingen 233
5.1.2 Searle et l'"analyse logique" de la réalité sociale 237
5.2 L'objectivité de la réalité sociale 242
5.2.1 En quel sens peut-on parler d'*objectivité* de la réalité sociale ? 244
5.2.2 Contre le réductionnisme physicaliste 247
5.2.3 Contre le réductionnisme psychologiste 249
5.3 Comment classer les objets socioculturels au sein de nos taxonomies ontologiques générales ? 252
5.3.1 Principe de branchement non cyclique 253
5.3.2 Une inflation ontologique abusive ? 255
5.4 Faits institutionnels : le langage comme fait social primitif . . 257
5.4.1 De l'impossibilité (logique) des institutions pré-linguistiques 257
5.4.2 Institutions, déclarations et promesses 261
5.5 Searle et le primat des faits bruts 264
5.5.1 La règle constitutive : X est compté comme un Y en C 264
5.5.2 Que tout fait institutionnel implique un fait brut sous-jacent 268
5.5.3 De l'impossibilité d'enraciner *toutes* les entités institutionnelles dans les faits bruts 269
5.6 Contre le primat des faits bruts : la composante quasi-abstraite des institutions 273
5.6.1 Règle constitutive "descendante" et institutions "décrétées" 273
5.6.2 Institutions comme "artefacts abstraits" 276
5.7 Taxonomie générale des entités institutionnelles 279
5.8 Retour sur le langage et les types pointés : combien de facettes ? 283
5.8.1 Des objets multi(> 2)-aspectuels 284
5.8.2 Différentes options d'analyse 287
5.8.3 Délimitation *a priori* du nombre de facettes 290

6 Sémanticalité et objectité socio-culturelle (2) : Coercion et objets fonctionnels 297

6.1 Generative Lexicon : fonctions et télicité 299
6.1.1 Structure de Qualia : de l'explication causale de l'être à l'explication inférentielle du lexique 300
6.1.2 Quelques clarifications terminologiques 304
6.1.3 La coercion est-elle vraiment affaire de télicité ? 308
6.2 Type Composition Logic : le rôle des fonctions agentives . . . 311
6.2.1 Interprétation Agentive des types dépendants 312
6.2.2 Intensionnalité et objets fonctionnels : Husserl et Searle 316
6.3 Artefacts et organismes : la difficulté d'une théorie unifiée des fonctions 321
6.4 Métonymie et coercion dans *GL* 324
6.4.1 Méréologie Aristotélicienne et essentialisme constitutif 325
6.4.2 L'inadéquation de la méréologie Aristotélicienne comme fondement métonymique 329
6.5 Métonymie et coercion dans *TCL* 333
6.5.1 Coercion endomorphique non-qualifiée et Méréologie (extensionnelle) standard 333
6.5.2 De la trop grande flexibilité de la méréologie extensionnelle au regard de la métonymie 337
6.6 Types dépendants et dépendance fonctionnelle : vers une solution 341
6.6.1 Dépendance existentielle et essentielle : un bref aperçu 342
6.6.2 Métonymie et dépendance fonctionnelle 346
6.6.3 R-integrité et sensibilité contextuelle des phénomènes de métonymie 352

Conclusion 359

Bibliographie 365

Index des noms 383
Index des notions 387
Glossaire 391

Introduction

Dans ce travail, nous proposons de revenir sur un des thèmes classiques de la philosophie du langage : le lien entre les mots et les choses, entre le langage naturel et le monde dans lequel nous évoluons et au sujet duquel nous parlons. Pourquoi revenir sur cette question ? Qu'y a-t-il de nouveau à en dire ? C'est du côté de la linguistique, et plus précisément de la sémantique lexicale, que nous avons trouvé les motivations qui nous ont poussés à revenir sur ce débat millénaire. En effet, depuis les années 1990, on assiste, en sémantique lexicale, à un débat florissant sur les phénomènes de polysémie dite logique, systématique, ou encore régulière, remettant en question la distinction traditionnelle tranchée entre polysémie standard et monosémie. La particularité de la polysémie systématique repose plus précisément sur le fait qu'elle n'est pas liée à des lexèmes particuliers. Les différentes significations contextuelles occasionnelles dépendent en effet de règles générales s'appliquant à des ensembles importants d'unités lexicales.

Ce qui nous a frappés, en découvrant la vaste littérature linguistique sur le sujet, est avant tout le peu d'intérêt accordé par la communauté philosophique (à quelques rares exceptions près), alors même que l'omniprésence de tels phénomènes de multi-sens semble remettre à l'ordre du jour des questions aussi fondamentales en philosophie du langage que : le rapport entre les mots et les choses, la nature référentielle des unités lexicales, la façon dont le contenu lexical contribue au calcul de la signification des énoncés.

Ce travail de thèse propose précisément de revenir sur ces questions à la lumière des récents développements en sémantique lexicale. En effet, un grand nombre de théories linguistiques de la polysémie systématique indiquent que les glissements de sens en jeu ne se résument pas à de simples glissements de

référence, comme c'est généralement le cas avec la polysémie standard (*e.g.* un plateau de fruits/un plateau peuplé), mais impliquent différents aspects ou parties d'un seul et même référent (*e.g.* un livre rouge (objet physique)/un livre intéressant (contenu informationnel), un pantalon sale (sur une surface donnée)/un pantalon entièrement sale, *etc.*).

Partant de ce constat, et s'appuyant sur le regain d'intérêt pour les recherches métaphysiques, dont la réputation s'était ternie depuis quelques décennies sous l'impulsion du positivisme et de l'empirisme logique, la présente étude propose de jeter un éclairage ontologique sur les phénomènes de polysémie systématique. Notre thèse principale peut alors être résumée de la façon suivante : si nous avons raison, la source des phénomènes de polysémie réside dans le fait que les objets, au sens intuitif pré-théorique, que nous appréhendons et avec lesquels nous interagissons au quotidien ne sont pas "atomiques", au sens où ce à quoi nous donnons une certaine individualité est toujours une complexité. Les objets sont fondamentalement structurés et la saisie de cette structure est intrinsèque à notre appréhension du monde. Ainsi, la succession continue de stimulations sensorielles nous confronte non pas à un monde chaotique, mais nous livre *ipso facto* un monde intelligible structuré. Or, si les objets ne sont pas atomiques, si l'appréhension de leur structure est intrinsèquement liée à la possibilité même d'appréhender les objets, pourquoi supposer que les mots qui nous permettent de les épingler exprimeraient, quant à eux, une signification atomique ? Il semble nécessaire, en adoptant une hypothèse non-atomiste des choses, de procéder à une analyse non-atomiste de la signification lexicale, celle-ci se faisant le reflet de la structure des entités extra-linguistiques qu'elle vise.

C'est dans la métaphysique intentionnelle que nous avons ainsi cherché les clés ontologiques de lecture de la polysémie systématique, celle-ci se présentant comme la plus adéquate pour penser la complexité des choses du monde, les rapports méréologiques qui les structurent, et les différentes strates ontologiques constitutives des objets de la réalité socio-culturelle dans laquelle nous évoluons quotidiennement. En somme, il s'agit pour nous de montrer en quoi une étude proprement ontologique des liens qui structurent les choses, leurs parties, leurs aspects, puisant aussi bien dans la

métaphysique continentale Husserlienne (poursuivie par certains de ces disciples comme Ingarden et Reinach), que dans la théorie Searlienne de l'intentionnalité, permet en retour de clarifier conceptuellement les phénomènes linguistiques de polysémie systématique.

Notre étude procède alors de la façon suivante :

Partie I : Les défis sémantiques de la polysémie systématique

Le **premier chapitre** est un chapitre d'entrée en matière qui introduit la question de la polysémie systématique à travers des exemples paradigmatiques, sur la base desquels sont introduits les principaux défis que soulève ce genre de polysémie pour la sémantique formelle standard. Un des enjeux majeurs qui s'en dégage est la nécessité de résoudre la tension apparente entre le principe de compositionnalité, admis par la plupart des théories de la signification, et le constat de contextualité de la signification lexicale mis en lumière par la polysémie systématique. Partant, le **second chapitre** revient sur le débat opposant principe de compositionnalité et principe de contextualité, débat qui s'est traditionnellement posé en termes de l'opposition atomisme/holisme. Dans ce contexte, nous défendons que le molécularisme se présente comme une voie médiane prometteuse, permettant en particulier de penser les significations occasionnelles des polysèmes étudiés comme étant compositionnellement engendrées, laissant la place à une formulation compositionnelle du principe de contextualité. Le **chapitre 3** présente alors les deux modèles de décomposition lexicale respectivement développés par Pustejovsky (*Generative Lexicon*) et Asher (*Type Composition Logic*), ainsi que les mécanismes compositionnels postulés par chacun de ces modèles afin de rendre compte des exemples attestés de polysémie systématique. Après avoir discuté de la portée et des limites internes à chacun de ces modèles, nous concluons par une discussion de la critique virulente de Fodor et Lepore s'opposant à l'analyse sémantique, et donc non-atomiste, de tels phénomènes de polysémie. Leur critique est alors essentiellement bâtie sur l'idée que les connaissances mobilisées pour rendre compte de la polysémie systématique

sont de nature ontologique, et donc de nature extra-linguistique et en particulier extra-sémantique.

Partie II : Vers un éclairage ontologique de la polysémie systématique

Loin de considérer que la nature ontologique des connaissances mobilisées par la polysémie systématique aille à l'encontre de la nature sémantique de ce type de multi-sens, nous proposons au contraire, dans les trois chapitres qui suivent, de prendre au sérieux l'hypothèse selon laquelle certaines connaissances d'ordre ontologique infléchiraient le comportement sémantique des unités lexicales. Partant du postulat qu'une "ontologie du langage naturel" devrait vraisemblablement être une ontologie du monde pré-théorique environnant, le **chapitre 4** revient sur l'ontologie Husserlienne de la *Lebenswelt*, visant à mettre en lumière les lois synthétiques *a priori* qui structurent le "monde de la vie". Ces quelques pas dans la philosophie Husserlienne visent alors à établir que la notion de bonne formation sémantique, introduite par Pustejovsky, et qui se trouve au cœur de l'analyse de la polysémie systématique, sont en réalité le reflet sémantique des lois *a priori* de l'objectité, des conditions *a priori* de bonne formation objectuelle. Nous concluons ainsi ce quatrième chapitre sur l'idée que les expressions désignées comme "a-sémantiques" (*e.g.* comme le désormais célèbre énoncé Chomskien *Les idées vertes dorment furieusement*) sont en réalité, non pas dépourvues de sens, mais expriment un sens an-objectuel, *i.e.* qui ne peut être rempli par quelque objet que ce soit, puisqu'en violation avec les lois *a priori* de l'objectité. Dans la continuité de cette réinterprétation de l'a-sémanticalité prétendue en termes d'an-objectité, les chapitres 5 et 6 proposent alors de revenir sur les règles particulières de bonne formation sémantique mobilisées par les phénomènes de polysémie systématique, telles que respectivement formulées par Pustejovsky et Asher, au regard de ce que l'on pourrait qualifier de lois de bonne formation des objets socio-culturels. Il s'agit ainsi, au **chapitre 5**, de reconsidérer les mécanismes sémantiques postulés pour rendre compte de la bonne formation de co-prédications et d'anaphores comme "*Ce livre est très lourd mais très intéressant*" ou "*L'école a appelé. Elle sera en travaux toute*

la semaine" en termes des lois *a priori* régissant les objets institutionnels et autres objets socio-culturels se présentant comme des objets ontologiquement complexes, ou stratifiés. Dans la même veine, le **chapitre 6**, revient sur les règles de bonne formation sémantique rendant compte des phénomènes de coercion en se consacrant à l'étude du statut ontologique des objets fonctionnels, *i.e.* des objets possédant certaines fonctions, destinés à certains usages. La coercion événementielle (*e.g. commencer (à lire/écrire/etc.) un livre*) y est reconsidérée au regard des théories Husserlienne et Searlienne des objets fonctionnels, les contraintes sémantiques régissant la métonymie (*e.g. voiture en panne (moteur/freins/etc.)*), en tant que cas particulier de coercion, étant quant à elles éclairées par les notions ontologiques de "partie fonctionnelle" et de "dépendance fonctionnelle".

En somme, bien que ce travail présente une structure bi-partite linéaire allant de la sémantique à l'ontologie, les problématiques de ces deux parties s'entrecroisent, les modèles sémantiques considérés guidant les choix théoriques ontologiques opérés dans la seconde partie, et, inversement, les considérations plus proprement ontologiques de la seconde partie visant en retour à éclairer, et éventuellement résoudre, certaines des questions laissées ouvertes par l'analyse proprement linguistique.

Première partie

Polysémie systématique : les défis sémantiques

Chapitre 1

Entre polysémie et monosémie : la polysémie systématique

La polysémie est communément définie par les deux conditions suivantes ([Kleiber(1999)] :55)

(i) une pluralité de sens liée à une seule forme ;

(ii) des sens qui ne paraissent pas totalement disjoints, mais se trouvent unis par tel ou tel rapport.

Par la condition (i), la polysémie se distingue ainsi traditionnellement de la monosémie, *i.e.* un unique sens lié à une forme donnée , la condition (ii) posant quant à elle la distinction entre polysémie et homonymie, *i.e.* des sens totalement disjoints associés à une seule forme. Il semble ainsi que nous soyons face à une tripartition clairement établie. Il est par exemple communément admis que :

– *avocat* est homonymique, sachant que l'intersection des propriétés qui permettent de qualifier certains hommes de loi comme des *avocats* avec les propriétés qui permettent de qualifier certains fruits d'*avocats* est vide.

– *plateau* est polysémique, sachant que l'intersection des propriétés qui permettent de qualifier certains ustensiles comme des *plateaux* avec

l'ensemble des propriétés permettant d'appeler un plateau géorgraphique *plateau* est non-vide, *i.e.* l'ensemble de propriétés ou de conditions de satisfaction associé à chaque polysème comporte dans les deux cas la propriété d'être plat.

– *kilogramme* est monosémique, comme la quasi-totalité des termes techniques et, probablement, contrairement à la majeure partie de notre vocabulaire courant.

Or, depuis le milieu des années 90, on assiste, en sémantique lexicale, à un riche débat autour des phénomènes de polysémie systématique (logique ou encore régulière). En effet, l'introduction de ce type d'ambiguïtés dans le paysage de la polysémie semble radicalement modifier le tracé de la frontière polysémie/monosémie, jusqu'alors considéré comme non problématique. De fait, tout en se présentant comme un cas de polysémie, la polysémie systématique se rapproche également, par certains aspects, de la monosémie.

Qu'est ce que précisément la polysémie systématique ? Comment se définit-elle par rapport aux autres formes de polysémie ? Qu'y a t-il de systématique dans cette forme de polysémie ? Autant de questions auxquelles il semble difficile de répondre catégoriquement de prime abord. En effet, bien que la question de la polysémie systématique soit relativement récente, la littérature sur le sujet est déjà importante, et l'étendue des phénomènes de multi-sens qu'il convient de ranger dans la catégorie de la polysémie systématique varie de façon assez importante selon les approches. Pour cette raison, nous nous proposons d'introduire la question de la polysémie systématique en commençant par discuter certains exemples relativement consensuels et admis de tous. Cela nous permettra de faire un premier pas dans le domaine et, en amorçant la discussion, de procéder à certains choix quant aux approches considérées dans ce travail, et donc, par le biais de tels choix, quant aux frontières à tracer entre polysémie systématique et non-systématique. Le sens à donner à cette notion, pour le moment vague et intuitive, de systématicité sera ainsi clarifié à mesure que nous avancerons dans ce travail, celle-ci ne pouvant recevoir de définition plus précise que relativement au cadre d'analyse choisi.

1.1 Entrée en matière

1.1.1 Polysémie nominale

Afin de rendre les choses un peu plus concrètes, considérons les exemples suivants, largement discutés dans la littérature :

1. (a) Ce ***livre*** est rouge/lourd
   (b) Ce ***livre*** est compliqué/intéressant
2. (a) Paul repeint la ***fenêtre***
   (b) Paul est sorti par la ***fenêtre***
3. (a) ***Paris*** est la capitale de la France
   (b) ***Paris*** ne dort jamais

Nous pourrions encore allonger la liste, mais ces quelques exemples suffiront à introduire la question de la polysémie systématique. En effet, il suffit de reformuler chacun de ces énoncés en paraphrasant l'expression figurant en gras pour se convaincre de son caractère polysémique. On constate ainsi que, en 1a. il est question d'un livre concret, d'un objet physique, alors que en 1b. il est question d'un contenu informationnel ; en 2a., il est question à nouveau d'un objet physique, *i.e.* du cadre de la fenêtre, alors que en 2b. il est question d'une ouverture dans un mur ; en 3a. il est question de la ville, alors que en 3b. il est question de ses habitants. De façon générale, on constate que, dans tous les cas considérés, les expressions figurant en gras semblent s'insérer dans des classes de synonymie et des hiérarchies hyponymiques différentes (*e.g.* $livre < objet_physique$ vs. $livre < contenu$) selon le contexte phrastique, attestant de variations contextuelles de signification.

Par ailleurs, il apparaît que les différentes significations liées à de telles expressions ne présentent aucun antagonisme, au sens où elles peuvent être simultanément exprimées, co-présentes dans le même contexte phrastique. Il est ainsi possible de combiner ces expressions avec des prédicats relevant de sens spécifiques différents au sein d'un même énoncé. A titre d'exemples, considérons les énoncés suivants :

4. Le livre rouge que tu m'as prêté est très intéressant

5. Paul est sorti par la fenêtre que je venais de peindre

6. Paris, comme la plupart des villes du nord, a massivement voté à droite aux dernières élections

Le fait que de telles co-prédications soient permises, qu'elles ne provoquent pas de rupture interprétative, semble nous mener du côté de la monosémie, rapprochant à présent les variations de signification constatées à de simples variations contextuelles, telles qu'elles sont susceptibles d'affecter tout monosème. En effet, la polysémie standard bloque généralement les co-prédications mettant en jeu des prédicats relevant de significations spécifiques différentes :

7. ? Ce plateau est lourd, et très peuplé ([Kleiber(1999)] : 92)

Dans le cas du polysème *plateau*, une même occurrence ne peut être interprétée simultanément comme dénotant un objet plat sur lequel on dispose par exemple des aliments, et un territoire plat peuplé par des individus.

Dans la même veine argumentative, on constate que, alors que l'anaphore permet l'interprétation divergente de l'antécédent et du pronom anaphorique dans des cas de polysémie systématique, une telle divergence provoque inévitablement une rupture interprétative dans des cas de polysémie standard.

8. Le livre que tu m'as prêté est très intéressant, mais il est lourd et donc difficilement maniable

9. ? Ce plateau est lourd. Il est couvert de forêts ([Kleiber(1999)] : 92)

Ces considérations sur la co-prédication et l'anaphore semblent ainsi conférer à ce type d'ambiguïtés un statut à part, aux frontières entre polysémie et monosémie. Mais qu'y a t-il alors de systématique, de logique ou encore de régulier dans ce type d'ambiguïtés ?

Contrairement à la polysémie standard, qui résulte d'un processus diachronique de sédimentation de variations sémantiques affectant des unités lexicales isolées, la polysémie systématique se présente comme un phénomène d'ambiguïté synchronique mettant en jeu certaines catégories conceptuelles complémentaires, et affectant donc des ensembles importants d'unités lexicales ([Pustejovsky(1995)] : 92) :

10. Variation ***contenant/contenu***
    (a) Ces **verres** sont très fragiles
    (b) Tu veux boire un **verre** ?

11. Variation ***comptable/massif***
    (a) L'arbre dans le jardin est un **chêne**
    (b) Ce meuble est en **chêne** massif

12. Variation ***Produit/producteur***
    (a) Depuis qu'il travaille pour ***Le Monde*** il n'a plus une minute à lui
    (b) J'ai acheté ***Le Monde*** ce matin, mais je ne l'ai pas encore lu

13. Variation ***institution/lieu/personnes***
    (a) **L'école** est obligatoire jusqu'à 16 ans
    (b) Le toit de **l'école** fuit
    (c) Marie est partie en excursion avec **l'école**

14. Variation ***lieu/habitants***
    (a) **Paris** est à 300 km au nord
    (b) **Paris** a massivement voté à droite aux dernières élections

15. Variation ***processus/resultat***
    (a) La **fusion** des deux entreprises a été amorcée cette semaine

(b) La **fusion** des deux entreprises a provoqué une vague de licenciements

L'enjeu est ainsi de parvenir à la formulation de principes généraux nous permettant de rendre compte du lien systématique entre ces acceptions "complémentaires", lien qui les situe à la frontière entre polysémie et monosémie [1].

1.1.2 Verbes aspectuels et coercion

Outre de tels phénomènes de polysémie nominale, mettant en jeu, semble-t-il, différents aspects de l'objet dénoté par les polysèmes, une vaste partie de la littérature sur la polysémie systématique se consacre à l'étude de phénomènes dits de coercion [2] qui, bien que ne répondant pas aux mêmes mécanismes de variation contextuelle, ne sont pas sans lien avec les phénomènes de polysémie nominale susmentionnés. En effet, les phénomènes de coercion jouent un rôle central dans la plupart des débats sur la polysémie systématique, l'adéquation des différentes théories du lexique étant souvent jaugée au regard de leur analyse de la coercion. Intuitivement, la coercion vise des phénomènes de "glissement" de signification imposés par certains verbes à leurs arguments. Typiquement, les cas de coercion les plus largement débattus mettent ainsi en jeu des verbes aspectuels comme *commencer*, et *finir*, contrastant les constructions de la forme *Verbe + Infinitif* et *Verbe + SN* (Syntagme Nominal). Afin de mettre en lumière la façon dont l'analyse des cas de polysémie nominale mentionnés précédemment se répercute sur l'analyse de telles constructions verbales considérons les exemples suivants :

1. L'un des premiers à avoir mis le doigt sur le statut particulier de ce type de polysémie fut [Cruse(1986)]. Il introduit dans cet ouvrage séminal la notion de facette, chacune d'entre elles étant caractérisée par des relations sémantiques propres, notion que l'on retrouve au cœur de [Croft & Cruse(2004)]. Nous serons amenés à revenir sur cette notion de facette dans la section consacrée au *Generative Lexicon* de [Pustejovsky(1995)], sachant que la notion de type pointé qu'il y définit reste extrêmement proche de la notion Crusienne de facette, ayant les mêmes attraits théoriques, mais soulevant également les mêmes difficultés.

2. Nous avons fait le choix de suivre l'usage largement majoritaire de l'anglicisme "coercion" au lieu d'employer la traduction française littérale de "coercition".

16. (a) Jean a commencé à lire/écrire le livre
    (b) Jean a commencé le livre

17. (a) Jean a fini de lire/écrire le livre
    (b) Jean a fini le livre

Dans de tels cas, la difficulté est de rendre compte des constructions de type (b), sachant que les verbes aspectuels attendent normalement un complément infinitif dénotant un processus. Comment recouvre-t-on le processus manquant, dans des constructions du type *Verbe aspectuel + SN* ? Comment se fait-il que l'on interprète sans difficulté 16b. (respectivement 17b.) comme voulant dire que Jean a commencé à (respectivement, a fini de) lire/écrire un livre ?

Une possibilité serait de considérer ce type de phénomènes en termes de polysémie verbale, et de multiplier ainsi les significations associées aux verbes aspectuels. La signification du verbe *commencer* se verrait ainsi démultipliée, chaque signification correspondant à une paraphrase différente du verbe : sens_1 = *commencer*, sens_2 = *commencer à lire*, sens_3 = *commencer à écrire*. Néanmoins l'hypothèse d'une telle prolifération des significations associées aux verbes aspectuels atteint rapidement ses limites. On peut en effet, suivant les contextes, affirmer d'une personne qu'elle a *commencé une pomme* au sens de *commencer à manger la pomme*, *commencé une pièce* au sens de *commencer à nettoyer une pièce*, *etc.*On pourrait ainsi multiplier les exemples, ce qui nous mènerait au postulat d'un nombre indéfiniment grand de significations distinctes associées à chaque verbe aspectuel. On aboutirait ainsi à une théorie impliquant en particulier que tout individu doive apprendre une infinité d'acceptions pour chaque verbe aspectuel, afin de maîtriser pleinement son emploi dans tous les contextes possibles.

L'alternative adoptée par la plupart des théories de la polysémie systématique est celle de la coercion. Plus précisément, il s'agit de considérer que les verbes aspectuels ont la capacité de modifier le type de leur argument en lui affectant le type attendu. Partant, on obtient la lecture attendue pour 16b. en vertu du fait que le verbe *commencer* modifie l'argument *le*

livre, de sorte qu'il ne désigne plus un objet, mais un processus mettant "typiquement" en jeu l'objet en question, comme un événement de lecture ou d'écriture. Sans rentrer dans les détails de ce que signifie le fait qu'un processus soit "typiquement associé à un objet", il s'agit donc de considérer que les verbes en question modifient leur complément de sorte qu'il dénote un processus qui concerne l'objet qui était dénoté par l'argument non coercé (ici le livre). Les livres étant typiquement des choses que l'on peut lire où écrire, les noms désignant des livres seront coercés de sorte à désigner de tels processus.

La question qui se pose immédiatement est alors celle des contraintes qui pèsent sur ces phénomènes de coercion. A moins d'être dans un contexte très particulier (fictionnel...) on ne peut, par exemple, interpréter 16b. comme voulant dire que Jean a commencé à manger le livre. Il semble qu'une telle interprétation soit bloquée par la signification même du mot *livre*. Ceci indique que le complément du verbe impose certaines contraintes sur le type de coercions permises, la façon d'articuler ces contraintes dépendant alors de la conception de la signification nominale adoptée. Selon les approches, on considèrera ainsi que les processus recouvrés sont i/ soit déjà présents dans le contenu lexical du complément coercé, ii/ soit qu'ils sont non-inclus mais dérivables du contenu lexical du complément coercé, iii/ ou encore qu'ils sont contraints par le contenu lexical du complément coercé mais ne peuvent être pleinement spécifiés qu'au regard du contexte plus large, *i.e.* pragmatiquement.

Quelle que soit la voie empruntée, toute analyse de la coercion devra alors répondre aux deux questions suivantes :

- Etant donnés un verbe aspectuel et un complément nominal, combien de lectures sont-elles permises ? Les énoncés 16b. et 17b. donnent-ils lieu uniquement à des interprétations de type LECTURE et ECRITURE ? Ou doit-on admettre qu'il existe un nombre indéfiniment grand d'interprétations occasionnelles potentiellement générées par ce type de coercions ?
- On constate que tous les verbes aspectuels ne donnent pas

nécessairement lieu à des phénomènes de coercion. Le verbe *cesser* a par exemple un comportement tout à fait différent du verbe *finir*. Si l'on peut "finir un livre" on ne peut en revanche "cesser un livre". La question se pose donc de déterminer dans quels cas certains verbes aspectuels admettrons effectivement un complément nominal.

1.2 Polysémie systématique : Le mot et la chose à nouveau sur le devant de la scène

Bien que la polysémie systématique affecte toutes les catégories syntaxiques nous avons pour notre part fait le choix de nous concentrer sur les expressions nominales, n'abordant généralement le cas de la polysémie verbale et adjectivale que dans la mesure où elles apportent un éclairage sur le comportement sémantique des syntagmes nominaux. Ce choix est motivé par le fait que, au delà des débats linguistiques quant à la modélisation du phénomène, la polysémie nominale remet au goût du jour une question philosophique notoire : la question du rapport entre le mot et la chose, entre le langage et le monde. L'objectif premier de notre cheminement à travers les différentes théories de la polysémie systématique actuellement disponibles sera donc de reconsidérer à travers elles, la conception traditionnelle du couple sens/référence.

Dans cette partie liminaire, il convient dès lors de mettre au clair :

1) Ce que nous entendons par la vision 'traditionnelle' du rapport sens/référence

2) Dans quelle mesure la polysémie systématique représente un défi

Chemin faisant, ce travail de clarification nous permettra de poser les principales questions "philosophico-linguistiques", *i.e.* linguistiques abordées sous un angle principalement philosophique, qui seront discutées tout au long de cette étude.

1.2.1 La théorie traditionnelle de la signification : le couple extension/intension

Ce que l'on qualifie généralement de théorie traditionnelle ou classique de la signification puise dans la distinction médiévale entre intension (ou connotation) et extension (ou dénotation) des termes. Ainsi, il reste usuel, encore aujourd'hui, de considérer que les mots dénotent des ensembles d'individus, et connotent des conditions nécessaires et suffisantes de satisfaction. En somme, l'intension d'un terme comme 'humain' correspondrait à l'ensemble des conditions nécessaires et suffisantes pour être un humain, et en déterminerait donc l'extension, c'est-à-dire l'ensemble des individus ou entités appelés des humains.

> Tous les noms généraux concrets ont une connotation. Le mot 'homme', par exemple, dénote Peter, Jane, John, et un nombre indéfini d'autres individus, desquels, en tant que classe, il est le nom. Mais il leur est appliqué, parce qu'ils possèdent, pour signifier qu'ils possèdent, certains attributs. Ceux-là semblent devoir être, la corporéité, la vie animale, la rationalité, et une certaine forme externe, que nous appelons distinctivement humaine. Toute chose existante, qui possède tous ces attributs, sera appelée un homme ; et tout ce qui ne possède aucun de ces attributs, ou uniquement l'un d'entre eux, ou deux, ou même trois sans posséder le quatrième, ne sera pas appelé ainsi. (J.S. Mill *A System of Logic* §5)

La persistance, jusqu'à nos jours, de cette conception de la signification lexicale s'explique alors en partie par l'orientation véri-conditionnelle d'une large partie de la sémantique moderne du langage naturel, visant à analyser la signification des énoncés en termes de leurs conditions de vérité. Bien que la conception véri-conditionnelle de la signification ne constitue pas réellement *une* théorie unifiée de la signification [3], le lien entre l'intuition selon laquelle la signification des énoncés pourrait être analysée en termes de leurs conditions

3. Voir [Dummett(1999)].

de vérité et la théorie standard de la signification lexicale est assez immédiat. Intuitivement "la" théorie véri-conditionnelle de la signification prend appui sur l'idée que la signification des énoncés devrait être analysée au regard des compétences sémantiques des locuteurs, *i.e.* au regard de ce qu'est censé comprendre un locuteur compétent lorsqu'il comprend un énoncé. Or, il semble raisonnable d'affirmer que la compréhension d'un énoncé devrait (au minimum) impliquer [4] le fait d'être en mesure de déterminer si l'énoncer est vrai, *i.e.* que la compréhension d'un énoncé requiert minimalement la connaissance de ses conditions de vérité. Cette affirmation semble en effet tout à fait plausible et inoffensive au premier abord, sachant que personne ne serait probablement prêt à admettre que quelqu'un puisse comprendre un énoncé comme "la table est noire" sans être à même de déterminer dans quels cas l'énoncé est vrai ou satisfait. Une personne qui affirmerait que la table est noire en désignant une table blanche n'aurait vaisemblablement pas compris l'énoncé prononcé.

Dès lors, à supposer que la signification des mots n'est autre que leur contribution à la signification des énoncés auxquels ils participent, *i.e.* leur contribution aux conditions de vérité des énoncés dont ils sont les constituants, il est tout à fait naturel d'admettre l'idée classique selon laquelle les conditions d'application des mots constitueraient leur signification et détermineraient leur extension. Partant du présupposé que la signification lexicale nous livrerait les conditions d'application des unités lexicales, autrement dit, dans un vocabulaire emprunté à la sémantique modèle-théorique, supposant que la signification lexicale garantit l'existence de fonctions d'interprétation déterminant l'extension de chaque terme atomique, l'analyse sémantique s'est dès lors focalisée sur la possibilité de définir une théorie récursive de la vérité pour les énoncés du langage naturel. Eludant la question de savoir par quels moyens nous parvenons effectivement à identifier l'intension ou la signification des mots de nos langages naturels, la théorie véri-conditionnelle de la signification s'est ainsi longtemps contentée de sup-

4. Notre objectif n'étant pas de présenter ici toutes les ramifications de la théorie véri-conditionnelle de la signification, nous n'aborderons pas la question de savoir s'il s'agit d'une simple implication ou d'un bi-conditionnel, *i.e.* s'il s'agit d'une condition simplement nécessaire ou bien nécessaire et suffisante.

poser que de tels moyens devaient exister, et partant, a concentré son attention sur les énoncés et la façon d'en spécifier les conditions de vérité.

Commentant brièvement la conception traditionnellement admise de la signification lexicale en termes du couple extension/intension, Putnam souligne en particulier que les théories véri-conditionnelles de la signification comme celle défendue par Carnap, ne pouvait qu'accueillir positivement une telle vision :

> Pour des philosophes comme Carnap, qui acceptent la théorie vérificationniste de la signification, le concept correspondant à un terme était censé livrer (dans le cas idéal, où le terme avait une signification 'complète') un *critère* d'appartenance à l'extension (non seulement au sens d'une 'condition nécessaire et suffisante', mais au sens fort déterminant *un moyen de reconnaître* si une chose appartient ou non à l'extension). Ainsi, ces philosophes positivistes étaient pleinement satisfaits de la vision traditionnelle sur ce point. [Putnam(1975)]

Pourtant, la vision classique de la signification lexicale, comprise en termes du couple extension/intension, est loin d'être aussi évidente et non-problématique qu'elle n'y parait, et mérite d'être reconsidérée plus attentivement que ne l'a généralement fait la sémantique véri-conditionnelle. Comme nous allons le voir à présent, les phénomènes de polysémie systémtatique soulèvent en particulier un certain nombre de questions longtemps négligées par la sémantique formelle propositionnelle, principalement focalisée sur les questions "structurelles" ou "compositionnelles" et n'abordant que trop rarement la question de la signification des mots.

1.2.2 Le défi de la polysémie systématique

La polysémie est depuis bien longtemps un phénomène attesté qu'aucun philosophe du langage n'ignore. Néanmoins, le constat de cette ambiguïté inhérente à tout langage naturel n'est pas en-soi incompatible avec la vision traditionnelle de la signification que nous venons d'ébaucher. Le fait qu'une expression nominale revête plus d'une signification, et donc exprime plus

d'un ensemble de conditions de satisfaction, vérifiés respectivement par des ensembles distincts d'objets, ne suffit pas en tant que tel à remettre en question le rôle référentiel traditionnellement attribué à la signification nominale. Dès 1975, Putnam soulignait ainsi que la question du multi-sens n'était pas, en soi, un argument contre la vision classique de la signification. Commentant le caractère polysémique tu terme anglais 'rabbit'[5], désignant tantôt une espèce animale et tantôt un lâche, Putnam constatait en effet que

> [l]e problème lié au fait qu'un mot ait plus d'un sens est géré de façon standard en traitant chaque signification comme un mot différent (ou plutôt, en traitant chaque mot comme s'il comportait un indice, ainsi : 'rabbit$_1$' — animal d'une certaine espèce ; 'rabbit$_2$' —lâche ; et comme si 'rabbit$_1$' et 'rabbit$_2$' étaient des entrées lexicales différentes). Cela implique alors deux (c'est-à-dire, au moins deux) idéalisations importantes : supposer que les mots possèdent un nombre discret de significations, et supposer que le répertoire tout entier des significations est fixé[6]. [Putnam(1975)]

Dans le même sens, et qualifiant la théorie standard de la signification de "théorie fixiste", Recanati affirmait plus récemment que "[l]e phénomène de l'ambiguïté ne pose *a priori* pas de problème majeur du point de vue fixiste. Une expression est ambiguë lorsque les conventions du langage lui associent plusieurs (ensembles de) conditions de satisfaction distinctes. Le contexte se révèle alors nécessaire pour sélectionner l'interprétation pertinente, mais la doctrine fixiste est néanmoins respectée : chaque sens est associé à l'expression une fois pour toutes par les conventions du langage (relativement à un état de la langue donné)." ("La polysémie contre le fixisme" [Recanati(1997)] : 110-111)

5. L'analogue français serait l'expression complexe 'poule mouillé'. Cependant, le fait qu'il s'agisse d'une expression composée ajoute certaines complications. Pour cette raison nous avons fait le choix de maintenir l'exemple du terme anglais 'rabbit' (= 'lapin').

6. Putnam ajoute à cela "une fois pour toute". Or, comme l'indiquent les remarques qui suivent, la condition selon laquelle le répertoire des significations devrait être définitivement fixé, est une condition trop forte, qui devrait, comme le notre Recanati, être "relativisée à l'état de la langue".

Les théories véri-conditionnelles de la signification s'accommodent donc très bien des phénomènes de polysémie, à condition 1/ de s'en remettre au contexte pour désambiguïser les expressions polysémiques. Tout se passe alors comme si l'on avait affaire à des cas d'homonymie, le contexte discursif et extra-linguistique permettant d'isoler l'interprétation pertinente. 2/ Un tel traitement de la polysémie sur le mode de l'homonymie présuppose que la polysémie soit envisagée comme un phénomène diachronique. 3/ Cela implique qu'il doit être possible d'énumérer de façon finie, les différentes acceptions associées à chaque polysème. De cette façon, tout en reconnaissant aux langues naturelles une certaine flexibilité, au sens où leur évolution est susceptible de produire un nombre indéfini de nouvelles acceptions pour chaque terme, le nombre d'expressions ambiguës ainsi que le nombre d'interprétations possibles restent fixes à chaque stade de son évolution. Il s'agit là d'un prérequis à l'hypothèse de sélection contextuelle de l'interprétation pertinente. D'où le fait que que Recanati emploie le terme de fixisme, et rende compte de sa compatibilité avec le constat polysémique "relativement à un état de la langue donné".

La question qui se pose est alors la suivante : en quoi la découverte récente des phénomènes de polysémie systématique, contrairement à la polysémie standard, constitue-t-elle un défi pour les théories traditionnelles de la signification ? En quoi invalide-t-elle les trois principaux présupposés de la sémantique standard face à la polysémie : (i) diachronie (ou fixisme synchronique), (ii) désambiguisation contextuelle présémantique, (iii) énumérabilité des différentes acceptions des polysèmes sous forme de listes finies ?

Un premier élément de réponse réside dans le fait que la polysémie systématique semble résister à toute analyse diachronique. Pour ne prendre qu'un exemple parmi ceux mentionnés dans la première section, le fait que le mot *verre* désigne tantôt un objet physique pouvant contenir des substances liquides, et tantôt son contenu, n'est pas dû à une ambiguïté propre au mot en question, à un glissement de signification dû à des usages déviants répétés, et finalement lexicalisés ou sédimentés. Tout nom de contenant peut être employé pour désigner son contenu.

Par ailleurs, malgré le fait que les expressions affectées par la polysémie systématique aient plus d'une acception, l'ambiguïté en question ne déclenche pas nécessairement de processus de désambiguïsation *pré-sémantique*. Le fait que la polysémie systématique soit compatible aussi bien avec des constructions anaphoriques, qu'avec la co-prédication, indique que, non seulement il n'est pas nécessaire que le contexte sélectionne **une** des interprétations admises du polysème, afin de poursuivre l'interprétation de l'énoncé dans lequel il figure, mais que la sélection d'une des interprétations au détriment des autres a, qui plus est, de fortes chances de provoquer un clash interprétatif. Considérons l'énoncé "Ce livre est difficilement maniable mais très intéressant". Les prédicats *x est difficilement maniable* et *y est intéressant* sont tous deux attribués au même sujet, *i.e. ce livre*, et ce, bien que le premier induise l'interprétation *objet physique* et le second l'interprétation *contenu informationnel*. Toute désambiguïsation préalable sélectionnant l'une de ces deux interprétations du sujet ferait échouer la co-prédication.

Il y a donc un net contraste entre les phénomènes de polysémie systématique et la polysémie standard s'agissant du rôle désambiguïsant du contexte. Si le terme *plateau*, mentionné comme polysémique en introduction, revêt des acceptions distinctes selon que l'on parle, par exemple, d'un plateau de fromages ou d'une région peu accidentée d'une certaine altitude, le contexte global doit permettre de départager les deux acceptions et de déterminer l'acception pertinente. Cependant le cas du livre est tout autre. Quel que soit le contexte global, un livre sera à la fois un objet physique et un contenu informationnel.

Enfin, l'hypothèse d'énumérabilité des variations de signification dans le cas de la polysémie systématique semble également devoir céder - ce qui est fortement lié à nos remarques précédentes concernant la non-diachronie de la polysémie systématique, ainsi que la possibilité de coexistence de significations multiples non-antagonistes. En effet, l'approche énumérative ne peut que consigner *après coup* les différentes acceptions attestées pour chaque polysème, reposant avant tout sur une démarche descriptive et non prescriptive. Or, les polysèmes qui nous préoccupent semblent, d'une part, se prêter à un

nombre indéfiniment grand de variations sémantiques, variations qui, d'autre part, ne se présentent cependant pas comme aléatoires, mais semblent se conformer à des règles tout à fait systématiques et générales. Contrairement à la vision fixiste de la polysémie, l'analyse de la polysémie systématique ne semble pouvoir se réduire à la circonscription des différentes acceptions des polysèmes, mais nécessite que l'on parvienne à saisir les mécanismes qui permettent de les générer.

La coercion en donne un exemple paradigmatique. Selon le complément, le verbe *vouloir* est susceptible d'être interprété d'une multitude de façons distinctes (comme nous l'avons vu avec le verbe *commencer* à la section 1.1.2).

18. Je veux [manger] un sandwich

19. Je veux [fumer] une cigarette

20. Je veux [boire] un verre

21. ...

Il semble dans ce cas complètement absurde d'espérer parvenir à consigner toutes ces variations sémantiques. Cela serait, d'une part, probablement impossible, et passerait, d'autre part, à côté de ce que tous ces exemples ont précisément en commun, de ce qu'il y a précisément de systématique qui relie tous ces exemples. Il existe bien une issue possible pour les énumérativistes, qui consisterait à argumenter que la coercion introduit non-pas des verbes aussi spécifiques que *manger*, *fumer*, *etc.*, mais des verbes dits "légers" comme *avoir*. Nous reviendrons plus longuement sur ce type d'analyses de la coercion (voir section 3.5). Quoi qu'il en soit, que l'on puisse contourner le problème apparent soulevé par la coercion ou non, l'ébranlement suscité par la polysémie systématique est suffisamment profond pour remettre en question la vision traditionnelle du lexique.

1.3 Repenser la signification lexicale

Afin de ne pas tomber dans les travers de l'énumérativisme il semble donc nécessaire d'aborder la polysémie systématique non tant par son côté polysémique (*i.e.* en mettant l'accent sur les *effets* de multi-sens), mais par son côté systématique (*i.e.* en mettant l'accent sur les mécanismes de *production* des variations sémantiques). Si l'on ne peut énumérer les différentes acceptions (une telle énumération étant non seulement pratiquement impossible mais probablement dénuée de sens), on peut néanmoins mettre en lumière ce qu'elles ont de régulier, *i.e.* le lien systématique qui les relie.

1.3.1 L'approche monosémique

Nous l'annoncions dans la première section, la polysémie systématique se rapproche, par certains aspects, de la monosémie. C'est ainsi que l'on assiste, depuis les années 90, à l'émergence d'un grand nombre de théories de la polysémie relevant bien plus d'une approche monosémique (minimaliste ou unitaire) que réellement polysémique. Par "approche monosémique de la polysémie" (expression au premier abord contradictoire) nous visons, de façon générale, toute approche cherchant à circonscrire, pour chaque polysème, un contenu sémantique de base à partir duquel serait obtenu, en quelque sorte inféré, l'ensemble des acceptions spécifiques. Ainsi formulée, l'idée d'un fondement monosémique des phénomènes de polysémie remonte aux travaux de C. Ruhl, et plus particulièrement à son ouvrage séminal *On Monosemy : A Study in Linguistic Semantics* [Ruhl(1989)]. Il y introduit, dès le premier chapitre les principes fondateurs de l'approche monosémique : 1/ les mots n'ont qu'une seule signification, 2/ lorsqu'un mot a plus d'une signification, ses significations sont reliées en termes de règles générales. Toutes les théories monosémiques de la polysémie développées par la suite, aussi différentes soient-elles, partagent en effet ces deux principes.

La principale source de désaccord touche alors à la nature de ces règles générales, gouvernant les multiples significations des polysèmes ; ce désaccord reposant lui-même sur un autre, plus profond, touchant à la nature du noyau sémantique à partir duquel sont obtenues les autres significations. Pour ne

prendre qu'un exemple, il n'est possible d'articuler ces règles générales en termes de processus de sélection de la signification pertinente, qu'a condition de présupposer que les différentes acceptions font elles-mêmes partie du noyau sémantique. Le calcul des différentes acceptions par des processus de sélection présuppose ainsi que l'on admette une certaine forme de décomposition lexicale, rejetant par là l'atomisme sémantique traditionnel.

Dans ce cadre, notre objectif sera d'étudier la façon dont les différentes théories de la polysémie systématique explicitent, et bâtissent sur, les principes monosémiques de C. Ruhl. A travers ce cheminement linguistique, nous chercherons alors à mettre en lumière, et à discuter, les différentes voies qu'ouvrent ces théories pour repenser la signification lexicale, hors du cadre sémantique propositionnel traditionnellement admis et de la théorie de la signification sous-jacente à celui-ci.

Mais si l'approche monosémique ouvre de nouveaux horizons aussi bien en termes de modélisation de la polysémie, qu'en termes plus conceptuels touchant à la nature même de la signification, il convient de rester prudents. En effet, tels que définis, les principes introduits par C. Ruhl se prêtent à une application généralisée et indifférenciée à la totalité des phénomènes de polysémie, application non-contrainte d'ailleurs préconisée par l'auteur lui-même. Néanmoins, une application débridée de ces principes présente de multiples dangers théoriques :

- Toujours en rapport avec la distinction polysémie diachronique vs. synchronique, il apparait que le premier type de polysémie ne se plie pas toujours à des analyses prédictives, ne présentant pas le caractère régulier que présuppose le cadre explicatif monosémique. Or, en réduisant, indifféremment, tout phénomène de polysémie au cas monosémique, on réduit la distinction entre polysémie diachronique et polysémie synchronique, ou discursive. Une telle réduction reviendrait alors à négliger des différences de comportement sémantique indéniables entre ces deux types de polysémie.
- De façon plus globale, en tentant d'appréhender tous les phénomènes de polysémie sur le mode monosémique, force est de constater que l'on

aboutit bien souvent à la formulation de noyaux sémantiques tellement généraux qu'ils pourraient s'appliquer à la quasi-totalité des unités lexicales. Ils atteignent, qui plus est, de tels niveaux d'abstraction qu'ils deviennent difficilement formulables et donc difficilement maniables.

– Enfin, en admettant des principes monosémiques trop lâches, on risque d'occulter ce qui fait la spécificité de la polysémie, aboutissant à un paradigme monosémique généralisé. La polysémie ne serait pas un phénomène de multi-signification, comme nous l'avions définie en introduction, mais un symptôme, un indicateur du fait que la signification lexicale est fondamentalement schématique et incomplète. La polysémie ne serait alors qu'un artefact de la linguistique. [7]

Pour toutes ces raisons, nous limiterons notre analyse des approches unitaires de la polysémie aux seules théories traitant du type d'exemples introduits en début de section, leur caractère systématique, régulier, ou encore prédictible, étant largement admis. Nous ne nous prononcerons donc pas quant à l'extension de leur analyse à d'autres types de polysémie, et laisserons de côté la question épineuse de la délimitation *a priori* de la polysémie systématique. De fait, les théories de la polysémie systématique que nous aborderons, en postulant des principes régulateurs différents, tracent des limites plus ou moins inclusives de leur objet d'étude. Seul point de départ commun aux diverses théorisations : elles accordent toutes un rôle explicatif important au mécanisme de la métonymie, ce mécanisme étant lui-même défini de façon plus ou moins inclusive, plaçant au centre du débat la relation entre la chose, ses parties, ses aspects.

7. Nous reprenons ici le titre de l'article de B. Victorri "La polysémie : un artefact de la linguistique ?", qui pointe très justement le danger qui guette les tentatives de réduction de tout phénomène de polysémie à la simple élaboration contextuelle d'une forme schématique très générale qui serait la réelle signification lexicale. "On pourrait déduire de ce qui précède que nous défendons l'idée que la polysémie n'est qu'un symptôme de l'incomplétude sémantique des unités linguistiques. En effet, [à supposer que] le sens de l'unité ne se précise dans un énoncé qu'en interaction avec les éléments qu'elle convoque, il n'est pas étonnant de lui découvrir des sens différents et apparentés si l'on analyse son comportement au sein de divers énoncés. [...] Dans cette optique, la polysémie [...] ne serait véritablement qu'un artefact de la linguistique." [Victorri(1997)].

1.3.2 La polysémie par métonymie : la chose, ses parties, ses aspects

La métonymie (signifiant littéralement "changement de nom", du grec *metônumia*) se définit généralement par opposition à la métaphore, toutes deux correspondant à un "déplacement" de référent, mais se distinguant en ce que la première est pensée en termes de la relation de *contiguïté*, la seconde étant quant à elle définie en termes de la relation d'*analogie* ou de *similitude*. En termes des référents mis en relation par la métonymie et la métaphore, cela peut être reformulé ainsi :

- La métonymie repose sur la contiguïté, ou la proximité entre les objets eux-mêmes
- La métaphore repose sur le fait que des objets (contigus ou pas) présentent une certaine ressemblance relativement à un trait partagé

Reposant sur des relations de contiguïté entre objets, la métonymie est ainsi généralement admise comme présentant une plus grande systématicité ou régularité que la métaphore, qui permet, quant à elle, de lier par analogie des objets par ailleurs dissociés. En effet, les contenants et leurs contenus, les individus et le lieu géographique qu'ils habitent, les objets et leurs parties, *etc.* présentent *par nature* ou *en propre* des liens de contiguïté évidents. A l'opposé, l'ensemble des humains et celui des rapaces, par exemple, se présentent comme des ensembles dissociés d'individus, ne présentant "aucun lien logique". Ce qui nous permet alors de qualifier métaphoriquement certains humains de rapaces ne repose pas, à proprement parler, sur un lien direct entre les deux ensembles d'entités, mais sur l'analogie *qu'il est possible d'opérer* entre la voracité ou l'ardeur que l'on attribue aux rapaces dans la poursuite de leur proie et l'ardeur que manifestent certaines personnes dans la poursuite de leurs objectifs.

Par ailleurs, en raison même de leurs natures respectives, la métonymie se présente comme un mécanisme pouvant être défini sur des catégories générales, au sens où il est possible de définir des motifs généraux de liaison métonymique, comme ceux que nous venons de mentionner, pouvant s'appli-

quer à un nombre important de mots distincts, là où la métaphore se présente comme un phénomène beaucoup plus local, lié à des mots particuliers. On constate ainsi que les transferts métonymiques de signification présentent une grande stabilité "inter-langage", là où les métaphores opérées dans une langue donnée sont souvent difficiles à traduire dans une autres langue [8].

Pour toutes ces raisons, la polysémie systématique est généralement rapprochée de la métonymie, la question étant alors de parvenir à dégager les schémas ou patterns généraux de transfert métonymique (espérant en dégager un nombre fini et relativement restreint). Mais avant de revenir un peu plus longuement sur la relation de contiguïté et la question de l'interprétation plus ou moins inclusive qu'il convient de donner à la notion extrêmement vague de proximité, il convient de nuancer quelque peu la distinction métonymie/métaphore catégoriquement tracée jusqu'ici, et donc de nuancer notre affirmation selon laquelle tous les cas de polysémie systématique seraient plus adéquatement analysables en termes de métonymie que de métaphore. En effet, nous avons brièvement fait mention du fait que la métaphore reposait sur l'analogie entre des entités qui pouvaient, par ailleurs, être ou non contiguës. Or, il est extrêmement difficile de départager les glissements de signification opérés par analogie entre des entités contiguës, de ceux directement légitimés par le rapport même de contiguïté. Dans de tels cas, le départage entre métaphore et métonymie est moins net que lorsque la métaphore opère une analogie entre des entités clairement dissociées.

Ainsi considérons l'énoncé suivant, cas typique de synecdoque (le noms d'une partie pour le tout), *i.e.* une forme rhétorique que l'on range généralement du côté de la métonymie

22. Il y a toujours les mêmes têtes dans ce genre de soirées.

On peut naturellement considérer le terme *têtes* comme ayant un emploi métonymique, désignant les personnes auxquelles appartiennent les têtes en question. En effet, lorsque les référents en jeu sont dans un rapport par-

8. Voir entre autres l'étude comparative de la métonymie entre l'anglais, l'allemand et l'espagnol, menée dans [Wim(2003)].

ties/tout, il semble naturel de supposer que c'est le rapport de contiguïté extensionnelle/spatiale, qui légitime la synecdoque. Mais il est également possible de considérer qu'il s'agit d'un usage métaphorique, fondé sur l'analogie entre une tête et la personne à laquelle elle appartient en termes de critères d'individuation. On peut ainsi y voir une analogie entre la partie et le tout en ce qu'elles ont toutes deux la même fonction, *i.e.* elles permettent toutes deux d'identifier ou de discriminer des personnes.

Sans vouloir alourdir inutilement la liste des exemples, notons qu'on rencontre la même difficulté dans les cas de polysémie mettant en jeu la relation lieu/habitant, que nous avons jusqu'à présent traitée comme cas paradigmatique de polysémie systématique, et donc se rapprochant de la métonymie. L'énoncé :

23. Paris dort,

peut en effet être interprété sur le mode métonymique, basé sur la relation de contiguïté entre des individus et l'espace ou le territoire qu'ils occupent, cet énoncé étant alors interprété comme voulant dire que les habitants de Paris dorment. Mais il est également possible de l'interpréter sur le mode métaphorique de la personnification. Nous interprèterions alors 23. comme mettant en jeu une analogie entre cette entité géographique qu'est Paris et un être humain.

La possibilité de ces doubles analyses (métonymiques/métaphoriques) indique alors, comme le soulignent quasi-unanimement les théoriciens de la polysémie [9], qu'il existe un continuum entre les cas les plus systématiques de polysémie et les cas les plus ponctuels résultant d'un processus de lexicalisation ; continuum au sein duquel il est difficile, voir vain, d'essayer de trancher. A ce titre rappelons que les différentes théories de la polysémie systématique sont elles-mêmes bien souvent en désaccord quant aux cas de polysémie qu'il convient précisément de traiter comme systématiques [10]. Nous

9. Entre autres, [Jacquet *et al.*(2005)Jacquet, Venant & Victorri] : "plutôt que de chercher à trancher de manière inévitablement arbitraire, il vaut sans doute mieux accepter l'existence d'un continuum et adopter une définition qui en tienne compte".

10. Voir par exemple [Kleiber(1999)], sur l'analyse que propose G. Nunberg de la double lecture animal/viande en termes de broyeur universel. Là où ce dernier argumente en

prenons acte de cette difficulté, mais considérons néanmoins que notre choix se justifie d'un point de vue méthodologique. Il nous semble en effet que, à ce stade, débattre sur les exemples sélectionnés à titre d'"exemples typiques de polysémie systématique" mènerait inévitablement à une régression contre-productive [11].

Nous partons donc de l'hypothèse que les exemples de polysémie systématique étudiés reposent effectivement sur une relation de *contiguïté* entre le référent initial et le référent *métonymiquement* visé. Comment comprendre alors cette relation de contiguïté ou de proximité ? La réponse à cette question constitue en un sens le cœur même de cette étude, dédiée à l'élucidation des rapports ontologiques qui sous-tendent et contraignent les phénomènes de polysémie systématique, et ne saurait être abordée dans le cadre de ce chapitre liminaire. Cependant nous pouvons d'ores et déjà opérer une première restriction intuitive sur l'interprétation à donner à la notion de contiguïté entre objets. En effet, il nous semble pouvoir distinguer entre des relations en un sens définitoires ou constitutives entre objets, et celles qui ne le sont pas, les premières se présentant dès lors comme plus systématiques ou régulières que les secondes. Là encore, sans pouvoir donner de définition précise de ce que nous entendons par "définitoire" ou "constitutif" comparons les couples suivants de catégories :

24. contenant/contenu
25. objet physque/lieu

faveur d'une ambiguïté à caractère systématique, le premier défend quant à lui que ce cas relève d'un processus de lexicalisation.

11. Avant de clore cette brève discussion sur la distinction métaphore/métonymie, précisons qu'en endossant une approche métonymique et systématique de la polysémie qui nous occupe, nous plaçons du même coup les théories du prototype hors de notre champ d'étude. En effet, rendant compte des phénomènes de polysémie en termes de catégorisation par analogie avec un élément prototypique ou exemplaire, les différentes variantes de la théorie du prototype se placent du côté de la métaphore. Néanmoins, sachant qu'un certain nombre de travaux se sont attachés à rendre compte des exemples polysémiques que nous allons traiter en termes de prototype (et bien que cette approche semble s'être essoufflée à l'heure actuelle, du moins à notre connaissance), nous renvoyons le lecteur intéressé à [Rosch(1973)] pour une introduction à la théorie du prototype standard, à [Kleiber(1990)] et [Lakoff(1987)] pour une introduction à la théorie du prototype étendue, ainsi qu'à [Kleiber(1990), Kleiber(1999)] pour une discussion de ces différentes versions.

26. parties/tout
27. client/produit commandé
28. agent/outil

Intuitivement, il nous semble légitime de distinguer les couples 24. 25. et 26., des deux suivants, 27. et 28.. En un sens qui reste à préciser et à théoriser, un contenant est *par définition* de nature à contenir un contenu, un objet physique est *par définition* spatialement localisé, et un tout possède *par définition* des parties. En revanche, le lien qui lie un client et un produit commandé ou un agent et un outil sont quant à eux nettement plus contextuels. En effet, si une personne est liée, par exemple, à un plat, en tant que cliente dans le contexte d'un restaurant, et qu'un tel lien de "contiguïté fonctionnelle" permet, dans certains contextes, des déplacements référentiels comme "*l'omelette* (= la personne ayant commandé l'omelette) *est à la table 4*", ce lien n'est pas constitutif de la personne en tant que telle, indépendamment du contexte commerçant particulier. De même, s'il est possible de considérer qu'une personne qui pratique la chasse est, dans ce contexte, fonctionnellement liée à l'arme qui lui permet de chasser, ce qui permet de dire au sujet d'une telle personne que "*c'est un très bon fusil* (= une personne qui a une bonne maîtrise du fusil)", un tel lien n'est à nouveau pas constitutif de la personne-même. Nous serons d'ailleurs amenés à revenir sur cette distinction intuitive, au regard du comportement de tels métonymies dans le contexte de liaisons anaphoriques et quantificationnelles.

En somme, il semble y avoir une différence intuitive entre les cas de métonymie fondés sur des rapports constitutifs entre les objets, leurs parties et leurs aspects, d'une part, et les métonymies fondées sur des rapports fonctionnels plus larges, et nettement plus contextuels, entre objets. C'est sur cette première sous-classe de métonymies que semble alors s'être principalement focalisée la discussion sur la polysémie systémtaique, mettant au cœur du débat le lien "quasi-logique" entre les choses, leurs parties, et leurs aspects constitutifs. Partant, notre étude sera consacrée à l'analyse de telles relations constitutives, structurantes, des objets, relations qui semblent fortement lexicalisées, et qui demandent à être clarifiées, d'une part, sur le plan purement

sémantique des mécanismes particuliers de métonymie à l'œuvre, et d'autre part, du côté des objets, sur un plan ontologique, ayant fondamentalement affaire avec la structure constitutive des objets mêmes.

1.3.3 De la signification lexicale à la composition lexicale

Le fait de repenser la signification lexicale va nécessairement de pair avec une réévaluation de notre conception traditionnelle de la composition. En effet, selon la forme que l'on attribue au lexique et les informations que l'on considère comme constitutives de chaque entrée du lexique, le mode de combinaison de plusieurs entrées et les mécanismes postulés pour calculer la signification des termes complexes résultants ne pourront qu'être affectés.

Bien que chaque théorie de la signification lexicale se revendique comme plus ou moins radicalement différente des précédentes, trois grands paradigmes dominent les débats et s'opposent traditionnellement : *l'atomisme*, *le holisme* et *le molécularisme*. En simplifiant à l'extrême, l'atomisme repose sur une conception entièrement référentielle des significations lexicales, celles-ci étant pensées exclusivement en termes de rapports symbole/chose, les mots étant généralement conçus comme des "étiquettes", *i.e.* des noms posés sur les choses ainsi linguistiquement désignées. A l'extrême opposé, le holisme défend quant à lui une vision de la signification lexicale en termes de rapports symbole/symbole, chaque mot étant tributaire pour sa signification du langage tout entier, étant systémiquement défini en fonction de sa place ou de sa fonction dans un système de conventions linguistiques plus large. Enfin, le molécularisme se présente comme une voie "médiane", maintenant le rôle fondamentalement référentiel du lexique mais admettant également une part limité d'informations inférentielles liant des contenus lexicaux entre eux.

Chacun de ces paradigmes attribue dès lors une plus ou moins grande flexibilité au contenu lexical, postulant une plus ou moins grande influence du contexte phrastique ou discursif sur le contenu des entrées lexicales au

moment de leur composition [12]. De façon intimement liée, chacun de ces paradigmes admet des formes et des règles de composition plus ou moins aptes à intégrer de telles variations contextuelles du contenu lexical. La question de la forme du contenu lexical, ainsi que celle du mode de composition de ces contenus et de leur contribution dans la constitution d'expressions complexes elles-mêmes douées de sens, sont en effet inextricablement liées.

Nous reviendrons plus longuement, au chapitre suivant, sur les différentes visions de la compositionnalité auxquelles nous engagent respectivement chacune de ces conceptions de la signification lexicale. Pour le moment contentons-nous, dans cette section introductive, de quelques remarques générales touchant à la façon dont se nouent schématiquement la question du contenu lexical, de la polysémie et de la composition dans le cadre de chaque paradigme.

Atomisme. L'atomisme sémantique, selon lequel la signification lexicale doit être comprise en termes d'un rapport local entre le symbole linguistique et l'objet dénoté dans le monde, s'engage à une analyse énumérative de la polysémie telle que définie précédemment. Rappelons que cela revient en un sens à réduire la polysémie à l'homonymie, divisant chaque terme polysémique en autant d'entrées dans le lexique qu'il y a de significations attestées du terme. Partant, cela revient à postuler une "correspondance de un à un" entre l'ensemble des symboles linguistiques, l'ensemble des significations (*i.e.* des concepts ou types) et des extensions des termes. Tout terme possède alors une signification littérale qui détermine la dénotation du terme indépendamment de ou précédant toute altération pragmatique de la signi-

12. Si nous comprenons bien [Pustejovsky(1995)], la tripartition des théories du lexique qu'il propose par rapport au degré de polymorphisme accordé au lexique recouvre précisément cette tripartition traditionnelle en philosophie du langage. Pour reprendre ses termes, l'atomisme postulerait donc un langage monomorphique, *i.e.* à chaque forme symbolique un unique contenu, le holisme irait quant à lui de pair avec le postulat d'un langage polymorphique non-restreint, n'imposant pas ou quasiment pas de contraintes aux significations occasionnelles que serait susceptible d'exprimer chaque entrée du lexique en contexte, et enfin, le molécularisme serait assimilable à une forme de polymorphisme faible, *i.e.* admettant une influence du contexte et plus particulièrement du co-texte, mais fortement contrainte par le contenu lexical lui-même et par les règles de composition sémantique.

fication.

Partant, la composition est essentiellement régie par des règles formelles, *i.e.* s'appliquant aux termes en vertu de leur forme (selon les règles syntaxiques ou de grammaire). Par exemple, la signification de tous les termes complexes de la forme *nom com.* + *adj.* sera calculée en fonction de la signification lexicale des composants comme le résultat d'une conjonction de la forme `nom com.` & `adj.` Ainsi définie, la composition *s'applique* aux contenus lexicaux, mais n'est pas *contrainte* par ces derniers.

Holisme. A l'extrême inverse, le holisme rejette toute idée de signification littérale, le contenu des mots étant déterminé non pas dans un rapport symbole/monde, mais dans le rapport qu'entretient chaque terme avec l'ensemble des autres termes du langage. La signification lexicale est alors contextuellement contrainte, spécifiée, les termes n'obtenant de valeur déterminée qu'en contexte.

Que devient alors la polysémie dans un tel contexte ? Elle devient précisément un artefact, un résidu des préjugés atomistes encore solidement ancrés dans les esprits. En effet, la polysémie cesse d'être comprise sur le mode d'une multitude de sens associés à certaines entrées lexicales en tant que telles. Les termes du lexique n'ont qu'une seule signification, extrêmement schématique, qui se voit modulée et spécifiée en contexte. La polysémie comprise non plus comme une multitude de valeurs sémantiques, mais comme une modulation contextuelle, devient alors la règle.

La composition, en tant que mécanisme sémantique opérant sur les contenus proprement sémantiques des termes que l'on compose, est alors soit totalement abandonnée, soit abandonnée au profit d'une vision pragmatique de la composition. Comme nous allons le voir, la remise en question du paradigme atomiste, motivée entre autres par l'étendue des phénomènes de polysémie, a mené certains à la remise en question totale de l'idée de signification comme condition de satisfaction, et partant, de l'idée de composition des conditions de satisfaction lexicales qui délivrerait la signification véri-conditionnelle des termes complexes (telle est plus particulièrement la voie adoptée par le courant de la linguistique cognitive qui a vu le jour dans les années 1990).

D'autres au contraire, maintiennent une conception véri-conditionnelle de la signification ainsi que de la composition, tout en reléguant celles-ci au niveau de la pragmatique.

Molécularisme. Entre atomisme et holisme, le molécularisme (parfois également appelé componentialisme) préserve le rôle dénotationnel et véri-conditionnel du contenu sémantique lexical tout en incluant dans ce contenu un nombre *fini et relativement restreint* de relations intra-linguistiques. L'intuition fondamentale est que la signification des expressions complexes doit, du moins en grande partie, être déterminée ou contrainte par la valeur sémantique des composants lexicaux.

Ouvrant la voie à la sémantique générative, la composition n'est alors plus pensée sur le mode d'une application passive de certains termes à d'autres, régie par les seules contraintes de forme. En particulier, elle est conçue comme ayant le pouvoir de modifier la valeur sémantique des termes en composition, cette modification étant elle-même lexicalement déterminée et contrainte. En ce sens, les mécanismes de composition sont des mécanismes génératifs. Ils génèrent des changement de signification non pas au sens d'une création de nouvelles significations *ex nihilo*, mais déterminées par le contenu (hors contexte) des unités lexicales.

Dans ce cadre, la polysémie systématique est précisément systématique au sens fort. La sémantique lexicale n'est plus confinée à des briques qu'il s'agit de composer selon leur forme pour construire des propositions ou autres expressions complexes. Une partie des contraintes compositionnelles est alors déplacée du niveau propositionnel au niveau du lexique, le contenu sémantique, et non seulement la forme, des unités lexicales prescrivant ainsi des contraintes de composition.

Les sections qui suivent proposent une étude plus détaillée de ces trois grandes familles d'analyse du lexique, axée sur la façon selon laquelle la forme que l'on donne au contenu lexical contraint en retour les formes de composition admises. Nous aborderons en particulier la question de savoir comment chacun de ces camps permet de coupler le réquisit de composition-

nalité avec le constat de contextualité inhérent aux phénomènes de polysémie systématique. Car c'est précisément là que gît la difficulté de la polysémie systématique. Elle semble nous tirer du côté du principe de contextualité prescrivant de ne chercher à spécifier la signification lexicale que dans le contexte de phrases et non *per se*.

Chapitre 2

Contextualité compositionnelle : La voie de la décomposition lexicale

Depuis au moins deux siècles, la question de la compositionnalité est au cœur des débats sémantiques. En effet, la thèse de la compositionnalité du langage naturel compte autant de personnalités célèbres parmi ses partisans que parmi ses détracteurs. Pourtant, malgré des décennies passées à débattre autour de *la* question de la compositionnalité, présupposant généralement que celle-ci se pose de façon univoque, un regard plus attentif montre qu'elle se décline en réalité de multiples façons. En effet, l'intuition première selon laquelle la signification globale d'une expression dépendrait de celle de ses constituants s'avère, lorsque formulée plus rigoureusement, largement sous-déterminée. A proprement parler, il s'agit tout au plus d'un "schéma" global de compositionnalité, schéma dont les spécifications et les applications sont quant à elles relatives à la théorie adoptée, touchant en particulier à l'analyse syntaxique, à la nature de la signification, et aux rapports supposés entre syntaxe et sémantique.

Si la controverse autour de la notion de compositionnalité s'est néanmoins poursuivie sans toujours prêter attention à cette sous-détermination, c'est une version forte de ce principe qui a le plus souvent implicitement été visée, *i.e.* la version atomiste qui s'est petit à petit imposée comme l'interprétation

par défaut du principe de compositionnalité. Or, comme nous allons le voir, cette version "locale" du principe de compositionnalité implique une conception strictement "bottom-up" des processus d'interprétation, ne laissant aucune place à l'action contextuelle de type "top-down" sur le calcul du contenu sémantique (à l'exception des phénomènes d'indexicalité sur lesquels nous aurons quelques mots à dire).

Partant, les opposants à la thèse de la compositionnalité ont traditionnellement misé sur des arguments de contextualité, visant à montrer que les interférences contextuelles de type top-down étaient bien trop répandues dans le langage naturel pour être simplement reléguées à des phénomènes pragmatiques "post-sémantiques". La controverse s'est ainsi longtemps posée en termes de l'opposition entre principe de compositionnalité et principe de contextualité, les partisans de ce dernier prenant le contre-pied de l'atomisme en prônant une théorie de la signification holiste. Il s'agissait dès lors de renverser la vision atomiste locale de la signification lexicale au profit d'une vision globale selon laquelle les mots n'auraient de signification qu'en relation avec d'autres mots, dans le contexte d'énoncés, et plus généralement dans le contexte d'une langue dans son ensemble.

Comment intervient la question de la polysémie systématique dans ce débat ? Quel est l'enjeu de ce type de polysémie ? La particularité de la polysémie systématique ou régulière est qu'elle semble devoir mobiliser les deux principes. D'une part, pour toutes les raisons indiquées au chapitre précédent, ce type de polysémie ne peut être traité de façon énumérative, et requiert donc que l'on mobilise le principe de contextualité afin de rendre compte de la *production en contexte* des différentes significations occasionnelles. Mais d'un autre côté, le caractère précisément régulier, systématique, de ce phénomène porte à penser que les effets contextuels sont lexicalement contraints, *i.e.* de façon bottom-up, ce qui semble nous porter du côté de la compositionnalité. Tout l'enjeu est donc de parvenir à une conception de la compositionnalité qui ne rende pas totalement inopérant le principe de contextualité, ou du moins qui ne le trivialise pas totalement (voir notre discussion du principe de contextualité comme équivalent au principe de compositionnalité inverse faible, ci-dessous).

En raison de la généralité des questions ici soulevées au détour de la polysémie systématique, touchant fondamentalement à la nature de la signification lexicale et à ses modes de composition, nous poursuivrons notre discussion en élargissant le cadre de notre problématique initiale. En une phrase, ce chapitre sera consacré à la question globale de savoir s'il est possible d'emprunter une voie médiane entre atomisme et holisme (*i.e.* celle du molécularisme) qui nous permettrait de penser la composition lexicale de façon moins locale, qui nous donnerait les moyens de penser un calcul contextuel du sens qui reste néanmoins compositionnel. Après avoir défendu, dans ce chapitre, la plausibilité de la décomposition lexicale et avoir donné le cadre général conceptuel nous permettant de repenser la composition et en particulier la prédication, nous verrons alors au chapitre suivant comment cela se concrétise dans des modèles typés et compositionnels de la polysémie systématique (nous comparerons alors les modèles respectivement développés par Asher et Pustejovsky).

2.1 Pourquoi tient-on tant à la compositionnalité du langage ?

2.1.1 L'hypothèse de compositionnalité du langage naturel

Formulé de la façon la plus générale possible, le principe de compositionnalité affirme que :

> **Compositionnalité**
> La signification d'une expression complexe est déterminée par la signification de ses constituants et sa structure.

En somme, l'intuition derrière ce principe - que certains font remonter à Frege bien qu'il ne l'ait jamais explicitement formulé [1] - repose sur le partage

1. Selon [Pelletier(2001)] le premier à avoir explicitement attribué ce principe à Frege fut Carnap dans *Meaning and Necessity* (1947).

syntaxe/sémantique suivant : le rôle de la syntaxe est de décrire récursivement la structure parties/tout des énoncés ; le rôle de la sémantique est quant à lui de rendre compte de la façon selon laquelle la signification des expressions syntaxiquement complexes peut être obtenue à partir des significations de leurs parties propres.

Derrière son air intuitif, le principe de compositionnalité ainsi formulé reste pourtant un principe extrêmement vague, se prêtant à de multiples interprétations. Cette formulation laisse en effet ouvertes les questions épineuses de savoir

- ce qu'est la signification (si elle est de nature dénotiationnelle, inférentielle ou autre),
- ce que l'on entend par l'expression "x détermine y" (doit il exister une fonction quelconque entre x et y, ou bien la relation de détermination doit-elle obéir à certaines contraintes ? La relation doit-elle par exemple être relativisée à un langage L donné),
- ou encore, ce que l'on est en droit de compter au nombre des constituants d'une expression complexe (à quel niveau de décomposition syntaxique se place t-on : celui des parties immédiates ou pas ?).

Différentes variantes non-équivalentes du principe de compositionnalité résultent alors des différentes réponses apportées respectivement à chacune de ces questions. Selon que l'on relativise, ou non, la relation de détermination stipulée entre la signification des expressions syntaxiquement complexes et celle de leurs parties, le principe de compositionnalité aura un statut "inter-linguistique" ou bien sera lié à un langage. De même, selon que l'on considère une décomposition syntaxique plus ou moins grossière, *i.e.* allant jusqu'aux constituants syntaxiquement simples ou se limitant aux constituants immédiats, le principe de compositionnalité correspondra à un principe global ou local. Néanmoins, notre but n'étant pas d'étudier toutes les subtilités du principe de compositionnalité en soi, nous ne rentrerons pas dans la comparaison détaillée de ces différentes variantes, et renvoyons le lecteur à [Szabó(2007)] pour une discussion plus approfondie sur le sujet ainsi que des indications bibliographiques plus complètes.

Notons seulement que, lorsqu'intégré dans une théorie formelle de la signification, le principe de compositionnalité se traduit comme un réquisit d'homomorphisme entre algèbre syntaxique et algèbre sémantique (*cf.* [Montague(1970)]), qui s'énonce plus précisément comme suit [2] :

> Soit un langage compris comme un ensemble (d'expressions) sur lequel sont définies un certains nombre d'opérations syntaxiques (l'ensemble des règles syntaxiques γ). Supposons qui plus est que ces règles s'appliquent à un nombre défini d'expressions et que chaque application produise une unique expression comme résultat. Une *algèbre syntaxique* est alors définie comme une algèbre $\mathbf{E} = \langle E,\ (F_\gamma)_{\gamma\in\Gamma}\rangle$, où E est l'ensemble d'expressions (simples et complexes) et chaque F_γ est une opération syntaxique partielle sur E d'arité fixe. L'algèbre syntaxique est interprétée grâce à une fonction d'assignation de signification m, une fonction de E dans M où M est l'ensemble des significations disponibles pour les expressions de E.
> Considérons maintenant F, une opération syntaxique k-aire sur E. Nous dirons que m est F-compositionnelle seulement si il existe une fonction partielle k-aire G sur M telle que lorsque $F(e_1, ..., e_k)$ est définie, $m(F(e_1, ..., e_k)) = G(m(e_1), ..., m(e_k))$.

Or, lorsque formellement retranscrite, l'exigence de compositionnalité semble perdre de son caractère intuitif, se présentant alors comme une contrainte relativement forte sur le rapport entre syntaxe et sémantique [3]. Partant, il semble que nous soyons en droit de nous demander quelles peuvent bien être les motivations pour l'introduction d'une telle contrainte de compositionnalité s'agissant de l'analyse du langage naturel.

2. Formulation reprise de [Szabó(2007)].

3. Notons que l'exigence d'un homomorphisme entre syntaxe et sémantique est bien souvent remplacée par une exigence d'isomorphisme. Cette contrainte plus forte, que satisfont par définition les langages formels, est alors bien plus problématique lorsque transposée au langage naturel, transposition qui se fait d'ailleurs généralement sans autre forme de procès. Voir entre autres l'interprétation atomiste du principe de compositionnalité défendue par Fodor et Lepore et discutée ci-dessous.

2.1.2 Pourquoi défendre la compositionnalité ?

Pourquoi la plupart des théories de la signification accordent-elles un rôle si important au principe de compositionnalité ? Ses partisans basent généralement sa défense, d'une part, sur la notion de productivité, et d'autre part, sur celle de systématicité. Remontant à Frege, au "père de la compositionnalité", l'argument de la productivité peut être résumé comme suit :

> **L'argument de la productivité**
> Il est indéniable que des locuteurs compétents sont en mesure de comprendre des expressions complexes auxquelles ils se trouvent confrontés pour la première fois. Cela implique qu'ils sont en mesure d'arriver à la compréhension d'une nouvelle expression e à partir de connaissances qu'ils possédaient préalablement. Ces connaissances préalables ne peuvent vraisemblablement être autres que la connaissance de la signification des constituants simples de e ainsi que la connaissance de la structure de e.

Comme le souligne Z. Szabó (*ibid*), l'argument de l'apprentissage d'une nouvelle langue, que l'on rencontre bien souvent en faveur de la compositionnalité, est sensiblement le même. En effet, ce qui est frappant dans le processus d'apprentissage d'une langue est le fait que nous soyons capables, à partir d'un apprentissage fini, de comprendre des constructions nouvelles, que nous rencontrons pour la première fois. Cela indique ainsi que la compréhension est un processus productif. Egalement lié à la notion de productivité, bien que non-strictement équivalent, l'argument de l'infini repose sur l'intuition selon laquelle nous sommes, du moins en principe, capables de comprendre un nombre indéfiniment grand de nouvelles expressions sur la base d'un apprentissage fini. [4] Ainsi, partant d'un apprentissage, de fait, nécessairement borné,

4. Dans leur célèbre article de 1988, Fodor et Pylyshyn font appel à cet argument pour défendre la compositionnalité du langage (linguistique mais surtout de la pensée) contre les approches connexionnistes : "Il y a l'argument classique de productivité en faveur de l'existence d'une structure combinatoire dans tout système représentationnel riche (y compris les langues naturelles ainsi que le langage de la pensée). Les capacités représentationnelles d'un tel système sont, par hypothèse, illimitées étant donnée une idéalisation appropriée ;

notre potentiel infini de compréhension d'expressions complexes impliquerait que la signification des expressions complexes soit générée, produite à partir d'un stock fini de significations simples et d'un nombre fini de mécanismes récursifs.

L'autre argument majeur en faveur de la compositionnalité repose sur la notion de systématicité. L'argument, introduit pour la première fois par Fodor et Pylyshyn (*ibid*), repose sur l'intuition selon laquelle les énoncés que nous comprenons suivent des schémas définis. Ainsi, lorsqu'un locuteur compétent comprend, par exemple, les expressions *un triangle marron* et *un carré noir*, ce même locuteur doit également être en mesure de comprendre les expressions *un triangle noir* et *un carré marron*. De même, un locuteur qui comprend ce que *John aime une fille* veut dire, devrait vraisemblablement être en mesure de comprendre ce que *une fille aime John* veut dire (exemple repris de [Fodor & Pylyshyn(1988)]). En somme, la systématicité de notre aptitude à comprendre un langage renvoie à notre aptitude à extraire la 'forme' ou le 'schema structurel' des énoncés que nous comprenons. Tout locuteur devrait être en mesure de comprendre des énoncés correspondant à l'application de la forme syntaxique d'énoncés qu'il maîtrise à un vocabulaire qu'il comprend. Lorsque un locuteur comprend l'énoncé *John aime une fille* il doit vraisemblablement comprendre tout énoncé de la forme *a aime b*, pour tout a et b connus et du type approprié. Comme le soulignent les auteurs, l'argument de la systématicité renvoie à la maîtrise de la syntaxe du langage, et non du lexique. Il peut ainsi être reformulé de la façon suivante :

> **L'argument de la systématicité**
> Quiconque comprend des expressions complexes e et e' construites grâce à la même opération syntaxique F à partir de e_1, ..., e_n

en particulier, le système peut encoder un nombre indéfiniment grand de propositions. Néanmoins, ce pouvoir expressif illimité doit être atteint à travers des moyens finis. Pour obtenir cela il faut considérer le système de représentation comme étant constitué d'expressions appartenant à un ensemble généré. Plus précisément, la correspondance entre une représentation et la proposition exprimée est, dans un nombre arbitraire de cas, construite récursivement à partir de correspondances entre parties de l'expression et parties de la proposition. Cependant, cette stratégie ne peut évidemment opérer que dans le cas où le nombre d'expressions non-atomiques est illimité." ([Fodor & Pylyshyn(1988)] : 33)

> et $e'_1,\ ...,\ e'_n$ respectivement, peut également comprendre toute autre expression e", dotée de signification, construite grâce à la même opération syntaxique F et à partir de n'importe laquelle des expression $e_1,\ ...,\ e_n,\ e'_1,\ ...,\ e'_n$. Partant, quiconque comprend e et e' doit être en mesure de comprendre e'', sans aucune information supplémentaire. Si tel est le cas, cela veut dire que e et e' déterminent conjointement la signification de e''. L'explication la plus plausible est que (i) e détermine F et la signification de $e_1,\ ...,\ e_n$, (ii) la signification de e' détermine F et la signification de $e'_1,\ ...,\ e'_n$, (iii) F et la signification de $e_1,\ ...,\ e_n,\ e'_1,\ ...,\ e'_n$ déterminent la signification de e''. [5]

Bien sûr cet argument n'est pas inattaquable, et, sans être d'avantage spécifié et contraint, il se heurte assez rapidement à des questions comme : puisque tout locuteur comprend vraisemblablement les expressions *dans une heure* et *sans une montre*, pourquoi n'est-il pas également en mesure de comprendre les expressions *dans une montre* et *sans une heure* ? Sans rentrer dans le détail des contraintes qui devraient être apportées à l'argument de la systématicité pour le prémunir contre de telles difficultés, notons simplement que, à condition d'être convenablement nuancé, l'argument de la systématicité, ainsi que l'argument de la productivité se présentent comme des arguments raisonnables et suffisamment intuitifs qui, bien que n'impliquant pas logiquement la compositionnalité, permettent du moins d'asseoir

5. Nous reprenons ici la formulation de l'argument de la systématicité proposée par Z. Szabó (*op.cit.*) qui fait d'avantage ressortir sa généralité que la formulation originale de Fodor et Pylyshyn : "Supposons, par exemple, que ce soit un fait, en anglais, que les formules qui se décomposent en 'SN Vt SN' sont bien formées ; et supposons que 'John' et 'la fille' soient des SN et 'aime' un Vt. Il s'ensuit de ces hypothèses que 'John aime la fille', 'John aime John', 'la fille aime la fille' et 'la fille aime John' doivent tous être des énoncés bien formés. Il s'en suit également que quiconque maîtrise la grammaire de l'anglais doit avoir des capacités linguistiques qui soient systématiques relativement à ces énoncés ; il *ne peut que* présumer que l'ensemble de ces constructions sont des énoncés à partir du moment où il présume que l'une d'entre elle en est un. Comparez cette situation avec la position selon laquelle les énoncés de l'anglais sont tous atomiques. Il n'y a alors aucune analogie structurelle entre 'John aime la fille' et 'la fille aime John' et partant aucune raison pour que la compréhension de l'un implique la compréhension de l'autre ; pas plus que la compréhension de 'lapin' n'implique la compréhension de 'arbre'." ([Fodor & Pylyshyn(1988)] : 38)

sa plausibilité sur la base d'une inférence à la meilleure explication.

2.2 Atomisme : garant de la compositionnalité

Pour toutes les raisons que nous venons de mentionner, le principe de compositionnalité a, depuis de nombreuses décennies, régné en maître aussi bien en philosophie du langage qu'en linguistique. Cependant, il a traditionnellement été adopté, voire présupposé sans nécessairement que cela soit toujours explicitement mentionné, de pair avec l'hypothèse d'atomicité de la signification lexicale. Or, ce couplage compositionnalité/atomicité n'est pas anodin. En effet, il a pour conséquence de renforcer considérablement le principe de compositionnalité qui, de l'affirmation de l'existence d'un homomorphisme syntaxe/sémantique, se transforme alors en l'affirmation de l'existence d'un isomorphisme entre les deux (nous reviendrons sur ce point). Les raisons qui ont poussé la philosophie et la linguistique à coupler compositionnalité et atomicité (par opposition au couplage traditionnel contextualité/holisme) seront explorées par la suite, en particulier au regard du rapport entre contextualité et polysémie systématique. Nous serons ainsi amenés à discuter les raisons généralement avancées pour justifier le statut de "*seul* garant de la compositionnalité" historiquement accordé à l'hypothèse atomiste. Mais pour le moment voyons en quoi l'atomisme sémantique "implique-t-il logiquement" la compositionnalité, et sous quelle forme.

2.2.1 Qu'est-ce que l'atomisme ?

Brièvement, la thèse de l'atomisme sémantique affirme, comme son nom l'indique, que le contenu lexical, *i.e.* le contenu des atomes syntaxiques, est lui-même atomique, ou simple, ou encore non-structuré. On retrouve également fréquemment dans la littérature des formulations de la thèse d'atomicité en termes de la contribution sémantique des unités lexicales dans le contexte d'énoncés entiers. L'affirmation d'atomicité se traduit alors comme

principe d'invariance de la contribution sémantique des mots dans tout contexte phrastique.

Formulé négativement, l'atomisme rejette l'idée selon laquelle saisir le contenu d'une expression syntaxiquement simple, *i.e.* le contenu lexical, impliquerait quelque chose comme la mobilisation de liens ou d'inférences conceptuelles. Selon l'hypothèse atomiste, on ne devrait pas, par exemple, requérir d'une analyse sémantique du mot *rouge* de rendre compte du fait qu'être rouge implique d'être coloré, ou encore qu'être rouge implique de ne pas être vert. Saisir l'idée ou le concept de rouge ne serait ainsi ni plus ni moins que le fait de penser à la rougeur *en tant que telle*. En paraphrasant à peine Fodor, fervant défenseur de l'atomisme et dont nous discuterons les positions tout au long de ce chapitre en les considérant comme paradigmatiques de l'atomisme, le contenu lexical devrait être pensé comme ayant fondamentalement à faire avec le fait de "voir" ou de "contempler" un objet. Partant, les concepts sont pensés comme des "particuliers mentaux", des "objets de l'esprit" inanalysables.

En d'autres termes, l'atomisme exclut de l'analyse sémantique des mots quelque lien intra-linguistique ou intra-conceptuel que ce soit (ce qui est équivalent si l'on considère que les mots expriment des concepts, et que tout concept est *a priori* linguistiquement exprimable). Le contenu lexical est alors généralement pensé sur le mode d'un lien symbole/monde (et non symbole/symbole), lien qui est à son tour généralement explicité en termes de relations causales avec les objets. Notons que cela ne revient pas à nier qu'il existe des relations conceptuelles, ni même à nier le rôle explicatif des inférences conceptuelles s'agissant de comprendre pourquoi nous employons les mots de telle ou telle façon. Le point, selon les partisans atomistes, est de ne pas confondre le "quoi" et le "pourquoi". Ce qui fait que les mots ont un contenu ne doit pas être confondu avec la question indépendante de savoir quel est ce contenu. Imaginons par exemple qu'un enfant apprenne ce que signifie le mot *rouge* en apprenant qu'il désigne la couleur des tomates. L'inférence selon laquelle 'rouge' impliquerait 'couleur des tomates' peut ainsi tout à fait être à l'origine du fait que l'enfant associe la couleur rouge au terme *rouge*. Mais cette inférence ne fait pas pour autant partie du

contenu sémantique du terme.

Les relations inférentielles que l'on associe aux unités lexicales expliquent peut-être la façon dont nous employons les mots, mais ne doivent pas pour autant être incluses dans le contenu lexical lui-même. Au niveau linguistique, comme au niveau des croyances, Fodor admet ainsi tout à fait une forme de holisme épistémique ou psychologique tout en défendant l'atomisme sémantique. Il admet par exemple que le fait d'avoir telle ou telle croyance soit dépendant du fait d'avoir telle ou telle autre croyance, tout en affirmant que ce lien ne détermine pas le contenu de la croyance en question. Il est en effet tout à fait probable qu'une personne ne puisse, par exemple, croire que le président Kennedy est mort sans, *ipso facto* croire que le président Kennedy n'est pas vivant. Néanmoins, que le président Kennedy n'est pas vivant *ne fait pas partie du contenu* de la croyance que le président Kennedy est mort.

Cela implique dès lors que les contenus lexicaux soient invariants à travers les contextes où ils figurent. Ils ne peuvent, en particulier, ni dépendre du contexte phrastique dans lequel figurent les mots, ni du contexte global incluant les intentions des locuteurs. La prise en compte du contexte au niveau de la sémantique lexicale introduirait *ipso facto* des considérations relatives aux liens entres symboles ou concepts, et partant, violerait la lettre de l'atomisme. Si les contenus lexicaux, *i.e.* les concepts, reposent effectivement sur un lien causal avec le monde, aucun paramètre contextuel n'est de nature à interférer dans l'interprétation lexicale (à l'exception bien sûr des indéxicaux et démonstratifs qui sont précisément des mécanismes linguistiques permettant de pointer sur un des éléments du contexte).

2.2.2 Une version forte de la compositionnalité : la version atomiste

Afin de comprendre intuitivement comment les théories atomistes de la signification intègrent le principe de compositionnalité, prenons un exemple extrêmement simple. Considérons l'expression complexe *carré rouge*, et supposons, conformément à l'hypothèse atomiste, que le mot *carré* exprime

le concept `carré`, et que *rouge* exprime quelque chose comme le concept `rouge`. Partant de tels postulats de signification, il n'est possible de rendre compte compositionnellement de la signification de l'expression complexe *carré rouge* qu'en supposant qu'elle exprime la conjonction des deux concepts simples lexicalement exprimés, la conjonction jouant le rôle de "traduction sémantique" de l'opération syntaxique consistant à attribuer un adjectif à un nom commun.

De façon plus générale, la contribution sémantique des mots, établie causalement, de façon purement référentielle, est agencée selon la structure syntaxique des expressions complexes. Le vocabulaire fournit ainsi les "briques" de signification, préalablement taillées, à partir desquelles est "bâtie" la signification de l'expression globale.

La composition sémantique est donc une opération monotone au sens suivant : plus une expression est syntaxiquement complexe et plus sa signification le sera, chaque mot supplémentaire apportant sa brique à l'édifice si l'on peut dire. L'hypothèse atomiste implique que la signification d'une expression syntaxiquement structurée (*i.e.* non simple) soit elle-même structurée, la complexité sémantique étant proportionnelle à la complexité syntaxique. Il s'agit là d'un point extrêmement important, puisqu'il implique que le langage naturel satisfasse non seulement le principe de compositionnalité standard, mais également le principe de "compositionnalité inverse forte" [6]. Plus précisément, ce principe correspond à la converse du principe de compositionnalité et peut être énoncé comme suit :

> **Compositionnalité inverse forte**
> Soit c un contenu complexe, *i.e.* constitué à partir des significations ou contenus simples $\langle c_1, ..., c_n \rangle$ et de la fonction de composition sémantique G, et soit s une fonction d'assignation d'expressions syntaxiques, *i.e.* qui assigne à tout contenu son expression syntaxique, la satisfaction du principe de composi-

6. La "compositionnalité inverse forte" stipule que la signification d'un mot est dérivable de *n'importe quel* énoncé dans lequel il figure comme constituant. Par opposition, la "compositionnalité inverse faible" stipule que la signification des mots est déterminée par la totalité des énoncés dans lesquels ils figurent comme constituants, ce qui, comme nous le verrons par la suite, "implique logiquement" une forme de holisme.

> tionnalité inverse implique que lorsque $G(c_1, ..., c_n)$ est définie il existe une fonction syntaxique F telle que $s(G(c_1, ..., c_n)) = F(s(c_1), ..., s(c_n))$ [7].

Une fois encore, ce principe ne peut être satisfait que par des langages satisfaisant une version monotone du principe de compositionnalité. Ce qui est évidemment le cas du langage naturel si l'on adopte l'hypothèse atomiste.

Plus intuitivement maintenant, la compositionnalité inverse implique que, au delà de la productivité et de la systématicité de nos compétences linguistiques, lorsque nous comprenons la signification d'une expression complexe et que nous en connaissons la structure syntaxique nous comprenions également la signification des constituants syntaxiques de l'expression. Comprendre, par exemple, ce que veut dire l'expression *arbre vert* implique ainsi que l'on comprenne également ce que signifient les expressions *arbre* et *vert*. Cette contrainte supplémentaire, introduite par l'atomisme au niveau de la composition sémantique, semble à premier abord tout à fait plausible. Il semble improbable que quiconque puisse pleinement comprendre ou maîtriser le concept `arbre vert` tout en ne comprenant pas le concept `arbre` ou le concept `vert`. Néanmoins, une analyse plus détaillée du fonctionnement du langage naturel met rapidement en lumière de nombreux contre-exemples. Pour n'en citer qu'un, considérons l'expression *retourner sa veste*. Selon le principe de compositionnalité inverse, comprendre cette expression implique la compréhension du concept `retourner`, du concept `veste`, ainsi que de la relation possessive exprimée par le pronom *sa*. Or, à l'évidence, la signification de l'expression complexe, *i.e.* exprimant le fait de changer d'avis, ne met en jeu aucun de ces concepts simples .

On pourrait bien évidemment répondre que de telles expressions sont idiomatiques ou holophrastiques et ne contredisent donc en rien l'atomisme de la signification dans le cas général. Telle est d'ailleurs la ligne de défense généralement adoptée par Fodor et Lepore. Pour notre part, nous ne souhai-

7. Cette formulation est évidemment une formulation simplifiée. Les contraintes d'arité et la formulation rigoureuse passant par la définition des algèbre syntaxiques et sémantiques étant considérées comme acquises. En toute rigueur, le principe de compositionnalité inverse devrait s'énoncer de façon strictement parallèle à la formulation que nous avons donnée du principe de compositionnalité (*cf.* section 2.1.2).

tons pas prendre parti dans ce débat qui a récemment pris des dimensions importantes, ayant engendré une production d'écrits considérable[8]. Nous nous contenterons de souligner que l'atomisme garantit non seulement la compositionnalité du langage naturel, mais qui plus est une version extrêmement forte de la compositionnalité. Il ne s'agit plus de postuler l'existence d'un "simple" homomorphisme, mais bien d'un isomorphisme (la compositionnalité inverse garantissant l'existence d'une fonction inverse de la sémantique vers la syntaxe).

Partant d'un présupposé atomiste, Fodor et Lepore conçoivent donc la compositionnalité comme impliquant l'existence d'un isomorphisme syntaxe sémantique. Ils affirment ainsi que

> Il existe une caractéristique supplémentaire du langage naturel, apparemment universelle, qui est également liée à la productivité ainsi qu'à la systématicité. La structure des énoncés est, au sens suivant, isomorphe à la structure des propositions qu'ils expriment : *Si un énoncé S exprime la proposition que P, alors les constituants syntaxiques de S expriment les constituants de P.* Si par exemple un énoncé exprime que P et Q, alors il doit y avoir un constituant syntaxique de l'énoncé qui exprime la proposition que P et un autre constituant syntaxique qui exprime la proposition que Q. Si un énoncé exprime la proposition que John aime Marie, alors il doit y avoir un constituant syntaxique de l'énoncé qui dénote John, un autre constituant syntaxique de l'énoncé qui dénote Marie, et un autre constituant syntaxique de l'énoncé qui dénote une relation telle que, nécessairement, cette relation vaut entre x et y ssi x aime y. A noter que, bien que tout cela soit indéniable, il ne s'agit en rien d'un truisme. Les idiomes et autres constructions 'holophrastiques' sont autant d'exceptions, quoiqu'étant le genre des exceptions qui confirment la règle.

8. A titre indicatif, voir [Fodor(1998)], [Fodor(2000)], [Fodor & LePore(2002)] pour une défense du principe de compositionnalité inverse, ainsi que [Johnson(2006)], [Pagin(2003)], [Patterson(2005)] et [Robbins(2005)] entre autres, pour une discussion des positions de Fodor et Lepore.

> Le point est que ces trois généralisations concernant la productivité, la systématicité et l'isomorphisme des langues naturelles sont liées et expliquées par l'hypothèse de compositionnalité ; ce sont toutes des conséquences du principe selon lequel la signification des énoncés est composée à partir de la signification de leurs parties. [Fodor & LePore(1991)] [9]

Le type de fonctions d'interprétation qui sous-tend l'atomisme répond à des contraintes extrêmement fortes, ce qui a pour conséquence de renforcer la formulation initiale du principe de compositionnalité. Pour reprendre l'image employée dans [Pagin(2003)] afin d'illustrer le type de processus d'interprétation susceptibles de satisfaire le principe de compositionnalité inverse, l'interprétation sémantique est présentée par les partisans de l'atomisme comme un processus de traduction d'une langue L dans une langue L' qui seraient toutes deux non ambiguës (*i.e.* telles que la grammaire ne permette pas de produire une même structure de surface de deux façons différentes). La fonction d'interprétation correspondrait dès lors à une fonction de traduction qui mettrait les mots de chaque langue en correspondance un à un, et associerait à chaque règle de grammaire de la langue L son analogue grammatical de la langue L'. La traduction d'une expression complexe de L formée à partir des expressions $e_1, ..., e_n$ et de la règle g serait alors obtenue en appliquant la règle g' (analogue de g dans L') à la traduction des expressions élémentaires dans L', et inversement.

9. Nous avons souligné la fin de ce passage afin de mettre en évidence que les auteurs considèrent l'isomorphisme comme une conséquence directe de la compositionnalité alors que, comme nous l'avons vu, l'isomorphisme ne s'en suit qu'à condition d'ajouter l'hypothèse d'atomicité ici passée sous silence.

2.3 Contextualité vs. compositionnalité

2.3.1 Polysémie systématique et principe de contextualité

Pourquoi mettre sur le tapis la question de la compositionnalité dans le cadre de notre étude de la polysémie systématique ? Tout simplement parce que l'analyse des phénomènes de polysémie systématique semble faire appel au principe de contextualité, un principe souvent considéré comme incompatible (ou du moins difficilement compatible) avec le principe de compositionnalité.

En effet, le principe de contextualité, que de nombreux philosophes attribuent à [Frege(1884)] [10], et que l'on désigne parfois comme 'le principe de Frege', affirme que

> **Principe de contextualité**
> Les mots n'ont de signification que dans le contexte d'une phrase.

Compris en termes de primauté, cela revient à affirmer le primat des phrases sur les mots, ce qui semble contredire l'intuition selon laquelle le principe de compositionnalité reposerait sur un ordre de primauté inverse, *i.e.* des mots sur les phrases. Si le principe de compositionnalité est interprété comme l'affirmation selon laquelle les phrases n'auraient de signification que de façon dérivée, en vertu de la signification de leurs constituants lexicaux, et que le principe de contextualité est interprété au même niveau, ces deux principes semblent inconciliables.

Or, les difficultés soulevées par la polysémie systématique trouvent précisément leur origine dans ce conflit apparent entre contextualité et compositionnalité. En effet, l'échec des approches énumératives face à la polysémie systématique, et la grande proximité entre polysémie systématique et variation contextuelle de la signification, indiquent clairement que quelque

10. Enoncé au sujet des expressions numériques dans le contexte des *Fondements de l'Arithmétique*. Voir en particulier [Pelletier(2001)] dans lequel sont répertoriées de nombreuses citations de philosophes célèbres faisant mention du 'principe de Frege'.

chose comme le principe Fregréen de contextualité est à l'oeuvre dans les cas de polysémie qui nous préoccupent ici.

Reprenons certains des exemples discutés au chapitre précédent.

1. (a) Le livre est sur la table
   (b) Le livre est intéressant
2. (a) Ces verres sont très fragiles
   (b) Tu veux boire un verre ?

Comme nous l'avons vu, les termes *livre* et *verre* sont polysémiques, le premier désignant tantôt un objet physique, tantôt un contenu informationnel, et le second tantôt un objet physique, tantôt la boisson contenue dans l'objet en question. Or, l'énumération des différentes significations de chaque polysème, sous la forme d'une liste discrète de sens mutuellement exclusifs, ne rendrait pas justice à la nature systématique de ce genre de phénomènes, affectant des classent entières de termes, de façon, semble-t-il, tout à fait prédictible. Plus précisément, le type de polysémie mis en lumière à travers ces exemples semble mettre en jeu des significations interdépendantes produites par le contexte phrastique. Il semble bien que ce soit la signification des prédicats *est sur la table* et *est intéressant* qui induise les variations de signification de l'argument (de même pour l'exemple du verre).

En somme, la signification de la phrase semble déterminer, du moins en partie, la signification de ses constituants. Mais si tel est le cas, comment combiner ce constat avec le réquisit de compositionnalité de la signification selon lequel la signification du tout est déterminée par la signification des parties (plus la structure) ? Nous sommes, du moins à première vue, face à un dilemme : l'un des deux principes doit céder au profit de l'autre.

Cette tension n'est bien évidemment pas limitée aux phénomènes de polysémie, l'antagonisme entre ces deux principes ayant depuis longtemps fait l'objet de nombreux débats, entre autres, parmi les spécialistes de Frege auquel on attribue généralement la paternité des principes en question[11]. Néanmoins, un certain nombre de linguistes ainsi que de philosophes y ont

11. *cf.* [Pelletier(1994)] et [Pelletier(2001)]

vu récemment un argument irréfutable contre les théories traditionnelles de la signification issues de la sémantique formelle et de la logique. S'opposant à la sémantique formelle traditionnelle qui avait privilégié la compositionnalité au détriment de la contextualité du langage, et avait en grande partie ignoré la portée des phénomènes de polysémie, un certain nombre de courants, aussi bien linguistiques que philosophiques, ont vu le jour durant ces dernières décennies. Leur principal cheval de bataille : rendre à la contextualité une place de choix dans l'analyse du langage naturel, soit en niant purement et simplement le principe de compositionnalité, soit en le vidant de sa portée sémantique au profit d'une compositionnalité pragmatique.

2.3.2 La difficulté de la contextualité latérale

Mais avant d'aborder la question des analyses non-compositionnelles et pragmatiques de la polysémie, arrêtons nous un instant sur le genre de sensibilité contextuelle exhibé par les mots affectés de polysémie systématique. Une caractéristique marquante est que les mécanismes en jeu semblent être des mécanisme latéraux de sensibilité contextuelle. Par latéral nous entendons ici le fait que les constituants lexicaux des phrases semblent avoir une action les uns sur les autres, la présence de tel ou tel prédicat à côté d'un syntagme nominal (SN) induisant des lectures contextuelles différentes de l'expression nominale et/ou du prédicat en question.

Ce point est important car, si la sémantique formelle du langage naturel dispose bel et bien de mécanismes permettant de rendre compte de certains phénomènes de sensibilité contextuelle, comme ceux affectant les indexicaux et les démonstratifs, ces mêmes mécanismes s'avèrent impuissant face à des phénomènes de contextualité latérale. En effet, comme nous l'annoncions en ouvrant ce chapitre, les partisans du principe de contextualité ont traditionnellement mis en avant des exemples tendant à montrer que les effets contextuels sur l'interprétation lexicale étaient tellement répandus dans les langues vernaculaires qu'il était impossible de penser les processus d'interprétation sur un mode purement ascendant (ou "bottom-up"), à l'inverse de ce que semble impliquer le principe de compositionnalité, du moins dans ses ver-

sions les plus fortes et les plus locales (*cf.* atomisme).

Or, pour parer à ce genre de critiques, les partisans de la compositionnalité la plus stricte ont généralement tenté de réduire les interférences contextuelles sur les processus d'interprétation sémantique à des phénomènes d'indexicalité cachés (*hidden indexicality*), ou encore à des expressions dont l'analyse de la "structure profonde" serait sensée montrer la présence de variables ne figurant pas explicitement au niveau de la structure de surface. Ainsi, on voit fleurir à l'heure actuelle toute une littérature opposant les partisans d'une approche plus flexible et pragmatique du langage aux partisans d'un compositionnalisme strict, autour de la question des termes vagues (comme *grand*, *jeune* ou *léger*) ainsi que des termes relatifs à un points de vue (comme *à droite*, *étranger*, ou encore *derrière* ou *près*), les partisans de la compositionnalité sémantique défendant que le comportement de ces classes de termes serait *in fine* similaire à celui des indexicaux.

Pourtant, une telle option, aussi discutable soit-elle[12], n'est même pas envisageable dans le cas de la polysémie systématique. En effet, la polysémie systématique s'apparente bien plus à un "glissement de signification" (terme repris de [Partee(1995)] sur lequel nous reviendrons) lexicalement contraint, sorte de sensibilité contextuelle sur laquelle les mécanismes de complétion du contenu sémantique par le contexte (invoqués en présence d'indexicaux ou de varibles) sont inopérants.

Reconsidérons par exemple le cas de

3. Commencer un livre

interprété comme *Commencer à lire un livre*. Le phénomène de coercion à l'œuvre, consistant à contraindre une interprétation événementielle du complément objectuel *livre*, ne s'apparente en rien à une opération de complétion d'un contenu qui serait initialement incomplet. Le terme *livre*

12. L'alternative consistant à postuler l'existence de variable ou d'indexicaux cachés soulève un grand nombre de difficultés, comme : à quel niveau (*i.e.* syntaxique, sémantique ou les deux) introduire ce nouveau matériel ? Ces supposés variables ou indexicaux ne devraient-ils pas pouvoir être liés existentiellement, anaphoriquement, *etc.*, tout comme les variables et indexicaux explicitement exprimés ? *Etc.* Pour une discussion critique de ces difficultés voir entre autres [Partee(1984), Partee(1995)] et [Recanati(2004)].

n'est ni vague, ni subjectivement interprétable, ou dépendant d'un quelconque point de vue ou contexte. C'est la composition du verbe *commencer* avec le SN *le livre* qui introduit un nouvel élément dans l'interprétation, *i.e.* l'événement de lecture, contraint par le complément. Or, face à ce type de "glissements", et contrairement à tout phénomène de saturation, les mécanismes compositionnels *tels que traditionnellement conçus* (cette modulation est importante comme nous le verrons par la suite) sont impuissants.

2.4 La tendance actuelle à l'abandon de la compositionnalité (sémantique)

Si la remise en question de la sémantique formelle et du rôle central qu'elle accorde au principe de compositionnalité ne date pas d'aujourd'hui, l'introduction de la polysémie systématique au nombre des arguments contre la compositionnalité sémantique est tout à fait récente. Ainsi, dans des veines différentes, et prenant, entre autres, appui sur les phénomènes de polysémie systématique, la linguistique cognitive prend le parti de l'abandon total du principe de compositionnalité, le contextualisme modéré prônant, quant à lui, une conception pragmatique de la compositionnalité.

2.4.1 Un langage non-compositionnel : la voie de la linguistique cognitive

Une des réactions les plus radicales contre la sémantique formelle véri-conditionnelle est celle représentée par le paradigme de la linguistique cognitive (voir, entre autres, [Talmy(1988)], [Langacker(1990)]). En effet, la linguistique cognitive se définit en premier lieu par ses partisans comme résultant de la volonté de rompre avec la sémantique traditionnelle, et plus précisément avec l'idée que les mots pourraient se voir attribuer des significations hors contexte, qui seraient par la suite modifiées en contexte par des mécanismes pragmatiques. Tout en se rapprochant de certaines formes

de contextualisme pragmatique, la linguistique cognitive dénonce cependant une pragmatique qui présupposerait la définition traditionnelle du contenu sémantique, préservant le schéma d'une bipartition claire entre signification hors contexte et signification occasionnelle pragmatiquement modulée [13].

En quoi la composante cognitive, que revendique clairement la linguistique cognitive, constitue-t-elle un réel départ de cette répartition traditionnelle des tâches entre sémantique et pragmatique ? A l'évidence, ce que la linguistique cognitive a de cognitif ne peut être compris comme la simple affirmation que la maîtrise du langage serait un processus cognitif au même titre que d'autres comme la perception ou la mémoire. En ce sens, toutes les théories de la signification devraient alors être qualifiées de cognitives. Il y a, dans le qualificatif *cognitif* ici en jeu, quelque chose de plus. En effet, les théories sémantiques traditionnelles de la signification ne sauraient vraisemblablement nier que l'assignation d'une signification à une forme linguistique donnée est le résultat de certains processus cognitifs complexes. Cependant, une fois cette signification établie ou conventionnalisée, la sémantique traditionnelle considère la relation forme-linguistique/signification comme pouvant être étudiée en soi, indépendamment des processus dont résulte précisément ce couplage. C'est alors précisément là que gît l'aspect non-cognitif de la sémantique traditionnelle, et ce contre quoi s'érige la linguistique cognitive.

Contre les théories usuelles de la signification, et en particulier, contre la sémantique formelle, la linguistique cognitive défend ainsi que toute activité linguistique implique "la mobilisation de ressources cognitives et culturelles importantes, [...], établit de multiples connections, coordonne une large étendue d'informations, et met en jeu des associations créatives, des transferts et autres élaborations" [Fauconnier(2005)]. En somme, les formes linguistiques ne seraient pas, contrairement à l'idée largement reçue, "porteuses"

13. Nous ne souhaitons pas rentrer ici dans le débat entre linguistique cognitive et pragmatique, mais il nous semble que la critique d'une bipartition tranchée entre sémantique et pragmatique s'adresse plus précisément à la pragmatique traditionnelle issue des travaux de Grice. Un tel reproche peut en effet plus difficilement être adressé à la pragmatique vériconditionnelle, telle que défendue par Recanati, postulant des principes pragmatiques opérant au niveau lexical, et encore moins à la pragmatique la plus radicale niant la possibilité même d'une étude sémantique de la signification.

de significations, les notions traditionnelles de "signification d'une expression", de "représentation sémantique", ou encore de "condition de vérité ou de satisfaction" étant jugées inadéquates et donc abandonnées au profit de la notion de "potentiel de signification". Selon les partisans de la linguistique cognitive, cela n'a donc aucun sens de chercher à définir le noyau sémantique d'une expression, *i.e.* de chercher à départager les compétences proprement linguistiques des autres compétences cognitives. La signification ne serait que le potentiel ou la capacité illimitée des expressions à déclancher des processus cognitifs d'association dynamique d'informations fondées dans l'expérience.

On peut ainsi résumer la théorie de la signification sur laquelle repose la linguistique cognitive dans son ensemble selon les trois axes suivants (repris du chapitre introductif de [Geeraerts(2006)] *Cognitive Linguistics. Basic Readings*) :

- *La signification linguistique est flexible et dynamique* : les significations ont affaire avec notre capacité à donner forme au monde, à penser le monde. Or, nous avons affaire à un monde changeant. L'acquisition de nouvelles expériences et les changements de l'environnement requièrent que nous adaptions nos catégories sémantiques selon les changements de circonstances, et que nous laissions la place à la nuance et aux cas déviants.
- *La signification linguistique est encyclopédique et non-autonome* : La signification que nous construisons dans et par le langage n'est pas un module séparé et indépendant de l'esprit. La signification linguistique ne peut être séparée d'autres modes de connaissance du monde, et en ce sens elle est encyclopédique et non-autonome.
- *La signification linguistique est basée sur l'usage et l'expérience* : La non-autonomie de la signification peut être reformulée en termes de son fondement dans l'expérience, ce qui peut à son tour être reformulé en termes du fondement de la signification dans l'usage.

Une théorie de la signification régie par de tels principes ne saurait évidemment pleinement satisfaire le principe de compositionnalité. D'une

part, le concept associé à une expression complexe peut lui-même être enrichi par des expériences impliquant l'objet ou la sous-classe des objets visés et ainsi intégrer des connaissances encyclopédiques associées en propre au concept complexe, et donc non-dérivables des concepts ayant pris part à la composition. Par ailleurs, une des caractéristiques typiques de la grammaire cognitive réside dans le fait que les éléments grammaticaux ont, au même titre que le lexique, une portée conceptuelle, un apport sémantique (*cf.* [Talmy(1988)], [Langacker(1990)]).

Mais concentrons nous plus précisément sur la façon selon laquelle s'articulent la question de la métonymie avec celle de la composition.

> La métonymie [nous dit Croft, mettant en opposition compositionnalité et contextualité] est un problème de composition sémantique, c'est-à-dire, de la relation de la signification du tout à la signification des parties. A la différence des problèmes typiques de composition sémantique discutés dans la littérature de sémantique formelle, où la signification du tout est en partie au moins déterminée par la signification de ses parties, la signification des parties semble ici devoir être déterminée par la signification du tout. [Croft(2006)]

Quels sont ces mécanismes par lesquels le tout détermine la signification des parties ? Pour répondre à cette question nous devons dire quelques mots de la façon dont la linguistique cognitive conçoit généralement la structure du contenu lexical, ne serait-ce que brièvement.

Suivant les principaux axes de la linguistique cognitive que nous venons de tracer, le contenu conceptuel des mots est généralement défini en termes de l'ensemble des connaissances, liées à a référence, fondées dans l'expérience. Ce contenu présente alors une structure elle-même fondée dans l'expérience, au sens où la totalité des connaissances mobilisées par un concepts est pensée comme étant organisée en "domaines d'expérience", certains étant fondamentaux et non-réductibles (*e.g.* l'espace), d'autres pouvant être décomposés en sous-domaines d'expérience.

Afin de clarifier ces notions extrêmement générales, considérons l'exemple

du nom commun *verre*[14]. Voici certains des domaines que l'on s'attendrait à voir inclus dans la matrice de domaines associée :

- Espace (un domaine de base non-réductible)
- Forme (probablement cylindrique, elle-même analysable en termes du concept d'espace)
- Matériau (habituellement en verre)
- Taille (adaptée à la saisie par la main)
- Fonction_1 (récipient servant à contenir du liquide, ce qui à son tour présuppose certains des domaines susmentionnés comme une forme et une taille d'un certain type)
- Fonction_2 (rôle dans le processus de boisson, présupposant la Fonction_1 ainsi que le domaine humain, le mouvement, la saisie, l'ingestion, *etc.*)

Face à un contenu conceptuel aussi riche, la métonymie se réduit alors à un processus de "sélection" d'informations déjà présentes, ou plus précisément, pour employer un vocabulaire plus cognitif, à un processus de focalisation, de mise en relief, ou de profilage de certains domaines[15]. En effet, il n'y a pas à proprement parler sélection, puisque le contenu n'est pas métonymiquement modifié, *i.e.* toutes les informations sont toujours présentes. Il s'agit plutôt d'un phénomène de mise en perspective, pour reprendre une métaphore visuelle affectionnée en linguistique cognitive, certaines informations étant amenées au premier plan et d'autres reléguées à l'arrière-plan. Comme lorsqu'on regarde une scène complexe à travers un téléobjectif, tous les éléments de la scène sont toujours présents, le téléobjectif permettant néanmoins de focaliser sur certains éléments, laissant les autres dans l'arrière plan.

De tels mécanismes de focalisation permettent alors de rendre compte des

14. Nous reprenons ici la description de la matrice de domaines associée à *verre* telle que formulée dans [Langacker(2008)].

15. Croft préfère parler de mise en relief (*highlighting*), Lakoff et Johnson parlent quant à eux de *domain mapping*. Quoi qu'il en soit des subtilités théoriques se cachant derrière chacun de ces choix terminologiques, l'intuition est sensiblement la même et était déjà présente dans [Lakoff & Johnson(1980)] dans leur définition, pionnière, et toujours admise comme standard en linguistique cognitive de la métonymie par opposition à la métaphore : "Ainsi la métonymie dessert certains des objectif que dessert la métaphore, de façon un peu similaire, *mais permet, quant à elle, la focalisation plus spécifique de certains aspects de ce qui fait l'objet de la référence.*" (p 37)

phénomènes de métonymie comme

4. Boire un verre (contenu)
5. Le verre bleu (en surface)
6. Le verre de champagne c'est moi (celui qui a commandé le verre de champagne)

en termes de mise en perspective ou de focalisation du contenu encyclopédique de *verre*, dont nous n'avons ici dressé qu'un portrait partiel. En effet, les entités ainsi métonymiquement désignées font toutes parties de la matrice de connaissances invoquées par le terme *verre*. La métonymie n'a alors plus rien de mystérieux dans le cadre d'une telle théorie encyclopédique des contenus lexicaux, toute association, qu'elle soit métonymique ou métaphorique, puisant dans le contenu extrêmement riche, et potentiellement expansible à l'infini, des éléments lexicaux.

2.4.2 Compositionalité pragmatique : la voie du contextualisme modéré

Dans une veine plus proche de la conception véri-conditionnelle et compositionnelle de la signification, et sans nier de but en blanc la possibilité d'une analyse sémantique, la métonymie peut également être appréhendée en termes pragmatiques. Prenant appui, en particulier, sur les travaux de Nunberg sur la métonymie, Recanati propose ainsi de redéfinir le départage entre sémantique et pragmatique de sorte à intégrer des effets de modulation du contenu sémantique au niveau lexical et non simplement propositionnel, comme le préconisait la pragmatique de Grice. En effet, bien que n'abordant pas la question de la polysémie systématique et de la métonymie en ces termes, Recanati discute en détail de l'écart entre la valeur de vérité prédite par la sémantique formelle traditionnelle et l'interprétation attendue dans des cas de métonymie ou encore de coercion. Le point de départ de sa réflexion est le constat selon lequel des énoncés tels que

7. La table est recouverte de livres

8. Je n'ai pas fini le dessert

que l'on rencontre fréquemment dans des échanges ordinaires, ne sont jamais interprétés par les locuteurs comme le prédit la sémantique traditionnelle. Aucun locuteur n'interpréterait normalement 7. comme voulant dire que la table est totalement recouverte de livres, l'énoncé étant naturellement interprété comme voulant dire que la table est *dans sa majeur partie* recouverte de livres. De même, 8. n'est jamais interprété comme voulant dire que le locuteur n'a pas fini le dessert tout court. L'énoncé est toujours contextuellement interprété comme voulant dire que le locuteur n'a pas fini de manger, préparer, *etc.*, le dessert.

L'intuition de Recanati est que l'interprétation attendue est certes pragmatiquement, et donc contextuellement obtenue, mais pas selon des processus de type Gricien. A la différence des implicatures Griciennes, dont la détermination présuppose que le contenu sémantique de l'énoncé ait préalablement été calculé, Recanati introduit des mécanismes pragmatiques primaires supposés opérer avant que le calcul sémantique de la proposition exprimée n'ait été accompli. L'opposition entre processus pragmatiques Griciens, *i.e.* secondaires, et processus pragmatiques primaires réside alors principalement dans le constat suivant :

> Les processus pragmatiques secondaires sont 'post-propositionnels'. Il ne peuvent opérer à moins de considérer qu'une proposition p a été exprimée, étant donné qu'ils opèrent en dérivant inférentiellement une proposition supplémentaire q (l'implicature) à partir du fait que p a été exprimé. Par opposition, les processus pragmatiques primaires sont 'pré-propositionnels' : il ne présupposent pas l'identification préalable de quelque proposition qui servirait d'entrée au processus. Une autre différence réside dans le fait que les processus pragmatiques secondaires sont conscients au sens où des locuteurs normaux sont à la fois au fait de ce qui est dit et de ce qui est impliqué et sont capables de comprendre les connexions inférentielles entre les deux. ([Recanati(2004)] : §2.1)

Des processus d'enrichissement, de relâchement et de transfert nous permettraient donc de moduler le contenu lexical (i) inconsciemment, (ii) en fonction du contexte, et (iii) avant même que le calcul du contenu global de l'énoncé ne soit accompli. De tels processus répondent bien aux exigences du principe de contextualité, le contenu lexical étant affecté par des processus pragmatiques de type 'top-down', *i.e.* le contenu des unités lexicales n'est pleinement déterminé que dans le contexte d'énoncés plus larges. Par exemple, dans le contexte des énoncés *J'ai fermé la maison à clé* et *J'ai repeint la maison*, le terme *maison* revêt des significations différentes (dans le premier cas il s'agit de la porte de la maison ; dans le second des murs de la maison), le contexte phrastique imposant des enrichissement différents du même terme.

Que devient la compositionnalité dans tout ça ? Peut-on raisonnablement endosser le contextualisme prôné par Recanati tout en maintenant l'idéal de compositionnalité défendu à la section précedente ? Ou bien est-on, comme avec les grammaires cognitives de Langacker, mené à intégrer le principe de contextualité au détriment de la compositionnalité ?

Le point intéressant de l'approche défendue par Recanati est qu'elle se présente comme une voie médiane, permettant un compromis entre compositionnalité et contextualité du contenu. En somme, cette approche nous incite à considérer la signification littérale, *i.e.* le contenu sémantique des expressions du langage naturel, comme fondamentalement sous-déterminé. Bien que possédant un contenu sémantique stable, il y aurait un écart systématique entre le contenu lexical (sous-déterminé) hors contexte et le contenu lexical contextuel (déterminé). Le calcul proprement sémantique ne nous livrerait que le squelette interprétatif des expressions complexes, squelette qui serait pragmatiquement modulé afin de livrer la signification attendue ou attestée. Selon Recanati, même si les unités lexicales ont un contenu littéral, celui-ci est quasi-systématiquement (voir toujours) pragmatiquement modulé au moment du calcul interprétatif d'expressions complexes. Il n'y aurait là aucun conflit, nous dit Recanati, avec l'approche modèle-théorique de la sémantique du langage naturel. Ce qui est rejeté est le fait que "l'interprétation sémantique puisse, à elle seule, assigner des valeurs de vérité aux

énoncés. Mais cela n'est pas incompatible avec la sémantique référentielle per se. Du rôle joué par l'interprétation pragmatique s'agissant de fixer des conditions de vérité, s'en suit seulement que *les entrées de la sémantique véri-conditionnelle doivent être issues de la pragmatique*." ([Recanati(2005)] : 456) Ainsi, la sémantique aurait bel et bien pour rôle de déterminer des conditions de vérité, mais ne saurait le faire qu'en puisant dans la pragmatique.

Le calcul interpétatif reposerait certes sur des mécanismes compositionnels, mais les entrées de ces mécanismes seraient des contenus pragmatiquement modulés au lieu des contenus sémantiques littéraux. Il définit ainsi les principes de la Pragmatique Véri-Conditionnelle (*Truth-Conditional Pragmatics*, TCP) qu'il défend :

> De la [vision traditionnelle], TCP hérite de l'idée que deux sortes de compétences sont simultanément mobilisées dans un échange verbal : une compétence proprement linguistique en vertu de laquelle nous accédons à la signification de l'énoncé, et une compétence à visée générale en vertu de laquelle nous faisons sens d'une énonciation à peu près de la même façon que nous faisons sens d'actions non-linguistiques. Ce que TCP rejette c'est le fait de prétendre que l'interprétation sémantique peut livrer quelque chose d'aussi déterminé qu'une proposition évaluable quant à sa vérité. Contre [la vision traditionnelle], TCP maintient qu'une interprétation pragmatique généralisée est nécessaire à la détermination des conditions de vérité d'une énonciation ([Recanati(2005)] : 453)

Contrairement à la linguistique cognitive, cette forme de contextualisme s'accommode donc bien du principe de compositionnalité mais en le déplaçant au niveau pragmatique. La métaphore de la construction est alors toujours d'actualité mais les matériaux de construction ont changé. Les briques rigides de l'atomisme traditionnel sont troquées contre des sacs de sable flexibles (image introduite par Recanati pour illustrer sa vision de la compositionnalité). Au lieu de construire notre mur à partir de briques dont la forme serait prédéterminée, nous le construirions à partir de sacs de sables malléables

dont la forme, une fois ceux-ci intégrés à l'édifice, serait modulée par le poids et la forme des sacs adjacents.

Avant de clore cette brève discussion sur la compositionnalité pragmatique, arrêtons nous un instant sur la façon dont celle-ci propose effectivement de rendre compte de la polysémie systématique. Nous l'annoncions précédemment, la théorie de la signification avancée par Recanati repose en partie, ou incorpore, les travaux de Nunberg sur la polysémie systématique, celui-ci faisant essentiellement appel à la notion de "transfert de signification". Prenant appui sur des exemples tels que

9. Je suis garé juste derrière

10. Qui est le sandwich au jambon ? (prononcé par un serveur)

Nunberg propose de rendre compte de la métonymie en termes de transfert prédicatif (sorte de mécanisme pragmatique primaire au sens de Recanati). Le mécanisme de transfert en jeu est alors pensé comme "un processus qui permet d'employer une expression qui dénote une propriété comme le nom d'une autre propriété, pourvu qu'il existe une fonction saillante entre les deux" ([Nunberg(2005)] : 346) [16]. Contrairement à la métaphore, nous dit Nunberg, qui est telle que les transferts en jeu sont permis lorsqu'une relation suffisamment saillante existe entre les deux propriétés, la métonymie est telle que la relation permettant le transfert est une relation entre les objets sur lesquels portent les propriétés, *i.e.* leurs domaines respectifs. C'est le fait qu'il existe une relation saillante entre le propriétaire d'une voiture et sa voiture, ou entre un client et ce qu'il a commandé, qui fait que la propriété de *posséder une voiture garée quelque part* peut être représentée par un prédicat exprimant normalement la propriété d'*être garé quelque part*, et que l'identité d'un sandwich peut être assimilée prédicativement à l'identité du client ayant commandé le sandwich.

Le fait que certains transferts métonymiques soient permis et d'autres, au contraire, bloqués, comme

11. ? J'ai été conduit (ma voiture) par un pilote de formule 1,

16. Sur la notion de transfert de signification et son rôle dans l'analyse de la polysémie systématique voir également [Nunberg(1979), Nunberg(1997)].

varie alors en fonction du caractère contextuellement plus ou moins "remarquable" de la relation qui lie les deux ensembles d'entités. Un tel critère de saillance (*noteworthiness*), nous dit Nunberg, est en effet crucialement dépendant du contexte, la restriction du contexte pouvant rendre une propriété remarquable pour son porteur, et donc permettre certains transferts métonymiques pourtant impossibles en contexte minimal.

2.4.3 Le contextualisme *sémantique* est-il réellement la négation de la compositionnalité *sémantique* ?

Résumons brièvement la situation. Prenant appui, entre autres, sur la récente mise en lumière des phénomènes de polysémie systématique, la linguistique cognitive ainsi que la pragmatique véri-conditionnelle prônent toutes deux l'abandon du principe de compositionnalité sémantique. En simplifiant énormément leurs positions respectives, la première opte pour une approche encyclopédiste non-vériconditionnelle de la signification lexicale et analyse les phénomènes de métonymie et de coercion en termes de mécanismes de focalisation ou d'activation mentale de certaines parties du vaste réseau d'informations lexicalement invoquées. La seconde, quant à elle, opte pour le maintien de la conception véri-conditionnelle et compositionnelle de la signification, les notions de condition de satisfaction et de composition étant cependant pensées en termes pragmatiques, *i.e.* opérant sur des contenus lexicaux sémantiquement contraints mais contextuellement modulés.

Bien que défendant des conceptions de la signification radicalement distinctes, ces différentes approches de la polysémie systématique peuvent néanmoins être rapprochées au sein d'une mouvance générale, qui semble gagner du terrain à l'heure actuelle, en faveur de l'abandon de la compositionnalité sémantique au profit d'un contextualisme revêtant des formes chaque fois distinctes, mais qui semble être appuyé par les phénomènes de polysémie systématique. Face à ce constat, la question qui nous préoccupe ici est celle de savoir si la polysémie systématique implique nécessairement que l'on abandonne le principe sémantique de compositionnalité. Autrement dit, peut-on envisager une analyse sémantique compositionnelle de la po-

lysémie systématique, sachant que la récente découverte de tels phénomènes de multi-sens semble avoir, dans une large mesure, suscité ou conforté la suspicion de certains à l'égard de la compositionnalité, du moins dans sa version sémantique ?

Sans chercher à apporter des arguments contre les approches susmentionnées qui défendent le contraire, nous allons tenter de montrer que l'alternative sémantique reste une alternative viable à condition de repenser le contenu sémantique en termes non-atomistes et, de façon directement liée, d'abandonner la vision traditionnelle qui veut la composition sémantique comme une opération d'"addition formelle" des contenus lexicaux. Cela signifie en particulier que nous n'amorcerons pas de discussion détaillée des analyses de la polysémie systématique respectivement développées dans le cadre de la linguistique cognitive et de la pragmatique et que nous avons brièvement mentionnées [17]. Nous cherchons en effet dans ce travail à établir la viabilité d'une analyse sémantique compositionnelle et non à discuter les éventuelles difficultés auxquelles se heurteraient les positions rivales.

Par ailleurs, il est important de noter d'ores et déjà que la portée des mécanismes sémantiques que nous étudierons au chapitre suivant est plus restreinte que celle des mécanismes de modulation pragmatique ou de focalisation cognitive précédemment mentionnés. En effet, les mécanismes invoqués respectivement par la pragmatique véri-conditionnelle et la linguistique cognitive pour rendre compte des phénomènes de polysémie systématique sont extrêmement généraux, peut-être trop, et s'appliquent à des phénomènes de multi-sens qui semblent pourtant devoir répondre à des mécanismes différents. D'une part, la distinction entre métonymie et métaphore est réduite à une distinction de domaine d'application, leur mode opératoire restant quant à lui sensiblement le même. La linguistique cognitive trace ainsi la frontière entre métaphore et métonymie en termes de focalisation respectivement inter- et intra-domaine. De façon analogue, Nunberg postule un unique mécanisme de transfert d'un prédicat P en un prédicat P' qui, lorsque légitimé par une relation saillante entre les propriétés-mêmes

17. Pour une discussion critique de ces différentes théories de la polysémie systématique voir, entre autres, [Kleiber(1999)] et [Asher(2010)].

correspond à un transfert métaphorique, et lorsque légitimé par une relation remarquable entre les domaines respectifs des propriétés correspond à un transfert métonymique. Par ailleurs, ces mécanismes sont indifféremment invoqués dans l'analyse aussi bien des cas de coercion que de prédication restreinte sélectionnant l'un des aspects constitutifs d'un objet complexe comme un livre ou une institution. Or, nous verrons au chapitre suivant que plusieurs raisons militent en faveur d'une distinction claire entre phénomènes de coercion et phénomènes de métonymie mettant en jeu des rapports de constitution propres aux objets complexes (nous reviendrons sur une caractérisation plus précise de cette notion, pour le moment intuitive, d'objet complexe). Enfin, aucune distinction n'est faite entre les cas de métonymie extrêmement "locaux", relatifs à des contextes et à des termes bien particuliers, et les cas les plus systématiques et réguliers de métonymie. Pourtant, ces phénomènes semblent régis par des mécanismes distincts, comme en témoignent leurs comportements respectifs vis-à-vis de l'anaphore. En effet, s'il semble bien y avoir un phénomène de transfert à l'œuvre dans le cas de *l'omelette aux champignons est partie sans payer*, le référant initial du SN *l'omelette* pouvant difficilement être lié anaphoriquement, la situation est toute autre dans le cas d'un énoncé comme *Pierre a lu le livre* :

12. L'omelette aux champignons est assis à la table 5 et il s'impatiente / ? et elle est brulée.
13. Pierre a lu le livre puis l'a rangé sur l'étagère.

Dans ce vaste ensemble de phénomènes, qui semblent devoir répondre à des principes explicatifs différents, nous ne nous intéresserons pour notre part qu'à une sous-classe bien précise, mobilisant non pas des relations contextuelles et variables entre objets distincts, mais des relations structurantes, en un sens "internes à l'objet". Comme nous l'annoncions au chapitre précédent, notre hypothèse est que, contrairement au lien qui lie, par exemple, un client à ce qu'il a commandé ou acheté, les contraintes qui régissent les rapports de constitution entre un objet et ses parties propres ou constituants sont soumises, quant à elles, à des contraintes absolument générales et nécessaires, et qu'il est donc plausible de supposer qu'elles se répercutent au niveau du

contenu sémantique. Contrairement au lien client/achat, qui semble fortement contextuel et lié à certains usages socio-culturels, il nous semble en effet que les liens entre un objet physique et ses parties propres ou entre un objet complexe comme un livre et ses aspects respectivement physique et intentionnel relèvent de l'étude des lois ontologiques, et ont dès lors beaucoup plus de chance, par une espèce de montée sémantique, de se retrouver dans le contenu conventionnel des unités lexicales. Dans la même veine, nous verrons en quoi le lien entre un événement et l'objet de celui-ci semble régi par des contraintes ontologiques exploitées, au niveau sémantique, dans des cas de coercion.

En somme, il ne s'agit pas pour nous de réduire au niveau sémantique l'ensemble des phénomènes mis en avant contre la compositionalité sémantique par les théories pragmatique et cognitive de la signification, mais de défendre la plausibilité d'une analyse sémantique des phénomènes puisant leur légitimité dans les lois les plus générales de l'ontologie. Mais laissons l'ontologie de côté pour le moment (nous y reviendrons tout au long de la deuxième partie de se travail), et restons au niveau des significations lexicales. L'affirmation selon laquelle la polysémie systématique pourrait recevoir un traitement sémantique et compositionnel revient, *in fine*, à affirmer que compositionnalité et contextualité peuvent toutes deux recevoir une lecture sémantique qui les rende compatibles. La question est donc pour le moment de savoir quelle forme de compositionnalité et de contextualité rendrait cela possible. A l'évidence, la forme atomiste de la compositionnalité (*cf.* section 2.2.) ne laisse aucune place à une interprétation sémantique du principe de contextualité et donc de la polysémie systématique. A l'inverse, le contextualisme le plus radical, étroitement lié avec une conception holiste de la signification, ne semble pouvoir rendre pleinement justice au principe de compositionnalité, celui-ci étant trivialement satisfait, comme nous allons le voir dans la section suivant, en adoptant le principe de compositionnalité inverse universellement construit. La question est donc de savoir s'il existe une voie médiane. Comme nous allons le voir à présent, entre ces deux extrêmes, le molécularisme se présente comme la seule alternative possible.

2.5 Entre atomisme compositionnel et holisme contextuel : le molécularisme

La littérature oppose généralement holisme et atomisme, laissant supposer qu'il n'existe aucune voie médiane, *i.e.* passant sous silence l'alternative molécullariste souvent considérée par les atomistes comme proche parent du holisme, et inversement considérée par les holistes comme une variante de l'atomisme. La négation de l'hypothèse atomiste mènerait ainsi inévitablement au holisme et vice versa. Dans ce qui suit, nous nous concentrerons plus particulièrement sur l'argument anti-holiste et anti-molécullariste formulé par [Fodor & LePore(1991)] pour deux raisons : (i) il s'agit d'un des arguments les plus célèbres et les plus largement discutés, (ii) la notion de compositionnalité y joue un rôle central, (iii) on y trouve la justification principale de leur rejet des théories génératives, molécullaristes, de la polysémie. En effet, si Fodor et Lepore s'avéraient avoir raison le molécularisme se résorberait dans le holisme et l'argument contre ce dernier se retournerait contre le premier.

2.5.1 L'argument de Fodor et Lepore contre le molécularisme : Compositionnalité et analyticité

L'argument de Fodor et Lepore contre le molécularisme consiste, en quelques mots, et très schématiquement, à défendre que, à moins d'accepter la distinction traditionnelle entre analytique et synthétique, le molécularisme est voué à se résorber dans le holisme. Or, défendant par ailleurs que le holisme est intenable, et considérant que la critique de Quine à l'égard de la distinction analytique/synthétique laisse peu, voir pas d'espoir de parvenir un jour à fournir un fondement solide à la notion d'analyticité, Fodor et Lepore en concluent que la voie la plus plausible reste celle de l'atomisme. En somme, il n'y aurait pas de voie médiane entre holisme et atomisme. De deux choses l'une, soit on admet, avec les atomistes, que le contenu sémantique est fondamentalement simple, *i.e.* ne contient aucune forme de liaison conceptuelle, soit on admet que le contenu sémantique contient toutes les liaisons

conceptuelles, et on se range du côté du holisme. La position molécullariste, consistant à n'inclure qu'un nombre restreint de liaisons conceptuelles dans le contenu sémantique, présupposerait qu'il existe un moyen de distinguer les liaisons conceptuelles sémantiquement constitutives (analytiques) des liaisons qui ne le sont pas (synthétiques), et reposerait donc sur une distinction vacillante qui, *in fine*, mènerait le molécularisme tout droit vers le holisme.

Cette ligne argumentative se retrouve dans plusieurs travaux de Fodor et Lepore, s'appliquant aussi bien au contenu sémantique de nos croyances ([Fodor(1987)] [Fodor & Lepore(1992)]) qu'aux significations linguistiques ([Fodor & LePore(1991)]). Ce qui est cependant particulièrement intéressant dans sa construction linguistique, visant plus précisément la sémantique en termes de rôles inférentiels, est que les auteurs nouent l'argument de l'analyticité à la notion de compositionnalité, l'argument se déployant, dans les grandes lignes, de la façon suivante :

– Le holisme inférentiel repose sur la thèse selon laquelle la *totalité* des inférences auxquelles participe une expression est constitutive de la signification de celle-ci, *i.e.* le contenu des expressions est constitué de leur rôle inférentiel dans sa totalité. Mais toutes les inférences ne sont pas compositionnelles. Partant, la seule issue possible pour la sémantique en termes de rôles inférentiels, sachant que la compositionalité est non-négociable, est de se rabattre sur une forme de molécularisme ne considérant que *certaines* inférences comme constitutives de la signification, *i.e.* n'incluant que les inférences compositionnelles dans le contenu des expressions. Or, nous disent Fodor et Lepore, toute inférence compositionnelle est par là-même, par définition analytique. Ainsi, la sémantique inférentielle ne peut être préservée que sous sa forme molécullariste, qui a son tour ne peut préserver la compositionnalité qu'au prix d'admettre la distinction analytique/synthétique. A ce stade, comme dans le cas de l'argument général sur lequel nous avons ouvert cette section, les auteurs se tournent vers Quine afin d'argumenter que cette distinction n'est pas fondée et que, une fois de plus, l'atomisme reste le seul paradigme sémantique viable.

L'affirmation de la non-compositionnalité du holisme inférentiel et l'argument de la non-viabilité du molécularisme, laissant l'atomisme comme seul garant de la compositionnalité, nous ramène ainsi à la question centrale de ce chapitre : la contextualité est-elle vraiment incompatible avec la compositionnalité ? Pour y répondre, voyons plus précisément comment [Fodor & LePore(1991)] développent leur argument au regard de ce qu'ils qualifient de "connexion interne entre analyticité et compositionnalité".

Avant toute chose, commençons par quelques indications intuitives sur la forme précise que revêt le principe de compositionnalité dans le cadre d'une sémantique en termes de rôles inférentiels. Informellement, le principe de compositionnalité affirme que la signification de toute expression complexe est déterminée par la signification de ses constituants syntaxiques et la description de sa structure syntaxique. Considérons maintenant une expression complexe de la forme $A \oplus B$, où $\oplus$ est une opération syntaxique quelconque (*e.g.* l'opération syntaxique consistant à composer un nom commun A avec un adjectif B). Partant de l'hypothèse que le contenu sémantique d'une telle expression est défini en termes de son rôle inférentiel, c'est-à-dire qu'il est constitué d'inférences de la forme $A \oplus B \rightarrow C$, dire que la signification de $A \oplus B$ est compositionnelle revient à dire que C est déterminé par le contenu inférentiel de A et de B. Dans de tels cas, on dit ainsi généralement, par abus de langage, que l'inférence $A \oplus B \rightarrow C$ est compositionnelle.

Partant de cette reformulation inférentialiste du principe de compositionnalité, Fodor et Lepore constatent, ou du moins pensent pouvoir affirmer en toute généralité, qu'une large partie des inférences de la forme $A \oplus B \rightarrow C$ que nous serions prêts à accepter comme vraies, et donc qu'un holiste inclurait par définition dans le contenu inférentiel de $A \oplus B$, ne sont, de fait, pas compositionnelles. Ainsi, nous disent-ils, supposons que quelqu'un croit fermement que les vaches marrons sont dangereuses, ce que les auteurs traduisent par l'inférence `vache`&`marron` $\rightarrow$ `dangereux` (admettant que 'vache' signifie `vache`, que 'marron' signifie `marron`, et que l'interprétation sémantique de la structure syntaxique *Adj+Nom* est la conjonction). Un holiste devrait ainsi admettre que cette inférence fait partie du contenu sémantique de 'vache maron' dans l'idiolecte de la personne en question. Or, cette inférence ne

semble pas, en tout cas c'est ce qu'affirment les auteurs, satisfaire le réquisit de compositionnalité.

> [A] première vue, [le fait d'inclure la croyance que les vaches marrons sont dangereuses dans] le rôle inférentiel de 'vache marron' ne semble pas pouvoir être dérivé des faits correspondants concernant le rôle inférentiel de ses constituants. Cela se voit en contrastant le cas présent avec, par exemple, des inférences comme `vache marron` → `animal marron` ou `vache marron` → `vache non_verte`. 'Animal marron' est obtenu à partir de 'vache marron' en vertu du fait que 'vache' implique 'animal' ; 'vache non-verte' est obtenu à partir de 'vache marron' en vertu du fait que 'marron' implique 'non-vert'. Mais, dans la mesure où ni 'vache' ni 'marron' n'ont l'air d'impliquer 'dangereux', il semble que l'inférence de 'vache marron' à 'dangereux' ne soit pas compositionnelle. [Fodor & LePore(1991)]

Partant, Fodor et Lepore en déduisent que seules certaines inférences seraient compositionnelles, et par extension que, pour que la sémantique en termes de rôles inférentiels reste compositionnelle, il serait nécessaire de restreindre le contenu à de telles inférences, ce qui reviendrait à adopter une conception molécullariste du contenu sémantique. C'est alors précisément à ce stade de l'argument que se noue le lien entre molécularisme et analyticité, autour de l'acception inférentielle du principe de compositionnalité. Les inférences compositionnelles étant définies comme étant déterminées à partir du contenu inférentiel des constituants de l'antécédant, et sachant que le contenu inférentiel des constituant n'est autre que leur signification, il s'en suit que toutes les inférences compositionnelles sont vraies en vertu de la signification de leurs constituants, et donc analytiquement vraies. De fait, un énoncé analytiquement vrai n'est ni plus ni moins qu'un énoncé vrai en vertu de la seule signification de ses constituants.

> Si `vache-marron` → `animal-marron` est compositionnel, c'est que l'inférence est obtenue en vertu du rôle inférentiel des expressions '*vache*' et '*marron*'. C'est ce que signifie pour une inférence

> d'être compositionnelle. Mais, selon la sémantique [inférentielle], les rôles inférentiels de '*vache*' et '*marron*' *sont leur signification.* Partant, le fait que `vache-marron` → `animal-marron` soit justifié découle de la signification de '*marron*' et '*vache*'. Mais le fait qu'une inférence soit analytique *n'est ni plus ni moins* que le fait qu'elle soit justifiée par la signification de ses expressions constituantes. Ainsi, la compositionnalité de l'inférence `vache-marron` → `animal-marron` - ou, *mutatis mutandis*, de n'importe quelle autre inférence - *implique* son analyticité. Le même argument fonctionne également dans l'autre sens. [Fodor & LePore(1991)]

Ainsi, selon Fodor et Lepore, la seule justification plausible du molécularisme inférentialiste serait de préserver la compositionnalité de la sémantique construite en termes de rôles inférentiels, ce qui, par définition, engagerait les molécularistes sur la voie de l'analyticité. A partir de là, leur argument contre le molécularisme est extrêmement bref, consistant simplement à renvoyer à l'attaque de Quine contre la notion d'analyticité, les auteurs passant donc le relais à ce dernier. Le tour serait donc joué, et la possibilité d'une sémantique non-atomiste en termes de rôles inférentiels contrecarrée. Quine ayant plausiblement montré que la notion d'analyticité n'a jamais reçu de fondement satisfaisant, et n'a vraisemblablement pas de chance de pouvoir un jour être solidement assise, les molécularistes n'auraient aucun moyen de distinguer les inférences réellement constitutives de la signification lexicale de celles qui ne le sont pas.

2.5.2 Contre l'argument de la compositionnalité

L'argument de Fodor et Lepore que nous venons de présenter repose fondamentalement sur le constat de quasi-synonymie des notions de compositionnalité et d'analyticité, lorsque formulées en termes de rôles inférentiels. Avant de répondre à ce que nous appelons "l'argument de la compositionnalité", nous devons donc nous expliquer sur ce que nous entendons par là, et en quel sens nous entendons le dissocier de "l'argument de l'analyticité" que nous aborderons à la section suivante.

L'opposition entre holisme et molécularisme est construite par les auteurs comme une opposition entre une conception non-compositionnelle des rôles inférentiels et une conception compositionnelle. Le holisme est alors rejeté précisément en raison de sa non-compositionnalité, le molécularisme se voyant quant à lui imputer tous les reproches traditionnellement adressé à la notion d'analyticité, analyticité inhérente à la compositionnalité du molécularimse. C'est cette bipartition, compositionnel/non-compositionnel, que nous appelons l'argument de la compositionnalité et que nous visons dans un premier temps.

En effet, il nous semble que Fodor et Lepore vont un peut vite en affirmant que le holisme impliquerait la non-compositionnalité des rôles inférentiels, leur discussion de l'inférence `vache_marron` $\rightarrow$ `dangereux` n'étant pas pleinement satisfaisante. Plus précisément, l'affirmation des auteurs selon laquelle l'inférence en question ne serait pas déterminée par le contenu inférentiel des constituants 'vache' et 'marron' exclut, dès le début, que leur contenu soit précisément défini comme incluant la *totalité* des inférences auxquelles participent ces expressions. Or, il est tout à fait cohérent avec le holisme de supposer que la signification des expressions simples doive être déterminé par la signification de *toutes* les expressions complexes ou énoncés dans lesquelles elles figurent comme constituants. Selon [Block(1994)] il s'agit même de l'option la plus naturelle pour un holiste. Partant, si l'inférence `vache_marron` $\rightarrow$ `dangereux` fait partie du rôle inférentiel, de la signification, de 'vache marron', il est tout à fait naturel, d'un point de vue holiste, d'affirmer que cette même inférence devrait faire partie du contenu inférentiel de 'vache' et 'marron' respectivement.

Une telle option consisterait simplement à interpréter le principe de contextualité comme équivalent du principe de compositionnalité inverse universellement construit (ou faible), principe selon lequel la signification d'une expression est déterminée par *toutes* les expressions complexes dans lesquelles elle figure comme constituant. Or, comme le montre [Szabó(2007)], le principe de contextualité compris comme principe de compositionnalité inverse universellement construit est bien compatible avec le principe de compositionnalité.

Pour être tout à fait précis, Fodor et Lepore eux-mêmes envisagent très brièvement la possibilité de rendre compositionnelle une inférence comme `vache_marron` → `dangereux` en incluant dans le contenu inférentiel des constituants des inférences du type :

- `marron` → (`x tels que les x qui sont des vaches sont dangereux`), ou
- `vache` → (`x tels que les x marrons sont dangereux`).

Cependant, cette possibilité est immédiatement écartée en raison même de la liaison qu'établissent Fodor et Lepore entre compositionnalité et analyticité. En effet, tout forme compositionnelle de holisme inférentiel rendrait *ipso facto* l'ensemble des inférences analytiquement vraies. Cela impliquerait en particulier que l'on admette que l'inférence selon laquelle les vaches marrons sont dangereuses soit analytiquement vraie, puisque compositionnellement obtenue à partir des significations de 'vache' et 'marron'. Or, s'exclament Fodor et Lepore, cette inférence est indéniablement tout ce qu'il y a de plus empirique, constituant un exemple paradigmatique de connaissance synthétique. Ce ne sont pas les mots qui nous informent sur le caractère dangereux des vache marrons, mais notre connaissance du monde.

Mais il y a là une menace évidente de quasi-circularité, au sens où nos jugements d'analyticité devraient guider nos choix quant au inférences admises comme compositionnelles, ce qui impliquerait en retour leur analyticité. L'argument repose ainsi sur une notion intuitive d'analyticité, qui ne saurait être caractérisée uniquement comme corollaire de la compositionnalité[18]. La notion d'analyticité sur laquelle repose tout le poids explicatif, qui permet de rejeter le holisme, et qui est imputée au molécularisme, n'est donc pas la notion d'analyticité simplement définie comme ce qui est vrai en vertu de la signification, mais est conçue "extensionnellement" de sorte à n'inclure que les énoncés traditionnellement admis comme tels. A cet égard, la citation de Fodor et Lepore reproduite p. 75, est tout à fait révélatrice. Pour justifier que l'inférence selon laquelle les vaches marrons sont dange-

18. Block fait une remarque analogue, notant que le rejet du holisme sur la base de l'argument de sa non-compositionnalité présuppose que le holisme ne devrait être construit compositionnellement bien plus qu'il ne le prouve. *Cf.* [Block(1994)]

reuses est non-compositionnelle, les auteurs nous invitent à la comparer avec les inférences selon lesquelles les vaches marrons sont (a) des animaux marrons (b) des vaches non-vertes. Ce qui est censé nous convaincre de la non-compositionnalité du holisme est, dès le début, une mise en comparaison de ces inférences avec celles traditionnellement avancées comme analytiques.

2.5.3 Contre l'argument de l'analyticité

Il nous semble que la tension que nous venons de pointer dans l'argument de la compositionnalité repose sur le fait que la notion d'analyticité intervient à deux niveaux différents dans l'argument de Fodor et Lepore, et en deux sens différents : appelons les respectivement "analyticité compositionnelle" et "analyticité simple". Par "analyticité simple" nous visons les inférences lexicales dont la validité dépend des seules significations (à supposer qu'il y en ait), censé inclure des inférences comme $\texttt{marron} \rightarrow \texttt{non} - \texttt{vert}$ ou $\texttt{vache} \rightarrow \texttt{animal}$. Cette forme simple (ou lexicale) d'analyticité inférentielle ne peut bien sûr qu'être rejetée par le holisme, et constitue précisément le genre d'analyticité qui mène tout droit aux critiques Quiniennes et pose donc problème lorsqu'admise par le molécularisme. En revanche, l'analyticité-compositionnelle des expressions complexes, à laquelle s'engage nécessairement toute forme compositionnelle d'inférentialisme sémantique, comme le montre de façon convaincante Fodor et Lepore, ne peut être soumise en-soi à la critique Quinienne, puisque, comme nous venons de le voir, l'analyticité-compositionnelle n'opère pas comme critère d'inclusion ou d'exclusion des inférences dans la contenu des expressions complexes. Comme nous l'avons montré à la section précédente, ce n'est pas l'analyticité-compositionnelle qui oppose holisme et molécularisme, tous deux pouvant être construits de sorte à satisfaire le principe de compositionnalité, impliquant ainsi l'analyticité-compositionnelle des inférences associées aux expressions complexes.

Le molécularisme ne s'expose donc à la critique Quinienne qu'à condition de montrer qu'il repose nécessairement sur l'analyticité simple, à condition d'admettre que le réel critère d'inclusion ou d'exclusion qui opère au niveau

des mots est un critère intuitif d'analyticité reposant sur notre seule connaissance des significations et indépendamment de notre connaissance du monde. Si l'on parvenait en revanche à établir que les liaisons conceptuelles établies au niveau du lexique ne le sont pas sur la base des significations, *i.e.* ne sont pas analytiques, alors le fait que la compositionnalité de la sémantique implique nécessairement une forme compositionnelle d'analyticité ne serait pas un problème. A nouveau, l'analyticité-compositionnelle n'opère pas comme un critère permettant de déterminer ce qui est ou n'est pas constitutif de la signification, étant dès lors hors de porté des attaques de quasi-circularité formulées par Quine. Quel que soit le critère de constitutivité de la signification adopté pour les unités lexicales, y compris un critère holiste, l'analyticité-compositionnelle s'en suivra (dès lors que l'on se place dans une sémantique compositionnelle), ne permettant d'opérer aucun choix entre les différents critères de constitutivité de la signification.

La question qui se pose donc immédiatement à nous est de déterminer si le genre d'inférentialisme impliqué par les théories compositionnelles de la polysémie systématique qui nous préoccupent dans la présente étude présuppose effectivement la distinction analytique/synthétique [19]. En effet, les théories de Pustejovsky et de Asher, que nous aborderons au chapitre suivant, sont à la fois compositionnelles et reposent fondamentalement sur la possibilité d'admettre certaines inférences conceptuelles dans l'analyse lexicale. Dans leur article de 1998, "The emptiness of the lexicon", Fodor et Lepore affirment ainsi que leur intérêt pour le *Generative Lexicon* de Pustejovsky réside dans le fait qu'une telle théorie est (i) d'une part, fortement ancrée dans la sémantique en termes de rôles inférentiels, bien qu'elle ne se présente pas explicitement comme telle, et (ii) semblerait, d'autre part, fournir un argument de taille contre l'atomisme, étant donnée l'omniprésence des phénomènes de polysémie systématique. Partant, outre les critiques particulières adressées au *Genera-*

19. Depuis la parution de "Why meaning (probably) ins't conceptual role" [Fodor & LePore(1991)] et *Holism : A Shopper's Guide* [Fodor & Lepore(1992)], nombreux sont ceux qui se sont proposé de contrer l'argument de l'analyticité avancé par les auteurs (voir entre autres [Block(1994)], [Boghossian(1994)], [Perry(1994)], [Jacob(1995)]). Cependant, notre but n'est ni de revenir sur ces contre-arguments (qui ont d'ailleurs, à l'heure actuelle, déjà reçu des contre-contre-réponses), ni même de chercher une ligne de défense générale qui prémunirait toute forme de molécularisme de la critique de Fodor et Lepore.

tive Lexicon dans l'article de 1998, l'article de 1992 ambitionne quant à lui de contrer la possibilité même de fournir une analyse sémantique (inférentielle) compositionnelle de la polysémie systématique [20].

L'analyse sémantique de la polysémie systématique doit donc répondre à la question suivante : les inférences conceptuelles que semble devoir admettre l'analyse sémantique compositionnelle, présupposent-elles l'analyticité-simple (au sens où nous venons de la définir par opposition à l'analyticité-compositionelle) ? Nous défendons que non. Nous ne pouvons pour le moment pleinement justifier notre réponse, qui impliquerait que l'on ait posé le cadre théorique de l'ontologique Husserlien, ainsi que l'ensemble des ramifications épistémologiques et sémantiques d'un tel cadre, ce que nous ferons dans la seconde partie de cette étude. Pour cette raison, nous remettons la discussion détaillée de la notion d'analyticité à plus tard (*cf.* section 4.6.), et nous contenterons d'esquisser ici les grandes lignes de la position que nous défendons, et qui sera plus amplement détaillée et justifiée au chapitre 4.

En somme, la nécessité d'introduire des liaisons conceptuelles dans le lexique afin de rendre compte de la polysémie systématique s'explique par le fait que ce genre de phénomènes de multi-sens semble imposer des contraintes particulière de "bonne formation sémantique", selon les termes de Pustejovsky. En d'autre termes, les inférences conceptuelles seraient censées rendre compte de la différence intuitive entre 'cette idée est verte' et 'le livre vert est intéressant', différence qui se justifierait en résumé de la façon suivante : la "malformation" de 'cette idée est verte' serait d ° e au fait que le concept de `couleur` impliquerait le concept d'`étendue`, alors que le concept d'`idée` impliquerait quant à lui le concept d'`entité abstraite non-étendue`. Il y aurait donc conflit entre les inférences conceptuelles associées aux constituants 'vert' et 'idée'. Par contre, ce qui permettrait de composer un même terme, *i.e.* 'le livre', à la fois avec un prédicat de couleur et un prédicat comme 'intéressant', censé s'appliquer à un contenu informationnel abstrait, s'expliquerait par le fait que le concept `livre` implique à la fois le concept

20. L'unité argumentative de ces deux articles apparaît d'autant plus clairement dans le cadre du recueil d'articles *The Compositionnality Papers*, constitué par Fodor et Lepore, et dans lequel sont regroupés les deux articles en question, faisant ainsi ressortir l'unité thématique des deux arguments : [Fodor & LePore(2002)].

`objet-physique` et `objet-abstrait`.

Or, si de telles inférences semblent devoir jouer un rôle explicatif dans l'analyse des phénomènes de polysémie systématique, nous considérons que celles-ci ne sont pas, contrairement à ce qu'affirme Pustejovsky, des règles de bonne formation sémantique, mais des lois ontologiques régissant les conditions de possibilité des différents types d'objectité, et donc déterminant, à proprement parler, non pas des conditions de possibilité de la signification, mais de remplissement de la signification par un objet. L'inférence `vert` $\rightarrow$ `étendu`, ne nous dirait rien sur la signification du terme 'vert', mais sur la possibilité pour un objet d'être vert et donc de satisfaire une expression de la forme $Vert(x)$. Ainsi, l'expression 'idée verte' ne serait pas réellement sémantiquement mal-formée, au sens où elle violerait une quelconque règle régissant les significations, mais devrait plus adéquatement être analysée comme exprimant une signification qui, conformément aux lois de l'ontologie, ne peut être satisfaite ou remplie par aucun objet.

Au chapitre 4 nous défendrons plus précisément que ces lois de l'objectité doivent être comprises au sens des lois éidétiques *a priori* de l'ontologie Husserlienne. Si nous avons raison, les liaisons conceptuelles postulées par les théories de la polysémie systématique ne seraient donc pas vraies en vertu de la signification des expressions, mais puiseraient leur validité dans les lois *a priori* de l'ontologie, constituant les conditions de possibilité de l'expérience et non de la signification. Le fait que de telles lois soient nécessairement valides et connaissables *a priori* serait à l'origine de leur lexicalisation, celles-ci se reflétant alors au niveau des lois de composition de significations, mais n'en devenant pas pour autant vraies en vertu de la signification.

Bien sûr une telle interprétation ontologique des inférences conceptuelles mobilisées par la polysémie systématique, soulève à son tour son lot de difficultés et de questions, sur lesquelles nous reviendrons longuement. En particulier, la possibilité d'une connaissance *a priori* du monde est loin d'être évidente et non-problématique, les empiristes logiques s'étant par exemple fortement opposés à l'*a priori* Husserlien, défendant que les lois Husserliennes censées régir l'expérience possible du monde, puisaient au contraire leur validité dans notre connaissance des mots. Nous reviendrons ainsi plus en détail

sur notre affirmation selon laquelle les inférences conceptuelles mobilisées par la polysémie systématique seraient de nature ontologique et non des "analyticités Kantiennes" [21], vraies en vertu des seules significations.

Contentons nous pour le moment de souligner que, quoi qu'il en soit du succès de notre analyse ontologique à venir, il nous semble pouvoir affirmer, à l'issue de notre discussion de l'argument de Fodor et Lepore, que les arguments Quiniens contre l'analyticité ne peuvent servir à contrer le molécularisme inférentiel en s'appuyant sur sa compositionnalité. Le genre d'analyticité impliqué par la compositionnalité des rôles inférentiels n'établit aucun critère de décision quant à ce qu'il convient de considérer comme constitutif ou non de la signification, laissant entière la question du choix entre holisme et molécularisme. Or, la critique Quinenne s'applique à la notion d'analyticité dans la mesure où celle-ci est mobilisé dans l'explication de ce que sont ou devraient être les significations. Ainsi, l'argument de Quine ne s'applique au molécularisme qu'en tant qu'il est censé mobiliser l'"analyticité-simple" afin de départager les inférences lexicales admissibles de celles qui ne le sont pas, et non au niveau compositionnel des analyticités *dérivées* de ce choix premier. Si nous avons raison, l'argument de Fodor et Lepore repose exclusivement sur l'hypothèse, quant à elle discutable, selon laquelle le molécularisme présupposerait nécessairement l'analyticité des inférences élémentaires (non-composées) considérées comme constitutives de la signification des mots, et non sur le genre d'analyticité impliquée par l'hypothèse de compositionnalité des rôles inférentiels. L'ensemble de ce travail peut alors être considéré comme visant à réfuter la nature "analytique-simple" des inférences lexicales admises par les théories de la polysémie systématique, et à justifier la légitimité du critère ontologique que nous venons d'esquisser.

21. Nous insistons sur le fait qu'il soit ici questions de l'analytique Kantien car, comme nous le verrons par le suite, Husserl donne quant à lui un tout autre sens à la distinction analytique/synthétique, distinction qui ne mobilise à aucun moment la notion de vérité en vertu de la signification.

2.6 Molécularisme et décomposition lexicale

En admettant que la voie du molécularisme est une alternative viable, c'est à dire que la validité de certaines inférences (en nombre restreint) fait effectivement partie des compétences sémantiques des locuteurs, cela implique que l'on admette par la même que les entrées du lexique sont analysables, présentent une structure. Revenant sur certains exemples de polysémie systématique, nous nous proposons, dans les paragraphes qui suivent, de voir quels types de mécanismes de décomposition semblent devoir être mobilisés par une analyse adéquate de tels phénomènes de multi-sens, *i.e.* de voir quelles formes de liens conceptuels semblent devoir être mobilisés dans une analyse du lexique qui rende justice aux phénomènes de polysémie systématique. Cela nous permettra, d'une part, de poser les bases générales sur lesquelles reposent les modèles du lexique développés respectivement par Pustejovsky et Asher que nous étudierons au chapitre suivant, et, plus immédiatement, de voir en quoi la polysémie systématique semble appeler à ce que l'on reconsidère les mécanismes de composition lexicale traditionnellement admis.

Représentation de surface des prédicats

Dans les termes du λ-calcul, la représentation sémantique des prédicats à n arguments correspond à un lambda-terme de la forme

$$\lambda x_n \ ... \ \lambda x_1 \ [\Phi]$$

"$\lambda x_n \ ... \ \lambda x_1$" représente les places d'arguments du prédicat, et $[\Phi]$ le corps du prédicat. Suivant la structure de surface des termes du langage naturel, la traduction d'un prédicat en λ-terme présente autant d'arguments que le nombre d'arguments syntaxiquement exprimés, le corps du prédicat correspondant quant à lui au verbe, adjectif ou nom commun lui-même. Rappelons, en effet, que les noms communs comme *vache* sont généralement représentés comme des prédicats unaires ($\lambda x.vache(x)$). La traduction de tout prédicat du langage naturel en λ-terme reflète donc directement la structure syntaxique superficielle, visible, du prédicat tel qu'il figure dans des énoncés.

Afin de rendre la chose plus intuitive, voici quelques exemples de prédicats tels qu'exprimés par le langage naturel dans le contexte d'un énoncé, ainsi que leur traduction respective en λ-temres

14. (a) Pierre **est grand**
    (b) $\lambda x[\mathbf{grand}(x)][\text{Pierre}]$
15. (a) Jean **aime** Marie
    (b) $\lambda y \lambda x[\mathbf{aime}(x, y)][\text{Marie}][\text{Jean}]$

La règle de représentation de la structure de surface des prédicats est donc la suivante :

> **Représentation de surface**
> L'expression prédicative α présente un corps atomique Φ, et la liste des paramètres correspond aux arguments syntaxiquement exprimés.
> *e.g.* λx_n ... $\lambda x_1[\Phi] \Rightarrow \text{Verbe}(\text{Arg}_1,\ ...,\ \text{Arg}_n)$

Partant, la décomposition lexicale peut s'opérer soit en décomposant le nombre de paramètres (décomposition paramétrique) , soit en décomposant le corps du prédicat en plusieurs sous-prédicats (décomposition prédicative), soit en opérant les deux types de décomposition, ce qui semble requis par l'analyse sémantique de polysémie systématique, et que [Pustejovsky(2006)] désigne comme "pleine décomposition paramétrique".

De la nécessité d'opérer une "pleine décomposition paramétrique" dans l'analyse de la polysémie systématique

Revenons dans un premier temps sur le phénomène de la coercion. Rappelons que le défi sémantique soulevé par ce type de phénomènes repose essentiellement sur le fait qu'un adjectif ou un verbe qui attendrait *normalement* un complément de type événementiel, peut néanmoins être directement composé avec un syntagme nominal dénotant un objet. Ainsi,

16. Jean a fini le livre
17. Jean prend toujours la voie rapide

ne sont généralement pas des énoncés considérés comme mal formés, tout locuteur compétent du français comprenant sans problème que ce que Jean a fini dans 16. est probablement un processus de lecture, et, de façon analogue, que ce qui est qualifié de rapide dans 17. est la vitesse à laquelle roulent les voitures sur la voie empruntée par Jean. D'une façon ou d'une autre, au niveau du prédicat ou du complément, il semble donc nécessaire d'introduire un élément événementiel qui n'est pourtant pas syntaxiquement exprimé dans l'énoncé. Cet élément, lié au complément coercé, au sens où la nature de l'événement dépend de l'objet (on lit un livre et on conduit sur des voies routières, et certainement pas inversement), devra ainsi être ajouté, soit au nombre des paramètres du prédicat (*finir* ou *rapide*), soit au nombre des paramètre de l'agument (*livre* ou *voie*). Comme nous le verrons au chapitre suivant, Pustejovsky et Asher optent pour des solutions différentes quant à la façon de spécifier le paramètre événementiel introduit par coercion, leurs modèles respectifs divergeant également quant à l'endroit, dans l'énoncé, où un tel élément doit être introduit. Quoi qu'il en soit, cette première analyse intuitive et informelle suffit à voir l'intérêt d'une décomposition paramétrique du lexique dans l'analyse de la polysémie systématique, reflétant, au niveau du contenu lexical, le fait que les objets sont typiquement le genre de choses que l'on associe à des événement, lien conceptuel mobilisé par la coercion.

Outre la décomposition paramétrique, dont la mobilisation par la coercion n'est qu'un exemple, la polysémie systématique semble également requérir que l'on procède à certaines décompositions prédicatives. Considérons, à titre d'exemple, la construction anaphorique suivante :

18. L'école a appelé. Elle sera en travaux toute la semaine.

L'argument du caractère polysémique du mot *école*, mis en lumière dans 18., repose essentiellement sur le fait qu'un verbe comme *appeler* requiert que le sujet soit un individu, un humain, alors qu'un prédicat comme *être_en_travaux* s'applique quant à lui à des objets physiques. Sans rentrer

dans les difficultés soulevées par la question de la représentation sémantique du terme polysémique *école*, nous y reviendrons au chapitre suivant, cela implique que les prédicats *appeler* et *être_en_travaux* doivent être décomposés de sorte à spécifier les contraintes quant au type d'objets pouvant satisfaire les prédicats en question. Une façon de le faire serait de procéder à la décomposition du corps du prédicat :

- $\lambda x \lambda y(appeler(x, y) \wedge humain(x))$
- $\lambda x(\hat{e}tre_en_travaux(x) \wedge objet_physique(x))$

Une autre façon, strictement équivalente, de formuler de telles décompositions prédicatives est alors de représenter les contraintes imposées par les sous-prédicats au niveau du contexte de typage. Qu'est-ce-que le contexte de typage ? Intuitivement il s'agit de spécifier le type associé à chaque argument d'un terme *i.e.* de spécifier l'"espèce" à laquelle appartiennent les objets qui peuvent satisfaire le terme en question. Spécifier par exemple que l'argument du prédicat *être_en_travaux* est de type OBJ_PHYSIQUE, noté

- $\lambda x : \textsc{obj_physique}\ (\hat{e}tre_en_travaux(x))$, ou encore
- $\langle x : \textsc{obj_physique} \rangle \vdash \lambda x\ (\hat{e}tre_en_travaux(x))$

est strictement équivalent au fait de préciser que tout objet satisfaisant le prédicat $\hat{e}tre_en_travaux(x)$ doit également satisfaire le prédicat $objet_physique(x)$. Ainsi, en ôtant les sous-prédicats du corps prédicatif et en les réifiant [22] en tant que types, il est alors possible de traduire la satisfaction de certains sous-prédicats en termes de satisfaction de contraintes de typage.

L'usage, aussi bien par Pustejovsky que par Asher, d'une structure de types extrêmement riche dans l'analyse des phénomènes de polysémie, repose ainsi crucialement sur l'hypothèse de certaines décompositions prédicatives, le lien conceptuel entre les différents sous-prédicats obtenus par décomposition étant transposé au niveau du contexte de typage. No-

22. Par "réification" nous entendons ici le processus qui consiste à prendre un prédicat exprimant une propriété, et à l'utiliser directement pour spécifier une sous-classe d'entité, une catégorie.

tons par ailleurs que le modèle développé par Asher (voir chapitre suivant) dans [Asher(2010)], ainsi qu'en collaboration avec Pustejovky dans [Asher & Pustejovsky(2005)], est bâti en grande partie sur cette intertraductibilité entre l'approche typée, favorisée par Asher, et la décomposition du corps des prédicats opérée par Pustejovsky au niveau de la structure de qualia.

2.7 Compositionnalité et contraintes de sémanticalité

Si chaque forme de polysémie systématique, *i.e.* coercion, métonymie, *etc.* soulève ses propres défis et semble régie par des mécanismes différents, l'enjeu de *la* polysémie systématique *en général* peut être résumé ainsi : Comment se fait-il que des constructions qui devraient être sémantiquement mal formées soient néanmoins parfaitement acceptables, et aisément interprétables par les locuteurs ? Pourquoi un énoncé comme *la table dort* provoque un clash interprétatif, lié au fait que le verbe *dormir* prend normalement des sujets dénotant des êtres vivants, alors qu'il semble permis de composer un verbe comme *commencer*, attendant normalement un complément événementiel, avec un nom d'objet ? De même, pourquoi l'attribution des propriétés censés qualifier des contenus informationnels abstraits et de propriétés censées qualifier des objets physiques peuvent tout à fait être attribuées à un seul et même objet, *e.g. livre rouge et intéressant* ? Il y à là en jeu des contraintes de bonne formation sémantique, *i.e.* de sémanticalité, qui semblent opérer différemment dans des cas de polysémie systématique, l'enjeu de l'analyse de tels phénomènes de multi-sens pouvant être reformulé ainsi : quels sont les mécanismes de sémanticalité à l'œuvre dans des cas de coercion, de métonymie, *etc.* ? Comment s'opère compositionnellement l'ajustement du contenu nécessaire à la satisfaction des contraintes de sémanticalité ? Quels mécanismes de génération de signification contextuelle permettent de résoudre la malformation sémantique apparente ?

Toutes ces questions seront confrontées différemment dans les modèles

respectifs de Asher et Pustejovsky présentés au chapitre suivant. Néanmoins, tous deux partagent la même approche de la polysémie comme étant fondamentalement liée à la question de la sémanticalité, ainsi que la même conviction qu'il est nécessaire de repenser les mécanismes de la prédication de sorte à déplacer une partie des propriétés compositionnelles du niveau propositionnel au niveau lexical.

2.7.1 Qu'est ce que la sémanticalité ?

Sans parler de *sémanticalité*, ni même mentionner la question de la polysémie, Katz et Fodor avaient, dès 1963, mis le doigt sur l'importance de procéder à une analyse plus fine de la structure lexicale nécessaire à la compréhension de l'aptitude des locuteurs compétents d'une langue à détecter les expressions sémantiquement défectueuses bien que respectant les contraintes de grammaticalité (approche par la suite totalement abandonnée et sévèrement critiquée par Fodor lui-même). Ainsi, le fait que les locuteurs du français jugent l'énoncé

19. ? Le mur est recouvert de peinture silencieuse

comme un énoncé mal formé serait avant tout lié à leur capacité à reconnaître des liens conceptuels entre entrées du lexique. Notre aptitude à reconnaître qu'il n'existe aucun lien conceptuel entre le silence, et en général le domaine sonore d'une part, et la couleur, la peinture, et tout ce qui relève du domaine purement visuel d'autre part, serait ainsi à l'origine du malaise face à un tel énoncé lorsque interprété littéralement, *i.e.* non-métaphoriquement. Ces mêmes mécanismes d'inférence conceptuelle permettraient ainsi de distinguer 19. de

20. Le mur est recouvert de peinture bleu

qui, tout en ayant la même forme grammaticale, respecte les liaisons conceptuelles requises à la bonne formation sémantique, et est quant à lui tout à fait acceptable. Cette capacité à reconnaître les liens conceptuels entre entrées du

lexique est alors également mobilisée, nous disent Katz et Fodor, par la capacité fondamentale de tout locuteur à sélectionner entre les différentes acceptions d'un mot selon le contexte phrastique, autrement dit, la capacité qu'a tout locuteur compétent à utiliser un dictionnaire, à reconnaître la définition *contextuellement pertinente* de mots associés à une pluralité de définitions et présentant une forme syntaxique unique. Katz et Fodor affirment ainsi que :

> La comparaison entre un locuteur compétent et une machine montre à quels égards une grammaire et un dictionnaire se révèlent insuffisants en-soi s'agissant d'interpréter des phrases à la manière d'un locuteur d'une langue donnée. Ce dont le locuteur compétent dispose et dont ne dispose pas la machine sont des règles lui permettant d'appliquer les informations du dictionnaire - des règles qui prennent en considération les relations sémantiques entre morphèmes ainsi que l'interaction entre signification et structure syntaxique afin de déterminer l'interprétation sémantique adéquate pour chacune des phrases parmi l'ensemble infini de phrases généré par la grammaire. Partant, une théorie sémantique du langage naturel doit comporter de telles règles (que l'on appelle des 'règles de projection') parmi ses composants afin de concorder avec la façon dont le locuteur interprète les énoncés. [Katz & Fodor(1963)]

Partant de la même intuition, Pustejovsky défend qu'une théorie sémantique du langage naturel doit nécessairement intégrer des règles de bonne formation sémantique, ce qui va nécessairement de pair avec une sémantique lexicale riche. Dans [Pustejovsky(1995)] il affirme ainsi d'entrée de jeu sa conviction que

> la signification des mots devrait d'une façon ou d'une autre refléter la structure conceptuelle profonde du système cognitif, et du domaine sur lequel il opère. Cela revient à affirmer que la sémantique du langage naturel devrait se faire l'image de principes d'organisation conceptuelle non-linguistiques, quelle que soit leur structure. [...] [U]ne notion claire de bonne formation

> sémantique [est alors] nécessaire afin de caractériser la théorie des significations lexicales possibles. ([Pustejovsky(1995)] : 6)

Pustejovsky introduit ainsi la notion de *sémanticalité*, analogue sémantique de la notion de grammaticalité, mais portant sur des catégories sémantiques plutôt que sur des catégores syntaxiques. Informellement, la notion de sémanticalité permet de distinguer les propositions fausses des propositions que Pustejovsky pense comme étant dépourvues de valeur de vérité, *i.e.* non-véri-conditionnelles. Le terme de non-véri-conditionnalité est probablement mal choisi par Pustejovky, et nous y reviendrons dans les chapitres suivants, mais maintenons le pour le moment et voyons ce qu'il vise par là.

A quoi ressemblent des énoncés non-véri-conditionnels ? Considérons

21. (a) Marie a trouvé l'exercice difficile
    (b) Marie a trouvé la route difficile
    (c) ? Marie a trouvé le rocher difficile (en contexte minimal [23])

La sémantique traditionnelle uni-sortée, ne spécifiant aucun mode de différentiation des divers types d'individus du domaine, traite des énoncés tels que 21c. comme des énoncés faux, fin de l'histoire. Or, l'enjeu semble être bien différent que la simple possibilité de fausseté ou vérité de l'énoncé. L'énoncé pose des difficultés d'interprétation au sens où un locuteur "normal" peinerait à comprendre ce que cela peut vouloir dire pour Marie de trouver un rocher facile, avant même de pouvoir se demander si c'est ou non le cas. Si l'on demandait à un francophone si l'énoncé 21c. est vrai ou faux, il réagirait probablement en s'exclamant qu'il ne peut pas se prononcer quant à la vérité de l'énoncé puisqu'il ne le comprend pas.

De fait, la sémantique ensembliste uni-sortée standard, mais également la théorie des types standards qui n'en est qu'une reformulation fonctionnelle, ne repose que sur une seule contrainte de bonne formation sémantique : le seul test requis avant de procéder à l'interprétation et l'évaluation d'une expression complexe consiste à vérifier que les arguments sont bien du bon ordre

23. Cette précision est importante car nous verrons que la difficulté à interpréter un tel énoncé peut être dissipée en spécifiant d'avantage le contexte, *i.e.* en spécifiant par exemple que Marie est une alpiniste qui s'est lancée dans l'escalade d'un rocher

(premier ordre pour les propriétés d'individus, second ordre pour les modificateurs de propriétés, *etc.*) requis par la fonction avec laquelle ils se combinent. Si l'on en reste à un langage du premier ordre, il s'agit par exemple de vérifier que les prédicats n-aires sont bel et bien composés avec des variables ou des constantes d'individus. Cette contrainte est alors tellement permissive qu'un énoncé tel que

22. Le mur est bruyant

la vérifie. A charge alors de la fonction d'interprétation (relative à un modèle et une fonction d'assignation) d'évaluer la proposition. Et bien entendu, si l'on définit bien notre fonction d'interprétation, l'énoncé s'avérera faux dans le modèle, comme on s'y attendrait. Néanmoins, un locuteur normal n'a pas besoin d'aller vérifier dans le modèle (c'est à dire le monde qui nous entoure, dans le cas du langage naturel) afin de voir que l'énoncé ne peut être vrai. Tout locuteur "voit", à la seule combinaison des mots, qu'il n'est pas faux mais absurde.

La décomposition lexicale doit précisément permettre de rendre compte des cas de malformation de ce genre en spécifiant des contraintes de composition sémantique plus fines. Il s'agit de comprendre ce qui fait que certains cas se présentent comme des impossibilités sémantiques, impossibles à interpréter dans un contexte 'normal' (21c.), que d'autres semblent naturellement appeler des processus d'ajustement sémantique comme la coercion (21b.), et que d'autres encore sont directement interprétables sans aucun ajustement sémantique (21a.), et ce, alors qu'ils présentent tous la même structure syntaxique.

2.7.2 Vers une composition "pleinement" sémantique

Développée dans une veine franchement atomiste, la sémantique du langage naturel a longtemps bâti son édifice en partant du principe que la composition sémantique devait être isomorphe à la composition syntaxique (*cf.* section 2.2). Nous avons vu, par exemple, que la structure *Nom Commun + Adjectif* était typiquement interprétée en termes de conjonction des contenus lexicaux, censés être simples, inanalysables. Or, ainsi définie, la composition

ne fait aucun cas des contenus qu'elle compose. Elle opère selon leur seule forme.

Le fait que la composition d'un adjectif comme *silencieux* avec un nom commun comme *peinture* provoque une sensation de bizarrerie sémantique serait lié à notre connaissance du monde, et l'étude des raisons, ontologiques, de l'incompatibilité ressentie n'incomberait pas à la théorie sémantique. La sémantique n'aurait pour autre tâche que d'interpréter l'expression complexe *peinture silencieuse* comme la conjonction de deux concepts, conjonction qui se trouve par ailleurs, de fait, n'être satisfaite par aucun objet, l'intersection de la dénotation des prédicats *peinture* et *silencieux* étant vide. La sémantique n'aurait donc pas plus à se prononcer sur la différence entre *peinture silencieuse* et *peinture bleu* qu'elle n'aurait à se prononcer sur la différence entre *Le président Kennedy est mort*, qui se trouve être vrai, et *le président Chirac est mort*. Les contraintes de composition sémantique suivant traditionnellement de près les contraintes de composition grammaticale, il devient impossible d'entrer dans une description plus fine des différents comportements sémantiques de certaines sous-classes adjectivales, nominales ou verbales [24]. En ce sens, nous parlerons de "composition purement catégorielle" bien qu'il soit ici question de composition sémantique.

Or, en reconnaissant l'importance des contraintes de sémanticalité dans le processus d'interprétation des expressions complexes, nous sommes amenés à abandonner la "composition purement catégorielle" des contenus lexicaux en faveur d'une composition que nous qualifierons volontiers de "composition pleinement sémantique". Un adjectif exprimant une propriété abstraite ne peut être sensément composé avec un nom dénotant un objet concret.

Si le langage naturel est réellement de nature compositionnelle, comme nous le pensons, la compositionnalité en jeu est indéniablement "fortement sémantique". Les contenu slexicaux influent, au même titre que la forme, sur

24. A noter que Chomsky à tenté de rendre compte du caractère particulier des expressions ici considérées comme sémantiquement mal-formées de façon purement syntaxique, en proposant une catégorisation syntaxique plus fine (*cf.* règles de sous-catégorisation) sur la base de la notion de "trait". Seul problème, il devient bien souvent difficile de défendre la nature syntaxique des traits chomskiens, qui se laissent bien plus intuitivement penser en termes de traits sémantiques.

les contraintes de compositionnalité dans lesquelles ils sont susceptibles d'entrer ou pas. Partant, une grande partie du poids compositionnel est transféré du niveau structurel ou propositionnel au niveau du lexique.

La façon la plus intuitive de formuler de telles contraintes *sémantiques* opérant sur les processus de composition est alors probablement de faire appel aux mécanismes de "contrôle des types" (*type checking*). Comme nous l'avons vu il y a un instant, les liens conceptuels inclus dans les contenus lexicaux et qui contraignent sémantiquement les mécanismes de composition peuvent être exprimés au niveau du contexte de typage des expressions traduites en λ-termes. Dire que le contenu sémantique de l'adjectif *bleu* inclut des inférences conceptuelles de type "`bleu` $\rightarrow$ `couleur`" et "`couleur` $\rightarrow$ `objet-spatio-temporellement-étendu`", peut être saisi formellement en spécifiant que l'argument du prédicat en question devra être de type $OBJ_PHYSIQUE$, *i.e.* impliquant qu'il ne pourra être composé avec succès qu'avec des compléments du même type, avec des noms d'objets physiques. En d'autres termes, chaque prédicat spécifie le type de son argument, imposant ainsi une contrainte sur la classe des objets susceptibles de le satisfaire. Lorsque le type de l'objet avec lequel se compose un prédicat ne concorde pas avec le type imposé par le prédicat à son argument la lambda-réduction échoue, et le calcul est suspendu avant même d'avoir procédé à l'évaluation proprement dite.

De tels mécanismes de vérification des types ne sont bien sûr pas nouveaux. Le λ-calcul typé standard, *i.e.* n'incluant dans la structure de types que les types simples e et t ainsi que les types fonctionnels construits sur la base de ces deux seuls types primitifs, permet déjà d'introduire de tels mécanismes. Néanmoins, le typage standard ne permet, comme nous l'avons déjà souligné, de distinguer qu'entre les objets du premier ordre (*i.e.* les entités), les objets du second ordre (les propriétés) de différentes arités, et ainsi de suite, ne reflétant pas les liens conceptuels mobilisés par les jugements de sémanticalité. Aucune contrainte ne peut y être spécifiée qui prenne en compte la nature des entités appartenant à différents sous-domaines, comme les sous-domaines des objets physiques ou abstraits, animés ou inanimés, *etc.* D'où la nécessité, afin de soumettre les mécanismes de composition à des

contraintes de sémanticalité, d'enrichir la structure de types de sorte qu'elle permette une description plus fine du domaine, mobilisée dans la formulation des contraintes conceptuelles qui semblent devoir être prises en compte par la composition. Dans ce sens, Pustejovsky affirme ainsi que

> Un système plus riche de types permet d'introduire de façon effective le test de "satisfaction possible" d'un argument à un prédicat. Les types dans le domaine d'individus encodent la possible satisfaction de l'argument. On peut penser le typage d'arguments comme un *pré-test*. Si une expression échoue au pré-test imposé par le type, elle ne sera même pas interprétée par la fonction d'interprétation. C'est ce que j'appelle "échec anticipé" [early] de la stratégie de sélection. Partant, le domaine d'interprétation de l'expression est réduit par une restriction sur les types. [Pustejovsky(2006)]

Comme nous le verrons, c'est au niveau de ces pré-tests, qu'interviennent les mécanismes de génération des significations contextuelles en jeu dans la polysémie systématique. Mais cela sera l'affaire du chapitre suivant. Avant d'y arriver, arrêtons nous un bref instant sur la prédication et sur la façon dont la prise en compte de la sémanticalité en jeu dans la polysémie systématique nous incite à réviser l'image traditionnelle des mécanismes de prédication sur le mode de l'application.

2.7.3 Repenser la prédication

Introduire des contraintes de sémanticalité en définissant une structure de types extrêmement riche, bien qu'étant nécessaire à la prise en charge de la polysémie systématique, ne suffit néanmoins pas rendre pleinement compte de ce type de polysémie. En effet, ce qui rend ces cas de polysémie particulièrement intéressants est que les polysèmes figurent comme constituants dans des constructions qui sont intuitivement bien formées, quand bien même le pré-test sémantique standard de contrôle des types (*type-checking*) semblerait devoir échouer. Un prédicat d'événement ne devrait *a priori* pouvoir s'appliquer à un nom d'objet physique, et pourtant

23. (a) Marie a commencé le livre,
    et
    (b) Le repas a duré des heures

sont parfaitement acceptables. De même pour les énoncés

24. (a) Le livre est rouge,
    et
    (b) Le livre est intéressant

dans lesquels un prédicat imposant une contrainte de type *objet physique* et un prédicat imposant une contrainte de type *objet abstrait* (ou plus spécifiquement *contenu informationnel*) sont composés avec le même syntagme nominal, quand bien même les types respectivement imposés par chaque prédicat à son argument sont incompatibles.

Le fait d'enrichir la structure des types de sorte à détecter les cas d'asémanticalité est alors nécessaire, mais à ce doivent s'ajouter des mécanismes de génération de significations contextuels, permettant de rendre compte de l'intuition de bonne formation d'énoncés qui seraient autrement mal formés. Comme nous allons le voir dans un instant, en regardant de plus près les modèles sémantiques de la polysémie systématique développés par Pustejovsky et Asher, les mécanismes de prédication semblent mobiliser des opérations plus complexes que la simple application d'une fonction à un argument. Le contenu sémantique de l'argument peut ainsi contribuer au contenu de la fonction ou du prédicat avec lequel il se compose. Nous verrons également que la polysémie pousse à introduire, outre des sous-types du type générique des entités, des types complexes orthogonaux à la hiérarchie des types simples, et qui présentent un comportement différent des types fonctionnels traditionnels. En particulier, nous avons mentionné que les phénomènes de multi-sens qui nous intéressent prioritairement dans ce travail reposent, en un sens qui reste à préciser, sur des liens entre l'objet de la référence et ses parties ou ses aspects. Afin de pouvoir exploiter de telles informations au niveau sémantique il sera ainsi nécessaire d'introduire des

types complexes reflétant, d'une certaine façon, la structure des objets. L'introduction de nouveaux types primitifs, *i.e.* non-fonctionnels, et néanmoins complexes nécessitera alors également que l'on reconsidère les mécanismes de prédication de sorte à leur permettre d'exploiter de telles informations, ce que le seul mécanisme d'application et de vérification de concordance des types ne saurait faire.

Pour ne donner qu'un exemple intuitif, si l'on admet que les livres sont des entités complexes comportant un aspect physique ainsi qu'un aspect abstrait informationnel, cela devra se refléter au niveau du type complexe associé au terme *livre* (*i.e.* du type associé à la variable d'argument du λ-terme $\lambda x.livre(x)$). En supposant qui plus est qu'un prédicat comme *rouge* requiert quant à lui un complément dénotant des objets physiques, il semble nécessaire de mettre en place un mécanisme qui permette d'exploiter les informations renfermées dans le type complexe associé à *livre* afin de rendre compte de la bonne formation sémantique du terme complexe *ce livre est rouge*. La seule application ne suffit pas dans un tel cas, le type simple OBJ_PHYSIQUE imposé par le prédicat *rouge* ne pouvant directement être unifié avec le type complexe combinant les types simples OBJ_PHYSIQUE et OBJ_ABSTRAIT

La richesse du contenu lexical obtenue en enrichissant la structure des types, ne peut être exploitée qu'à condition que l'on repense les mécanismes même de composition.

> Si l'on conçoit le rôle de la sémantique comme devant parvenir à assigner récursivement des significations aux expressions, rendant compte par la même de phénomènes tels que la synonymie, l'antonymie, la polysémie, la métonymie, *etc.*, alors notre conception de la compositionnalité dépend, en dernière instance, de ce que sont les catégories lexicales fondamentales dénotées par le langage. Sur ce point, l'image conventionnellement admise est une image dans laquelle les mots se comportent soit comme des foncteurs actifs soit comme des arguments passifs (Montague 1974). Mais [...] si l'on change la façon selon laquelle les catégories dénotent, alors la forme de la compositionnalité devra elle-même changer. Partant, lorsque pratiquée correctement, la sémantique lexicale peut

> fournir le moyen de réévaluer la nature même de la composition sémantique dans le langage. [Pustejovsky(1991)]

Afin de rendre compte des significations lexicales occasionnelles présentant un lien systématique, régulier, ou logique, avec le contenu des mots hors contexte, il est donc nécessaire, d'une part, de repenser le contenu lexical comme étant fondamentalement structuré, non-atomique, et corrélativement, de repenser génératives les mécanismes de composition sémantique.

2.7.4 Conclusion

Afin de clore ces considérations générales sur la question de la compositionnalité et la façon d'insérer le principe de contextualité dans l'analyse sémantique tout en préservant son caractère compositionnel, revenons un instant sur la solution du contextualisme pragmatique. Il nous semble en effet que la comparaison entre l'approche atomiste et l'approche pragmatique des phénomènes de polysémie systématique est particulièrement intéressante d'un point de vue méthodologique. Expliquons-nous. Le molécularisme ainsi que le contextualisme pragmatique distinguent tous deux le contenu lexical hors contexte d'une part, et le contenu lexical contextuel d'autre part. Tous deux considèrent par ailleurs le contenu contextuel comme non-lexicalisé, étant à chaque fois calculé en contexte à partir du contenu non-contextuel, qui est quant à lui lexicalisé et stable. Néanmoins, les stratégies déployées pour obtenir le contenu contextuel attendu sont radicalement différentes. Pour leur part, les contextualistes supposent que des mécanismes pragmatiques modulent les contenus non-contextuels, afin de délivrer les contenus contextuels auxquels sont appliqués, dans un second temps, les mécanismes de composition. Les molécularistes s'étant penché sur la question de la polysémie systématique supposent, quant à eux, que la composition opère directement sur les contenus sémantiques non-contextuels, les mécanismes de composition étant de nature à engendrer les contenus contextuels attendus. Les premiers intègrent ainsi le principe de contextualité et de compositionnalité en tant que principes pragmatiques. Les seconds parviennent quant à eux à intégrer ces deux principes comme des principes opérant au niveau sémantique, en

intégrant la contextualité comme un effet de certains mécanismes de composition sémantique (la composition produit des effets de variation sémantique contextuels). En ce sens nous parlerons de "contextualité compositionnelle".

Plus fondamentalement peut-être, ce qui nous semble caractériser la démarche pragmatique, par opposition aux théories molécularistes récemment développées, est un certain degré de conservatisme relativement aux théories sémantiques traditionnelles. Bien que souvent présentée comme introduisant un tournant radical par rapport à la théorie traditionnelle de la signification, en déplaçant le poids explicatif de la sémantique vers la pragmatique, il nous semble que les intuitions fondamentales de l'atomisme sont néanmoins préservées. Bien que pragmatiques, les contenus contextuels sont toujours pensés en termes de conditions de satisfaction et préservent ainsi leur rôle fondamentalement dénotationnel. Par ailleurs, les mécanismes de composition restent sensiblement les mêmes que ceux postulés par la sémantique traditionnelle. Leurs entrées diffèrent en nature mais leur "mode opératoire" reste le même.

Les théories molécularistes nous incitent quant à elles à réellement remettre en question nos préjugés issus de la tradition logique. En un certain sens, nous partageons avec les partisans de l'approche pragmatique l'intuition selon laquelle la tradition sémantique se serait radicalement trompée en cherchant à assimiler le langage naturel aux langages formels. Nous partageons également le rejet des différentes tentatives proposées afin de préserver le paradigme régnant, et ce, malgré le foisonnement des données empiriques qui tendent à montrer son insuffisance (en introduisant par exemple des indexicaux à tout va afin d'obtenir la flexibilité contextuelle attendue). Néanmoins, nous considérons que la voie pragmatique reste encore tributaire de cette tradition même qu'elle critique (à l'exception bien évidemment des partisans du tout pragmatique qui se contentent de rejeter en bloc, et selon nous à tort, l'idée même de sémantique).

Nous ne cherchons pas à nier que les données contextuelles aux sens large, ainsi que les intentions des locuteurs, infléchissent significativement notre façon d'employer les mots en contexte. Et de fait, les modèles molécularistes, bien que prometteurs, ne parviennent pas à rendre compte exhaustivement

de tous les phénomènes de polysémie lexicale. Telle n'est probablement pas la tâche de la sémantique, et tenter, de façon bornée, de ramener tous les phénomènes attestés à des phénomènes purement sémantiques, lexicalement contraints, s'avère bien souvent contre-productif. En cherchant à développer un nouveau paradigme sémantique, le but ne devrait pas être perçu comme celui de la réduction de la pragmatique. Bien au contraire, cela devrait nous amener à repenser la façon selon laquelle opèrent les mécanismes pragmatiques. Nous verrons ainsi que le modèle typé de Asher, en introduisant des types sous-spécifiés dépendant de paramètres phrastiques mais aussi contextuels plus larges, permet justement d'asseoir la distinction qu'opère Recanati entre processus pragmatiques primaires, *i.e.* lexicaux, et processus pragmatiques secondaires, *i.e.* propositionnels.

En conclusion, nous pensons que le fait de repenser les effets de la composition sur le lexique permet (i) de dresser un tableau plus adéquat de la façon dont opèrent les mécanismes sémantiques dans le langage naturel, (ii) de repenser réellement l'image traditionnelle Gricienne de la pragmatique, comme nous incite à le faire Recanati. En nous éloignant des modèles traditionnels, la sémantique comme la pragmatique en sortiraient donc gagnantes.

Chapitre 3

Deux modèles concurrents : principes et limites

Nous l'annoncions aux chapitres précédents, notre intérêt pour la polysémie systématique se porte avant tout sur les cas de polysémie qui semblent mobiliser des relations structurantes, constitutives des objets, *i.e.* des relations entre les choses, leurs parties, leurs aspects (en un sens qui se précisera dans les pages qui suivent), ainsi que les événements qui leurs sont "typiquement ou minimalement associés". En effet, toutes ces relations, en tant que relations de "contiguïté", sous-tendent certains "glissement métonymiques" réguliers, systématiques, pouvant être décrits en termes de schémas ou patterns généraux applicables à de vastes classes de termes. Ayant discuté de la pertinence d'une analyse compositionnelle de tels mécanismes, faisant appel à des structures de types extrêmement riches, c'est donc vers les modèles typés existants de la polysémie systématique que nous allons nous tourner à présent, afin de voir l'élaboration formelle précise des mécanismes sémantiques visant à rendre compte de la complexité des termes présentant plusieurs "facettes sémantiques", de la coercion, ainsi que des phénomènes particuliers de métonymie impliquant des relations parties/tout. Ce que nous avions jusqu'ici qualifié, de façon unifiée, de "polysémie par métonymie", sera ainsi subdivisé et précisé en fonction des mécanismes particuliers impliqués (la notion de métonymie étant, à partir

de maintenant réservée au cas particulier de la "métonymie parties/tout" [1].)

Partant, le présent chapitre vise en premier lieu à poser les principes de deux modèles typés concurrents, *i.e.* le *Generative Lexicon* (GL) de Pustejovsky et la *Type Composition Logic* (TCL) de Asher, mais partageant néanmoins le même objectif : formuler un système de règles pour la composition lexicale qui soit à la fois compositionnel et qui rende justice au polymorphisme du langage dont atteste la polysémie systématique. L'enjeu de ces deux modèles est alors de fournir les moyens de repenser les mécanismes de composition, et partant, de proposer une alternative à la conception atomiste du lexique inhérente à la vision traditionnelle de la compositionnalité.

Comme nous allons le voir dans ce qui suit, la stratégie générale de GL consiste, très schématiquement, à enrichir la structure lexicale, tout en ajoutant aux mécanismes traditionnels de composition des mécanismes d'extraction des informations contenues dans un lexique à présent pensé comme riche et fondamentalement structuré. Dans une veine nettement plus dynamique, Asher propose quant à lui, non pas d'enrichir le lexique d'un certain nombre de paramètres supplémentaires, mais de permettre aux mécanismes de composition d'introduire le matériel sémantique nécessaire à la prise en charge des phénomènes de polysémie systématique. Il n'est donc plus question d'extraire des informations déjà présentes, bien que en profondeur, ou de façon silencieuse, dans le lexique, mais de définir des mécanismes qui, en contexte et lorsque nécessaire, permettent l'introduction de nouveaux éléments déterminés en fonction des éléments déjà présents.

Après avoir passé en revue les principes fondamentaux de chacun de ces deux cadres sémantiques, et présenté la façon selon laquelle chacun propose de prendre en charge les phénomènes de polysémie systématique ainsi que

1. Contrairement à [Kleiber(1999)] qui maintient le rôle central de la notion de métonymie dans l'analyse de tous les phénomènes de polysémie systématique, la coercion en venant par exemple à être traitée comme une forme d'intégration métonymique analogue à la métonymie parties/tout, où contrairement à [Nunberg(1997)] qui incluait dans la notion de métonymie des transferts aussi contextuels que ceux impliquant un client et un plat commandé au restaurant, nous emploierons dorénavant la notion de métonymie dans une acception nettement plus restreinte impliquant exclusivement des relations parties/tout.

les difficultés soulevées par GL et TCL respectivement, nous conclurons en discutant les arguments avancés par Fodor et Lepore en faveur d'un retour à une analyse atomiste de la polysémie. Bien que leur critique porte directement sur GL, nous verrons qu'il s'agit pour eux de remettre en question la légitimité même de toute tentative de sortir du paradigme atomiste dominant au détour de la polysémie systématique, les données mobilisées pour rendre compte de tels phénomènes étant considérées par les auteurs comme ontologiques, et donc débordant du champ de la sémantique à proprement parler.

3.1 Generative Lexicon (GL)

Comme toute approche componentialiste (molécullariste) du lexique, le *Lexique Generatif* de Pustejovsky est fondé sur la thèse selon laquelle le contenu lexical aurait non seulement un rôle référentiel permettant aux entrées du lexique d'épingler des entités dans le monde, mais renfermerait également un certain nombre d'informations inférentielles. Ainsi, intuitivement, il s'agirait d'affirmer que la compréhension de mots comme *table* ou *dormir* n'implique pas uniquement des mécanismes de référence déterminant l'extension de chaque terme, mais également des mécanismes inférentiels, la compréhension de ces termes impliquant par exemple le fait de savoir que les tables sont des objets physiques inanimés, que dormir est un processus qui implique que l'entité qui dort soit animée [2], et partant, que les objets inanimés comme les tables ne peuvent pas dormir.

A la différence, cependant, des approches componentialistes procédant à la décomposition des unités lexicales en primitifs sémantiques, Pustejovsky insiste quant à lui sur la nécessité de procéder à une décomposition lexicale "en termes de formes (ou de patrons [*templates*]) structurées plutôt qu'en un ensemble de traits" ([Pustejovsky(1995)] : 58). En effet, toute décomposition en termes de traits sémantiques primitifs se heurterait inévitablement à la difficulté d'établir une liste exhaustive de traits simples. Partant, toute théorie

2. Là encore nous écartons évidemment l'interprétation métaphorique du verbe *dormir*.

du lexique procédant à une telle décomposition semblerait, *in fine*, se confronter aux mêmes difficultés que les théories énumérativistes ou "fixistes" de la polysémie que nous avions évoquées au chapitre 1 (*cf.* section 1.2.2) [3].

Telle que nous comprenons la démarche de Pustejovsky, il s'agit, afin de contourner ce problème, d'établir les schémas d'inférence associés à de vastes classes d'unités lexicales, et non de dresser le tableau des inférences particulières associées à chaque entrée. Intuitivement, l'enjeu n'est pas tant de spécifier, pour un mot comme *table*, que les objets désignés sont des meubles, de surface plane, qui servent à poser des choses, *etc.*, mais que, comme une vaste classe d'artefacts, il s'agit d'objets créés, en vue d'un usage, à partir de certains constituants et selon une certaine forme. C'est alors sur de tels schémas d'inférence, *i.e.* sur la *structure sémantique*, et non sur le contenu inférentiel particulier de chaque item, que sont définis les mécanismes de composition.

Le *Lexique Génératif* développé par [Pustejovsky(1995)] est alors structuré en deux composantes bien distinctes et d'égale importance dans l'analyse de la polysémie : une représentation sur 4 niveaux du contenu lexical, et un ensemble de mécanismes génératifs s'appliquant à cette première afin de générer le sens attendu en contexte.

3.1.1 Les 4 niveaux du contenu lexical

GL associe à toute entrée du lexique un contenu structuré sur quatre niveaux :

3. Nous avions noté au chapitre précédant (section 2.7.1) que, dans [Katz & Fodor(1963)], les auteurs avaient défendu une notion de bonne formation sémantique analogue à la notion Pustejovskienne de sémanticalité, nécessitant que l'on procède à une décomposition des unités lexicales, afin de mettre à jour les liens conceptuels à l'origine de nos jugements de bonne ou mauvaise formation sémantique. Contrairement à ce que propose ici Pustejovsky, Katz et Fodor procédaient alors à une décomposition en termes de traits sémantiques, qualifiés dans l'article en question de "marqueurs sémantiques". Or, la difficulté de parvenir à une énumération exhaustive des marqueurs nécessaires à l'analyse sémantique, et que tente de contourner Pustejovsky, avait précisément été à l'origine de l'abandon de cette théorie, en particulier par l'un de ses initiateurs : Fodor.

- **Une structure argumentale** qui spécifie le nombre et le type d'arguments logiques qu'implique l'item lexical ;
- **Une structure événementielle** qui spécifie le type d'événements associés à un mot ou syntagme (état, processus ou transition) ;
- **Une structure de qualia** qui représente les propriétés ou événements typiques associés à un mot ;
- **Une structure d'héritage** qui spécifie les relations sémantiques de hiérarchie entre mots ou syntagmes (hyponymie, hyperonymie, *etc.*).

Pour rendre la chose plus concrète, et afin de voir comment se lient ces différents niveaux du contenu, considérons le cas du nom commun *livre*. Suivant *GL*, le contenu de *livre* devrait entre autres spécifier ce à quoi servent les livres, à savoir, à être lus. On retrouvera ainsi spécifié, au niveau de la structure événementielle de *livre*, un événement de type processus (e^P), *i.e.* de lecture. La structure de qualia livrera alors la nature de cet événement en le liant à d'autres arguments via le prédicat `lire`($e^P,\ x,\ y$), spécifiant que la lecture est une relation entre un événement de lecture (e^P), un livre (x) et un individu (y). Ce sera alors à la structure argumentale d'associer à chacun de ces arguments le type qui lui convient. Plus généralement, le lien entre la structure argumentale et la structure événementielle, représenté au niveau de la structure de qualia, peut être pensé schématiquement comme suit :

$$[\textit{ARGSTR} = \textit{ARG}_1,\ \textit{ARG}_2,\ \ldots,\ \textit{ARG}_n]$$

$$[\textit{EVENTSTR} = \textit{EVENT}_1,\ \textit{EVENT}_2,\ \ldots,\ \textit{EVENT}_m]$$

Les variables d'arguments et d'événements figureront alors en tant que paramètres directs des prédicats inclus dans la structure de qualia :

$$[\textit{QUALIA} = [\ldots[Q_i = \textit{PRED}(\textit{EVENT}_j,\ \textit{ARG}_k)]\ \ldots]$$

Structure de qualia

D'avis général, la pierre angulaire de *GL*, et la contribution la plus originale de Pustejovsky dans l'analyse de la polysémie, est l'introduction de la structure de qualia dans l'analyse lexicale. Les qualia portent en effet la part la plus importante du poids explicatif, reposant sur l'idée que la

sémantique du langage naturel, et en particulier la sémantique lexicale, devrait fondamentalement refléter des principes d'organisation conceptuelle non-linguistiques. Comment ce principe sémantique général s'articule-t-il alors avec la théorie Aristotélicienne que Pustejovsky nous propose sous une version "sémanticalisée" ? La réponse semble grosso modo suivre le raisonnement suivant : s'inspirant de l'interprétation de [Moravcsik(1974), Moravcsik(1995)] de l'ontologie d'Aristote, Pustejovsky considère les quatre causes Aristotéliciennes comme des principes explicatifs rendant compte de l'intelligibilité de la réalité. Ajoutant à cela l'hypothèse selon laquelle de tels principes d'organisation conceptuelle du monde se reflètent au niveau lexical, *i.e.* expliquent l'organisation sémantique du lexique, Pustejovsky identifie dès lors définition nominale et définition réelle, deux niveaux de définition qu'Aristote lui-même distinguait pourtant clairement.

> La notion Aristotélicienne de modes d'explication [...] peut être considérée comme un système de compréhension constitutive et d'inférences. Ces quatre facteurs guident notre compréhension fondamentale de tout objet ou relation dans le monde. *Ils contribuent qui plus est (ou, de fait, déterminent) notre capacité à nommer un objet*
>
> ([Pustejovsky(1995)] : 85, nous soulignons)

Partant, outre le rôle référentiel du lexique, *GL* introduit dans l'analyse sémantique des unités lexicales des informations touchant à la structure des objets désignés ainsi qu'aux événements qui leurs sont, "par nature", typiquement associés, informations que Pustejovky regroupe sous 4 grandes catégories qu'il puise dans la notion Aristotélicienne de cause.

- **Rôle constitutif :** spécifie la relation entre l'objet et ses parties, ses constituants (poids, matière, parties et éléments constitutifs) ;
- **Rôle formel :** spécifie ce qui distingue l'objet dans un contexte plus large (orientation, forme, position) ;
- **Rôle agentif :** spécifie ce qui est à l'origine de l'objet (créateur, artefact, espèce naturelle).

– **Rôle télique :** marque le but et la fonction de l'objet (fonction ou objectif qui spécifie certaines activités, finalités qu'a en vue un agent en effectuant une action ;

Cette structuration en quatre facteurs sémantiques est en effet au plus proche de la définition Aristotélicienne des causes

> En un sens, la cause, c'est ce dont une chose est faite et qui y demeure immanent [...]. En un autre sens, c'est la forme et le modèle, c'est-à-dire la définition de la quiddité et ses genres [...]. En un autre sens, c'est ce dont vient le premier commencement du changement et du repos [...], l'agent est cause de ce qui est fait, ce qui produit le changement de ce qui est changé. En dernier lieu, c'est la fin ; c'est-à-dire la cause finale (*Pysique II* 194b23-195a3 et *Métaphysique* Δ 2, 1013a25-1013b4)

Représentation semi-formelle de la structure lexicale

Afin de représenter, de la façon la plus parlante, les informations susmentionnées censées figurer au niveau de la forme logique de chaque item, Pustejovsky introduit une notation semi-formelle, représentant schématiquement la structure associée par GL à toutes les entrées du lexique :

$$\left[\begin{array}{l} \alpha \\ ARGSTR = \left[\ ARG1 = x_1 \ldots\ \right] \\ \\ EVENTSTR = \left[\ E1 = e_1 \ldots\ \right] \\ \\ QUALIA = \left[\begin{array}{l} CONSTIT = \textbf{ce dont } x \textbf{ est constitué} \\ FORMEL = \textbf{ce qu'est } x \\ AGENTIF = \textbf{comment } x \textbf{ est venu à l'être} \\ TELIQE = \textbf{la fonction de } x \end{array}\right] \end{array}\right]$$

Toutes les entrées du lexique sont donc pensées, dans GL, comme présentant une telle structure, sachant, cependant, que certains de ces paramètres peuvent être de valeur indéterminée, comme c'est par exemple le

cas s'agissant des noms d'espèces naturelles, cencées ne pas spécifier de valeur pour le rôle télique. Par ailleurs, outre le fait que l'ensemble de ces paramètres ne reçoivent pas toujours de valeur déterminée, et pour des raisons de simplicité et de clarté de l'exposé, Pustejovsky lui-même omet bien souvent certaines parties de la structure lexicale, lorsqu'elles n'interviennent pas directement dans l'argument qu'il s'agit de mettre en avant. Pour toutes ces raisons, et sans entrer en contradiction avec la présentation schématique de la structure lexicale que nous venons de donner, nous adopterons une présentation parcellaire des contenus lexicaux dans la suite de cet exposé.

3.1.2 Mécanismes d'exploitation des rôles de qualia

Pustejovsky distingue trois types de mécanismes génératifs rendant compte de la façon selon laquelle sont compositionnellement exploitées les informations que renferme la structure de qualia : la co-composition, la coercion ainsi que le liage sélectif.

Co-composition

Intuitivement la co-composition se présente comme un mécanisme permettant de rendre compte du fait que la signification de certains termes fonctionnels semble être co-spécifiée ou complétée par la signification de leurs arguments. Prenons l'exemple de l'adjectif *bon* (*cf.* [Pustejovsky(1995)] : 125) et comparons les deux expressions

1. (a) c'est un bon couteau
   (b) c'est un bon matelas

Lorsque *bon* s'applique à *couteau* il est interprété comme voulant dire "qui coupe bien", alors que, lorsqu'appliqué à *matelas* il signifie "bon pour dormir". Selon Pustejovsky, cela indique que le complément complète ou co-détermine la signification de l'adjectif, celui-ci sélectionnant l'un des rôles de qualia, de façon analogue à la coercion sur laquelle nous allons revenir dans un instant. En somme, la différence entre 1a. et 1b. s'expliquerait par le fait que l'adjectif sélectionne, dans ces cas, le rôle télique de son argument. Or,

sachant que les couteau sont faits pour couper et que les matelas sont faits pour dormir, l'adjectif *bon* aura une signification différente selon l'événement ainsi associé à son argument.

Coercion de type

Sous sa forme la plus générale, la coercion de type désigne une opération de changement de type imposée par une fonction à son argument.

> **Définition**
>
> La coercion de type est une opération sémantique par laquelle le type d'un argument est modifié et adapté au type qu'attend la fonction qui s'y applique, là où résulterait autrement une malformation sémantique, *i.e.* une erreur de type.

Ce genre de mécanisme est alors typiquement invoqué lorsqu'un verbe qui attend un syntagme verbal en complément, *i.e.* un terme dénotant un événement, est néanmoins directement composé avec un syntagme nominal, comme le permettent les verbes *apprécier, commencer, finir, etc.*
- *Exemples :*

2. (a) Marie a commencé une nouvelle
   (b) Marie a commencé à lire/écrire une nouvelle
3. (a) Marie a fini son livre
   (b) Marie a fini de lire/écrire son livre
4. (a) Marie a apprécié ce livre
   (b) Marie a apprécié lire/(?)écrire ce livre

Il est en effet admis que les verbes aspectuels comme *commencer* et *finir*, ou encore le verbe *apprécier*, attendent un argument de type *événement*, qui leur est fourni par le complément d'objet direct dans le cas de constructions de la forme $Verbe + Infinitif$ (b.). Ces mêmes verbes sont néanmoins couramment employés dans des constructions de la forme $Verbe + SN$, comme c'est le cas dans les exemples (a.). Qui plus est, les deux constructions sont naturellement interprétées, par tout locuteur compétent, comme étant équivalentes malgré leurs structures grammaticales différentes. Afin de rendre

compte de tels phénomènes, Pustejovsky fait l'hypothèse suivante : lorsque nécessaire, le verbe *coerce* son argument de sorte qu'il revête le type attendu.

Voici comment GL propose de dériver la lecture attendue en 2a. à partir de la structure lexicale, et en particulier de la structure de qualia, de *nouvelle* (les autres exemples sont tous analysés de manière analogue) :

Structure de qualia de *nouvelle* [4]

$$\begin{bmatrix} Nouvelle(x) & \\ QUALIA = & \begin{bmatrix} CONSTIT = narratif(x) \\ FORMEL = livre(x) \\ TELIQUE = lire(e,y,x) \\ AGENTIF = écrire(e,z,x), artefact(x) \end{bmatrix} \end{bmatrix}$$

Sachant que le verbe aspectuel *commencer* attend un argument de type événement, et plus précisément un processus (e^P), l'opération de coercion en jeu dans 2a. consiste simplement à rechercher et extraire les événements de type processus présents dans la structure de qualia du SN. Le terme *nouvelle*, dont la forme logique est à peu près :

$$\lambda x[nouvelle(x) \wedge (Constitutif(x) = narratif(x)) \wedge (Formel(x) = livre(x)) \wedge (Télique(x) = \lambda y, e^P[lire(e^P, y, x)]) \wedge (Agentif(x) = \lambda z, e^P[écrire(e^P, z, x)])]$$

est ainsi modifié, coercé, de sorte à présenter en surface les événements de type processus présents en profondeur comme arguments respectifs du rôle télique et agentif. Pour ce faire, Pustejovsky introduit les fonctions Q_C, Q_F, Q_T, et Q_A, fonctions de coercion qui prennent comme argument un nom et renvoient respectivement la valeur du rôle constitutif, formel, télique ou agen-

4. A proprement parler, l'argument du terme *Nouvelle* devrait se voir associer le même type que l'argument du terme *Livre*, c'est à dire, comme nous le verrons dans un instant, devrait se voir associer un type pointé. Or, n'ayant pas encore introduit la notion de type pointé, et sachant que notre intérêt porte pour le moment exclusivement sur le mécanisme de la coercion, nous ne mentionnons pas ici le type spécifique de l'argument, et ne considérons que la structure de qualia associée. Par ailleurs, nous reportons ici les rôles de qualia tels que décrits par [Pustejovsky(1995)] et ne discuterons pas pour le moment de l'adéquation des prédicats choisis pour décrire les rôles associés à *Nouvelle*.

tif correspondant. Le terme *nouvelle* peut donc être coercé de deux façons, afin de présenter en surface un argument de type événement :

$$Q_T(\text{nouvelle}) = \lambda e^P, y, x[lire(e^P, y, x)]$$
$$Q_A(\text{nouvelle}) = \lambda e^P, z, x[écrire(e^P, z, x)]$$

Liage sélectif

Bien que Pustejovsky lui-même distingue le mécanisme de la coercion de celui du liage sélectif, ce dernier est extrêmement proche du premier, du moins suivant la définition précédente très générale de la coercion. En effet, il est possible de considérer le liage sélectif comme une opération de coercion de certains modificateurs adjectivaux sur le complément qu'ils modifient. Ainsi les modificateurs adjectivaux comme *rapide, long, bon*, *etc.* qui s'appliquent normalement à des événements, peuvent néanmoins s'appliquer à des noms d'objets physiques, liant alors sélectivement les événements associés au niveau de la structure de qualia. De façon analogue au mécanisme de coercion que nous venons de voir, le liage sélectif à l'œuvre dans

5. une dactylo rapide (qui dactylographie rapidement)
6. un long film (dont la durée de projection est longue)
7. un bon couteau (qui coupe bien)

opère ainsi sur les rôles de la structure de qualia qui présentent le type adéquat, *i.e.* événementiel. Si l'on considère ainsi que le rôle d'une dactylo est de dactylographier, que la finalité d'un film est d'être projeté et que les couteaux servent à couper, les modificateurs adjectivaux considérés peuvent être simplement analysés comme liant le rôle télique associé à leur complément.

Métonymie

La métonymie, au sens restreint où un nom est employé pour désigner une partie propre de l'objet dénoté [5], et telle que traditionnellement abordée dans le cadre de l'étude de la polysémie systématique (*cf.* [Kleiber(1990)]),

5. Rappelons ici une dernière fois que c'est dans cette acception restreinte que nous emploierons le terme *métonymie* dans la suite de ce travail.

n'est pas directement traitée par Pustejovsky. Il semble cependant naturel de supposer que son analyse dans le cadre du *Lexique Génératif* aurait, si elle avait été explicitée, probablement suivi l'analyse de la coercion et du liage sélectif, sélectionnant le rôle de qualia approprié.

- *Exemples :*

8. (a) Le couteau (la lame) est aiguisé
   (b) Le livre (les coins) est abîmé
   (c) Marie a mangé la pomme (la chair)

De fait, au regard de la définition du rôle constitutif dans GL, les parties propres de l'objet dénoté par un SN semblent devoir être spécifiées par le rôle constitutif de la structure de qualia associée au syntagme. Tout prédicat liant les parties de la dénotation de son complément devrait donc vraisemblablement être interprété comme opérant une coercion standard de la forme $SN \Rightarrow Q_C(SN)$.

3.1.3 Types complexes

Outre la mise en place de la structure de qualia et la définition de mécanismes génératifs permettant d'exploiter les informations renfermées par celle-ci, l'autre aspect innovant de GL réside dans l'introduction de types complexes, désignés comme des *types pointés*, dans la structure de types. A la différence des types fonctionnels, les types pointés ne sont pas des types d'ordre supérieur, parce qu'ils spécifient des catégories d'individus et non des propriétés. Cependant, ils résultent de la combinaison, d'une certaine forme de couplage, de types simples, et en ce sens sont orthogonaux à la hiérarchie des types simples. De tels types sont alors mobilisés pour rendre compte de la polysémie de termes comme *dîner, livre, journal*, dont témoignent les exemples suivants :

9. (a) Le dîner a été délicieux (nourriture)
   (b) Le dîner a duré trop longtemps (événement)

10. (a) Marie a trouvé le livre inintéressant (contenu informationnel)
    (b) Marie a déchiré le livre (objet physique)
11. (a) Marie n'est pas allée à l'école aujourd'hui (bâtiment)
    (b) Marie est partie en excursion avec l'école (individus)

Le traitement de ces exemples dans le cadre de GL se place en effet dans la continuité directe des travaux de D.A. Cruse sur la notion de "facette sémantique" (*cf.* [Cruse(1986)]). Pustejovsky constate ainsi que les deux aspects mis en lumière dans chaque exemple ((a) *vs.* (b)) renvoient respectivement à des types simples disjoints et cependant systématiquement liés. Dans ce qui suit nous montrerons, en nous concentrant sur l'exemple du terme *livre*, comment s'insèrent les types pointés dans la structure de qualia, ainsi que les mécanismes qui permettent à des prédicats de lier tantôt l'un, tantôt l'autre, et tantôt les deux types simples constitutifs du type complexe. Ce faisant, nous réintroduirons dans la représentation lexicale le niveau de la structure d'arguments, que nous nous étions jusqu'ici passés de mentionner, celle-ci permettant de spécifier le type des arguments.

Analyse de la structure lexicale du terme *livre*

Comme l'indiquent les exemples 10a. et 10b. ainsi que la possibilité de co-prédications comme :

12. Marie a trouvé le livre inintéressant et l'a déchiré

le terme *livre* désigne, en un sens, *à la fois* un objet physique et un contenu informationnel. A l'évidence, ce *à la fois* ne saurait alors être interprété comme une conjonction, l'intersection entre le domaine des objets physiques et le domaine des objets abstraits, et donc des contenus informationnels, étant vide. En quelque sorte les livres ne peuvent être adéquatement pensés que sur le mode d'un couplage entre un élément physique d'une part, et un élément informationnel d'autre part, ce qui, à la manière des couples d'éléments, se traduit formellement en termes de produit cartésien[6], représenté dans le

6. Aucune mention n'est faite par Pustejovsky d'un éventuel ordre défini sur les constituants d'un tel produit. Nous supposons donc que $\alpha \cdot \beta = \beta \cdot \alpha$

cas présent par $OBJ_PHYS \cdot INFO$ (abréviation du produit cartésien des types simples *OBJET_PHYSIQUE* et *CONTENU_INFORMATIONNEL*).

Parallèlement à l'introduction de ces nouveaux types complexes, Pustejovsky introduit un nouveau constructeur de types (*lexical conceptual paradigm : lcp* en abrégé), permettant de construire un type pointé à partir de types primitifs, et défini comme suit :

13. $$\frac{\alpha : \sigma_1 \quad \alpha : \sigma_2}{lcp(\alpha) : \sigma_1 \cdot \sigma_2}$$

Les deux types simples ainsi combinés se comportent alors de façon analogue au produit cartésien, pouvant être "extraits" du type complexe à l'aide des deux projections canoniques Σ_1 et Σ_2, de sorte à être séparément liés par des prédicats.

14. $\Sigma_1[\sigma_1 \cdot \sigma_2] : \sigma_1$
15. $\Sigma_2[\sigma_1 \cdot \sigma_2] : \sigma_2$

Comment s'intègrent alors de tels types dans le cadre de la structure de qualia ? Voici la matrice représentant la structure lexicale du terme *livre* :

$$\left[\begin{array}{ll} \textbf{livre} & \\ ARGSTR = & \left[\begin{array}{l} ARG1 = y : INFO \\ ARG2 = x : OBJ_PHYS \end{array}\right] \\ QUALIA = & \left[\begin{array}{l} FORMEL = contient(x, y) \\ TELIQUE = lire(e, w, x \cdot y) \\ AGENTIF = écrire(e', v, x \cdot y) \end{array}\right] \end{array}\right]$$

Ce qui correspond au lambda-terme typé suivant :

$$\lambda x \cdot y[livre(x : OBJ_PHYS \cdot y : INFO) \wedge contient(x, y) \wedge \lambda e \lambda w[lire(e, w, x \cdot y)] \wedge \lambda e' \lambda v[écrire(e', v, x \cdot y)]]$$

Un tel enrichissement de la structure de types permet alors de rendre compte du fait que certains prédicats lient sélectivement l'un des deux composants du type complexe, s'appliquant à l'une des projections canoniques, et que certains prédicats s'appliquent au contraire au terme en tant qu'il

dénote précisément un objet complexe. Comme le souligne Pustejovsky, quelqu'un peut aimer un livre en tant que livre, *i.e.* en tant qu'entité complexe constituée d'un support et d'un contenu. Cette entité n'est alors pas une simple paire de deux éléments, comme pourrait le laisser penser le rapprochement entre types pointés et produits cartésiens. L'entité complexe constituée par le constructeur *lcp* est en effet fondamentalement relationnelle selon Pustejovsky, les types pointés renfermant la composante relationnelle qui lie les deux types simples et qui s'exprime au niveau du rôle formel de la structure de qualia. Intuitivement, le type pointé $OBJ_PHYS \bullet INFO$ associé au terme *livre* n'est pas la simple paire d'un support physique d'imprimerie et d'un contenu informationnel, mais renferme également la relation qui structure une telle composition, *i.e.* la relation d'inclusion que l'on retrouve dans le rôle formel de la structure de qualia de *livre*.

3.2 Limites de GL

Le *Lexique Génératif* a largement été étudié depuis ses premiers développements dans les années '90, mais également critiqué aussi bien du point de vue de l'adéquation conceptuelle du cadre de GL que du point de vue de l'adéquation formelle des outils développés. Pour notre par, nous ne mentionnerons ici que les principales difficultés conceptuelles auxquelles semble se heurter l'analyse de Pustejovsky, notre démarche étant avant tout une démarche critique conceptuelle, s'appuyant certes sur les modèles linguistiques existants, mais qui n'est pas, à proprement parler, centrée sur des questions de modélisation. Nous visons en effet, à travers l'étude des phénomènes linguistiques de polysémie systématique, à clarifier conceptuellement le rapport entre les mots et les choses et la façon dont le comportement des mots peut éclairer, et être éclairé en retour, par l'étude proprement ontologique du monde. Mais laissons pour le moment les questions d'ontologie, auxquelles nous consacrons la seconde partie de ce travail, et commençons par dégager les principales critiques qui peuvent être adressées à GL au regard des données linguistiques.

3.2.1 Des contraintes trop rigides

La démarche de Pustejovsky repose sur le postulat fondamental selon lequel il serait possible d'adopter une théorie componentielle du contenu lexical, sans pour autant adopter une approche énumérative des différents traits sémantiques. Pour rendre cela possible, il est crucial de parvenir à formuler des règles de génération contextuelle des significations lexicales attestées par les exemples étudiés et qui opèrent sur une structure primitive simple. En ceci, la structure de qualia joue, comme nous l'avons vu, un rôle central : elle fournit les éléments structurels sur lesquels opèrent les mécanismes génératifs.

Néanmoins, telle que définie par Pustejovsky, elle apparaît bien trop contraignante et cette trop grande rigidité a pour effet : i) de sur-générer des effets polysémiques, l'application des mécanismes génératifs générant, dans certains cas, des lectures prédites par le modèle mais totalement contre-intuitives ; ii) de sous-générer des effets polysémiques, certaines lectures auxquelles on s'attendrait ne pouvant être déduites du modèle ;

Problèmes de sur-génération

Il n'est pas difficile de construire des exemples d'énoncés de la forme $Verbe\ Aspectuel + SN$, remplissant donc les conditions de la coercion, mais pour lesquels la sélection du rôle télique ou agentif du complément, bien qu'ils soient parfaitement définis, n'est pas heureuse. Il n'est en effet pas difficile d'imaginer des exemples de noms d'objets ayant un usage typique (*i.e.* des artefacts) et résultant d'un processus de fabrication parfaitement déterminé, mais pour lesquels les coercions événementielles sélectionnant le rôle télique et/ou agentif du nom sont dissonantes, contre-intuitives.

Exemple :

16. ? Marie a commencé le couteau
17. ? Marie a apprécié la porte

    etc.

De façon générale, les artefacts ayant *par définition* une fonction, étant

destinés à un usage, et étant le résultat d'un processus de fabrication humaine, tous les noms d'artefacts devraient pouvoir figurer comme arguments de verbes comme *commencer*, *finir*, ou *apprécier*, déclenchant l'application de mécanismes de coercion sélectionnant leur rôle télique et/ou agentif. Ainsi, si les portes sont faites pour être traversées (toute autre glose de leur fonction fait également l'affaire), et les couteaux fabriqués pour couper, pourquoi des énoncés tels que *Marie a apprécié la porte*, ou *Marie a commencé le couteau* semblent-ils si étranges ?

Ce même constat est également partagé par [Asher(2010)] au sujet de la coercion, ainsi que par [Fodor & LePore(1998)] dans leur discussion de la co-composition. En effet, la co-composition implique la possibilité pour un argument de contribuer l'un des rôles de sa structure de qualia à la détermination de la signification de la fonction qui s'y applique. A ce sujet, Fodor et Lepore soulignent que l'analyse de Pustejovsky de la différence entre *bake a cake*, qui renvoie à un acte de création du gâteau par la cuisson, et *bake a potato*, qui dénote un acte non créatif de réchauffement, repose entièrement sur le fait que les gâteaux sont des artefacts créés par un événement de cuisson, ce qui figure dans la structure de qualia de *cake*, contrairement aux pommes de terre qui sont de type *espèce naturelle*. Or, selon les auteurs, les termes *voiture* ou *couteau* sont tout autant des artefacts créés par l'hommes, cela ne suffisant pourtant pas à induire une lecture créative du verbe *bake* dans *bake a car/knife*.

Problèmes de sous-génération

A l'inverse, il est tout aussi facile de construire des exemples dans lesquels le prédicat agit coercivement sur son argument, générant des interprétations qui ne peuvent être déduites de la structure de qualia de l'argument. Ainsi, dans certains cas, les lectures coercitives dépassent en nombre les seules lectures prédites par GL au regard du rôle agentif et télique de l'argument.
Exemple :

18. J'ai commencé le livre

venant de la bouche d'un imprimeur sur les lieux de son travail, peut vouloir dire qu'il a commencé à imprimer ou à relier le livre comme le souligne

[Recanati(1997)]. Dans ce cas, il y a bien coercion puisque le prédicat ne porte pas sur l'objet physique dénoté par le SN *le livre* mais bien sur un événement associé à l'objet. Néanmoins, l'événement consistant à relier ou imprimer un livre n'est pas un argument de la structure de qualia. Le contexte plus général que le seul contexte prédicatif peut ainsi interférer dans la génération des significations lexicales, allant bien au delà des seules informations contenues dans la structure de qualia, engendrant des significations contextuelles plus ou moins stables, conventionnelles ou lexicalisées.

On pourrait bien sûr accommoder la structure de qualia et compléter les descriptions données plus haut de sorte à rendre compte de certains des contre-exemples mentionnés. On pourrait par exemple envisager que les événements de reliure et d'impression fassent partie du rôle agentif associé aux livres, faisant partie, avec l'écriture, des processus de création des livres (création du contenu mais aussi du support). Néanmoins tous les contre-exemples ne peuvent être accommodés de cette façon. A trop vouloir inclure d'informations dans la structure de qualia on risque (i) de mettre à mal la contrainte de finitude et de non-énumération qui en est à l'origine, (ii) de vider la structure de qualia de son fondement conceptuel.

Dans le même sens, il est difficile d'expliquer, à moins de dénaturer complètement l'intuition première à l'origine de la structure de qualia, comment des termes dénotant des objets naturels, sans fonction ou finalité déterminées, ni produits par l'action d'un agent, peuvent néanmoins se prêter à des coercions événementielles. On peut ainsi qualifier un bâton en bois ou une pierre de pratiques, dans la mesure où ils peuvent par exemple servir respectivement de cane et de presse-papier. Ainsi un bâton en bois peut être *pratique pour s'appuyer* et une pierre peut être *pratique pour maintenir des feuilles en place*, au même titre qu'un couteau peut être *pratique pour couper*. Pourtant, si l'exemple du couteau peut être analysé coercivement en faisant appel au rôle télique des couteaux, cette option ne semble pas disponible dans le cas du bâton et de la pierre qui, en tant qu'entités naturelles, n'ont pas de fonction propre. Asher fait d'ailleurs un constat analogue prenant appui sur l'effet coercitif de verbes comme *apprécier*, soulignant ainsi que : "il semblerait que l'on peut apprécier certaines substances naturelles sans

pour autant les changer en artefacts ; les alpinistes peuvent apprécier une falaise ; beaucoup de personnes peuvent apprécier les montagnes ou la mer, la plage, la forêt, la brousse, les grands espaces, et ainsi de suite. Néanmoins il semblerait que ces objets ne soient pas des artefacts." ([Asher(2010)] : 74)

Dans des cas comme *l'alpiniste a apprécié cette falaise*, Asher attire qui plus est notre attention sur le fait que le sujet, et non seulement le complément, co-spécifie l'événement pertinent, *i.e.* l'escalade, ce dont Pustejovsky propose de rendre compte en invoquant l'intervention de mécanismes de co-composition en même temps que de coercion. Cependant, là encore, une telle parade ne peut faire l'affaire que dans un nombre limité de cas. En effet, comparons ce premier énoncé avec *Jean a apprécié cette falaise*. Si le contexte plus large rend saillant le fait que Jean est un alpiniste alors on en inférera également qu'il a apprécié escalader la falaise. Néanmoins, si l'on pouvait dans le premier cas argumenter que l'événement d'escalade était en un sens compris dans la signification lexicale de *alpiniste*, il semble peut probable que des mécanismes de co-composition soient de quelque secours que ce soit dans le cas d'un nom propre comme *Jean*. Les informations contextuelles ne peuvent alors être raisonnablement écartées dans un tel cas.

Conclusion

La théorie du Generative Lexicon s'érige contre l'énumération des significations, contre le "fixisme". Mais il fait défaut à ses ambitions. Il semble ainsi n'être, *in fine*, comme le souligne [Recanati(1997)], qu'une forme plus élaborée et camouflée de fixisme. À l'origine de ce fixisme involontaire :

- *GL* semble négliger le fait indéniable que les objets sont souvent associés à des événements ou propriétés qui n'ont ni de caractère télique ni agentif. Typiquement, les objets de notre environnement quotidien peuvent être employés à tout un tas de fins, qui ne correspondent pas nécessairement à ce à quoi l'objet était initialement destiné. Ces informations peuvent alors être associées à l'objet de façon plus ou moins stable, *i.e.* être plus ou mois dépendantes du contexte.
- Ce qui nous conduit au caractère dynamique et en grande partie contextuellement dépendant des processus par lesquels des propriétés, fonc-

tions, *etc.* sont associées aux objets dénotés par les SN. Cette sensibilité contextuelle est alors à l'origine du caractère fondamentalement défaisable des lectures coercitives (comme nous allons le voir par la suite).

3.2.2 Le problème des anaphores divergentes

L'anaphore face à la coercion et le liage sélectif

La difficulté, formulée initialement par Kleiber, est en somme la suivante : une fois le SN coercé, il semble difficile de rendre compte du fait qu'un pronom puisse anaphoriquement renvoyer à la dénotation initiale, non-coercée, du SN.

19. Paul a commencé un nouveau livre. C'est moi qui le lui ai prêté. [Kleiber(1999)]
20. Paul a commencé un nouveau livre. Il fait 300 pages. [Kleiber(1999)]

Comme nous l'avons vu, le verbe aspectuel *commencer* est censé modifier le SN, le contenu coercé résultant étant soit

$Q_T = \lambda$y,e^P[*lire*(e^P, y, x)]

soit

$Q_A = \lambda$y,e^P[*écrire*(e^P, y, x)]

Or, Kleiber affirme qu'il est dès lors impossible d'éviter un clash sémantique en combinant cela avec des prédicats tels que *prêter* ou *faire 300 pages*, qui lient quant à eux non pas un événement associé au livre, mais le livre lui-même en tant qu'objet physique.

Pustejovsky quant à lui défend que de telles anaphores et coprédications ne présentent pas de réelle difficulté. Tout en restant très informel et allusif, il affirme en effet que le type du syntagme nominal tout entier ne change pas à travers l'application de mécanismes de liaison sélective et de coercion. Face à un énoncé comme

21. John a acheté un long film

Pustejovsky affirme ainsi qu'il n'y a là aucune violation des règles de typage. "Alors que le verbe *acheter* sélectionne un individu comme argument interne, l'adjectif *long* sélectionne un événement. Etant donné que ces types sont tous deux satisfaits, mais à des niveau différents dans la composition, les énoncés sont bien formés" ([Pustejovsky(1995)] : 130, nous soulignons). Face à une telle réponse, force est alors de constater que le postulat de différents "niveaux de composition" non-compétitifs ne peut fournir de réelle solution au problème des anaphores et des coprédications à moins d'être explicité plus en détail. Malheureusement, Pustejovsky n'aborde cette question que très brièvement et superficiellement.

Par ailleurs, Kleiber attire notre attention sur la difficulté, dans certains cas du moins, de lier anaphoriquement les événements introduits par coercion.

22. (a) ? Paul a commencé un nouveau livre. Ca (l'événement de lecture)/elle (la lecture) prendra des jours.
    (b) (?) Paul a commencé un nouveau livre. Cette lecture durera longtemps.
    (c) (?) Paul a commencé un nouveau livre. Cette rédaction durera longtemps.

Cela indique ainsi que, bien que la reprise anaphorique d'un événement introduit par coercion ne soit pas absolument impossible, elle n'est cependant pas systématique, et dépend d'un certain nombre de paramètres, comme le contexte plus large et de la structure ‡la phrase anaphorique. Nous notons ainsi que les exemples 22b. et 22c., où le pronom est suivi d'un terme sortal, sont nettement plus acceptables que 22a., voir tout à fait acceptables (ce que nous marquons par la mise entre parenthèse du point d'interrogation). Dans le même sens, [Asher(2010)] souligne par ailleurs que certaines constructions contrastives semblent permettre le liage anaphorique des événements obtenus par coercion

23. Paul a commencé un nouveau livre. Mais ça ne lui prendra que trois jours. [Asher(2010)]

De même, la spécification d'un contexte plus large que le seul contexte phrastique semble faciliter l'interprétation de telles constructions anaphoriques

24. La semaine dernière Julie a peint sa maison. Elle a commencé avec la cuisine. Ca ne lui a pas pris très longtemps. Puis elle s'est attaquée à la chambre et le salon. Ca a duré une éternité, parce que, dans ces pièces, elle a dû peindre les frises sur les murs. [Asher(2010)]

Ces exemples indiquent clairement une interaction complexe entre contexte discursif, syntaxe et lexique qui est entièrement passée sous silence par Pustejovsky.

Anaphores et types pointés

Des difficultés analogues surviennent également lorsque l'on considère des anaphores liant des termes associés à des types pointés et dont l'un des composants simples a préalablement été sélectionné prédicativement dans l'antécédent de l'anaphore. En effet, GL propose de rendre compte des différentes significations que revêt le terme *livre* dans des constructions comme

25. Paul a déchiré le livre.
26. Paul a lu le livre.

de façon analogue à la coercion ou au liage sélectif en stipulant que le prédicat lie l'une des deux projections canoniques du type complexe $OBJ_PHYS \bullet INFO$. Mais là encore, aucune précision n'est apportée s'agissant de la possibilité de recouvrer ultérieurement le type complexe initial, comme cela devrait être possible pour rendre compte des anaphores ou coprédications comme

27. Paul a lu le livre avant de le déchirer.
28. Ce livre est intéressant mais difficile à transporter.

Une fois le sous-type $INFO$ sélectionné, comment expliquer que le sous-type OBJ_PHYS soit néanmoins toujours disponible, comme semblent le requérir les prédicats *déchirer* et *transporter* ?

3.3 Type Composition Logic (TCL)

Le travail de Asher sur la polysémie systématique prend appui, si l'on peut dire, sur les faiblesses de *GL*. En particulier, le constat de la trop grande rigidité de la structure de qualia et des mécanismes d'exploitation des informations qu'elle renferme, semble suggérer la nécessité d'intégrer des paramètres contextuels plus larges que le seul contexte prédicatif. Il s'agit donc pour Asher de parvenir à formuler des mécanismes de composition à-même d'intégrer de tels paramètres. D'autre part, la difficulté soulevée par les anaphores se présente comme un argument fort contre toute conception de la polysémie systématique en termes de "glissements de signification", que de tels glissements soient conçus comme étant sémantiquement ou pragmatiquement contraints. A moins de maintenir le contenu lexical fixe, comme le préconise Asher, il est en effet difficile de voir comment la signification lexicale pourrait à la fois être modifiée et permettre un liage anaphorique ou coprédicatif de la signification initiale. Ce ne serait donc pas le contenu lexical qui serait ainsi modifié dans le cas de la polysémie systématique, mais les contraintes de composition, en particulier les contraintes de type imposées par les fonctions à leurs arguments, qui seraient modulées dans des cas de polysémie systématique.

Le modèle proposé par Asher [7] s'engage à rendre justice au constat selon lequel le contenu lexical est bien souvent affecté par le contexte discursif plus large dans lequel il s'insère. Ce faisant, il défend une conception dynamique de la prédication, celle-ci pouvant introduire le matériel nécessaire à la composition lorsque celui-ci semble faire défaut. Il n'est donc plus question, comme c'était le cas dans *GL*, de modifier le contenu lexical en postulant des mécanismes de sélection par lesquels le prédicat serait censé "piocher" les informations adéquates dans le contenu lexical de son argument. Les nouvelles informations "injectées" lors de la composition dépendent alors non seulement du contexte local de la prédication, mais peuvent, selon les cas, puiser dans le contexte propositionnel voir discursif plus large.

7. [Asher(2010)], manuscrit à paraître.

3.3.1 Le noyau de TCL : types et règles simples

TCL se présente comme une extension du lambda-calcul typé. TCL associe en effet à chaque mot du langage naturel un lambda-terme représentant sa forme logique, la définition du contexte de typage permettant alors de spécifier le type de chaque variable du lambda-terme, et partant, permettant de spécifier des contraintes sur la composition des formes logiques. Ces contraintes, traditionnellement conçues comme des inférences sur les types, sont alors maintenues, mais augmentées de règles spécifiques aux types complexes introduits pour les besoins de l'analyse de la polysémie systématique (règles de coercion et d'exploitation de types pointés). TCL reprend donc les règles familières du λ-calcul typé, sur lesquelles nous revenons brièvement avant d'aborder la discussion des mécanismes de composition des types spécifiques à l'analyse des phénomènes de polysémie.

Les types

De façon tout à fait standard, TCL postule un stock de types simples à partir desquels sont définis ou construits les types complexes comme les types fonctionnels traditionnels mais aussi les types pointés et les types dépendants sur lesquels nous reviendrons dans un instant. S'agissant ici pour nous d'un simple rappel des définitions et des mécanismes fondamentaux de composition du lambda-calcul, nous ne considérerons que les types simples et fonctionnels, tout en gardant néanmoins à l'esprit que ce noyau de définitions s'applique en réalité aussi bien aux types standards qu'aux types complexes introduits dans TCL (modulo certaines subtilités apportées aux définitions classiques dans lesquelles nous n'entrerons pas ici, *cf.* [Asher(2010)] chap.6).

- **Types simples ou primitifs :**
  Les types simples incluent les types standards e et t dénotant respectivement l'ensemble des entités et l'ensemble des valeurs de vérité, ainsi qu'un ensemble fini de sous-types de e (*e.g.* $\textsc{obj_phys}$, $\textsc{obj_abstr}$, *etc.*).
- **Types fonctionnels :**
  Si σ et τ sont des types, alors $(\sigma \Rightarrow \tau)$ est également un type, *i.e.*

un type fonctionnel de l'ensemble des objets de type σ dans l'ensemble des objets de type τ [8].

L'ensemble des types primitifs, muni de la relation d'ordre partiel notée "$\sqsubseteq$" ($\alpha \sqsubseteq \beta$ se lit α est un sous-type de β), forme alors un treillis sur lequel il est possible de définir la notion de plus grand minorant (*pgm*), noté "$\sqcap$", tel que $\alpha \sqcap \beta = \gamma$ ssi $\gamma \sqsubseteq \alpha$ et $\gamma \sqsubseteq \beta$ et $\forall\delta((\delta \sqsubseteq \alpha \wedge \delta \sqsubseteq \beta) \Rightarrow \delta \sqsubseteq \gamma)$. Partant, dire que deux types α et β sont incompatibles sera représenté en termes de leur $pgm : \alpha \sqcap \beta = \bot$. Ainsi, dire que le type *OBJ_PHYS* est incompatible avec le type *OBJ_ABSTR*, signifie *in fine* qu'ils n'ont aucun sous-type, et donc aucune instantiation, en commun, autrement dit, qu'aucune entité ne peut appartenir simultanément aux deux types, noté $\textit{OBJ_PHYS} \sqcap \textit{OBJET_ABSTR} = \bot$. Cette définition s'étend alors de façon tout à fait classique aux types fonctionnels, sachant que :

– $(\alpha \Rightarrow \beta) \sqcap (\gamma \Rightarrow \delta) = (\alpha \sqcap \gamma) \Rightarrow (\beta \sqcap \delta)$

Les règles générales

Les règles simples de TCL incluent les règles standard d'application et d'abstraction du lambda-calcul, règles définies sur l'ensemble des types, par opposition aux règles introduites pour rendre compte de la polysémie systématique et qui n'opèrent que sur certains types complexes. Soit Δ et C dénotant respectivement l'ensemble des prémisses et le contexte de typage,

Application

$$\frac{\Delta, C \vdash \lambda x.\phi[t] : \beta,\ \Delta, C \vdash \lambda x.\phi : \alpha \Rightarrow \beta,\ \Delta, C \vdash t : \alpha}{\Delta, C \vdash \phi[t/x] : \beta}$$

Abstraction

$$\frac{\Delta, C \vdash x : \alpha,\ \Delta, C \vdash t : \beta}{\Delta, C \vdash \lambda x.t :\ \alpha \Rightarrow \beta}$$

8. Ainsi, les fonctions définies sur le domaine des objets, *i.e.* sur des types simples, sont de type fonctionnel ($\sigma \Rightarrow \tau$). De tels types fonctionnels peuvent alors à leur tour constituer le domaine de fonctions d'ordre supérieur, et ainsi de suite. A noter que nous ne faisons pas ici mention des types complexes, pointés et dépendants, mais que cette définition s'étend de façon immédiate aux fonctions définies sur les types complexes.

A ces règles standards, s'ajoute la règle d'accommodation. De façon générale, cette règle permet d'appliquer à un terme t de type α un terme t' défini comme s'appliquant à des arguments dont le type est un ancêtre de α, *i.e.* $t' : \beta \Rightarrow \gamma$ et $\alpha \sqsubseteq \beta$. Cela permet par exemple d'appliquer un terme comme $\lambda x Rouge(x)$, défini sur les objet physiques, à des termes désignant des artefacts (ou de type artefact), comme des voitures ou des tables, sachant que les artefacts sont une sous-classe des objets physiques.

Etant donné que

- Une fonction définie sur l'intersection de deux types est a forciori définie sur chacun des types : puisque $\alpha \sqcap \beta \sqsubseteq \alpha$, alors tout terme de type $(\alpha \sqcap \beta) \Rightarrow \gamma$ peut être redéfini comme étant de type $\alpha \Rightarrow \gamma$.
- La structure d'héritage des types est telle que tout type hérite de ses ancêtres, ce qui signifie en particulier que un terme de type $\alpha \sqcap \beta$ ($\sqsubseteq \beta$) peut être redéfini comme étant de type β.

La règle d'accommodation des types peut être reformulée plus rigoureusement comme suit :

Accommodation de type

$$\frac{\Delta, C \vdash t[t'],\ \Delta, C \vdash t : \alpha \Rightarrow \gamma,\ \Delta, C \vdash t' : \beta,\ \Delta, C \vdash \alpha \sqcap \beta \neq \bot}{\Delta, C\left[\ \frac{t : (\alpha \sqcap \beta) \Rightarrow \gamma}{t : \alpha \Rightarrow \gamma}\ \right]\left[\ \frac{t' : (\alpha \sqcap \beta)}{t' : \beta}\ \right] \vdash t[t'] : \gamma}$$

3.3.2 Repenser dynamiquement la coercion

Coercion et types dépendants

Comme nous l'avons souligné, l'analyse de la coercion comme processus de sélection d'un "type profond" déjà présent dans la structure lexicale (par exemple, un élément de la composante télique de la structure de qualia) se heurte à des difficultés importantes. Asher nous invite donc à penser la coercion comme un processus productif qui introduirait du matériel nouveau aussi bien au niveau de la structure des types associée à l'expression qui opère la coercion qu'au niveau de sa forme logique.

Qui plus est, nous avons vu précédemment (p. 119) que l'élément de type

EVENT introduit par coercion ne dépendait pas uniquement du complément mais également du sujet des verbes coercitifs comme *apprécier, commencer, etc.*, ainsi que d'éléments puisés dans le contexte discursif plus large. Considérons l'exemple 29. analogue à ceux discutés précédemment :

29. Marie a apprécié le livre.

Le verbe *apprécier* est interprété comme portant sur un événement dont la nature exacte dépend de l'argument, *i.e. le livre*, mais aussi de certaines données contextuelles. A supposer que Marie soit une personne, il est tout à fait probable que Marie ait apprécié la lecture du livre. Mais, comme le souligne Asher, si nous apprenions que Marie est un chat, l'inférence contextuelle la plus probable serait alors que Marie a apprécié faire ses griffes sur le livre. Certes, une telle inférence est de nature pragmatique, et il ne revient donc pas à la sémantique lexicale de *prédire* la lecture *apprécier faire ses griffes sur le livre* à partir des contenus lexicaux de *apprécier le livre*. Mais il revient à la sémantique lexicale de rendre compte de la nature souvent sémantiquement sous-spécifiée des événements obtenus par coercion, qui dépendent alors de données non-seulement lexicales mais également pragmatiques contextuelles. Le type introduit par ce genre de coercion doit donc non seulement être de nature événementielle, mais doit, qui plus est, refléter la dépendance de l'événement à l'égard de ces paramètres, *i.e.* du type du complément, du sujet, mais aussi d'éléments contextuels pouvant dépasser le seul contexte phrastique.

A cette fin, Asher introduit la notion de "type dépendant", *i.e.* des types qui, étant donnés certains paramètres, renvoient un autre type, en l'occurrence événementiel. En ce sens les types dépendants sont donc proches des types fonctionnels, se présentant comme des morphismes de l'ensemble des entités dans l'ensemble des événements impliquant ces entités. Cependant, contrairement aux types fonctionnels, les types dépendants ne correspondent pas à des types d'ordre supérieur. Ils dénotent des entités comme des événements et non des propriétés ou des relations. Il s'agit donc d'une nouvelle catégorie de types complexes qui doit être ajoutée aux types simples et fonctionnels du λ-calcul standard, et qui se définit comme suit :

Définition

Si $\mu_1, ..., \mu_n$ sont des types ou des paramètres et que θ est un type dépendant, $\theta(\mu_1, ..., \mu_n)$ est un type.

Intuitivement, il s'agit de réinterpréter, par exemple, l'événement de lecture inféré de 29. comme étant ce qu'a fait *Marie* avec le *livre* dans le contexte c et qu'elle a apprécié. Soit l'événement $e = \theta(Marie, livre, c) = lire$ tel que $Apprécier(e, Marie, livre)$.

Lorsque tous les paramètres du type dépendant sont spécifiés, la valeur du type dépendant lui-même est pleinement déterminée, et donc la nature de l'événement dénoté également. Néanmoins, il se peut que, en contexte restreint, certains des paramètres pertinents n'aient pas de valeur déterminée, le type dépendant et donc l'événement dénoté restant sous-déterminés. Tel est typiquement le cas dans

30. Paul a apprécié le rocher.

Les rochers étant une entité naturelle n'ayant pas d'usage spécifique, contrairement aux artefacts, les informations contenues dans l'énoncé 30. ne suffisent pas à pleinement déterminer l'activité ou l'événement apprécié par Paul en rapport avec le rocher. L'énoncé en question permet néanmoins d'inférer l'information minimale selon laquelle Paul a apprécié faire quelque chose qui implique le rocher (éventuellement l'escalader). Afin de distinguer les types dépendants pleinement spécifiés des types dépendants sous-spécifiés, Asher introduit une sous-catégorie des types dépendants, notée ϵ

Notation

ϵ est un type dépendant sous-spécifié qui, lorsque appliqué à ses arguments ou paramètres, détermine un type 'événement' $\epsilon(a_1, ..., a_n)$ sous-spécifié, *i.e.* dénote un événement partiellement déterminé.

Ainsi définis, les types dépendants confèrent évidemment une plus grande flexibilité à l'analyse de la coercion que ne le permettait la structure de qualia de GL, tout en évitant l'énumérativisme que l'on pouvait reprocher à GL consistant à lister les événements associés à chaque nom, bien qu'en les ran-

geant dans des catégories génériques comme le rôle télique et le rôle agentif. Notons d'ailleurs à ce sujet que l'analyse de la coercion en termes de types dépendants permet de préserver les intuitions qui avaient motivé l'analyse de Pustejovsky, puisqu'il est tout à fait possible de reconstruire les rôles de la structure de qualia comme des cas particuliers de types dépendants, et donc de les reformuler dans le langage de TCL, comme en témoigne l'article co-écrit par Asher et Pustejovsky "Word Meaning and Commonsense Metaphysics".

Les règles de la coercion événementielle

Une fois la notion de type dépendant posée, reste à savoir comment opère la composition sur de tels types. A quel niveau dans l'énoncé, et selon quels mécanismes, sont-ils introduits ? Comme nous l'avons mentionné un peu plus haut, Asher nous invite à penser la coercion comme opérant à un double niveau : au niveau de la structure de types mais aussi des formes logiques, l'introduction d'un nouveau type impliquant nécessairement l'introduction d'un λ-terme qui soit le "porteur" de ce type. Cela permet ainsi de rendre compte des phénomènes de coercion sans pour autant modifier les types initialement associés aux termes présents, et donc de rendre possibles à la fois la coprédication et le liage anaphorique, sur lesquels nous reviendrons dans un instant.

Au niveau de la structure des types, et au regard de notre discussion précédente du rôle conféré aux types dépendants dans des cas de coercion, la règle d'inférence est somme toute assez intuitive et immédiate :

Coercion événementielle (EC) (règle applicable à tout terme t ayant les mêmes présupposés que *commencer*, *finir* ou *apprécier*) :

- Étant donnés l'ensemble des prémisses Δ portant sur les entrées du lexique (les termes), et le contexte de typage C spécifiant le type de chaque terme.

$$\frac{\Delta, C \vdash t[t'] : \bot, C \vdash v : \alpha, \Delta \vdash v \in t', \Delta \vdash \alpha \sqcap \mathit{EVENT} = \bot}{\Delta, C + \langle z : \delta(\alpha_1, ..., \alpha_n, \alpha), z_1 : \alpha_1, ..., z_n : \alpha_n \rangle \vdash t[t']}$$

Intuitivement, cela signifie que lorsqu'un terme t' comporte un sous-terme v de type α non événementiel, et est tel que l'application de t à t' provoque un clash sémantique (noté $t[t'] : \perp$), nous pouvons introduire dans le contexte de typage un type dépendant, entre autres, du type α associé au sous terme v (ainsi que d'un certain nombre de paramètres contextuels $\alpha_1, ..., \alpha_n$). Cette introduction rend alors possible l'application de t à t'.

En limitant le nombre de paramètres considérés à deux (ce qui est généralement suffisant), *i.e.* l'agent et l'objet de l'événement, l'introduction d'un tel type dépendant se traduit alors, au niveau de la forme logique, par l'introduction d'un λ-terme de la forme

$$\phi_{\delta(\alpha_1,\alpha_2)}(x_0, x_1, x_2)$$

La formule est indicée par le type dépendant introduit par coercion $\delta(\alpha_1, \alpha_2)$, et ses arguments sont typés de la façon suivante : $x_0 : \delta(\alpha_1, \alpha_2),\ x_1 : \alpha_1,\ x_2 : \alpha_2$. Là encore, un exemple permettra de rendre la chose plus intuitive. Revenons par exemple sur l'énoncé *Marie a apprécié le livre* et supposons que cet énoncé soit interprété comme impliquant un événement de lecture. Au niveau de la forme logique, cela sera représenté par l'introduction du terme $lire(e, Marie, livre)$. A supposé que le contexte de typage spécifie que $\langle Marie : \textsc{individu} \rangle$ et que $\langle livre : \textsc{obj_phys} \centerdot \textsc{info} \rangle$, le terme e dénotera quant à lui un événement dépendant de Marie et du livre, *i.e.* $\langle e : \delta(\textsc{individu}, \textsc{obj_phys} \centerdot \textsc{info}) \rangle$.

Le nouveau matériel introduit par coercion est alors introduit dans le contexte de la prédication qui impose la coercion. Ainsi, dans le cas d'une application de la forme $t[t']$ donnant lieu à une coercion, ce n'est pas le terme t' qui est modifié, mais l'argument dans t. Une des raisons majeures qui ont motivé ce choix, nous dit Asher, est le simple constat selon lequel lorsqu'une quantification lie le complément d'un prédicat imposant une coercion, la quantification ne porte jamais sur l'événement nouvellement introduit. De fait, lorsque l'on compare les deux énoncés

31. Marie a apprécié le livre
32. Marie a apprécié plusieurs livres

ce qui change par l'introduction de la quantification, nous dit Asher, c'est le nombre de livres impliqués dans l'événement de lecture qui est apprécié par Marie, et non le nombre d'événements que Marie a appréciés. Partant, le matériel de type événementiel, introduit au niveau de la forme logique par coercion, ne peut l'être au niveau du complément. C'est au niveau du prédicat que doit donc intervenir la règle de transfert. En d'autres termes, la règle de transfert qui opère au niveau des formes logiques permet à des verbes tels que *apprécier* ou *finir*, de s'appliquer non plus exclusivement aux termes de type $EVENET$, mais également aux termes de type OBJ_PHYS ou de type pointé, comme $OBJ_PHYS \bullet INFO$, auxquels sont associés des événements. Il revient ainsi à cette même règle de spécifier commet obtenir l'événement sur lequel porte la prédication à partir de l'objet donné en argument.

Revenons sur notre exemple et considérons la forme logique du verbe transitif *apprécier* :

33. $\lambda\mathcal{P}\lambda e\lambda u[\mathcal{P}(\lambda v(apprécier(e,u,v) \wedge Ag(v) = u))]$,
$\langle \mathcal{P} : ((EVENT \Rightarrow T) \Rightarrow T),\ e : EVENT,\ u : AGENT,\ v : EVENT \rangle$

Etant donnée une propriété $\mathcal{P}$, un événement e et un agent u, ce terme nous dit que l'événement e correspond au fait que l'agent u ait apprécié faire v, et que l'événement v qui a été apprécié satisfait $\mathcal{P}$. En d'autres termes, le prédicat $\mathcal{P}$, comme *lire*, s'applique à une sous-classe des événements, *i.e.* les événements qui satisfont le fait d'être appréciés par l'agent u, et sera donc de type $((EVENET \Rightarrow T) \Rightarrow T)$.

La règle de transfert qui s'appliquera à ce terme devra alors modifier la forme logique de *apprécier* de sorte qu'il puisse s'appliquer, non plus à un prédicat $\mathcal{P}$ d'événement, mais à un prédicat $\mathcal{P}'$ d'objet, rendant ainsi possible l'interprétation d'une expression comme *apprécier un livre*. Nous commençons par donner la forme logique de la fonction de transfert et procéderons par la suite à la description, pas à pas, des différentes étapes d'application qu'elle implique afin de montrer plus clairement comment celle-ci fonctionne [9].

9. Pour simplifier la notation, nous employons ici le type $OBJET$ sans spécifier s'il s'agit d'un objet complexe de type pointé ou d'un objet physique

34. $\lambda\Pi\lambda\mathcal{P}'\lambda e'\lambda u'\mathcal{P}'[\lambda v'[\Pi(\lambda\mathcal{Q}\exists z\exists z_1(\mathcal{Q}(z) \wedge \phi_{\epsilon(\alpha_1,\alpha)}(z, z_1, v')))(e')(u')]]$,
$\langle z : \epsilon(\alpha_1, \alpha) \sqsubset \textit{EVENT},\ z_1 : \alpha_1 \sqsubset \textit{AGENT},\ v' : \alpha \sqsubset \textit{OBJET}\rangle$

en abrégeant la forme logique de *apprécier* par λ_{appr} et en y appliquant la fonction de transfert 34., nous obtenons le λ-terme

35. $\lambda\mathcal{P}'\lambda e'\lambda u'\mathcal{P}'[\lambda v'[\lambda_{appr}(\lambda\mathcal{Q}\exists z\exists z_1(\mathcal{Q}(z) \wedge \phi_{\epsilon(\alpha_1,\alpha)}(z, z_1, v')))(e')(u')]]$

Cela signifie que, étant données une propriété $\mathcal{P}'$ définie sur les objets (et non plus sur les événements), un événement e' et un agent u', la propriété $\mathcal{P}'$, *e.g.* $livre(x)$, sera prédiquée d'un objet v' tel qu'il existe un événement z associé à v' (*i.e.* l'événement z dépend de l'agent z_1 et de l'objet v') tel que l'agent u' apprécie cet événement (e' étant l'événement d'appréciation de z par u'). Afin de voir plus clairement en quoi le sous-terme marqué en rouge ci-dessus exprime le fait que l'objet v' est tel qu'il est associé à un événement qui est apprécié par l'agent u', concentrons nous sur ce sous-terme qui, lorsque pleinement développé, correspond au λ-terme suivant

36. $\lambda\mathcal{P}\lambda e\lambda u[\mathcal{P}(\lambda v(apprécier(e, u, v) \wedge Ag(v) = u))](\lambda\mathcal{Q}\exists z\exists z_1(\mathcal{Q}(z) \wedge \phi_{\epsilon(\alpha_1,\alpha)}(z, z_1, v')))\ (e')(u')$

Nous indiquons ici en bleu le λ-terme correspondant à la forme logique de *apprécier* précédemment abrégée par λ_{appr}, et en vert le λ-terme spécifiant la relation entre l'événement z et l'objet v' dont il dépend. Intuitivement l'application du premier terme (en bleu) au second (en vert) exprimera le fait que la propriété (ici $\mathcal{P}$) qui s'applique à l'événement apprécié sera spécifiée par le second λ-terme qui lie l'événement et l'objet dont il dépend. Si l'objet v' dont dépend l'événement z est spécifié comme étant un livre, l'événement en question sera alors probablement, ou dans de nombreux cas, un événement de lecture (*i.e.* $lire(z, z_1, v')$). Cela apparaît d'autant plus clairement une fois l'application des termes en jeu pleinement menée. En voici les différentes étapes (nous indiquons par un point rouge l'endroit où s'opère l'application à chaque étape) :

37. $\lambda e\lambda u[\lambda\mathcal{Q}\exists z\exists z_1(\mathcal{Q}(z)\wedge\phi_{\epsilon(\alpha_1,\alpha)}(z, z_1, v'))\boldsymbol{.}(\lambda v(apprécier(e, u, v)\wedge Ag(v) = u))](e')(u')$

38. $\lambda e \lambda u[\exists z \exists z_1(\lambda v(apprécier(e,u,v) \wedge Ag(v) = u) \cdot (z) \wedge \phi_{\epsilon(\alpha_1,\alpha)}(z,z_1,v'))](e')(u')$
39. $\lambda e \lambda u[\exists z \exists z_1(apprécier(e,u,z) \wedge Ag(z) = u \wedge \phi_{\epsilon(\alpha_1,\alpha)}(z,z_1,v'))] \cdot (e') \cdot (u')$
40. $\exists z \exists z_1(apprécier(e',u',z) \wedge Ag(z) = u' \wedge \phi_{\epsilon(\alpha_1,\alpha)}(z,z_1,v'))$

En remplaçant le résultat de la réduction dans le contexte de 35, *i.e.* à la place du sous-terme non-réduit marqué en rouge, le résultat de l'application de la règle de transfert à la forme logique de *apprécier*, correspond après réduction à :

41. $\lambda \mathcal{P}' \lambda e' \lambda u' \mathcal{P}'[\lambda v'(\exists z \exists z_1(apprécier(e',u',z) \wedge Ag(z) = u' \wedge \phi_{\epsilon(\alpha_1,\alpha)}(z,z_1,v')))]$

Le résultat de l'application de la fonction de transfert à la forme logique de *apprécier* peut donc maintenant être composé avec un prédicat d'objet $\mathcal{P}'$ comme *livre*, celui-ci étant alors prédiqué d'un objet v' tel que il existe un événement z dépendant de v' et apprécié e' par l'agent u'. A noter de plus que dans $(apprécier(e',u',z)$ l'agent de z est u' et dans $\phi_{\epsilon(\alpha_1,\alpha)}(z,z_1,v'))$ l'agent de z est z_1, ce qui implique que $u' = z_1$.

Bref retour sur le problème des anaphores

On constate ainsi que le contenu du terme livre reste simple, n'est pas directement affecté par la fonction de transfert. Le nouveau matériel spécifie un événement dont les paramètres sont identifiés aux paramètres des composants initiaux (*i.e.* aux paramètres de *livre* et *apprécier*), ce qui établit le lien intuitif entre l'événement introduit et les éléments initiaux de la composition qui sont toujours présents à son issue.

Ainsi définie, la règle de transfert permet alors de contourner le problème des anaphores divergentes auxquelles se heurtait le modèle Pustejovskien. Après coercion, l'objet désigné par le SN et l'événement associé sont tous deux représentés au niveau de la forme logique. Dès lors, les constructions anaphoriques telles que 42. et 43. cessent d'être problématiques.

42. Paul a enfin fini le livre. Je le lui avais prêté il y a quelques mois déjà.
43. Paul a apprécié le livre que je lui ai prêté.

3.3.3 Motivations pour une distinction claire entre coercion et prédication restreinte

Un des reproches adressés par Asher au *Generative Lexicon* est que ce dernier propose le même genre de traitement pour les phénomènes de coercion et les cas de prédication restreinte portant sur l'un des aspects ou composants de types pointés. En effet, dans *GL*, l'histoire est sensiblement la même dans les deux cas : les informations liées par le prédicat, qu'il s'agisse d'un événement dans le cas de la coercion événementielle ou d'un autre type simple dans le cas de la prédication restreinte, sont censées d'ores et déjà se trouver dans le contenu lexical du complément à partir duquel elles sont extraites.

Or, comme nous allons le voir, le lien entre les constituants d'un type pointé et celui entre un événement et l'objet qu'il implique sont de nature différente, le premier étant de nature "constitutive", le second étant quant à lui de nature "associative". Par ailleurs, nous verrons que les événements introduits par coercion et les types simples obtenus à partir d'un type pointé présentent des comportements différents face à la quantification.

Aspects *constitutifs* d'un objet *vs.* Evénements *associés* à un objet

Une des raisons intuitives qui justifie que l'on accorde un statut à part aux objets tels que les livres, les repas, les institutions, *etc.*, c'est-à-dire aux objets traités jusqu'à présent comme des objets pointés, est l'apparente indépendance des aspects qu'ils présentent et qui constituent le type complexe. En effet, si l'événement associé à un objet dépend de la nature de ce dernier, ce que montre bien l'analyse de Asher de la coercion en termes de types dépendants, les aspects d'objets comme les livres ou encore les institutions présentent quant à eux une certaine indépendance. Le lien entre le contenu informationnel d'un livre et son support physique, ou entre les individus rattachés à une institution et les principes, règles, conventions, *etc.* qui définissent l'institution, est nettement moins immédiat.

Il existe par exemple une différence cardinale entre 44. et 45., *i.e.* entre le liage de la composante informationnelle d'un livre par un prédicat comme

intéressant, et l'introduction d'un événement associé au livre par un verbe aspectuel comme *commencer*.

44. Paul a trouvé le livre intéressant (contenu informationnel)

45. Marie a commencé le livre (événement de lecture)

Pourtant, cette différence est parfois occultée par un usage trop lâche de la notion d'aspect. On retrouve en effet souvent, dans la littérature sur la polysémie systématique, l'idée selon laquelle le fait que les livres soient destinés à être lus est un aspect des livres, au même titre que le contenu exprimé par un livre en est un aspect [10]. Cet usage très inclusif du terme *aspect*, nous l'attribuons au préjugé, que semble en particulier partager Pustejovsky, selon lequel les activités impliquant *typiquement* un objet correspondent à des activités ou des aspects *inhérents à l'objet lui-même*. Or, nous l'avons vu (section 3.2.1), les événements mobilisés par la coercion sont plus ou moins temporairement associés à leur objet. On peut par exemple employer 45. afin de signifier que Marie a commencé à détruire le livre, et ce, sans considérer à aucun moment que la possibilité de détruire un livre soit un aspect constitutif du livre.

Pour notre part, nous emploierons donc le terme *aspect* uniquement s'agissant des éléments constitutifs des objets (ou types) pointés. Il est en effet essentiel pour un livre qu'il soit physiquement instantié et qu'il exprime un contenu informationnel (de même pour une institution et ses membres, un état et ses citoyens, *etc.*). Il semble par ailleurs que les aspects constitutifs des objets, en ce sens plus restreint, soient en nombre limité et associés de façon stable aux objets. Ainsi, bien qu'un livre puisse être employé à de multiples fins, potentiellement une infinité, il doit en revanche nécessairement comporter un aspect physique et un aspect informationnel. (Nous reviendrons plus longuement sur cette intuition, et discuterons en particulier de la possibilité de doter les types pointés, non-seulement de mécanismes d'exploitation mais également de construction. Nous verrons ainsi, à la section

10. Cela rejoint la critique opposée par [Kleiber(1999)] à la notion de "zone active" introduite par Langacker dans l'analyse, entre autres, des phénomènes de coercion. Kleiber remarque ainsi que "il n'y a [...] pas de sens à considérer que le procès de X *lire* Y soit d'une manière ou d'une autre une partie de Y" (p162).

3.4.1., les difficultés soulevées par le postulat de mécanismes de construction de types pointés, que Asher propose d'ajouter aux mécanismes d'exploitation des types pointés, et consacrerons le chapitre 5 à justifier l'hypothèse du nombre limité des aspects constitutifs des "objets pointés").

Disparité quantificationnelle

L'autre argument, avancé par Asher, en faveur de la distinction entre mécanismes de coercion et types pointés relève des différences de comportement quantificationnel entre termes associés à des types dépendants et termes associés à des types pointés. Il apparaît en effet que les quantifications liant des termes de type pointé sont sensibles à l'aspect sélectionné par le contexte prédicatif, là où la quantification reste inchangée par les phénomènes de coercion. En particulier, lorsque des types pointés se trouvent dans la portée d'un quantificateur, le domaine de quantification n'inclut que les entités correspondant au type simple sélectionné prédicativement. À l'opposé, lorsque des phénomènes de coercion sont en jeu, le domaine d'interprétation du quantificateur présent dans le complément d'objet du verbe ne semble pouvoir comporter que les entités dénotées par le SN non coercé, la quantification ne pouvant lier les événements coercivement introduits. Cela transparaît clairement si l'on compare les exemples suivants (tirés de [Asher(2010)])

46. (a) Les étudiants maîtrisent tous les livres de maths de la bibliothèque
    (b) Les étudiants ont sorti tous les livres de maths de la bibliothèque
47. (a) Paul a acheté tous les journaux du kiosque
    (b) Paul est le propriétaire de tous les journaux de la ville

48. (a) Tout le monde est rentré chez soi
    (b) Tout le monde est garé au parking
49. (a) Paul apprécie particulièrement les cigarettes du matin
    (b) Paul enjoyed no cigarettes last night (aucune traduction française ne permet la même lecture)

Dans le cas de 46a. la quantification porte sur les contenus informationnels, alors que dans 46b. elle porte sur les exemplaires physiques. En effet, si la bibliothèque comporte 10 livres de maths dont un en double exemplaire, dire que les étudiants ont maîtrisé tous les livres signifie qu'ils en ont maîtrisé 9, car on ne peut maîtriser deux fois le même contenu. Les doubles exemplaires n'affectent néanmoins pas le nombre de livres portés, ou sortis de la bibliothèque. Sortir tous les livres de maths signifie sortir tous les exemplaires physiques, en l'occurrence, sortir les 10 livres. Les mêmes considérations s'appliquent aux exemples des journaux. Supposons qu'il y ait 300 exemplaires de différents journaux dans le kiosque en question, mais qu'il n'y ait que deux grands groupes, institutions, chargés de l'édition de tous les journaux de la ville. 47a. doit alors être interprété comme voulant dire que Paul a acheté 300 journaux, *i.e.* exemplaires physiques. À l'opposé, 47b. signifie que Paul est le propriétaire de 2 journaux, *i.e.* 2 institutions.

Les phénomènes de coercion en jeu dans 48b. et 49b. n'affectent au contraire pas la quantification, qui porte respectivement sur des individus et des cigarettes, et non sur des voitures ou des événements. Cela est d'autant plus évident dans le second cas. L'énoncé anglais ne peut être interprété qu'au sens où "il n'existe aucune cigarette telle que Paul ait apprécié en faire quelque chose (vraisemblablement la fumer)" [Asher(2010)].

Ce constat est alors à rapprocher de nos considérations précédentes sur les mécanismes de l'anaphore (*cf.* section 3.2.2.). Comparons par exemple l'échec du liage anaphorique de l'événement introduit par coercion dont témoigne 22a. (reproduit en 50.), avec les reprises anaphoriques des différentes facettes d'un objet pointé :

50. ? Paul a commencé un nouveau livre. Ca (l'événement de lecture)/elle (la lecture) prendra des jours.

51. Paul a lu le livre. Il l'a trouvé passionnant (anaph : contenu/contenu)

52. Paul a lu le livre que je lui ai apporté hier (anaph : contenu/objet)

53. Paul a lu le livre que je lui ai apporté hier. Il l'a trouvé passionnant (anaph : contenu/objet et contenu/contenu)

Cela indique clairement que chaque aspect dérivé d'un type ou objet pointé peut être anaphoriquement lié. À l'opposé, nous avons vu que la référence anaphorique à des événements obtenus par coercion était quant à elle hautement sensible au contexte, la quantification liant de tels événements étant par ailleurs impossible.

3.3.4 Traitement non-coercitif des types pointés dans TCL

Avant de formuler la règle générale d'exploitation des types pointés, voyons comment cela fonctionne sur un exemple : *livre lourd*, étant données les formes logiques respectivement associées à *lourd* (54.) et *livre* (55.) :

54. $\Delta,\ \langle x : \textsc{obj_phys},\ P : \textsc{obj_phys} \Rightarrow \textsc{t}\rangle \vdash \lambda P \lambda x(\text{lourd}(x) \wedge P(x))$

55. $\Delta, \langle v : \textsc{obj_phys} \bullet \textsc{info}\rangle \vdash \lambda v \text{livre}(v) : \textsc{obj_phys} \bullet \textsc{info} \Rightarrow \textsc{t}$

Comme l'indique le contexte de typage, le prédicat *lourd* s'applique donc à des noms communs dénotant des objets physiques, le nom commun *livre* spécifiant quant à lui une sous-classe des objets complexes constitués d'un aspect physique et d'un aspect informationnel, *i.e.* $\textsc{obj_phys} \bullet \textsc{info} \Rightarrow \textsc{t}$. L'application de 54. à 55. produit ainsi un clash entre types :

56. $\Delta, \langle x : \textsc{obj_phys},\ P : \textsc{obj_phys} \Rightarrow \textsc{t},\ v : \textsc{obj_phys} \bullet \textsc{info}\rangle \vdash \lambda P \lambda x(lourd(x) \wedge P(x))[\lambda v.livre(v)] : \bot$

Il est donc nécessaire d'ajuster le contexte de typage.

Qui plus est, il est nécessaire de faire en sorte que l'ajustement introduise, non seulement une variable pour l'aspect sélectionné, mais qu'elle soit, de plus, liée à la variable de l'objet dont elle représente l'aspect. Comme le souligne Asher, l'aspect d'un objet ne flotte pas isolément. Il ne peut exister que si l'objet dont il est l'aspect existe. Afin de représenter ce lien au niveau des formes logiques, Asher [11] propose ainsi d'introduire l'opérateur *O-elab* :

11. [Asher & Pustejovsky(2005), Asher(2010)].

O-elab(y, w) permet de sélectionner l'un des aspects (*i.e.* y) d'un objet pointé (*i.e.* w)

Informellement, cela signifie que lorsque nous avons besoin de considérer l'un des aspects d'un objet de type pointé, "le prédicat impliquant l'aspect simple en question est une *élaboration d'objet* à partir d'un objet complexe".

- Règle de modification du contexte de typage : •-Exploitation

$$\frac{\Delta, C \vdash t : \bot, C \vdash x : \alpha \bullet \beta}{\Delta, C + \langle z : \alpha(\beta) \rangle \vdash t}$$

où z est une variable nouvelle, de type α ou β (noté $z : \alpha(\beta)$).

Comme indiqué précédemment, la variable z introduite par cette règle d'inférence sur les types doit alors être liée à la variable x de type pointé au niveau de la forme logique de t à l'aide du constructeur *O-elab*. Pour des raisons relevant du principe de typage de la tête d'un syntagme, dans lesquelles nous n'entrerons pas pour le moment, Asher propose d'introduire cette nouvelle variable au niveau de la forme logique de l'adjectif. Intuitivement, la modification de la forme logique de l'adjectif devrait nous permettre d'exprimer que l'adjectif *lourd* peut être combiné, non seulement avec un objet physique, mais également avec l'aspect physique d'un objet complexe. Il s'agit donc de définir une fonction qui, étant donnée une propriété de type $\textsc{obj_phys} \Rightarrow \textsc{t}$, nous donnera une propriété de type $\textsc{obj_phys} \bullet \textsc{info} \Rightarrow \textsc{t}$.

57. $\Delta, \langle \mathcal{P} : \textsc{obj_phys} \Rightarrow \textsc{t},\ \mathcal{Q} : \textsc{obj_phys} \bullet \textsc{info} \Rightarrow \textsc{t},\ w : \textsc{obj_phys} \bullet \textsc{info},\ y : \textsc{obj_phys} \rangle \vdash \lambda\mathcal{P}\lambda\mathcal{Q}\lambda w \exists z[\mathcal{P}(\lambda y \text{O-elab}(y, w) \wedge \mathcal{Q}(w))](z)$

Intuitivement 57. dit que, étant donnés une propriété $\mathcal{P}$ définie sur les objets physiques, une propriété $\mathcal{Q}$ définie sur les objets pointés $\textsc{obj_phys} \bullet \textsc{info}$ et w un objet pointé, il existe un z qui permet à la propriété $\mathcal{P}$ de s'appliquer à l'un des aspects ou constituants de l'objet complexe w qui vérifie la propriété $\mathcal{Q}$. De l'application de cette fonction à la forme logique de *lourd* (54.), résulte alors la forme logique suivante (nous ne reproduisons pas tous les pas de la réduction)

58. $\Delta, \langle \mathcal{Q} : \textsc{obj_phys} \cdot \textsc{info} \Rightarrow \tau, w : \textsc{obj_phys} \cdot \textsc{info} \rangle \vdash \lambda\mathcal{Q}\lambda w \exists z(lourd(z) \wedge \text{O-elab}(z, w) \wedge \mathcal{Q}(w))$

ce qui signifie que, étant donnés une propriété $\mathcal{Q}$ définie sur des objets pointés et un objet pointé w, il existe un aspect ou constituant z de l'objet complexe w, tels que w vérifie $\mathcal{Q}$ et sa composante z, en l'occurrence la composante physique, est lourde. Il est donc à présent possible d'appliquer la forme logique de *lourd* ainsi modifiée au nom commun *livre* quant à lui défini sur les objets pointés de type $\textsc{obj_phys} \cdot \textsc{info}$. Par une nouvelle application de 58. à 55. (*i.e.* forme logique de *livre*), on obtient ainsi avec succès la forme logique de *livre lourd*

59. $\Delta, \langle w : \textsc{obj_phys} \cdot \textsc{info} \rangle \vdash \lambda w \exists z(livre(w) \wedge lourd(z) \wedge \text{O-elab}(z, w)) : ((\textsc{obj_phys} \cdot \textsc{info}) \Rightarrow \tau)$

Le prédicat *livre lourd* sera donc satisfait par tout objet de type $\textsc{obj_phys} \cdot \textsc{info}$ qui est un livre et dont l'instantiation physique est un objet lourd.

Types pointés dans la portée d'un quantificateur

Les choses se compliquent néanmoins lorsque le complément comportant le type pointé comporte également une quantification liant l'un des constituants du type complexe. Pour mieux voir la difficulté, revenons sur l'exemple

60. Les étudiants ont sorti tous les livres (exemplaires physiques) de maths de la bibliothèque

par opposition à

61. Les étudiants maîtrisent tous les livres (contenus informationnels) de maths de la bibliothèque

Nous pourrions penser que le verbe *sortir* devrait être modifié, faisant en sorte qu'il puisse être combiné avec l'un des aspects du type pointé, comme nous l'avions fait précédemment avec l'adjectif *lourd*. En effet, ce sont des exemplaires physiques qui sont sortis de la bibliothèque, c'est-à-dire l'aspect du type complexe correspondant aux contraintes imposées par le verbe *sortir*

à son argument. Néanmoins, si le verbe est modifié et non le complément, il devient alors impossible de rendre compte du fait que la quantification lie l'aspect du SN prédicativement sélectionné. En suivant les étapes précédemment décrites dans le cas de l'adjectif *lourd*, et en les transposant dans le cas présent, la forme logique du verbe *sortir* devrait dans un premier temps être modifiée, pour être ensuite combinée avec la forme logique de *tous les livres de maths de la bibliothèque*, *i.e.* syntagme dans lequel la quantification porte sur des livres de maths et donc sur des objets de type pointé. Pourtant, il a clairement été établi (*cf.* p. 136) que la quantification devait pouvoir lier l'aspect sélectionné par le verbe.

Pour comprendre comment interfèrent quantification et exploitation d'un type pointé dans des cas comme 61. et 60., il est nécessaire à ce stade de se pencher sur le principe de typage de la tête, principe que nous n'avions jusqu'à présent pas discuté. En effet, la question de savoir à quel niveau de la forme logique doivent intervenir les modifications de typage, impliquées par la coercion et la •-exploitation, trouve sa réponse dans le principe suivant :

> **Principe de typage de la tête d'un syntagme** :
> Étant donné un environnement compositionnel X comportant les constituants A et B, et l'attribution de types A : α et B : β provoquant un clash, si A est la tête syntaxique dans l'environnement X, alors le typage de A doit être préservé par toute règle de composition permettant à A et B de produire un type cohérent pour X.

Or, la tête syntaxique d'un SN étant le nom, ce principe interdit toute modification du type associé au nom *livre* dans le contexte d'une expression comme *un livre lourd*. Il est, suivant le principe de typage de la tête, nécessaire de modifier le type de l'adjectif. À l'opposé, le verbe étant la tête syntaxique d'une phrase, le type associé à celui-ci ne peut être modifié dans le cas des énoncés quantifiés qui nous préoccupent à présent. La modification doit donc s'opérer au niveau du complément, ce qui permet à la quantification liant le SN d'être interprétée comme portant sur l'aspect contextuellement sélectionné, et non sur le type complexe tout entier.

3.4 Les difficultés soulevées par l'analyse de la polysémie systématique dans TCL

En réalité les difficultés auxquelles semble se heurter le modèle de Asher sont bien plus des questions laissées ouvertes par l'analyse proposée dans [Asher(2010)], que de réelles limites explicatives du modèle de TCL. En particulier, il s'agit de questions abordées mais non pleinement développées dans le manuscrit de Asher (ce qui limite clairement la portée de nos remarques), et qui nous semblent mériter une discussion plus approfondie, ce qui ne met pas directement en cause l'adéquation des explications et des règles que nous venons de présenter.

3.4.1 Est-il possible de construire des types pointés aussi complexes que l'on veut ?

La question est en somme celle du nombre d'aspects que devrait comporter un type pointé. En effet, nous avons, au détour de certains exemples, mentionné que les termes désignant des livres ou autres productions écrites semblaient devoir comporter un aspect informationnel et un aspect physique. Cependant, les noms de villes semblaient, quant à eux, devoir être associés à des types pointés trivalents, pouvant désigner tantôt un espace géographique, tantôt un espace juridique et tantôt les habitants de la ville. De même les noms d'institutions comme *l'école*, mentionnés au chapitre 1. semblaient pouvoir dénoter tantôt une institution juridique, tantôt un bâtiment et tantôt des individus soumis aux règles de l'institution dans l'enceinte de certains bâtiments. Tous ces exemples, mentionnés au cours de notre discussion sur la polysémie systématique ainsi que dans la littérature portant sur ce sujet, ne nous livrent pourtant que des objets complexes constitués de composantes ou d'aspects empiriquement identifiés. Tel exemple de prédication nous a ainsi mené à introduire tel aspect dans la définition du type complexe considéré, puis tel autre exemple nous a mené à introduire tel autre aspect, et ainsi de suite. Partant, il semble légitime de se demander s'il existe un moyen *d'identifier* les aspects constitutifs des différents types pointés, et si non, s'il existe

des mécanismes permettant de spécifier à chaque fois de nouveaux aspects, et partant, de construire des types pointés comportant un nombre arbitraire d'aspects et de nature aussi variée que l'on pourrait le souhaiter.

Il est important de noter que cette question est pertinente aussi bien pour l'analyse des types pointés formulée dans GL que celle formulée dans le cadre de TCL, celle-ci se posant néanmoins différemment dans les deux contextes d'analyse. En effet, dans le cadre de GL toutes les informations requises pour rendre compte des phénomènes de polysémie systématique quels qu'ils soient étaient censées être incorporées dans le lexique, *i.e.* livrées par la structure de qualia incluse dans le contenu de chaque entrée lexicale. Ainsi, bien que la question du mode d'individuation des différents types pointés inclus dans le contenu lexical n'ait jamais été abordée par Pustejovsky, il semble que GL ne permette pas même de poser la question. De fait, il s'agissait dans GL de définir des mécanismes opérant, comme nous l'avons vu, sur les catégories génériques structurant le contenu lexical, *i.e.* les structures d'argument et d'événement ainsi que les rôle de qualia. Les informations spécifiques associées à chacune de ces catégories pour chaque entrée lexicale étaient alors considérées comme acquises, données par notre connaissance intuitive préthéorique des termes et de leur signification. C'est d'ailleurs, nous semble-t-il, ce qui a bien souvent joué des tours à Pustejovsky, celui-ci considérant qu'une fois la structure générale du contenu lexical établie, l'analyse des contenus particuliers et leur spécification suivrait.

Prenant le contre-pied, en un sens, de la voie adoptée par Pustejovsky, Asher prône quant à lui une approche dynamique. Finie alors la décomposition des entrées du lexique. Il s'agit dans TCL de rendre compte de la façon dont la composition permet d'introduire le matériel nécessaire à l'analyse des phénomènes de polysémie, en partant de contenus lexicaux simples, et puisant dans le contexte discursif lorsque nécessaire. C'est donc en toute cohérence, semble-t-il, que Asher tente de définir des constructeurs permettant d'introduire compositionnellement de nouveaux objets pointés.

Sans rentrer ici dans la définition formelle de tels constructeurs, l'idée de Asher est de rapprocher le liage sélectif d'un des constituants d'un type pointé des formes de prédications restreintes permises par les constructions de

type "x **en tant que** P", plus connues dans la littérature anglophone sous le nom de "*as*-sentences" ou "*qua*-sentences" et suscitant actuellement un intérêt grandissant [12]. Ainsi, une expression comme "x en tant que président" permettrait de définir, selon Asher, un nouveau type pointé de la forme $-\!\bullet\!PRESIDENT$.

Nous serons amenés à rediscuter plus longuement de ce choix d'analyse au chapitre 5 visant à formuler des critères ontologiques permettant d'identifier le nombre de constituants qu'il nous semble légitime d'admettre, et que nous considérons pour notre part, et comme nous tâcherons de le justifier, nécessaire de maintenir en nombre limité, et donc non constructibles à souhait. Cependant, nous pouvons d'ores et déjà mentionner certaines raisons intuitives qui peuvent mettre la puce à l'oreille s'agissant de l'adéquation d'une analyse constructiviste, si l'on peut dire, des types pointés. En admettant la possibilité de définir des types pointés constitués d'aspects aussi divers et spécifiques que l'on peut imaginer, et surtout, que le permettent les constructions de la forme "x **en tant que** P", il semble que nous nous éloignions de la raison d'être première de l'introduction d'un tel dispositif dans la sémantique lexicale.

A ce niveau, nous rejoignons les remarques de [Kleiber(1999)] au sujet des "facettes sémantiques" [13], dont s'inspire directement la notion de type pointé introduite par Pustejovsky et reprise par Asher, sujette aux mêmes critiques. En effet, en comparant les énoncés :

62. Ce livre (contenu informationnel) a fortement influencé les révolutionnaire de 1978
63. Ce livre (commercialisation) a été un fiasco pour son éditeur

Kleiber constate qu'ils présentent de grandes similitudes, semblant devoir tous deux être analysés en termes de types pointés. C'est d'ailleurs dans ce sens que semble également aller la proposition de Asher ici discutée. Mais dans ce cas, regrette Kleiber,

12. Voir en particulier l'un des articles pionniers en la matière : [Fine(1982)].
13. Introduites par D.A. Cruse, voir entre autres [Cruse(1986)].

> si l'on utilise le critère de mise en relief des facettes, c'est-à-dire la variation d'interprétation causée par un changement de prédicat ou de contexte, il n'y a plus de limites pour le nombre de facettes et les types sémantiques des facettes. La situation est la même que celle qu'ont connue les règles de sous-catégorisation de la grammaire générative : le nombre de traits, au départ, semblait à la fois limité et de caractère général très rentable, mais on s'est aperçu très vite qu'il n'y avait en fait pas de limites et que l'analyse de la combinatoire des items amenait des traits de plus en plus nombreux et de plus en plus particuliers. [...] Partant la pertinence [des facettes] se dissout dans cette prolifération et, [...] ne se distinguent plus des autres traits sémantiques, moins abstraits, des lexèmes. ([Kleiber(1999)] : 98)

Par ailleurs, alors que nous trouvions, pour notre part, tout à fait convaincante l'intuition derrière l'introduction d'un type complexe comme $OBJ_PHYS \bullet INFO$, les constituants respectifs de ce type complexe renvoyant à des classes d'entités tout à fait distinctes et incompatibles, nous ne retrouvons pas cette intuition dans le cas des constructions ici considérées. En effet, nous avons plutôt tendance à interpréter de telles *qua*-constructions comme impliquant des prédications portant sur un seul et même objet. Face aux *qua*-construction, nous serions, pour notre part, enclins à suivre [Simons(1987)] qui, dans un tout autre contexte, discutant de la pertinence d'une distinction entre l'objet désigné par le terme *Socrate* et celui désigné par des termes de la forme *Socrate qua P*, affirme, à juste titre nous semble-t-il, que "dans de nombreux cas, [l'usage de la particule *qua*] ne permet clairement pas de former de nouveaux termes singuliers à partir d'anciens. L'énoncé 'Socrate *qua* philosophe a connu le succès mais Socrate *qua* mari n'a pas connu le succès', bien loin de nous informer sur deux *qua*-objets basés sur Socrate, nous dit simplement deux choses sur Socrate − qu'il était un philosophe réussi et un marri ratté" (p300). Il s'agirait donc là de deux propriétés prédiquées du même objet, contrairement aux cas "authentiques" d'objets pointés.

3.4.2 La métonymie est-elle réellement une forme de coercion endomorphique ?

La seconde difficulté sur laquelle nous souhaitons attirer l'attention relève de l'analyse coercitive de la métonymie dans le cadre de TCL. En effet, le recours à la coercion afin de rendre compte de la métonymie se justifiait, dans le cadre de GL, par l'existence du quale constitutif. Celui-ci nous renseignant sur les parties constitutives de l'objet désigné, la métonymie se présentait comme la sélection d'un élément du quale constitutif, au même titre que la coercion événementielle se définissait comme la sélection d'un événement compris dans le quale agentif et/ou télique. Or, nous avons vu que les règles régissant la coercion dans TCL étaient, non pas des règles de sélection d'un type profond, mais d'introduction de types dépendants de l'objet désigné. Si cela se traduisait alors, dans le cas de la coercion événementielle, par l'introduction d'un type exprimant la dépendance des événements relativement à leur objet et leur agent, quel pourrait bien être le type dépendant introduit dans des cas de métonymie ?

La réponse apportée par Asher n'étant pas pleinement développée dans son manuscrit nous nous contenterons pour le moment d'un aperçu des difficultés qui, nous semble-t-il, guettent l'analyse ébauchée dans [Asher(2010)], celle-ci pouvant rapidement se résumer de la façon suivante : la réponse de TCL dans le cas de la métonymie consiste à définir la règle de transfert métonymique sur la base d'une fonction endomorphique, *i.e.* une fonction des objets physiques dans les objets physiques. Les parties des objets physiques étant elles-mêmes des objets physiques, la coercion opère ainsi une modification de la forme logique du SN mais pas du type associé au SN coercé. Or, si l'on reste dans la catégorie des objets physiques, comment rendre compte du fait que toutes les parties physiques ne sont pas d'aussi bons candidats face à la métonymie ? Et si la notion de partie physique est insatisfaisante pour rendre compte des phénomènes de métonymie, peut-on toujours légitimement soutenir que les coercions métonymiques reposent sur des fonctions de transfert endomorphiques des objets physiques dans les objets physiques ?

Plus précisément, la difficulté provient du constat suivant : la méréologie standard semble insuffisante lorsqu'il s'agit de décrire le type de relations parties/tout sous-jacentes aux emplois métonymiques des SN. En effet, il ne suffit pas d'être une partie de l'objet désigné par le SN, au sens de la méréologie extensionnelle, pour qu'une propriété de la partie puisse être attribuée à l'objet tout entier, et partant permettre des usages métonymiques.

Nous reviendrons bien plus longuement sur les difficultés que comporte la conception purement extensionnelle de la relation parties/tout (*cf.* chapitre 6), mais nous pouvons d'ores et déjà pointer de façon intuitive sur la difficulté soulevée : tout objet a_1 issu d'un découpage quelconque d'un objet a est une partie de ce dernier au sens purement extensionnel. La moitié gauche et la moitié droite de la table sont des parties de la table, ainsi que toute partie résultant d'une partition arbitraire et plus ou moins régulière de l'objet. Or, comme le souligne [Cruse(1986)] relativement aux relations de méronymie, les hiérarchies de type parties/tout qui se reflètent au niveau du langage sont bien plus fortement contraintes que l'ordre d'inclusion méréologique standard. L'auteur attire ainsi l'attention sur le fait que, dans de tels cas, il s'agit de parties "au sens plein", et non au sens plus lâche de morceaux. Là où le morceau résulte d'un morcellement plus ou moins aléatoire, les parties semblent quant à elles résulter d'un découpage généralement considéré comme "naturel" ou "canonique" (là encore, nous serons amenés à clarifier et préciser cette notion intuitive de découpage "naturel" au chapitre 6).

La nécessité de définir ce que peut être une partie "naturelle" d'un objet, par opposition à un morceau quelconque, est d'autant plus apparente s'agissant de parties d'organismes biologiques et d'artefacts. On ne dira pas, en effet, qu'un morceau d'un mur est une partie de la maison à laquelle il appartient [14], pas plus qu'on ne dira qu'un morceau de peau est une partie du corps que recouvre cette peau. Or, les cas de métonymie qui nous préoccupent ici semblent obéir à ce "découpage naturel". On dira ainsi volontiers que

64. Marie est maquillée (elle a le visage, ou certaines parties du visage, maquillés),

14. A noter la différence entre *être une partie de* et *faire partie de*.

ou encore que

65. Le couteau est cassé (la lame du couteau est cassée),

les objets métonymiquement désignés dans chaque cas résultant intuitivement d'un découpage "canonique" des référents initiaux, en un sens que nous laissons volontairement vague pour le moment. Le point est que de tels objets répondent à des contraintes d'intégrité, ne se laissant pas réduire à la simple somme méréologique de leurs parties, contraintes qu'il s'agira pour nous d'élucider. De la possibilité de mettre le doigt sur des principes de partitionnement à-même de rendre compte de l'expression métonymique des rapports parties/tout dépend alors en partie la viabilité du modèle coercitif de la métonymie suggéré par Asher.

Celui-ci devra en effet être soutenu, appuyé par une théorie adéquate des rapports parties/tout mobilisés par la métonymie, théorie qui devra, notons le dès à présent, rendre compte de l'intuition selon laquelle il existe des découpages plus canoniques que d'autres des objets physiques, et que le degré plus ou moins naturel de certains découpages par rapport à d'autres semble qui plus est devoir varier, d'une façon qui restera également à clarifier, selon la propriété liant métonymiquement son argument. En effet, contrairement à 66. et 67.

66. ? Marie est rouge (elle a les ongles teints en rouge)
67. ? Le couteau est défectueux (l'étiquette collée sur le manche du couteau est défectueuse)

qui semblent mal formés, 68. et 69. sont quant à eux tout à fait acceptables.

68. Le podologue a soigné Marie (ses ongles)
69. Je préfère le couteau bleu (le couteau avec l'étiquette bleue)

Il semble ainsi qu'une contrainte de saillance contextuelle de la partie relativement au tout vienne s'ajouter à la contrainte d'intégrité naturelle, et corrélativement de partition naturelle, précédemment mentionnées. En effet, si les ongles ne sont pas suffisamment saillants en ce qui concerne l'apparence générale d'une personne, contrairement au visage, ils le deviennent

évidemment dans le contexte des soins prodigués par un podologue. Parallèlement, si l'étiquette n'est pas suffisamment saillante lorsqu'il s'agit de juger du bon état ou bon fonctionnement d'un couteau, contrairement à la lame, en revanche, elle le devient lorsqu'il s'agit d'exprimer une préférence esthétique.

Une même partie peut donc constituer une partie intégrante dans certains contextes, et un simple "attachement" dans d'autres. L'étiquette du couteau peut tantôt faire partie du couteau et tantôt n'être que sur le couteau. [Kleiber(1999)] quant à lui traduit cette sensibilité contextuelle de la métonymie par le principe suivant :

> [pour qu'un] référent, dans un sens très large du terme, [puisse] se voir appliquer des propriétés, événements, *etc.*, qui concernent en fait uniquement certaines de ses "parties", [...] il faut que les caractéristiques concernées soient d'une manière ou d'une autre également saillantes pour le tout ([Kleiber(1999)] : 143)

Il ne s'agit là bien sûr que de prémisses de réponses, prémisses qui devront néanmoins, d'une façon ou d'une autre, être intégrées à l'analyse formelle de la métonymie dans le cadre de TCL.

3.5 L'import mondain dans le langage : la critique de Fodor et Lepore

Une des critiques les plus virulentes opposées aux théories typées de la polysémie que nous venons de voir a été formulée par Fodor et Lepore dans leur article de 1998 au titre provocateur "The Emptiness of the Lexicon : Critical Reflexions on J. Pustejovsky's The Generative Lexicon". La critique qu'adressent Fodor et Lepore au GL est radicale en ce qu'elle ne vise pas uniquement à démontrer l'inadéquation de l'analyse de certains exemples, mais bien à démontrer que la démarche même, quelle que soit l'évolution ou l'amélioration des modèles actuellement élaborés, est non-fondée et sans espoir.

Ayant mentionné dans ce chapitre certains des cas problématiques auxquels se heurtait *GL*, ainsi que certaines pistes de résolution proposées par Asher, nous ne reproduirons pas ici la liste exhaustive des exemples compromettants discutés par les auteurs. Le point que nous souhaitons aborder à présent, et ce, indépendamment des modélisations particulières développées pour rendre compte de la polysémie, est l'idée quasi-dogmatiquement défendue par Fodor et Lepore que tout import ontologique ou mondain dans notre théorie sémantique signerait *ipso facto* l'échec de celle-ci. En effet, le point cardinal de l'article en question est en somme le suivant : toute tentative de décomposition du contenu lexical est nécessairement *contaminée* par des connaissances d'ordre ontologique, et repose donc sur une *confusion* entre connaissance des mots et connaissance du monde (deux règnes qui doivent selon les auteurs être maintenus distincts) [15].

3.5.1 La critique anti-générative de Fodor et Lepore

Concentrons nous sur la discussion autour du verbe *bake* en anglais qui se traduit en français soit par *cuire*, lorsqu'il s'agit d'un aliment tel que des pommes de terre (*bake potatos = cuire des pommes de terre*), soit par *faire*, lorsqu'il s'agit d'un gâteau (*bake a cake = faire un gâteau*). En anglais, le même verbe exprime tantôt un réchauffement, tantôt une activité productive, actions exprimées en français par des verbes distincts. Le complément étant chargé de lever l'ambiguïté en anglais, *GL* rend compte de la production des significations respectives en termes de co-composition. Intuitivement, cela revient à postuler que le complément du verbe *bake* participe à la signification du verbe, *i.e.* co-spécifie la signification du verbe. L'idée est que, les gâteaux étant produits artificiellement au moment de la cuisson (avant la cuisson, il n'y a qu'une mixture qu'on ne peut qualifier de gâteau), leur mode de production participe à l'interprétation du verbe comme exprimant une action de création. A l'opposé, la pomme de terre étant une espèce naturelle, la cuisson de celle-ci ne peut être interprétée comme induisant la production

15. Le lecteur ne manquera pas de noter la proximité de l'argument avec celui, indépendant de la polysémie, avancé par Fodor et Lepore contre le molécularisme en général, discuté au chapitre précédent, section 2.5.

d'un nouvel aliment, il ne peut s'agir que d'un réchauffement. [16]

Or, Fodor et Lepore reprochent à ce type d'analyse de présumer de l'identité des processus exprimés par le verbe *bake*, présupposé qui mènerait à placer le poids polysémique du côté du complément. La co-composition permettrait de défendre la non-ambiguïté du verbe, les significations contextuelles attestées résultant de l'apport sémantique du complément, ou plus précisément de la combinaison de l'apport sémantique du complément et du verbe. Ainsi, aucune des expressions considérées ne serait ambiguë *per se*. La génération de sens nouveaux ou spécifiques résulterait du caractère productif de la composition. Néanmoins, les auteurs soutiennent que ce type de raisonnements ne fait que repousser la difficulté du côté de l'ontologie sans réellement la résoudre. La question de l'individuation des significations n'est, selon eux, évitée qu'à condition d'accepter de se confronter à la question de l'individuation ontologique des processus, question au moins aussi embarrassante que la première :

> Mais maintenant : quel critère nous permet-il d'identifier les deux types de cuisson [*kinds of baking*] comme un seul et même processus ? Qu'est-ce-qui permet de trancher en faveur de l'identification des activités respectivement dénotées par bake dans bake a cake (activité de création d'un gâteau) et par bake dans bake a potato (activité de réchauffement) ? Alors même que [le verbe anglais] bank est censé être homonymique, en raison de la différence entre le processus dénoté par bank dans bank a check (*i.e.* en français *déposer un chèque*) et celui dénoté par bank dans bank a plane (*i.e.* en français *incliner un avion*). A nouveau, il ne s'agit ni plus ni moins que du problème de la polysémie ; il a tout simplement

16. Contrairement à *bake*, il existe des exemples qui fonctionnent aussi bien en anglais qu'en français (voir notre brève discussion de la co-composition autour de l'exemple du verbe *flotter* p. 108.). Cependant, bien que certains exemples soient peut être plus parlants pour les locuteurs français, nous avons fait le choix de poursuivre la discussion autour du verbe *bake* pour faciliter les renvois à l'article de Fodor et Lepore. Par ailleurs, une large partie de la littérature française sur la co-composition s'est développée autour de l'analyse du verbe anglais en question (*cf.* [Kleiber(1999)]). Nous procéderons donc de la même façon, en indiquant les traductions pertinentes dans chaque cas, sachant que les arguments avancés par Fodor et Lepore se veulent transposables à tous les cas de co-composition.

> été viré au-dessus de la sémantique au niveau de l'ontologie. Alors que nous avions l'habitude de nous tracasser au sujet du nombre de significations, nous somme à présent invités à nous tracasser au sujet du nombre de processus. Le chemin parcouru semble bien être négligeable si ce n'est nul. [17]

Outre la difficulté à fournir un critère ontologique pour l'identification (ou la distinction) de processus, Fodor et Lepore s'attaquent à la notion même de qualia. Les connaissances d'ordre télique ou agentif sont, selon les auteurs, inadéquatement représentées comme des connaissances d'ordre sémantique. A proprement parler, savoir que les gâteaux sont créés au moment de la cuisson ne ferait pas partie de l'information linguistiquement véhiculée par le terme *gâteau*, tout comme le fait que les pommes de terres sont des espèces naturelles ne ferait pas partie de la significations du terme *pomme de terre*. C'est en vertu de notre connaissance de ce que *sont* les gâteaux et les pommes de terres, défendent les auteurs, et non en vertu de notre maîtrise des noms qui permettent de les désigner, que nous acquérons de telles informations. La notion même de structure de qualia serait ainsi fondée sur une "confusion de genres ".

> La bonne version est très certainement la suivante : en ce qui concerne le langage, *bake* est polysémique et *bake a potato* (*i.e. cuire une pomme de terre*) et *bake a knife* (*i.e. cuire un couteau*) sont tous deux ambigus. Ce qui fait que *bake a potato* et *bake a knife* sonnent bizarrement relève du monde, et non des mots : tout le monde sait qu'on ne peut faire une pomme de terre ou un couteau en les faisant cuire.

L'argument est alors généralisable à la notion même de quale télique, ainsi que de quale agentif : l'usage auquel est destiné un objet ainsi que ce par quoi l'objet a été produit ou est venu à l'être sont des informations *relatives aux objets*, et non aux noms.

17. Les auteurs emploient la convention notationnelle suivante : lorsqu'une expression est citée elle est soulignée, lorsqu'il s'agit de l'interprétation d'une expression celle-ci est doublement soulignée.

3.5.2 L'alternative atomiste de Fodor et Lepore

[Fodor & LePore(1998)] présentent l'alternative atomiste qu'ils défendent en prenant appui sur l'analyse du verbe *vouloir* et de son comportement selon que son complément est une phrase infinitive ou un SD (Syntagme Déterminant), laissant de côté la discussion précédente du verbe *bake*. Ce qui justifie ce choix est alors que l'analyse sémantique du verbe *vouloir* dans GL met en jeux les deux mécanismes de coercion et de co-composition, et permet donc aux auteurs de défendre leur position relativement à chacun de ces mécanismes. En effet, si Fodor et Lepore admettent qu'il y a effectivement un mécanisme analogue à la coercion en jeu lorsque le verbe *vouloir* est directement combiné avec un SD, ils récusent en revanche l'idée de co-composition et proposent une version atomiste de la coercion opérant sur les seules formes logiques et non sur les contenus lexicaux.

Afin de poser le débat sur un terrain plus intuitif, considérons les exemples suivants :

70. Pierre veut une bière

71. Pierre veut boire une bière

Selon l'analyse de Pustejovsky, 70. et 71. sont strictement synonymes. Afin de justifier cette hypothèse de synonymie Pustejovsky fait tour à tour appel à la coercion et à la co-composition. En résumé, il considère que l'interprétation de 70. doit procéder de la façon suivante : Le verbe *vouloir* attend un complément de la forme INF (*i.e.* phrase infinitive) dénotant un événement. Or, il est directement composé avec le SD *une bière* dans 70. A ce stade la coercion entre en jeu, permettant au verbe de modifier son complément afin qu'il satisfasse la contrainte précitée. En d'autres termes, lorsque le verbe *vouloir* est directement combiné avec un SD, il modifie celui-ci de sorte qu'il dénote, non plus un objet, mais un événement. Selon GL, l'événement recouvré doit alors être un des événements déjà présents dans la structure profonde du nom, *i.e.* soit l'événement associé à son rôle télique, soit celui associé à son rôle agentif. Sachant que les rôles en questions, associés au nom commun *bière*, devraient vraisemblablement prendre les valeurs suivantes :

$$\left[\begin{array}{l} \textit{bière(x)} \\ \textsc{qualia} = \left[\begin{array}{l} \textsc{telique} = boire(e, y, x) \\ \textsc{agentif} = brasser(e', z, x) \end{array}\right] \end{array}\right]$$

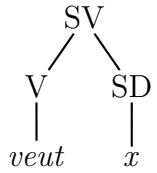
70. ouvre donc le choix entre deux lectures événementielles, l'une correspondant à un événement de brassage l'autre de boisson. Néanmoins, il semblerait que, selon le contexte verbal, les deux événements en question ne soient pas toujours d'aussi bons candidats à la coercion. Cela apparaît, affirme Pustejovsky, si l'on compare par exemple l'action coercitive des verbes *vouloir* et *commencer*. Selon lui, *commencer une bière* peut être tantôt synonyme avec *commencer à boire une bière* tantôt avec *commencer à brasser une bière*, les rôles télique et agentif associés au nom étant tous deux de bons candidats. On peut en effet commencer à boire mais également à brasser une bière selon que l'on est consommateur ou fabriquant. Au contraire, *vouloir une bière* serait non-ambigu, ne pouvant être interprété que comme *vouloir boire une bière*. Partant, *GL* prédit que dans 70. le verbe *vouloir*, outre son action coercitive, impose ou co-spécifie l'événement recouvré lors de la coercion, sélectionnant l'événement télique parmi les événements disponibles dans la structure de qualia du complément. L'interprétation de 70. comme synonyme de 71. résulterait donc d'une double action de coercion et de co-composition.

Tournons-nous à présent vers l'analyse de 70. développée par Fodor et Lepore. Tout comme Pustejovsky, les auteurs supposent que le verbe *vouloir* attend invariablement un complément de la forme INF. Selon eux, le verbe *vouloir* dénote toujours une relation entre un individu et un état de choses. Afin que cette contrainte soit satisfaite dans tous les contextes, ils introduisent une règle spécifique au verbe *vouloir* :

> **R-*vouloir***
>
> Lorsque le verbe *vouloir* est directement combiné avec un SD (i) le SD maintient sa dénotation initiale, (ii) le verbe dénote, comme toujours, une relation entre un individu et un état de choses, néanmoins (iii) le verbe introduit le prédicat *avoir* dans l'interprétation de la phrase tout entière.

Il y a donc bel et bien un mécanisme analogue à la coercion qui permet de recouvrer la forme attendue. Néanmoins, et le point central est là, ce n'est pas le SD qui est modifié par le verbe. Le matériel interprétatif introduit par le verbe est introduit au niveau de la phrase. En effet, Fodor Lepore contestent le fait que le contenu lexical soit contextuellement déterminé, ce qui ne contredit pas le fait que l'interprétation de la phrase toute entière soit fonction de, et donc varie selon, la signification de ses composants. [18]

Considérons l'arbre d'interprétation



L'interprétation du SV (Syntagme Verbal) s'opère, selon Fodor et Lepore, en deux phases. La première attribue une interprétation aux entrées lexicales, *i.e.* attribue au nœud V l'interprétation de *veut* (l'ensemble des paires ordonnées $\langle y, x\rangle$ tel que y veut x), et au nœud SD l'interprétation de x (noté X). La deuxième étape consiste à interpréter le nœud SV en combinant les interprétations lexicales obtenues à l'étape précédente. C'est au moment de la composition des contenus lexicaux obtenus à l'étape 1 qu'est introduit l'auxiliaire *avoir*. Le nœud SV se voit alors attribuer l'ensemble $\{y : y$ veut avoir $X\}$.

Autre différence cardinale par rapport à l'analyse Pustejovskienne : les éléments introduits par le verbe *vouloir* au moment de l'interprétation de la phrase ne varient pas selon le complément. L'infinitif introduit correspond toujours au verbe "léger " *avoir*.

72. Pierre veut une bière = Pierre veut avoir une bière

73. Pierre veut de l'argent = Pierre veut avoir de l'argent

74. Pierre veut une glace = Pierre veut avoir une glace

18. "Bien que l'on soit dubitatif quant au fait que la signification d'un mot puisse jamais être fonction de son contexte, nous ne doutons pas un instant [...] que la signification d'une phrase est toujours fonction de la signification de ses composants lexicaux ".

Le verbe *avoir* est alors qualifié de "léger "par les auteurs en ce qu'il ne spécifie pas ce pour quoi l'individu dénoté par le sujet veut ce qui est dénoté par le complément. Le fait que l'infinitif introduit soit léger en ce sens est capital car il rend l'application de **R-*vouloir*** indépendante du contenu du SD. L'application de cette règle dépend uniquement du type syntaxique du complément (SD ou INF) et non du contenu lexical. Il y aurait donc une forme de coercion sans co-composition.

3.5.3 Virez l'extra-linguistique par la porte, il reviendra par la fenêtre !

La solution atomiste défendue par Fodor et Lepore repose, comme nous venons de le voir, sur deux éléments principaux :

- Le verbe introduit par la coercion doit être largement sous-spécifié, "léger ". Le verbe *avoir*, introduit par l'effet coercitif du verbe *vouloir* sur un complément nominal, ne spécifie pas ce pour quoi le sujet veut avoir l'objet dénoté par le complément. Ainsi, les auteurs évitent les difficultés soulevées par la sur-spécification des analyses de GL (*cf.* section 3.2.1).
- Cela doit permettre une formulation purement syntaxique de la coercion opérée par le verbe *vouloir*, le même verbe léger étant introduit dans tous les contextes coercitifs (que le SD dans la portée du verbe dénote une pomme, un livre ou une bière). En effet, suivant l'analyse de type GL, l'effet coercitif du verbe *vouloir* dépend entièrement de ce pour quoi on peut vouloir tel ou tel objet, à savoir, de son usage typique/normal (ou rôle télique). Or, selon Fodor et Lepore, rien ne permet d'affirmer que le contenu du SD influe sur le contenu du SV dans la portée duquel il se trouve (ou inversement que le contenu du SV impose une lecture coercitive particulière parmi celles ouvertes par le SV).

Sur le premier point, *i.e.* la sur-spécification de l'analyse de Pustejovsky, nous rejoignons pleinement les auteurs. Comme déjà mentionné,

les difficultés soulevées par cette sur-spécification sont notables et ont largement été débattues dans la littérature sur la polysémie systématique. Par ailleurs, l'idée qu'il conviendrait d'introduire un verbe "léger ", selon la terminologie des auteurs, rejoint l'analyse de la coercion proposée par Asher [Asher(2010), Asher & Pustejovsky(2005)] et discutée un peu plus haut. Rappelons-nous, ce qui motivait Asher à introduire des types dépendants sous-spécifiés, et ce sans modifier le contenu lexical (*i.e.* le type) du complément, était précisément le fait que des cas de coercion comme *apprécier un livre* étaient plus adéquatement analysés comme synonymes approximatifs de *apprécier faire quelque chose avec un livre*, à la manière du verbe "léger "introduit par Fodor et Lepore.

Principale différence entre ces deux lignes d'analyse : la dépendance ou non du verbe "léger", ou type événementiel sous-spécifié, relativement au contenu du complément coercé. Fodor et Lepore considèrent que cette sous-détermination permet de dissocier le choix du verbe introduit par coercion du contenu du SD coercé ; contraiement à Asher qui introduit à cet effet la notion de type sous-spécifié dépendant, dont la valeur dépend à la fois du complément et de certains paramètres contextuels. Lorsqu'un individu affirme avoir apprécié un livre, ce qu'il a apprécié faire avec ce dernier dépend d'une part de la nature des livres et d'autre part du contexte plus large d'énonciation.

La question qui se pose face à la critique virulente de nos atomistes chevronnés est donc la suivante : est-il réellement possible de se passer de l'extralinguistique dans l'analyse de la coercion ? Peut-on formuler les règles de coercion sur des critères purement syntaxiques, *i.e.* indépendamment des contenus lexicaux particuliers en jeu ?

Nombreux sont les exemples qui vont dans le sens d'une telle analyse, lui conférant une certaine robustesse. Cette ligne d'analyse n'est d'ailleurs pas réellement nouvelle, ayant été défendue par le passé entre autres par [Dowty(1979), McCawley(1974), Ross(1976)]. Néanmoins, comme le soulignent [McCawley(1974)] ainsi que [Harley(2004)], tous les syntagmes de la forme *Vouloir* + SD ne se prêtent pas à la même analyse en termes d'introduction du verbe *avoir*. Ainsi si l'on peut vouloir un baiser, en revanche,

on ne peut pas l'avoir. Plus précisément, on reçoit des baisers, ceux-ci n'étant pas des objets concrets que l'on peut posséder. De même, ont peut vouloir de la reconnaissance, de l'affection ou de l'attention, mais uniquement au sens où on voudrait en recevoir. Ainsi, alors que les énoncés

75. Je veux *recevoir* un baiser
76. Je voudrais *recevoir* un peu plus de reconnaissance
77. Je veux *recevoir* de l'attention
78. Je veux *recevoir* de l'affection

sont tout à fait acceptables, les énoncés

79. ? Je veux *avoir* un baiser
80. ? Je voudrais *avoir* un peu plus de reconnaissance
81. ? Je veux *avoir* de l'attention
82. ? Je veux *avoir* de l'affection

sont quant à eux mal formés. Cela indique alors que le verbe *avoir*, aussi "léger" soit-il, impose des contraintes à son complément, certes minimales, mais non-nulles.

Il nous semble donc que l'alternative de Fodor et Lepore se trouve confrontée à une difficulté majeure : les effets coercitifs du verbe *vouloir* sont indéniablement différents dans *vouloir une bière* et *vouloir un baiser*, le premier type de coercion se prêtant à une analyse en termes d'introduction du verbe *avoir*, le deuxième en termes d'introduction du verbe *recevoir*. Or, il n'y a à l'évidence aucune différence syntaxique entre les SD *une bière* et *un compliment*. La seule différence que l'on peut constater est une différence de contenu, *i.e.* du type d'entité dénotée par le complément coercé. Les auteurs semblent donc *in fine* contraints d'admettre une sorte de co-composition [19].

19. [Harley(2004)] souligne que Fodor et Lepore disposent d'une autre issue pour rendre compte des contre-exemples mentionnés que celle de l'admission de la co-composition. En résumé, l'analyse proposée repose sur l'idée que les verbes comme *recevoir* et *donner* pourraient être syntaxiquement analysés comme la combinaison d'une préposition dénotant un état (P_{AVOIR}) avec un verbe causatif léger comme DEVENIR. Nous ne souhaitons pas ici rentrer dans le détail d'une telle alternative et renvoyons donc le lecteur intéressé à [Harley(2004)]. Nous voulons simplement souligner, comme le fait d'ailleurs l'auteur, que

Nous voilà donc ramenés au dilemme qui se trouve à l'origine de toute la littérature sur la polysémie systématique, à savoir (i) adopter une approche énumérative en démultipliant les significations associées aux unités lexicales tout en maintenant les liens conceptuels et toute considération ontologique hors du domaine de la sémantique lexicale, (ii) ou au contraire admettre dans nos théories un certain degré d'interpénétration entre connaissances sémantiques et connaissances du monde.

Il est à nos yeux évident que le retour à la sémantique lexicale de type énumératif est non-souhaitable pour toutes les raisons avancées jusqu'ici. Notons d'ailleurs que, concernant le verbe *vouloir*, Fodor et Lepore récusent, tout comme Pustejovsky, le fait que le verbe puisse être traité en distinguant un premier sens $\texttt{vouloir}_1$ en jeu dans des constructions du type *vouloir*+INF, et un second sens $\texttt{vouloir}_2$ en jeu dans des constructions du type *vouloir*+SD. Comme l'admettent les auteurs, une telle approche "n'est pas assez révélatrice pour être plausible. En particulier elle passe à côté de l'équivalence entre *vouloir une bière* et *vouloir avoir une bière*"([Fodor & LePore(1998)] : 284).

La conclusion qui semble s'imposer, et que nous endossons pleinement, est donc qu'on ne peut faire l'économie de l'extralinguistique dans une analyse adéquate du langage. La façon dont est structuré le monde, le type d'entités qu'il contient, contraignent nos langages naturels, notre façon de dire le monde. Tout au plus admettons-nous certaines des critiques de [Fodor & LePore(1998)] comme un argument supplémentaire en défaveur du modèle quasi-énumérativiste de Pustejovsky, et un argument supplémentaire dans le sens d'une analyse dynamique du lexique dans la veine de TCL, *i.e.* maintenant des formes logiques lexicales simples, mais enrichissant les règles d'inférence sur les types régissant la composition lexicale. Cette structure de types incorpore alors des informations concernant la structure du monde, per-

Fodor et Lepore ne seraient eux-mêmes probablement pas prêts à accepter cette solution qui, bien qu'évitant la co-composition, s'éloigne néanmoins de l'hypothèse d'atomicité sémantique. Ils ont d'ailleurs à maintes reprises explicitement rejeté des décompositions syntaxiques analogues (comme l'analyse de *tuer* en termes de l'expression complexe CAUSER+DEVENIR+MORT, visant à rendre compte du lien conceptuel selon lequel tuer un individu implique qu'il soit mort).

mettant une description plus fine du monde que ne le permettait la théorie des types standards n'admettant que des types simples du genre *entité* et *valeur de vérité* ainsi que des types fonctionnels.

Deuxième partie

L'ontologie de la polysémie systématique

Meaning is what essence becomes
when it is divorced from the
object of reference and wedded
to the word. [Quine(1951)]

Cette citation de Quine renferme, en une phrase, ce que l'auteur considère être "le pêché originel" de la théorie de la signification qui, ayant rejeté (comme nous l'avons vu au premier chapitre) l'essentialisme métaphysique, aurait instauré une autre forme d'essentialisme tout aussi néfaste : un essentialisme sémantique. Prenant le contre-pied de la position Quinienne, les chapitres qui suivent proposent de maintenir l'enracinement de la signification dans les essences tout en rétablissant leur ancrage métaphysique. En revenant à un essentialisme métaphysique, il ne s'agit pas, suivant Aristote, de les dissocier du règne des significations, mais bien de montrer comment, par une espèce de montée sémantique, les lois fondamentales de la métaphysique se reflètent au niveau sémantique.

Ainsi, nous avons clos la partie précédente consacrée à l'analyse sémantique de la polysémie systématique sur le constat suivant : une analyse adéquate de la polysémie systématique repose semble-t-il nécessairement sur notre connaissance du monde, notre connaissance quant à la nature des objets dénotés par les polysèmes. Reprenons les derniers exemples mentionnés dans le précédent chapitre, et comparons les deux cas de coercion

1. Jean veut [*avoir*] une bière
2. Jean veut [*recevoir*] un compliment

Nous avions souligné que les natures respectives d'un verre de bière et d'un compliment étaient à l'origine de la divergence quant aux effets de coercion impliqués dans 1. et 2. respectivement. En résumé, un compliment n'étant pas un objet physique, il ne peut être possédé au sens où l'on peut posséder ou disposer dans le temps d'un objet physique. Ainsi, les verbes introduits respectivement par coercion d'un nom d'objet physique et d'un nom d'objet non-tangible comme un compliment, aussi "légers" soient ces verbes, dénoteront nécessairement des processus différents en nature, et ce, en accord avec la nature de l'objet du processus (ici une bière ou un compliment).

Mais une fois cela admis, et c'est le point de départ de cette seconde partie, reste à savoir dans quelle mesure et sur quel mode notre connaissance du monde intervient dans le cas particulier de la polysémie systématique. En effet, la question du rapport entre le mot et la chose, entre le niveau de la compétence lexicale et celui de la connaissance des choses visées dans le monde, est une question notoirement difficile, qui préoccupe depuis toujours le philosophe du langage. Cette question épineuse nous ne l'aborderons pas dans sa globalité, mais uniquement dans la mesure où celle-ci se pose dans le cas particulier de la polysémie systématique, et partant, en rapport avec la notion de sémanticalité en jeu dans ce genre de phénomènes d'ambiguïté. [20]

En effet, la notion de sémanticalité elle-même semble reposer fondamentalement sur nos intuitions quant à la structure du monde. Lorsque l'on admet qu'un énoncé comme

3. Cette idée est verte

est a-sémantical (lorsqu'interprété littéralement), ce jugement repose intuitivement et en dernière instance sur nos intuitions quant à la nature des idées, *i.e.* leur nature abstraite qui les place en dehors de l'étendue spatio-temporelle, ainsi que notre connaissance de ce qu'est une couleur, *i.e.* du fait qu'elle recouvre *nécessairement* une étendue spatio-temporellement localisée dans les limites d'une certaine frontière.

20. Voir chapitre 2 sur le rapport entre polysémie systématique et sémanticalité.

Partant de ces intuitions très générales, le premier chapitre de cette seconde partie sera donc consacré à l'élucidation du genre de connaissances mondaines sous-jacentes aux jugements de sémanticalité. Nous y défendrons la thèse que le cadre théorique le plus adéquat pour rapprocher nos intuitions touchant aux contraintes de sémanticalité de nos intuitions quant à la nature des connaissances ontologiques en jeu est celui de la phénoménologie réaliste du premier Husserl basée sur la notion d'intuition des essences.

Nous consacrerons alors les deux chapitres suivants à l'extension de la thèse selon laquelle la sémanticalité serait fondée dans ce que Husserl qualifiait de lois éidétiques (ou lois d'essence, ou encore lois synthétiques *a priori*) à l'étude de la sémanticalité particulière à l'œuvre dans des cas de polysémie systématique. L'idée est en somme la suivante : la polysémie systématique que nous avons étudiée dans les chapitres précédents affecte (quasi) exclusivement les termes désignant des entités socioculturelles. Si nous avons raison concernant le rapport entre jugements de sémanticalité et jugements touchant aux conditions de possibilité de l'objectité, une étude ontologique des entités socio-culturelles devrait nous livrer les clés nécessaires pour appréhender plus adéquatement les règles de sémanticalité qui régissent en particulier les phénomènes de prédication sélective (précédemment formulées en termes de types pointés) ainsi que les phénomènes de coercion (initialement formulées par Pustejovky en termes de qualia puis par Asher en termes de types dépendants).

Bien entendu il ne s'agit pour le moment que de pistes de recherche générales dogmatiquement posées. Partant, toute cette seconde partie s'attellera à développer, détailler et justifier ces affirmations. L'objectif est double. Il s'agit évidemment de clarifier l'intrication constatée entre les contraintes de sémanticalité et les contraintes relevant de la structure du monde et de la nature des objets qui le constituent. Chemin faisant, nous reviendrons sur certaines questions laissées ouvertes par l'analyse de la polysémie systématique (*cf.* section 3.4), questions qui ne semblent pouvoir trouver de réponses par le biais d'une analyse exclusivement linguistique et qui seront clarifiées en retour par une analyse proprement ontologique.

Chapitre 4

De la sémanticalité à l'objectité

Rappelons la définition intuitive de la sémanticalité : une expression est dite a-sémanticale, ou sémantiquement mal formée, lorsqu'elle ne peut, par voie de nécessité et non de fait, être satisfaite par aucun objet (au sens large incluant également les propriétés, les états de faits, *etc.*). Autrement dit, une expression a-sémanticale est telle que les conditions de satisfaction des expressions qui la composent ne peuvent être simultanément remplies. Comme nous l'avons mentionné, de tels jugements de sémanticalité reposent alors en dernière instance sur notre connaissance du monde. Il s'agit d'un jugement de possibilité ou impossibilité objectuelle lié à la nature-même des objets désignés, qui sont *par essence* possibles ou pas.

La question que soulève la sémanticalité est partant la suivante : qu'est ce qui est visé lorsque nous en appelons à notre connaissance de la *nature des objets* ? Que signifie le fait qu'un objet soit *par essence* de telle ou telle sorte (*e.g.* étendu ou abstrait) ? S'agit-il de la nature profonde des choses telle que nous la livre la science ? Et sinon, une connaissance *objective* non-scientifique du monde est-elle possible ? En somme, quelle est la nature des contraintes qui pèsent sur l'objectité et qui se reflètent au niveau du langage dans nos jugements de sémanticalité ?

Dans ce qui suit, nous allons montrer que, au fondement de la notion de sémanticalité, se trouve notre connaissance de ce que Husserl appelait le *monde de la vie*, et que certains philosophes qualifient aujourd'hui de *monde*

du sens commun. Nous verrons alors que nos intuitions de sématicalité renvoient à la notion Husserlienne d'*idéation*, et à l'intuition directe et pré-scientifique des essences, qui nous livre des vérités *absolument générales* et *a priori* sur le monde dans lequel nous vivons. La notion de "connaissance *a priori* du monde", loin de résoudre tous les problèmes, soulève alors à son tour son lot de difficultés. Nous avons mentionné au chapitre 2, que nous serions pour notre part favorables à une naturalisation de la notion d'*a priori*, traditionnellement empreinte de transcendantalisme. Cependant, dans ce qui suit, nous nous contenterons de revenir sur la façon dont Husserl, notre principal interlocuteur dans ce chapitre, pensait quant à lui avoir justifié la possibilité d'un *a priori synthétique*, *i.e.* d'une connaissance du monde indépendante de toute expérience du monde.

4.1 Un monde ordinaire dit dans un langage ordinaire : le monde de la vie

4.1.1 L'évidence pré-scientifique sous-jacente à nos jugements sémantiques

Revenons sur l'énoncé 3. (*Cette idée est verte*) qui nous suivra tout au long de nos recherches sur la notion de sémanticalité. Lorsque nous disions que l'a-sémanticalité d'un tel énoncé repose intuitivement sur le fait que les objets abstraits (ici les idées) ne peuvent, *par nature*, être colorés, nous avions laissé ouverte la question de ce qui se trouve au fondement d'une telle "nécessité par nature".

On pourrait chercher une première piste de réponse en interrogeant la science, dans ce cas la science physique, quant à la *nature* des couleurs, du phénomènes de perception des couleurs. En effet, comme le soulignait déjà [Husserl(1936)], l'idée selon laquelle la science, et en particulier la science mathématisée de la nature, serait le véhicule privilégié pour atteindre la nature objective des choses "en-soi" est une idée fortement ancrée dans l'esprit moderne. La formulation des lois de la nature dans le langage neutre et

exact des mathématiques, et le succès prédictif des sciences naturelles modernes [1], serait ainsi la preuve de l'objectivité des sciences naturelles, *i.e.* du fait qu'elles nous livrent la nature profonde du monde réel tel qu'il est en-soi, nous pourrions dire tel qu'il est *réellement*.

En nous tournant vers les sciences naturelles on pourrait donc tenter de justifier l'a-sémanticalité de 3. en se référant à l'explication scientifique de la perception des couleurs. Celle-ci s'explique par le fait que les rayons lumineux, lorsqu'ils atteignent la surface d'un corps, sont pour une part absorbés et pour une part reflétés. Selon les rayons reflétés qui excitent la rétine, le message transmis via le nerf optique sera différent et produira la perception de couleurs différentes. Ainsi, sans surface pour absorber ou refléter des rayons, aucune perception de couleur n'est possible. Cela légitimerait l'affirmation selon laquelle *par nature* les objets abstraits ne peuvent être colorés.

Mais est-ce réellement ce genre de connaissances qui est en jeu lorsque nous affirmons qu'un objet abstrait ne peut être coloré ? Il est évident que non ! Il est plausible d'affirmer que tout locuteur compétent du français est à même de juger de l'a-sémanticalité le l'énoncé 3 (de même pour tout locuteur d'une autre langue s'agissant de la sémanticalité de la traduction pertinente de 3). Partant, la totalité des locuteurs de n'importe quelle langue est en mesure de juger de l'impossibilité pour un objet abstrait d'être coloré, et ce, tout en ignorant totalement l'explication scientifique de la perception des couleurs.

Le fait de savoir qu'une couleur est nécessairement spatio-temporellement étendue relève de notre connaissance du monde issue de notre expérience ordinaire quotidienne. Notre expérience perceptuelle du monde, notre expérience pré-théorique naïve, dans laquelle le monde environnant se donne comme un monde matériel constitué de corps, et dont l'existence se donne avec la plus grande évidence à tout instant, est à la source de notre connaissance du caractère étendu des couleurs (et par extension du caractère non coloré des idées). Notre appréhension perceptuelle des choses, avant même qu'elle ne

1. Ce que nous désignons comme *science naturelle moderne* (ou positive) correspond à ce que Husserl désigne comme "science post-Galiléenne", attribuant aux travaux de Galilée le coup d'envoi de la mathématisation de la nature.

soit théorisée, est celle qui nous révèle des vérités absoluments générales telle que celle-ci. C'est donc du côté de ce monde tel qu'il nous est donné à tout instant de notre vie, et présupposé par la totalité de nos actions, qu'il faut se tourner. C'est la possibilité de connaître des vérités objectives, nécessaires et absolument générales portant sur ce monde pré-théorique, et en particulier pré-scientifique, qui est en jeu dans nos jugements de sémanticalité.

Ce monde pré-théorique, toujours pré-donné, dans lequel se déroule notre vie et que nous présupposons à tout instant, nous l'entendons au sens Husserlien de "monde de la vie" ou "monde commun environnant". C'est en effet dans *La crise des sciences européennes* ainsi que dans les trois volumes des *Idées directrices pour une phénoménologie* que le monde de la vie est le plus clairement thématisé, dans une démarche visant à donner un fondement stable à *la réalité du monde* naïvement pré-sup-posée par tout être humain, et donc également par l'humain dans une posture scientifique visant à découvrir la structure profonde et objective *du* monde. Or, si notre démarche est bien éloignée de la problématique originale de Husserl, partant de notre rapport au monde à travers le langage naturel et non de la question du fondement des sciences mathématisées de la nature comme science objective, c'est bien à ce même monde de la vie que nous sommes ramenés [2].

4.1.2 L'attitude naturelle ou l'évidence primitive du monde perçu

Ce monde pré-scientifique de la vie au sens de Husserl n'est autre que *le* monde que l'on présuppose dans chacune de nos actions théoriques ou pratiques, et qui reste le plus souvent "anonyme", "passé sous silence". Il s'agit du monde que nous percevons et qui, par la perception, nous apparaît

2. Notons que, si le monde de la vie est le plus largement connu à travers le prisme de la *Crise des sciences européennes*, qui vise les fondements des sciences de la nature comme science objective, Husserl présente ce monde de la vie comme socle précisément de la vie humaine en général, et de toutes les constructions socio-culturelles, parmi lesquelles ont retrouve certes les sciences, mais également nos activités pratiques quotidiennes et en particulier le langage. En témoigne d'ailleurs son ouvrage *Expérience et jugement*, entièrement consacré à l'étude de la genèse des jugements prédicatifs, enracinée dans l'expérience pré-prédicative du monde de la vie.

avec la plus évidente immédiateté et sans effort. Il s'impose en quelque sorte à nous à travers la perception sensible (nous verrons par la suite que la perception, au sens d'une appréhension immédiate et primitive, s'étend au delà de la perception par nos organes sensoriels).

Le monde réel impose alors son existence, sa présence à travers la stimulation de nos organes sensoriels, aussi bien par une simple réception passive que par kinesthèse. Nous voyons, sentons, *etc.*, chaque objet que l'on "rencontre" dans le monde, mais nous pouvons également nous déplacer autour des objets, les bouger, les presser, *etc.* Ce rapport causal que nous avons au monde par le biais de nos organes sensoriels, Husserl le désigne comme constitutif de "l'attitude naturelle", de "l'entendement humain naturel" et spontané qui pose la "validité naïve du monde". L'attitude naturelle est donc fondamentalement une attitude thétique au sens où elle pose et présuppose en même temps l'existence du monde environnant :

> J'ai conscience d'un monde qui s'étend sans fin dans l'espace, qui a et a eu un développement sans fin dans le temps. Que veut dire : j'en ai conscience ? D'abord ceci : je le découvre par une intuition immédiate, j'en ai l'expérience. Par la vue, le toucher, l'ouïe, *etc.*, selon les différents modes de la perception sensible, les choses corporelles sont *simplement là pour moi*, avec une distribution spatiale quelconque ; elles sont "*présentes* au sens littéral ou figuré, que je leur accorde ou non une attention particulière, que je m'en occupe ou non en les considérant, en pensant, sentant ou voulant. ([Husserl(1913)], §27)

Ce monde donné dans l'expérience sensible n'est alors pas cantonné au monde de l'expérience actuelle. A tout instant, nous percevons le monde qui nous entoure, mais nous n'en percevons de fait qu'une infime partie, que certains aspects, sous un angle particulier. Néanmoins, nous ne doutons pas de l'existence de la portion du monde qui se trouve derrière nous et que nous ne voyons pas. Nous ne doutons pas de l'existence d'un monde en dehors de la pièce où nous nous trouvons et que nous ne voyons pas. De même, nous ne doutons pas de l'unité du monde dont nous faisons actuellement l'expérience

et dont nous avons fait l'expérience hier ou à tout autre instant dans le passé, ou dont nous pourrions faire l'expérience dans le futur. Le monde qui est spontanément posé par la perception sensible n'est pas seulement le monde de la perception immédiate, mais le monde de toute expérience potentielle dans l'espace et le temps. En même temps que l'expérience perceptuelle actuelle toujours locale, qui nous présente certaines des déterminations du monde environnant, s'ouvre un "horizon de déterminations potentielles", et cet horizon est tout aussi constitutif de la thèse d'existence *du* monde. Le monde qui nous entoure et dont nous avons conscience à tout instant est tout à la fois le monde qui se profile dans la perception actuelle et l'horizon de toutes ses déterminations possibles. La perception nous donne à "voir", d'un coup si l'on peut dire, *le* monde en tant que sujet à notre expérience actuelle, passée, future et possible.

Ainsi, lorsque nous disons percevoir la tasse de café qui se trouve là devant nous, nous ne percevons de fait que la face de la tasse qui est orientée vers nous. Nous pouvons certes nous déplacer, la voir selon d'autres angles, la saisir, *etc.* mais ce ne sont jamais que des esquisses partielles de l'objet qui se donne incomplètement dans la perception. Néanmoins, la face que nous percevons de la tasse est spontanément saisie en tant que telle, *i.e.* en tant que face, ce qui présuppose au même moment qu'il y en ait d'autres que nous pourrions percevoir, et que tous ces aspects qui se donnent à chaque fois localement sont autant d'aspects d'*un seul et même objet*.

> L'ensemble de ces objets *co-présents* à l'intuition de façon claire ou obscure, distincte ou confuse, et cernant constamment le champ actuel de la perception, n'épuise même pas le monde qui pour moi est "là" de façon consciente à chaque instant où je suis vigilant. Ce qui est actuellement perçu et plus ou moins clairement co-présent et déterminé (ou du moins déterminé par quelque côté) est pour une part traversé, pour une part environné par un *horizon obscurément conscient de réalité indéterminée*. (*ibid.*)

La perception est à ce titre "le mode primitif de *l'intuition*" par lequel nous sommes en relation spontanée, involontaire, avec le seul monde environnant

bien que variablement et partiellement "profilé" dans chaque acte de perception.

4.2 Le monde de la vie au cœur de la controverse idéalisme/réalisme

Le retour au monde de la vie se présente donc avant tout comme un retour à ce qui se donne dans l'intuition primaire et à la question du statut ontologique de ce qui s'y donne. La réponse naïve, le réflexe premier, serait de dire : c'est le monde réel, extérieur et indépendant de nous, qui se donne dans la perception. La perception est le véhicule privilégié par lequel nous entrons en contact avec *l'extérieur*, et sur lequel se bâtit la connaissance *du* monde extérieur.

Cette évidence d'un dehors qui serait appréhendé par le sujet est inhérente à la cognition naturelle humaine, au rôle "thétique" de l'attitude naturelle comme dirait Husserl. Pourquoi thétique ? Tout simplement parce que, à proprement parler, la perception n'est que profilage. En d'autres termes, elle ne livre qu'une succession de données sensorielles, que la conscience réunit comme autant d'aspects *d'un unique extérieur*. L'unité des choses qui s'esquissent dans la perception n'est pas réellement perçue, elle est posée.

Or, ce constat soulève une multitude de questions éminemment difficiles qui parcourent l'histoire de la philosophie depuis ses débuts. La perception est-elle un réel contact avec l'extérieur, un pont entre l'intériorité de la conscience et l'extériorité du monde réel qui nous entoure ? Ou bien sommes-nous prisonniers de notre intériorité ? Dès lors que l'on revient aux sens-data, au *monde perçu* ou comme *phénomène* au sens premier, on ne peut faire l'impasse sur la controverse entre réalisme et idéalisme, ces derniers se déclinant eux-mêmes sous des formes plus ou moins radicales.

De façon liée, la régression d'un monde perceptible à un monde perçu soulève la question de la relativité du perçu. Le monde se réduit-il à nos vécus psychologiques ? Doit-on se résoudre à une théorie relativiste du monde qui relativiserait ce dernier aux vécus psychologiques des différentes com-

munautés culturelles, linguistiques ou autres ? Ou bien même aux vécus de chaque conscience individuelle, menant à un subjectivisme personnel ?

4.2.1 Contre le relativisme : le monde de la vie comme monde intersubjectivement stable

La tentation est grande, lorsque l'on définit le monde de la vie comme le monde qui se donne dans des actes perceptuels, *i.e.* des actes de conscience, de relativiser ce qui est donné aux actes donateurs. En d'autres termes, le danger qui nous guette est de s'enfermer dans le monde tel que perçu, et partant, d'en venir à relativiser le monde aux actes de perception donateurs, introduisant ainsi un écart infranchissable entre le "monde en-soi" et le "monde pour-soi".

Ce danger d'aliénation de la conscience par rapport au monde réel en-soi, tel qu'il est indépendamment du fait que nous le saisissions ou non, se décline alors sous plusieurs formes, allant du solipsisme absolu, à l'idéalisme "universel", en passant par une forme de relativisme culturel. Selon que le "monde pour-soi" est relativisé (i) à une conscience subjective, à la première personne, (ii) à une conscience collective linguistiquement et culturellement conditionnée, ou (iii) à la conscience *humaine en général*, la portée épistémologique du postulat d'un monde pour-soi distinct du monde en-soi n'est alors évidemment pas la même, délimitant en particulier différemment les frontières de l'inter-subjectivité.

Dans cette section, nous nous attaquerons au solipsisme ainsi qu'au relativisme socio-culturel, qui semblent pouvoir trouver des réponses plus immédiates, que l'idéalisme universel que nous aborderons juste après.

a) Contre le relativisme solipsiste. Nous avons jusqu'ici présenté le monde de la vie comme environnement dans lequel s'insère la vie de toute personne, un environnement pré-donné dans la perception spontanée, dans l'attitude naturelle. Néanmoins, il serait trompeur de comprendre cet environnement comme un environnement personnel. En effet, si cet environnement s'impose à chacun d'entre nous comme une altérité évidente, à la fois consistante et résistante, ce n'est pas uniquement en tant qu'environnement

personnel, mais de façon tout aussi immédiate comme un monde *commun* environnant, un environnement inter-subjectivement partagé et stable.

Le monde environnant qui se donne dans l'expérience personnelle comme *objectif*, *réel*, n'est tel qu'en tant qu'il est intersubjectif. En effet, les autres ne sont pas seulement présents dans notre environnement subjectif en tant que simples objets physiques, mais précisément en tant qu'hommes, en tant qu'*ego* qui partagent le même environnement, constituant autant de centres de perception *du* monde.

> Ce qui est vrai de moi vaut aussi, je le sais bien, pour tous les autres hommes que je trouve présents dans mon environnement. Par l'expérience que j'ai d'eux en tant qu'hommes, je les comprends et je les accueille comme des sujets personnels au même titre que moi-même, et rapportés à leur environnement naturel. En ce sens toute fois que je perçois leur environnement et le mien comme formant objectivement un seul et même monde qui accède seulement de façon différente à toutes nos consciences. Chacun a son poste d'où il voit les choses présentes, et en fonction duquel chacun reçoit des choses des apparences différentes. [...] En dépit de tout cela nous arrivons à nous comprendre avec nos voisins et posons en commun une réalité objective d'ordre spatio-temporel qui forme ainsi *pour nous tous l'environnement des existants, bien qu'en même temps nous en faisons nous-mêmes partie.* ([Husserl(1913)] § 29)

L'attitude naturelle qui pose l'existence du monde de la vie étant fondée dans la perception sensori-motrice, et étant donnée la similitude physiologique de tous les êtres humains, les expériences perceptuelles de chaque *ego* sont nécessairement analogues. C'est donc la proximité physiologique de tous les individus appartenant à l'espèce humaine qui garantit la convergence et la cohérence de toutes les expériences particulières et subjectives vers un dehors inter-subjectivement posé[3]. Par sa nature causale, la perception impose

3. Nous laissons de côté la question de savoir si le monde de la vie constitue un environnement également partagé avec les animaux appartenant à des espèces dont la structure physiologique est plus ou moins proche de la notre, et à partir de quel point les différences

donc une certaine harmonie intersubjective du monde perçu qui accède par là au statut de l'objectivité.

Cette capacité à comprendre l'autre comme un *alter-ego*, un autre moi, en procédant par analogie, Husserl l'appelle *intropathie*. L'intropathie désigne précisément cette capacité à poser l'autre comme un *ego* (et non comme une simple chose appartenant à mon environnement) par "une certaine action spontanée de l'analogie", qui doit être distinguée de l'empathie qui pose quant à elle la possibilité de "l'expérience primitive du psychique en deuxième personne" (voir [Ricoeur(1986)] pp 134-136, et [Husserl(1952)] chap. IV).

En somme, la similitude structurelle de tous les individus appartenant à l'espèce humaine, et cette capacité fondamentale à se projeter hors de soi par l'intropathie, sont les clés qui nous permettent de ne pas sombrer dans le solipsisme et de penser l'objectivité, du moins au sens de l'intersubjectivité, du monde physique qui nous entoure. Certains verrons dans le soubassement physiologique de la perception un argument en faveur du réalisme et donc de la correspondance entre le monde et la perception que nous en avons. D'autres au contraire tirerons l'argument du côté de l'idéalisme, affirmant que l'humain, prisonnier de sa condition physique, ordonne nécessairement le monde qu'il perçoit selon certaines structures et à un certain niveau de granularité perceptuelle. Nous reviendrons plus longuement sur le débat idéalisme/réalisme. Quoi qu'il en soit, la perception nous livre, du moins nous en sommes convaincus, plus qu'un monde personnel, *i.e.* tel que nous en faisons l'expérience à la première personne.

b) Contre le relativisme culturel. En admettant la possibilité de l'intropathie nous nous trouvons immunisés contre le renfermement solipsiste dans la conscience subjective. Néanmoins, l'idée d'une relativisation à un sujet collectif culturellement déterminé est de nos jours de plus en plus prégnante. Certes, l'esprit moderne ne se résout pas à admettre que chaque individu évolue dans *son* monde, isolé de toute altérité. Cependant, il semble de nos jours couramment admis que chaque culture (et en particulier chaque

physiologiques deviennent significatives et imposent une rupture dans le partage d'un même environnement.

groupe linguistique, chaque ensemble d'individus partageant la même langue) évolue dans un monde aux frontières et aux contours différents. La culture constituerait ainsi le ciment d'une subjectivité collective, condition de possibilité d'une intersubjectivité confinée aux limites des individus appartenant à une même culture.

Ce type de relativisme culturel est d'ailleurs en partie appuyé par certains récents travaux en intelligence artificielle (IA) et en particulier dans la branche du traitement automatique du langage (TAL). En effet, l'IA, classiquement centrée sur l'analyse fonctionnelle des processus cognitifs, s'est progressivement ouverte, surtout depuis les années 90, à l'idée qu'une étude adéquate de la cognition et donc de la connaissance ne pouvait faire l'économie d'une étude du contenu des connaissances, *i.e.* du monde sur lequel porte toute connaissance et que vise tout processus cognitif. On assiste donc à l'heure actuelle à l'émergence d'une nouvelle tendance en IA, visant à intégrer dans les systèmes de traitement des connaissances, d'une part, un module procédural classique modélisant l'aspect fonctionnel de la cognition et, d'autre part, un module déclaratif modélisant la structure *naïve* du monde (nous reviendrons d'ailleurs sur la question d'un possible dialogue entre IA et philosophie sur la question de l'ontologie par la suite).

Qu'est ce que la structure naïve du monde ? Simplement la structure du monde tel qu'il se donne aux humains dans une attitude naïve, pré-théorique, *i.e.* le monde qui nous entoure et que Husserl qualifie de *monde de la vie*. L'étude du monde de la vie se transforme alors, dans la terminologie de l'IA également reprise par certains philosophes, en "ontologie de sens commun" (terminologie probablement trompeuse qui emploie le terme de *sens commun* au sens du mode de connaissance naïf et pré-théorique du monde, c'est-à-dire de l'attitude naturelle Husserlienne).

Cependant, une partie non négligeable des travaux faisant appel à la notion d'"ontologie de sens commun", tout en défendant la nécessité d'intégrer à l'étude de la cognition des considérations relevant de la structure du monde tel que nous y sommes naïvement confrontés, affirment que ce monde doit être culturellement ou linguistiquement relativisé. L'idée derrière une telle affirmation est que nous n'entrons en contact avec le monde qu'à travers le

filtre de la culture à laquelle nous appartenons ou celui de la langue que nous parlons. Se revendiquant bien souvent d'un héritage néo-quinien, une large partie de la communauté de l'IA et du TAL assimile la notion d'ontologie à celle d'engagement ontologique d'un ensemble de croyances ou d'un langage. L'ontologie de sens commun, contrairement à la notion Husserlienne de monde de la vie, s'apparente ainsi bien souvent à une étude d'ordre anthropologique. [Dahlgren(1995)] par exemple, s'oppose aux travaux d'IA visant à développer des théories ontologiques indépendamment des prescriptions linguistiques, *i.e.* des théories ontologiques au sens philosophique premier, et préconise quant à lui le développement de ce qu'il qualifie d'"ontologie linguistique", "relative à l'humain" et non "relative au monde". Cette première est définie comme l'investigation "de ces classifications qui ont déjà émergé et sont devenues codifiées dans le langage. L'ontologie linguistique est le reflet de la culture, de la façon dont les gens dans une culture interagissent avec l'infinitude d'objets, d'événements et de relations." (p 810)

Le monde de la vie, ou l'ontologie de sens commun comprise comme synonyme, sont-ils ainsi linguistiquement ou culturellement déterminés ? Nous défendons que non. L'apparente sous-détermination vient précisément du flottement que revêt la notion de *sens commun*, et à laquelle se rapportent un grand nombre de recherches en IA se revendiquant comme ontologiques. Si on entend l'attitude naïve de l'humain face au monde qui l'entoure et dont il fait partie au sens de l'attitude naturelle Husserlienne, *i.e.* fondée dans la perception sensori-motrice, toutes les raisons portent à défendre l'intersubectivité absolue (non culturellement ou linguistiquement relative). Les mêmes raisons que nous invoquions contre le solipsisme subjectif valent contre le relativisme culturel.

Mais alors comment expliquer la prise de parti relativiste d'une partie des sciences cognitives, et partant, de l'IA et du TAL ? Ce relativisme s'explique partiellement par les contraintes d'implémentation et de rendement imposées aux recherches menées en IA et qui poussent à l'analyse de tâches spécifiques et à l'élaboration opportuniste de bases de données assimilées de façon souvent abusive à des ontologies (là encore nous reviendrons sur ce point). Mais il existe également une raison plus profonde, liée, comme nous

l'avons mentionné, à la notion même de sens commun. En effet, si la thèse du monde réel objectif est inhérente au sens commun, ce dernier, compris en un sens large et non au sens restreint de l'attitude naturelle, nous livre le monde réel d'ores et déjà "habillé" par la culture, par nos connaissances théoriques, scientifiques et autres, par nos croyances religieuses et culturelles, *etc.* Sur ce point, Husserl était très clair : le monde de l'attitude naturelle, s'il se donne dans l'intuition primitive comprise en un sens théorique et philosophique très précis (voir les sections précédentes), doit être méthodiquement délimité au sein du monde qui se donne, à nous adultes culturellement conditionnés, toujours habillé d'un certain nombre d'idéalités (scientifiques, linguistiques, théologiques, *etc.*).

> Pour notre tâche [*i.e.* le retour au monde de la vie à travers l'évidence de l'expérience], il ne suffit pas de revenir simplement des jugements singuliers tels qu'ils peuvent se présenter à nous en les prenant comme exemples, au mode de pré-donation de leurs substrats comme si l'on pouvait sans plus revenir d'un jugement arbitrairement choisi comme exemple à une évidence d'expérience qui soit originaire et ultime. [...] Le monde dans lequel nous vivons et dans lequel nous effectuons les activités de connaissance et de jugement, ce monde d'où surgit pour nous affecter tout ce qui devient substrat de jugements possibles nous est toujours déjà donné comme imprégné par les activités logiques qui y ont déposé leurs résultats ; il ne nous est jamais donné que comme un monde que nous-mêmes ou d'autres, desquels nous recevons un capital d'expérience par la participation, l'éducation, la tradition, nous avons déjà aménagé logiquement par des jugement, des connaissances. ([Husserl(1954)] §10)

Ainsi, l'expérience originaire qui nous ouvre à l'évidence du monde de la vie ne peut être atteinte que par une démarche philosophique méthodique, et ne doit être confondue avec l'expérience déjà informée par la culture et l'éducation (et par là Husserl vise en priorité la science de la nature), et par laquelle nous ne sommes pas confrontés à de simples objets matériels, mais à

des objets d'usage, des outils, des vêtements, des maisons, *etc.* De même que les humains que nous rencontrons se présentent comme des amis ou ennemis, des membres de notre famille, notre patron ou notre subordonné, *etc.* (voir également [Husserl(1913)], en particulier §27, et [Husserl(1952)] Troisième Section).

Nous verrons par la suite que certains des étudiants de Husserl, (en particulier Reinach et Ingarden), et dans leur continuité, certains philosophes contemporains, ont défendu la possibilité de développer une ontologie non relativiste de la réalité socio-culturelle, *i.e.* au sens premier de l'ontologie visant l'élucidation de la structure objective, des conditions de possibilité *a priori*, des objectités socio-culturelles en tant que telles. Cette extension du monde de la vie étant néanmoins plus discutable, nous lui consacrerons une étude à part. Nous en resterons donc pour le moment à l'ontologie du monde matériel, *i.e.* lié à la perception sensorielle, afin d'en clarifier les fondements ontologiques et ses ramifications sémantiques, et remettons à plus tard la question de la possibilité d'une ontologie de la réalité culturelle et ses implications quant à la sémanticalité dans le cas de la polysémie systématique.

4.2.2 Le retour aux sens-data et la question de la *réalité* du "monde réel"

Nous avons argumenté jusqu'ici en faveur de l'objectivité du monde de la vie au sens de sa stabilité intersubjective. Cela ne suffit néanmoins pas à en garantir la réalité au sens où celui-ci existerait indépendamment de notre conscience, de nos croyances ou encore de nos schémas conceptuels, quand bien même nous nous accorderions sur leur universalité. De façon liée, la thèse réaliste soulève la question de la possibilité d'une connaissance objective, et en particulier d'une connaissance *a priori*, du monde extérieur. Si l'on admet l'existence du monde ainsi que son autonomie à l'égard de la conscience qui le saisit, comment justifier l'affirmation selon laquelle la saisie consciente du monde est en adéquation avec l'objet ainsi saisi, c'est-à-dire qu'elle nous livre une connaissance du monde "en soi" et non seulement "pour soi" ou tel que

nous nous le représentons ?

Il s'agit là "des *questions fondamentales* les plus générales de *la théorie de la connaissance*" ; questions qui se trouvent au cœur de la philosophie Husserlienne, et en particulier de l'étude du monde de la vie, et ce malgré la diversité des réponses apportées dans ses différents travaux (réponse réaliste caractéristique de la période des *Recherche Logiques vs.* réponse idéaliste transcendantale exprimée en particulier dans les *Idées*[4]). On retrouve ainsi dans les premiers volumes des *Recherches* la thématisation des difficultés auxquelles se heurte inévitablement toute forme de réalisme. Difficultés sur lesquelles Husserl n'aura de cesse de revenir tout au long de sa vie. Il ouvre ainsi le deuxième volume des *Recherches* en introduisant ce que l'on pourrait qualifier d'"énigme réaliste".

> Car le fait que toute activité de pensée et de connaissance porte sur des *objets*, ou encore sur des *états de choses*, et est censée les atteindre de telle manière que leur "être-en-soi" doit se manifester comme une unité identifiable dans des multiplicités d'actes de pensée, ou de significations, réels ou possibles ; [...] suscitent toujours à nouveau les *questions* suivantes : comment faut-il *comprendre* que "l'en soi" de l'objectivité parvienne à la "représentation" et même à l'"appréhension" dans la connaissance, donc finisse pourtant par redevenir subjectif ; que signifie pour l'objet d'être "en soi" et "donné" dans la connaissance ; [...] que signifie dans les différents cas *l'adaequatio rei ac intellectus* de la connaissance, selon que l'appréhension de la connaissance concerne quelque chose d'individuel ou encore quelque chose de général, un fait ou une loi ? *etc.* ([Husserl(1900/1)], livre 2, §2)

Il est évident que ces questions sont bien trop larges pour qu'elles puissent recevoir ici une réponse à la hauteur des difficultés qu'elles soulèvent (il faudrait bien plus qu'une section, voir bien plus qu'un mémoire de thèse pour

4. Cette bipartition est dans une certaine mesure discutable, certains commentateurs ayant par exemple nuancé l'affirmation d'un tournant idéaliste des *Idées*. Nous ne nous attarderons néanmoins pas sur la discussion de tels points d'ordre exégétique et adoptons la bipartition réaliste/idéaliste de l'œuvre de Husserl.

que ces questions soient adéquatement traitées). Nous nous contenterons donc dans un premier temps de replacer la philosophie Husserlienne dans le contexte du débat idéalisme/réalisme, et poserons dans un second temps nos propres choix méthodologiques et les raisons qui nous poussent à nous positionner en faveur du réalisme.

a) De la phénoménologie descriptive à la phénoménologie transcendantale. Husserl a commencé ses recherches phénoménologiques dans une optique réaliste, somme toute assez proche du réalisme Aristotelicien. En revenant aux fondements de toute connaissance, *i.e.* aux phénomènes, il s'agissait pour lui de rendre compte de la possibilité d'atteindre des connaissances absolument générales (les vérités portant sur les essences, sur lesquelles nous reviendrons dans un instant) à partir de la diversité toujours mouvante des données sensibles, du flux incessant des "faits manifestes" (*ta phainomena*). En particulier, la logique devait trouver un fondement solide comme science des essences "formelles", ce que la phénoménologie descriptive et réaliste des *recherches Logiques* s'emploie à établir.

Le divorce d'avec son réalisme des premières années s'est néanmoins consommé assez rapidement (selon certains commentateurs dès 1907 avec *L'idée de la phénoménologie*, voir l'introduction de [Ingarden(2001)] par P. Limido-Heulot) lorsque Husserl s'est orienté vers la question de la constitution des objectités, au sens des conditions et modalités d'apparition de ces objectités pour la conscience. C'est donc le dépassement du niveau descriptif pour aborder la question de la genèse, de la constitution, qui constitue le point focal de sa phénoménologie transcendantale telle qu'elle s'exprime de la façon la plus achevée dans les trois volumes des *Idées*, dont le second volume porte le sous-titre de *Recherches phénoménologiques pour la constitution*, ainsi que dans *La crise des sciences européennes*. Sachant que nous reviendrons, pour notre part, à une phénoménologie réaliste et descriptive, nous n'entrerons pas ici dans les détails complexes de la théorie de la constitution Husserlienne. Il est néanmoins intéressant de voir comment celle-ci se positionne dans le contexte historique de la philosophie de la connaissance face aux figures emblématiques de l'empirisme et du rationalisme moderne

(en remontant jusqu'à Descartes).

b) L'histoire moderne de la philosophie des connaissances à travers le prisme de la phénoménologie transcendantale. Dans les premières sections de *La crise des sciences européennes*, Husserl pose les bases historiques de la phénoménologie transcendantale en s'opposant tout à la fois aux formes que revêt classiquement le réalisme et à l'idéalisme radical. En effet, partant du clivage empirisme/rationalisme, le transcendantalisme de Husserl se veut comme un dépassement de l'opposition réalisme/idéalisme, et ce, quel que soit le succès que l'on accorde à une telle tentative de dépassement (on pense en particulier au succès mitigé de sa démarche auprès de ses disciples des premières années, entre autres ses premiers disciples à Göttingen, sur les travaux desquels nous reviendrons au chapitre suivant, qui lui ont reproché de mettre en péril l'existence du monde réel en le réduisant à des données immanentes de la conscience).

En effet, Husserl s'oppose en premier lieu au rationalisme dogmatique qui, tout en postulant un dualisme radical qui expulse le monde réel hors de la conscience et l'érige en une extériorité autonome qui existe en soi, postule de façon dogmatique une certaine harmonie entre les structures *a priori* et innées de la raison et les principes qui sous-tendent la réalité (préjugé partagé selon Husserl par les sciences modernes de la nature qui voient dans la formulation mathématique de leurs lois un garant de leur objectivité, de la connaissance du monde "en soi", alors même que les mathématiques, en tant que science *a priori*, les éloignent du monde tel qu'il se livre dans l'expérience).

Mais si le réalisme du rationalisme dogmatique ne satisfait pas Husserl, le rationalisme modéré de Kant, qui tente de surpasser l'opposition traditionnelle réalisme/idéalisme, ne lui convient pas non-plus. Il rejoint ici la critique souvent adressée au réalisme Kantien qui, tout en reconnaissant l'existence indépendante du monde réel en soi, le place hors d'atteinte. Le postulat d'existence du monde réel devient alors d'autant plus mystérieux que seules les choses "pour nous", filtrées et ordonnées par les structures *a priori* de la conscience, sont réellement connaissables.

De façon générale, à travers la critique Husserlienne du rationalisme (qu'il

soit dogmatique à la Leibniz ou modéré à la Kant), se profile le rejet du principe selon lequel le monde réel serait là en soi, en tant que tel, déjà constitué indépendamment de la conscience. Que l'on suppose que la conscience parvient à en saisir la nature par une espèce d'harmonie providentielle entre le corps et l'âme, ou que l'on se résigne à penser que ce monde déjà constitué et présent est en soi hors d'atteinte pour toute conscience, l'erreur de départ est la même aux yeux de Husserl : le postulat d'un monde déjà là en soi.

En ce sens, l'empirisme de Locke est tout aussi fautif pour Husserl. Tout en revenant aux données sensorielles, il reste dans un sensualisme naïf qui présuppose qu'il y a bien un "je ne sais quoi" qui est ainsi donné aux sens [5]. Le naturalisme de Locke, dans sa posture réaliste naïve s'exposerait ainsi aux plus grands dangers, ouvrant la porte à l'idéalisme le plus radical tel qu'il s'exprime chez Berkeley ou encore dans le scepticisme de Hume [6].

Ces derniers, en abordant la question de la constitution du monde à partir des sens data, procédant à l'"ébranlement [certes nécessaire selon Husserl] de l'objectivisme", finissent par réduire purement et simplement la théorie de la connaissance à un "fictionalisme" qui signe "la banqueroute de la philosophie et des sciences". En effet, la remise en question de l'objectivisme est nécessaire si l'on veut l'asseoir et donc l'immuniser contre toute attaque idéaliste. Ainsi, tout en rejetant l'idéalisme radical, Husserl reconnaît dans sa formulation "le motif philosophique authentique caché dans l'absurdité [de la skepsis de Hume]" (titre du §24 de *La crise*). Selon Husserl, il est nécessaire de se donner les moyens de penser la constitution de la réalité et de l'objectivité comme

5. "Naturellement il s'agit, et il est inévitable qu'il s'agisse dans le discours de Locke de perceptions, de représentations "de" quelque chose [...] Mais que dans les perceptions, *dans les épreuves de la conscience elle-même*, ce dont on est conscient gise ou se trouve là *en tant que tel*, que la perception soit *en elle-même* perception *de* quelque chose, de "cet arbre", c'est là un point sur lequel on ne s'attarde pas." [Husserl(1936)], §22.

6. "La naïveté et les inconséquences de Locke conduisent à un rapide développement de son empirisme, qui dérive vers un idéalisme paradoxal et finalement se résout en une absurdité totale. Le fondement reste le sensualisme et l'apparente évidence que le seul terrain indubitable de toute connaissance est l'expérience de soi avec l'empire de ses données immanentes. C'est à partir de là que Berkeley réduit les choses corporelles qui apparaissent dans l'expérience naturelle aux complexes mêmes des données sensibles dans lesquelles elles apparaissent. Aucun raisonnement ne serait pensable selon lui, par lequel on pourrait conclure de ces data sensibles à quelque chose d'autre que, de nouveau, à de tels data." [Husserl(1936)] §23.

corrélat qui transcende la conscience si l'on veut éviter l'hypothèse d'une constitution du monde réel *dans la conscience*.

c) En faveur du réalisme naïf. Si nous comprenons les motifs qui ont mené Husserl à se tourner vers la théorie de la constitution, nous ne nous risquerons pas sur le même chemin. Nous assumons en effet une posture empiriste réaliste selon laquelle le monde matériel existe en soi et est connaissable en tant que tel à travers l'expérience sensorielle. En d'autres termes, nous sommes prêts à assumer la naïveté de notre réalisme, et ce, pour deux raisons principalement.

(i) En un certain sens nous rejoignons une forme de scepticisme quant à la possibilité de statuer une fois pour toutes concernant la réalité ou l'idéalité du monde. Mais que l'on soit bien clair, nous ne défendons pas un scepticisme stérile qui aurait pour conséquence de suspendre tout jugement et donc tout discours philosophique. Nous entendons au contraire ce scepticisme comme indicateur de l'impossibilité d'aller au delà de nos intuitions premières ou naïves (que ce soit pour les fonder dans le monde réel ou la conscience). Partant, nous considérons nos intuitions perceptuelles, ainsi que la thèse naïve de l'existence du monde qui les accompagne, comme le sol le plus stable dont nous disposions pour bâtir nos réflexions. En ce sens, notre réalisme est non-dogmatique, et ce, bien que nous le considérions comme seul point de départ légitime de toute recherche ontologique.

(ii) La deuxième raison qui nous pousse à revenir à un réalisme naïf est issue de la théorie de la constitution Husserlienne, et surtout des difficultés auxquelles elle se heurte. En un sens, Husserl a tenté de combattre l'idéalisme radical sur son propre terrain, ce qui a mené à le rapprocher, d'une certaine façon malgré lui, de l'idéalisme qu'il cherchait à combattre. En effet, Husserl déplore bien souvent que ses lecteurs aient pu interpréter sa phénoménologie transcendantale comme une négation de l'existence effective du monde réel. Néanmoins, il n'est pas étonnant que, pour le dire métaphoriquement, en employant les mêmes matériaux (*i.e.* les données de la conscience pure) et les mêmes outils (*i.e.* la synthèse des ces données dans la conscience) que les idéalistes, l'édifice bâti par Husserl soit par bien des aspects semblable

à l'édifice idéaliste. Or, tenter de fonder le monde réel en allant en deçà de l'intuition naïve et primitive de son existence, ne peut que nous ramener aux sens data, aux données immanentes de la conscience, et donc nous exposer aux dangers de l'idéalisme radical que Husserl pensait avoir évités. Nous ne nous risquerons donc pas en deçà de la thèse naïve du monde telle qu'elle s'opère spontanément dans la perception.

4.3 Vers un fondement éidétique de la sémanticalité

Nous avons ouvert ce chapitre en corrélant jugements de sémanticalité et jugements quant à la nature des objets désignés par les mots. Néanmoins, la notion intuitive de "jugement de nature", que nous avons introduite sur la base d'exemples (e.g. les idées sont *par nature* non spatio-temporellement étendues, une couleur recouvre *par nature* une étendue dans l'espace et le temps), demandait à être clarifiée. La première étape de notre recherche nous a menés à la notion Husserlienne de monde de la vie, du monde pré-théorique tel qu'il se donne dans l'attitude naturelle. Nous avons alors défendu l'objectivité de l'intuition perceptuelle primitive, avant tout en termes d'intersubjectivité, et avec une certaine prudence, en termes réalistes, *i.e.* au sens où la perception nous permettrait de connaître le monde réel en soi.

Mais cela ne concerne à proprement parler que la connaissance du particulier. En somme, deux personnes peuvent percevoir le même objet de la même façon (modulo des différences d'angle, de distance, *etc.*). Néanmoins, lorsque nous affirmons qu'une idée ne peut, par nature, être verte, ce n'est ni en vertu de quelque idée particulière ni de quelque instance ou nuance particulière du vert. Il s'agit d'un jugement absolument général, d'un dépassement du *hic et nunc* de l'expérience du particulier, car "[c]'est seulement l'acte de saisie sous la forme de la généralité qui permet de se détacher de l'ici et du maintenant de la situation d'expérience, comme l'implique le concept d'*objectivité* de la pensée" ([Husserl(1954)] §80 p388).

Nous devons donc nous donner les moyens de nous élever au niveau du

général à partir du particulier qui se donne dans la perception. Or, nous avons brièvement argumenté à la section 4.1.1 que les lois générales des sciences naturelles n'étaient pas de nature à éclairer nos intuitions de sémanticalité. Les découvertes *a posteriori* des sciences naturelles, aussi générales et nécessaires soient-elles, semblaient étrangères à la capacité de tout individu à former certains jugements généraux, relevant par exemple de la nature *nécessairement* étendue des couleurs *en général* (de *la* couleur ou encore *d'une* couleur au sens générique).

Partant, l'enjeu des sections qui suivent est de parvenir à rendre compte de la possibilité de former des connaissances générales qui soient à la fois nécessaires et *a priori*, par opposition aux lois factuelles *a posteriori*, *i.e.* aux vérités nomologiques, que nous livrent les sciences naturelles. Cela nous renvoie alors directement à la distinction Husserlienne entre sciences des faits et sciences des essences (ou éidétiques), les premières manipulant des généralités empiriques contingentes, les deuxièmes, des essences, *i.e.* des généralités pures dégagée de toute dépendance à l'égard des faits. C'est à la clarification d'une telle distinction entre généralités descriptives empiriques et généralités descriptives pures que nous allons donc nous atteler dans ce qui suit, ce qui nous permettra en retour de clarifier la notion de sémanticalité. Nous verrons alors les raisons qui nous poussent à affirmer que les jugements de sémanticalité semblent devoir trouver leur fondement immédiat dans les "jugements généraux purement éidétiques".

4.4 Généralités empiriques (types) *vs.* Généralités pures (eidē)

Tout au long de sa vie, Husserl a défendu le développement d'une phénoménologie pure dont le but serait l'analyse méthodique et "scientifique" des essences pures et des lois nécessaires *a priori* portant sur ces essences et fixant les conditions de possibilité, non pas empiriques, mais *a priori* des objets. Certes, la pensée de Husserl a évolué tout au long de sa vie, ce qui mène certains commentateurs à parler du premier Husserl réaliste par opposition

au second Husserl empreint d'idéalisme transcendantal. Mais à travers ce cheminement intellectuel, la quête des lois *a priori* d'essence, qu'elle s'insère dans une démarche descriptive réaliste ou génétique transcendantale, reste le moment rationnel de sa philosophie, celui qui permettra de l'ériger au rang de science. Ainsi, dans l'introduction du deuxième volume des *Recherches Logiques*, portant le tire de *Recherche pour la phénoménologie et la théorie de la connaissance*, il présente ses recherches comme

> [...] un examen du genre le plus général, qui a place dans la sphère plus vaste d'une *théorie* objective *de la connaissance*, et, s'y rattachant intimement, d'une *phénoménologie pure des vécus de la pensée et de la connaissance*. Celle-ci, comme la *phénoménologie pure des vécus en général* qui l'englobe, a exclusivement affaire, dans une généralité d'essence pure, aux vécus qu'on peut appréhender dans l'intuition et analyser [...]. Elle amène à l'expression pure, par la *description* dans des concepts portant sur l'essence et des énoncés ayant valeur de loi d'essence, les essences directement appréhendées dans l'intuition d'essence, ainsi que les corrélations fondées purement dans les essences. Chaque énoncé de ce genre est apriorique au sens par excellence du mot. C'est cette sphère qui doit être explorée de part en part en vue d'une étude préparatoire à la logique pure et de son élucidation dans le cadre d'une critique de la connaissance ; aussi est-ce à l'intérieur de cette sphère que se situeront nos recherches. ([Husserl(1900/1)], vol. II, §1)

C'est à nouveau la doctrine des essences, mais avec la nouvelle composante de la réduction transcendantale, qui définit la phénoménologie des *Idées*, celle-ci se voulant comme "une théorie *descriptive* de l'essence des vécus transcendantalement purs dans le cadre de l'attitude phénoménologique" ([Husserl(1913)], §75).

Dans ce qui suit, nous nous attacherons donc à préciser la notion Husserlienne d'essence pure, ou de généralité descriptive pure (par opposition aux généralités empiriques que Husserl qualifie parfois également d'essences

au sens large). Bien que, comme nous l'avons souligné plus haut, nous nous placions dans une perspective réaliste, nous ne nous priverons pas des descriptions détaillées des lois d'essence que nous livrent les travaux du "second" Husserl. En particulier, nous nous référerons indifféremment au second volume des *Recherches Logiques*, à la première partie du volume I des *Idées*, ainsi qu'à la troisième section de *Expérience et jugement*, l'idéalisme transcendantal caractéristique de certains des travaux de Husserl n'étant pas, à notre sens, inhérent à la doctrine des essences.

4.4.1 Du rôle de l'analogie dans la formation des types empiriques

Le général se présente en premier lieu comme résultat de "la synthèse associative du semblable avec le semblable" ([Husserl(1954)], §81 *a)*). Les objets individuels sont perçus non seulement en tant que tels, mais avec un ensemble de qualités familières ou typiques fondées dans l'"expérience antérieure sédimentée", et donc dans la mémoire. Celle-ci n'est pas simple rétention des expériences passées. Elle exerce un pouvoir associatif, regroupant les expériences selon leur parenté. Se fondant sur les degrés de similitude ou d'analogie, et donc "l'évocation associative", la mémoire co-présente à chaque expérience actuelle, permet la saisie de "chaque nouveau semblable comme une répétition".

Cela signifie que la diversité des particuliers ainsi rassemblés par association ne constitue pas un simple "rassemblement" de particuliers distincts. Le fait que ces semblables, précisément en tant que tels, se présentent comme autant de *répétitions* indique bien que nous saisissons ainsi une certaine unité. Nous reconnaissons dans chaque nouvelle expérience du semblable, en même temps que l'objet individuel, *ce qui* est commun à tous les semblables. Nous reconnaissons dans chaque objet particulier aussi bien sa singularité que sa typique, ou plus simplement son type, comme dit parfois Husserl. La perception sensorielle est donc le soubassement de deux modes de visée, de deux types d'intentionnalité totalement différents : (i) l'un vise ce qu'il y a précisément d'individuel dans le particulier, ses déterminations particulières

(l'objet possède telle forme particulière, telle couleur particulière, *etc.*), (ii) l'autre vise la typique de l'objet, "faisant surgir l'espèce". Nous avons la capacité de viser, dans l'objet particulier, tantôt ce qu'il a d'individuel (*e.g.* le moment rouge particulier qui recouvre, est dans, tel objet particulier), tantôt le général (*e.g.* le moment rouge *en tant* qu'instance particulière *du* rouge). Cette tendance naturelle à "voir" l'universel dans le particulier correspond à ce que Husserl appelle *idéation*, *intuition du général*[7] ou *intuition de l'essence* (au sens large).

Les généralités constituées par analogie viennent alors en degré, selon le degré de recouvrement qui peut être plus ou moins complet. Au niveau le plus bas, on retrouve la similitude totale, exprimée par exemple dans des jugements comme "ce rouge-ci est le même que ce rouge-là". Dans ce cas, l'objet visé par ce type de jugement n'est pas la couleur individuelle de l'objet ainsi désigné, mais bien une espèce, une généralité du niveau le plus bas, *i.e.* des "différences spécifiques infimes" ou des "espèces singulières". Deux généralités ou espèces de niveau inférieur peuvent alors à leur tour faire l'objet d'une comparaison, produisant par là une généralité d'ordre supérieur, *i.e.* le genre auquel appartiennent les espèces en question. Le *rouge* et le *bleu* peuvent ainsi être comparés, mettant en lumière les moments que ces espèces possèdent en commun, et faisant ainsi surgir le genre supérieur *couleur*. Les généralités empiriques présentent donc une structure hiérarchique d'espèces et de genres de généralité grandissante, au bas de laquelle se trouvent les espèces fondées sur une similitude totale des objets qui en constituent l'extension, et au niveau supérieur de laquelle nous retrouvons les genres supérieurs, *i.e.* les genres les plus généraux qui ne sont à leur tour l'espèce d'aucun autre genre de niveau plus élevé (*cf.* [Husserl(1913)] §12).

7. Husserl emploie le terme "intuition" aussi bien pour la visée du particulier que du général, effectuant explicitement un parallèle entre la perception sensorielle et une espèce de perception des idéalités universelles. Cela a mené un certain nombre de commentateurs à interpréter la théorie Husserlienne des essences comme une forme de platonisme, reconnaissant la réalité des idéalités dans un royaume situé en dehors de l'espace et du temps. Bien que ce débat, essentiellement d'ordre exégétique, dépasse largement le cadre de notre discussion, soulignons en passant que Husserl lui-même dénonce à de nombreux endroits ce genre d'interprétations, affirmant clairement son anti-platonisme. Voir entre autres [Husserl(1913)], §22 intitulé *Le reproche du réalisme platonicien. Essence et concept.*

Notons par ailleurs que, si l'analogie est le soubassement de toute espèce, une fois l'espèce instituée, le "ressouvenir des expériences passées" n'est pas nécessaire pour reconnaître une nouvelle instance de l'espèce en question. En même temps que l'on associe, originairement sur la base de la comparaison analogique, un ensemble de typicalités propres à une espèce (les moments communs à tous les individus qui se trouvent dans l'extension d'une espèce) s'ouvre un *horizon (infini) d'expériences réelles possibles*, un horizon qui prescrit les conditions des objets réels possibles d'un certain type.

> Mais ce qui est saisi selon le type a aussi un horizon d'expérience possible comportant les prescriptions de connaissance correspondantes, donc une typique de notes encore non éprouvées, mais attendues : quand nous voyons un chien, nous voyons aussitôt par avance sa manière d'être à venir, sa manière typique de manger, de jouer [...]. Nous ne voyons pas actuellement ses dents, mais bien que nous n'ayons encore jamais vu ce chien, nous savons d'avance à quoi ressemblent ses dents - non dans leur détermination individuelle, mais précisément typique, dans la mesure où nous avons déjà eu antérieurement et fréquemment l'expérience d'animaux "semblables" [...]. ([Husserl(1954)], §83 p402)

Soulignons enfin que ces généralités empiriques sont par nature contingentes au sens où elles sont "acquises empiriquement", par induction. "Cela veut dire qu'un objet singulier, donné de façon contingente, a été le point de départ de la formation du concept [8] [...] le membre qui joue le rôle de point de départ pour la comparaison était contingent, en tant que donné dans l'expérience factuelle." (*ibid*, §86 p413)

8. Husserl emploie souvent les termes *espèce*, *idéalité*, *généralité* et *concept* de manière interchangeable. Nous reviendrons par la suite sur les rapports entre généralités ou espèces et la formation de concepts. En particulier nous aborderons la question de savoir si les jugements d'essence, spécifiant les traits essentiels que doit posséder toute entité pour appartenir à une espèce donnée, sont ou non des jugements analytiques.

4.4.2 La "variation éidétique" comme mode d'accès aux essences pures

Les essences au sens large que nous venons de décrire, *i.e.* les généralités empiriques, ne sont pas encore les essences pures auxquelles Husserl se réfère lorsqu'il parle de "lois d'essence" ou de "nécessité d'essence". Trouvant leur fondement dans les typiques contingentes, les généralités empiriques sont liées aux conditions de possibilité *réelle* des objets de tel ou tel type, là où l'ontologie vise les conditions de possibilité *a priori* ou conditions de *concevabilité*. "Dans les concepts empiriques [*i.e.* corrélats judicatifs des espèces ou généralités empiriques], l'infinité de l'extension signifiait seulement que je peux me représenter un nombre arbitraire de singularités semblables". Or, l'étude ontologique, et donc l'étude des essences pures, se préoccupe des nécessités *a priori* qui prescrivent "avant toute expérience" les traits essentiels à tout objet d'un type donné, *i.e.* ce sans quoi cet objet en tant que tel, en tant qu'exemplaire de son type ou de son espèce, serait impensable.

Nous attirons l'attention sur le fait que, "impensable" doit ici être compris, non pas au sens d'une incapacité subjective, mais en tant que synonyme d'une impossibilité d'existence.

> Partout où le mot *penser* apparaît dans ce sens particulier, on peut constater la présence d'une de ces tournures subjectives d'états de choses objectifs et en outre *a priori* [...] Ce sont des distinctions objectives, fondées dans l'essence *pure* des choses, mais qui, parce qu'elles existent et que nous les connaissons, nous obligent à énoncer qu'une pensée qui s'en écarterait serait impossible, c'est-à-dire qu'un jugement qui s'en écarterait serait erroné. Ce que nous ne pouvons penser ne peut pas exister, et ce qui ne peut pas exister nous ne pouvons pas le penser. [...] *Quand*, par conséquent, le petit mot de *pouvoir* apparaît en relation avec le terme prégnant de *penser*, ce que l'on vise par là, ce n'est pas une nécessité subjective, c'est-à-dire une *incapacité subjective* de ne-pas-pouvoir-se-*représenter*-autrement, mais une *nécessité idéale objective* de ne-pas-pouvoir-*être*-autrement.

([Husserl(1900/1)] III, §§6-7)

Comme le souligne Husserl dans la note associée au passage ici rapporté, cette conversion ontologique "de l'idée d'évidence en celle d'une loi pure d'essence" est de la plus haute importance pour ce qui est de la possibilité de formuler des lois ayant une portée ontologique, tout en étant connaissables *a priori*, *i.e.* des lois éidétiques de l'expérience possible.

Pour Husserl, atteindre l'essence pure nécessite alors que l'on parvienne à des généralités qui n'aient, contrairement aux généralités empiriques, aucun présupposé d'existence, nous permettant d'aller au delà des limites purement factuelles du monde réel. Partant, les généralités pures ou essences pures ne se limitent pas au domaine des objets réels ou réellement possibles, mais doivent s'étendre au domaine des objets *concevables* ou possibles *tout court*. La distinction ici visée recouvre la distinction entre métaphysique et ontologie au sens où la première se préoccupe de ce qui existe effectivement (ou est *réellement* possible), par opposition à la seconde qui est une entreprise purement *a priori* portant sur ce qui peut potentiellement exister. [9]

Selon Husserl, l'imagination est le véhicule privilégié par lequel nous accédons aux essences pures. Plus précisément, l'imagination nous permet, à partir d'un modèle originaire, de procéder à une libre variation. Ces modifications, dans l'imagination, du modèle singulier initialement perçu font alors apparaître une limite. "Il apparaît alors qu'à travers cette multiplicité de figures successives il y a une unité, que dans ces variations libres d'une image originelle, par exemple d'une chose, un *invariant* reste nécessairement maintenu comme la *forme générale nécessaire*, sans laquelle quelque chose comme cette chose, prise comme exemplaire de son espèce, serait d'une manière générale impensable." ([Husserl(1954)] §87 *a)*) Ce "quid invariable" selon lequel se recouvrent toutes les variations ainsi librement produites en imagination est précisément l'essence pure ou *eidos*.

Afin de rendre la chose plus intuitive, reprenons un des exemples favoris de Husserl : la perception des couleurs, ou plus précisément la perception d'un

9. En ce sens, l'ontologie comme théorie éidétique *a priori* est assez proche de ce qu'il est actuellement convenu d'appeler "métaphysique analytique", cette dernière étant comprise comme une *analyse logique* des conditions de possibilité de telle ou telle partie de la réalité.

moment particulier de couleur. En partant de la perception d'un moment particulier de couleur, disons le marron ou la nuance de marron qui recouvre le bureau qui se trouve là devant moi, je peux imaginer librement des variations de ce moment quant à sa clarté, la nuance de sa teinte, *etc.* Je ne peux néanmoins pas pousser cette libre variation jusqu'à imaginer que ce moment de couleur puisse ne pas être étendu ou ne pas recouvrir une étendue dans les limites d'une certaine frontière. Sans cela, le moment de *couleur*, en tant qu'exemplaire de l'espèce *couleur*, serait impensable. Partant, l'étendue est un trait essentiel de l'espèce *couleur*, *i.e.* fait partie de l'essence *couleur*, non pas en termes de typique constatée "*après coup*" au terme d'une comparaison empirique, mais bien en tant que condition nécessaire *a priori* préalable à, et présupposée par, toute expérience empirique, sensible des couleurs.

Dans notre exemple, la libre variation (ou variation éidétique comme l'appelle Husserl) prend appui sur un modèle réel, donné dans la perception sensible. Néanmoins, un exemple imaginaire aurait tout à fait pu jouer le même rôle, la variation par imagination annihilant ainsi le statut privilégié des objets réels.

4.4.3 L'exemplaire en tant que tel et la mise hors circuit de la thèse d'existence

Il est important, pour la théorie Husserlienne des essences, que la singularité qui joue le rôle d'exemplaire et sur laquelle se fonde la saisie de l'essence puisse être aussi bien réelle qu'imaginaire afin d'asseoir l'aprioricité des nécessités d'essences, et partant, de les distinguer des nécessités empiriques *a posteriori* que nous livre la science. Pour reprendre les termes de Husserl, bien que nécessitant qu'un exemplaire d'un certain type soit donné afin d'en saisir l'*eidos*, celui-ci, pouvant être réel aussi bien qu'une simple phantasia, n'est qu'une simple "présentification" n'impliquant aucune position d'existence.

En particulier, Husserl insiste, il serait trompeur de croire que des jugements d'essence puissent reposer sur la position d'existence d'un individu particulier, pleinement déterminé de part en part, mais *au sein duquel* nous fe-

rions abstraction (au sens d'un détournement d'attention) de certaines de ses déterminations particulières tout en maintenant notre attention sur certaines autres. Depuis les *Recherches* jusqu'aux *Idées* en passant par *Expérience et Jugement* Husserl dénonce en effet "[l]'erreur de la théorie de l'abstraction" comprise en termes d'attention qui, contrairement à la variation éidétique, comporte en elle la thèse de l'existence de l'objet sur lequel elle opère. Dans le deuxième volume des *Recherches Logiques*, il dénonce ainsi la théorie Berckleyenne de la géométrie qui défend, à tord, que le recours à l'abstraction permettrait de faire l'économie de l'hypothèse d'idées générales. En particulier, Husserl s'oppose à l'idée que, lorsque nous faisons des démonstrations géométriques, nous n'envisagions à chaque fois que des figures particulières (jusqu'ici tout va bien), et que, ce faisant, nous portions notre attention sur certaines déterminations particulières tout en détournant notre attention de certaines autres. Ainsi, nos jugement géométriques porteraient toujours sur des particuliers et jamais sur des généralités. Mais cette interprétation de l'activité du géomètre est, selon Husserl, trompeuse, car les vérités ainsi produites seront nécessairement liées aux individus particuliers qui auront servi de fondement à l'acte d'abstraction. "L'attention exclusive à un moment caractéristique ne supprime pas son individualité" (il s'agit là du sous-titre du §19 du deuxième volume des *Recherches*). [10]

Afin d'atteindre les lois *a priori*, *i.e.* indépendantes de toute donnée factuelle, à partir d'exemplaires qui sont quant à eux contingents, l'abstraction opérée ne doit pas être comprise sur le mode *d'une concentration de l'attention*, mais bien au sens *de la formation des concepts*. Ce qui est saisi par cette seconde forme d'abstraction n'est pas alors l'ensemble des parties dépendantes ou moments particuliers inclus dans l'objet, dans l'exemplaire, mais bien les espèces, ou concepts abstraits dont les moments sont des exemplaires. Pour Husserl, l'erreur des théories traditionnelles de l'abstraction réside donc dans la confusion entre (i) saisie des contenus abstraits faisant partie d'un objet particulier (*e.g.* le moment de rougeur particulier est inclus, fait partie, de tel ou tel objet particulier), qui ne nous permet en rien de sor-

10. Pour une analyse détaillée des théories des objets généraux fondées sur l'abstraction voir [Husserl(1900/1)] vol.II part. II.

tir de l'individuel et du factuel pour atteindre les lois générales du type des lois de la géométrie, et (ii) saisie du particulier en tant qu'exemplaire, ce qui devient synonyme de la saisie de l'*eidos* ou concept abstrait qui n'est quant à lui rien de factuel ou de contingent mais présente la forme de l'*a priori*.

C'est à ce niveau que le rôle de l'imagination est central, nous permettant de penser chaque exemplaire particulier sur le mode de la présentification et non de la position d'existence d'un objet individuel (réel ou imaginaire). En effet, le géomètre, bien que traçant parfois des lignes réelles sur un tableau ou une feuille de papier, ne pose jamais des faits.

> Quand l'expérience y intervient [*i.e.* dans les démarches du géomètre], ce n'est pas *en tant* qu'expérience. Le "géomètre", lorsqu'il trace au tableau ses figures, forme des traits qui existent en fait sur le tableau qui lui-même existe de fait. Mais pas plus que le geste physique de dessiner, l'expérience de la figure dessinée, en tant qu'expérience, ne *fonde* aucunement l'intuition et la pensée qui portent sur l'essence géométrique. C'est pourquoi il importe peu qu'en traçant ces figures il soit ou non halluciné et qu'au lieu de dessiner réellement il projette ses lignes et ses constructions dans un monde imaginaire. ([Husserl(1913)] §7)

Même lorsque fondés sur des exemples réels, les jugement d'essence restent *a priori* de par leur *indifférence* face au caractère réel de l'exemple en question et par la possibilité de basculer indifféremment dans l'imaginaire.

Bien sûr, l'exemple des essences géométriques, tout en étant employé par Husserl comme exemplaire de tout domaine éidétique, constitue en fait un cas particulier, en vertu du rapport entre les généralités pures de la géométrie et les exemplaires réels. En effet, il est généralement admis que les figures géométriques réelles ne sont jamais que des exemplifications approximatives des généralités géométriques tels que le triangle ou le carré. Mais cette particularité de la géométrie est d'autant plus à même de mettre hors circuit la thèse d'existence qui semble intuitivement, et comme nous l'avons vu de façon trompeuse, se rattacher aux jugements d'essence, aux jugements généraux

purs. [11]

11. Le statut à part de la géométrie comme science éidétique soulève également une autre question relative au rapport entre essence et individu exemplaire : est-il possible de saisir une essence et de produire des vérités éidétiques à son sujet sans le support d'un exemplaire individuel ? En d'autres termes, pensons-nous en images ? Avons nous besoin d'un support re-présentationnel (qu'il s'agisse d'une représentation en imagination ou perceptuelle) ?

Dans sa 6e *Méditation Métaphysique* Descartes répond négativement, distinguant imagination et intellection ou conception pure, en se basant sur le désormais célèbre exemple du chiliogone. "Que si je veux penser à un chiliogone, je conçois bien à la vérité que c'est une figure composée de mille côtés, aussi facilement que je conçois qu'un triangle est une figure composée de trois côtés seulement, mais je ne puis pas imaginer les mille côtés d'un chiliogone, comme je fais les trois d'un triangle, ni pour ainsi dire, les regarder comme présents avec les yeux de mon esprit. Et quoique suivant la coutume que j'ai de me servir toujours de mon imagination, lorsque je pense aux choses corporelles, il arrive qu'en concevant un chiliogone, je me représente confusément quelque figure, toutefois il est très évident que cette figure n'est point un chiliogone, puisqu'elle ne diffère nullement de celle que je me représenterais, si je pensais à un myriagone, ou à quelque autre figure de beaucoup de côtés ; et qu'elle ne sert en aucune façon à découvrir les propriétés qui font la différence du chiliogone d'avec les autres polygones."

Cela semblerait remettre en question le rôle crucial que fait jouer Husserl à l'imagination et à la variation éidétique opérée à partir d'un exemplaire réel ou fictif. Ce n'est, certes, pas ici l'endroit de discuter des fondements de la géométrie. Notons néanmoins que Husserl distingue clairement les sciences éidétiques exactes, comme la géométrie, des sciences éidétiques descriptives, *i.e.* exemplifiées, contrairement aux formes géométriques exactes, dans le monde réel. La particularité des sciences éidétiques exactes est qu'elles portent sur des essences construites par définition à partir d'un très petit nombre de formes fondamentales (comme la droite et le point en géométrie). Ces essences ne sont alors jamais pleinement, ou à proprement parler, exemplifiées dans la réalité (*i.e.* présentent selon Husserl "le caractère d'*idée au sens kantien* du mot"), contrairement aux essences descriptives inexactes et concrètes, qui ne sont pas produites par définition ou dérivation et qui nécessiteraient quant à elles la "présentification" par un exemplaire. Il s'agit là de ne pas confondre l'*idéation* par laquelle nous saisissons des essences inexactes avec l'*idéalisation* qui nous livre les espèces exactes "idéales" de la géométrie. Sur la distinction entre essence exacte et inexacte, *cf.* [Husserl(1900/1)] vol. III §9, et [Husserl(1913)] §§73-74.

4.5 Des lois d'essence aux lois de sémanticalité

4.5.1 Essences et signification : intuition éidétique et remplissement des significations générales

Nous devons à présent dire quelques mots du rapport entre essence, concept et signification, rapport qui nous permettra de réinterpréter les lois de sémanticalité comme fondées dans le domaine des lois eidétiques (ayant une portée ontologique et non purement sémantique ou linguistique).

Comme nous venons de le voir, les essences sont des objets généraux idéaux, des concepts abstraits. Mais il est central, dans la philosophie Husserlienne, de distinguer ces concepts que sont les essences et qui structurent l'expérience, qui permettent de saisir le sens des choses (du monde), de l'usage sémantique ou linguistique de la notion de concept, *i.e.* comme synonyme de signification ou de contenu d'une expression. En effet, un des points essentiels de la théorie Husserlienne est l'enracinement de la structure du langage (ou du moins d'une partie centrale de sa structure) dans la structure de l'expérience, le langage nous permettant de parler d'un monde qui fait sens et reflétant, par conséquent, les lois absolument générales et nécessaires qui structurent l'expérience. D'une certaine façon, le sens du monde est premier par rapport au sens des mots. Il s'agit là d'un thème récurant dans l'ensemble de son œuvre, énoncé à plusieurs endroits des *Recherches logiques*, réaffirmé dans les *Idées*, et qui constitue le thème central de *Expérience et Jugement*.

Bien sur, chaque espèce comporte la possibilité de son expression, mais cela ne permet pas la réduction de l'une à l'autre. Dans la Ière *Recherche*, consacrée à l'*Expression et [la] Signification*, Husserl prend bien soin de distinguer l'espèce signifiée de la signification qui la vise

> A la vérité, chaque espèce, quand nous voulons parler d'elle, présuppose une signification dans laquelle elle nous est représentée, et cette signification est elle-même à son tour une espèce. Mais cela ne veut pas dire que la signification dans laquelle

> une espèce est pensée, et son objet, l'espèce elle-même, soient une seule et même chose. [...] Par conséquent, la généralité *que* nous pensons ne se réduit pas à la généralité des significations *dans* lesquelles nous la pensons." ([Husserl(1900/1)] I §33 *Les concepts de "signification" et de "concept" au sens d'espèce ne coïncident pas*)

Ici déjà se dessine la distinction entre *concepts* comme espèces et significations visant de tels concepts, que, par abus, nous appelons parfois des concepts. La recherche qui suit s'emploie alors à élucider le statut de ces espèces idéales. Et au terme de cette recherche, Husserl réaffirme clairement la différence fondamentale entre de telles idéalités et la strate des significations.

> Or, par suite d'équivoque, on donne le nom de "*concept*" aussi bien aux objets qu'aux représentations générales (aux significations générales), plus précisément aux représentations *directes* d'objets généraux. Le concept du rouge est, ou bien le rouge lui-même - comme quand on oppose à ce concept ses multiples objets, les choses rouges - ou bien la signification du nom rouge. [...] Dans la mesure où la signification est aussi appelée concept, les termes corrélatifs de concept et d'objet d'un concept prennent d'ailleurs également un double sens : il s'agit tantôt d'un rapport [...] entre l'attribut (le rouge) et l'objet auquel revient cet attribut (la maison rouge) ; tantôt du rapport totalement différent entre la représentation logique (par exemple la signification du mot *rouge* ou du nom propre *Thétis*) et l'objet représenté (l'attribut *le rouge*, la déesse Thétis). (*Op. cit* II §42)

Nous attirons ici l'attention, en anticipant un peu sur la suite de notre étude, sur le fait que le partage entre la strate des significations, de l'expression, et celle des espèces et des essences est crucial dans notre discussion sur les lois de sémanticalité s'agissant de déterminer si de telles lois sont analytiques (*i.e.* vraies en vertu de la signification des termes employés pour formuler ces lois) ou synthétiques *a priori* (*i.e.* vraies en vertu des lois *a priori*

de l'expérience). Nous reviendrons sur ce point par la suite, mais nous voyons d'ores et déjà qu'il en va de la possibilité même d'un synthétique *a priori*, ou d'un *a priori* matériel. Or, l'ensemble de l'entreprise phénoménologique étant défini, dans une large part, comme science dont l'objet est précisément l'élucidation des lois synthétiques *a priori*, il est crucial pour Husserl que les lois portant sur les essences ne soient pas réduites à des lois portant sur des significations et donc tributaires des conventions linguistiques. Malgré le changement de cap de la deuxième partie de son œuvre vers une phénoménologie transcendantale, Husserl n'aura donc de cesse de réaffirmer la nécessité de séparer "la signification et ce qui, à *travers* la signification peut recevoir une expression" (*Idées I* §10), allant jusqu'à qualifier le langage comme essentiellement "non productif" (*ibid.* §124) puisque tributaire de l'expérience prélinguistique (ante-prédicative), cette dernière comportant ses propres principes d'organisation, de structuration.

Cela nous renvoie dès lors à la distinction, centrale dans la théorie Husserlienne du langage, entre signification et remplissement intuitif qui nous met en présence de l'objet visé par la signification. De même que la signification d'un nom propre comme *Socrate* se remplie lorsque l'individu Socrate est présentifié dans l'intuition (perceptuelle, imaginaire ou encore dans la mémoire), les termes exprimant des significations générales trouvent leur remplissement dans une certaine forme d'intuition des essences, ces dernières ne devant, à nouveau, être confondues avec les significations même à travers lesquelles elles sont visées. La notion de remplissement de la signification dans l'intuition mène ainsi Husserl à distinguer : (i) l'intuition perceptuelle ou empirique (au sens large incluant l'imagination et la mémoire) qui nous met en présence de l'individuel, et (ii) ce qu'il qualifie d'"intuition éidétique" qui nous met en présence des essences. De façon générale, la signification nécessite une intuition qui la confronte à quelque chose d'extérieur à elle, à l'objet visé qui la remplit lorsque donné dans l'intuition.

Nous touchons ici à l'un des points probablement les plus problématiques, discutables, de la philosophie Husserlienne : la possibilité d'une *intuition* des essences, présentée comme analogue de l'intuition perceptuelle. La difficulté de la controverse associée à la notion d'intuition éidétique, à laquelle nous

ne faisons ici que toucher, étant notoire, nous ne prétendons en aucun cas y mettre un terme. Notons simplement, d'une part, que l'intuition Husserlienne, même sous sa forme empirique perceptuelle la plus directe, diffère fondamentalement de la forme d'intuition admise par ses opposants empiristes (entre autres de la façon dont Schlick, sur lequel nous reviendrons longuement, conçoit l'intuition). En effet, pour Husserl, l'intuition ne nous livre jamais rien de simple. Le retour aux données sensorielles immédiatement saisies dans l'intuition primaire est, sur ce point, radicalement différent du retour aux sens data prôné par les empiristes dans une veine réductionniste. L'intuition, telle que la conçoit Husserl, ne nous livre jamais des sens data bruts. Il n'existe pas d'intuition pré-cognitive, non-structurée. Toute expérience est expérience de données sensorielles structurées, liées à la fois dans la rétention et la protention spontanément opérées par la conscience qui intuitionne, constituant ainsi des unités identiques à elles-mêmes qui tout en étant toujours partiellement déterminées portent en elles un horizon infini de déterminations potentielles. En d'autres termes, l'intuition nous livre toujours des objets unifiés dans l'expérience passée, actuelle et potentielle.

Contrairement à ce que l'on trouve dans les théories empiristes de l'intuition, pour lesquelles l'intuition ne nous livre jamais de connaissances à proprement parler, puisque fondamentalement simple, l'intuition Husserlienne repose sur l'évidence de l'objet intuitionné, cette évidence faisant spontanément appel à la mémoire et la projection.[12] C'est alors également la spontanéité du ressouvenir, de la "synthèse de la recognition", qui se trouve derrière la saisie évidente et intuitive des essences. Tout en n'ayant pas elles-mêmes "de

12. Dans *Logique Formelle et Logique Transcendantale*, Husserl définit l'évidence qui opère de façon analogue dans l'intuition des objets idéaux et des objets individuels de la façon suivante : "[d]ans des expériences répétées, d'abord déjà dans la modification continuelle de la perception instantanée en rétention et en protention, ensuite dans des ressouvenirs possibles qui peuvent être répétés à volonté, dans la synthèse de ces expériences, se réalise la conscience du même et cela en tant qu' "exprérience" de cette identité. Cette capacité originelle d'identification est impliquée comme corrélat essentiel par le sens de *tout* objet de l'*expérience* par excellence, donc au sens habituel qui se détermine par le fait même que l'on *saisit* et que l'on *a avec évidence* un datum *individuel "lui-même"*. De même nous disons que le sens d'un objet *irréel* implique la capacité, qui lui est attachée, d'être identifié sur la base des modes propres dans lesquels on saisit et on a cet objet "lui-même"." ([Husserl(1929)] §58)

situation temporelle qui les astreigne à l'individuation, ...[t]out ressouvenir clair, explicite concernant une species idéale se transforme, par une simple modification d'attitude, possible par essence, en une perception" (*ibid*).

Or, si l'on mésinterprête l'évidence comme "un sentiment sensualiste", au lieu d'y voir une "intentionnalité qui fonctionne", alors on s'interdit non seulement toute compréhension de la notion d'"intuition des essences" [13], mais, qui plus est, "le fait que la vérité reste pourtant toujours assignée comme but à l'évidence [comme c'est le cas pour les empiristes logiques] devient lui-même un miracle, bien plus, cela devient, au fond, un contre-sens." (*ibid* §59)

Partant, la position Husserlienne est bien plus subtile que la caricature souvent avancée d'un platonisme qui accorderait aux essences une existence dans un espèce de paradis des idéalités situé hors du temps et de l'espace, mais néanmoins une existence au sens fort du terme. En effet, conscient de ce reproche (il y consacre d'ailleurs une réfutation explicite dans les *Idées I* §22), Husserl insiste à de nombreux endroits sur l'immanence des essences qui ne sont rien en dehors des particuliers qui les exemplifient. En un sens, les essences Husserliennes semblent alors bien plus adéquatement interprétées en termes d'entités pléonastiques [14], qu'en termes d'idéalités platoniciennes comme en témoigne la réflexion Husserlienne sur la possibilité de transformer tout jugement d'essence, portant sur un particulier en tant qu'exemplaire d'une espèce, en jugement *portant sur* des essences (*cf.* [Husserl(1913)] §5 [15]).

13. Ou de "vision des essences" pour employer une formulation rarement employée par Husserl mais qui a focalisé la majorité des critiques anti-platonistes adressées à son égard.

14. *Cf.* [Thomasson(2007)]. La conception pléonastique des essences est une conception déflationniste selon laquelle l'existence des essences serait légitimée de façon purement linguistique, ne possédant pas d'hypostase réellement ontologique. Suivant Schiffer, l'existence des entités pléonastiques repose entièrement sur le fait que le langage permet de procéder à des nominalisations, modifiant ainsi des énoncés de forme attributive comme "les couleurs sont *essentiellement* étendues", où aucune référence n'est faite à l'entité pléonastique, *i.e.* à des essences, en énoncés de la forme "l'*essence* Couleur implique l'*essence* Etendue". De telles transformations introduiraient quelque chose à partir de rien, en tant que corrélât d'un terme référentiel ("*something-from-nothing transformations*"). Voir [Schiffer(1996)].

15. Ce paragraphe, qui distingue clairement entre "les jugements *sur* les essences et les jugements qui [...] portent sans doute *sur l'individu, mais pris purement comme cas particulier des essences et sous le mode du : en général*", insiste sur la possibilité de

Enfin, quand bien même nous rejetterions la théorie Husserlienne des essences, la possibilité reste ouverte d'en préserver les thèses fondamentales, en particulier la possibilité de délimiter le domaine d'un synthétique *a priori* (domaine d'étude par lequel se définit en grande partie la phénoménologie), tout en défendant le caractère conceptuel pur, et donc non-intuitif, de ce que Husserl qualifie pour sa part d'essence. Telle est par exemple la thèse défendue par J. Benoist dans *L'a priori conceptuel*, dans laquelle sont soigneusement confrontées les théories Husserlienne et Bolzanienne de l'intuition ainsi que les définitions, notoirement proches, qu'ils donnent respectivement de la distinction analytique/synthétique. L'auteur reconnaît en effet dans la philosophie Bolzanienne (i) une définition nettement moins problématique de l'intuition que celle proposée par Husserl, classant les *essences phénoménologiques* au rang de concepts purs qui débordent le cadre strict de l'intuition, (ii) une définition de la distinctions analytique/synthétique qui permet de penser un synthétique conceptuel et donc *a priori*. Cette perpective dépassant néanmoins largement les limites de notre étude, nous renvoyons le lecteur à [Benoist(1999)] pour plus de détails, et retiendrons simplement que la possibilité d'un synthétique *a priori* (que l'on classe les lois appartenant à ce domaine au rang de lois éidétiques ou conceptuelles pures) reste ouverte malgré les attaques plus ou moins légitimes de la notion d'intuition éidétique. Nous continuerons donc de parler de lois éidétiques, désignant par là les lois synthétiques *a priori* qui font l'objet d'étude de la phénoménologie, tout en gardant à l'esprit les difficultés soulevées par la notion d'essence et la prudence avec laquelle il convient de manier cette notion.

4.5.2 Des lois d'essence aux lois de sémanticalité : (in)compatibilité conceptuelle

Les lois eidétiques *a priori* prescrivent donc des rapports de compatibilité et d'incompatibilité entre significations ou concepts composant une signifi-

transformer le premier type de jugements (qui ne posent pas les essences comme "*objet sur quoi*" porte la connaissance) en jugements de la seconde forme (qui réifient en un sens les essences).

cation complexe.[16] L'incompatibilité des concepts n'est alors que le revers d'une impossibilité objectuelle, d'une impossibilité *a priori* et non de fait, de remplissement de la signification complexe exprimée.

L'articulation de la question de l'incompatibilité des significations (de telles lois étant le plus souvent négativement formulées) avec la question, ontologique, des lois d'essence, est pour la première fois clairement articulée dans la IIIème et IVème *Recherche*. En effet, dans la IIIème *Recherche*, Husserl développe sa désormais célèbre théorie des touts et des parties (probablement l'étude la plus ouvertement ontologique de tout le corpus des *Recherches*), dans laquelle il introduit la notion de dépendance ontologique et la distinction cruciale entre parties indépendantes (les morceaux) et parties dépendantes (les moments ou propriétés particularisées ou tropes dans la terminologie qui semble actuellement s'être imposée). Sans rentrer dans les détails de l'axiomatisation de la relation de dépendance qui occupe une large partie de cette Recherche méréologique, les lois éidétiques de dépendance s'énoncent de la façon la plus générale possible, ou schématiquement, comme suit :

> *Un contenu α est relativement dépendant à l'égard d'un contenu β* ou encore à l'égard de l'ensemble total de contenus déterminés par β et par toutes ses parties quand il y a une *loi pure* se fondant sur la particularité des genres de contenus en question, loi d'après laquelle en général un contenu du genre pur α ne *peut* exister *a priori* que dans ou en connexion avec d'autres contenus de l'ensemble total déterminé par β de genres purs de contenus. Là où une telle loi fait défaut, nous dirons que α *est indépendant relativement à* β. ([Husserl(1900/1)] III §13)

C'est une telle relation de dépendance qui est alors en jeu lorsque nous disons qu'une couleur ne peut exister en dehors d'une étendue (au sens générique),

16. Soulignons le fait que, deux essences, et par extensions deux concepts, ne sont pas incompatibles tout court, mais uniquement lorsqu'ils sont réunis selon certaines formes d'association. Ainsi, "[d]es couleurs ne se contredisent pas de façon générale, mais seulement dans certains contextes : plusieurs moments chromatiques de différence spécifique variée sont incompatibles en tant que revêtements simultanés complets d'une seule et même étendue corporelle, tandis qu'ils peuvent très bien être compatibles sous forme de parties juxtaposées dans le cadre de cette étendue unitaire" ([Husserl(1900/1)] VI, §32).

ou qu'une étendue ne peut être uniformément et simultanément de deux couleurs distinctes (*e.g.* rouge et verte).

Ces lois de dépendance objectuelle ou ontologique, absolument nécessaires et *a priori*, ont alors une contrepartie directe, comme nous l'avons mentionné, dans le domaine des significations. C'est donc immédiatement après avoir établi les principes régissant la relation de dépendance ontologique que Husserl s'attache à étendre le champ d'application de cette notion à la sphère des significations, tâche à laquelle est consacrée la IVème *Recherche*. Tout l'enjeu de cette recherche est alors d'édifier une théorie de la grammaire pure, fondée sur la distinction entre significations indépendantes (*i.e.* exprimées par des expressions catégorématiques) et significations dépendantes (*i.e.* associées aux expressions dites syncatégorématiques, des expressions qui n'acquièrent de signification que dans la mesure où elles sont composées avec, ou dans la façon selon laquelle elles permettent de composer, des expressions catégorématiques). C'est dans ce cadre que Husserl en vient à formuler une seconde distinction, centrale pour la problématique qui est la notre, entre non-sens et contre-sens (ou absurdité).

Le non-sens, nous dit Husserl, caractérise des expressions qui n'expriment aucun sens unitaire. Plus précisément, l'idée derrière la distinction sens/non-sens est que la composition d'expressions signifiantes en expressions complexes elles-mêmes douées de signification est régie par certaines lois dont la violation ne produirait qu'"un amas de significations sans unité", comme c'est typiquement le cas des expressions "un rond ou" ou "un homme et est" [17]. A

17. Exemples repris de [Husserl(1900/1)] IV §12. Ces exemples semblent tirer la notion de non-sens du côté de l'agrammaticalité. En effet, il semble que tous les cas d'agrammaticalité soient de nature à ne produire qu'un "amas" non-unitaire de significations. Quant à la question de savoir si le non-sens Husserlien peut être purement et simplement réduit à la notion moderne d'agrammaticalité, celle-ci ne semble pouvoir trouver de réponse tranchée, Husserl lui-même n'étant pas toujours très clair quant à la portée de la notion de non-sens. En effet, il semble y avoir une tension au sein même de la IV^{è} *Recherche* qui, tout en s'ouvrant sur la distinction entre significations dépendantes et indépendantes, entre expressions catégorématiques et syncatégorématiques, semble néanmoins abandonner progressivement de telles considérations pour suivre par la suite la décomposition linéaire des expressions complexes prescrites par la grammaire. Le rapport entre la notion de non-sens et la notion moderne d'agrammaticalité ne peut donc être facilement statué. Cependant, notre étude visant en premier chef la notion d'absurdité, et non celle de non-sens, nous n'entrerons pas dans ce débat.

l'opposé, l'absurdité caractéristique d'expressions comme "carré rond" "carré entièrement vert et entièrement rouge", n'impliquerait pas l'incapacité de telles expressions à signifier, les expressions absurdes étant pensées par Husserl comme constitutives d'un sous-domaine de la signification : le domaine des significations absurdes. L'origine de cette absurdité serait alors, non pas l'absence de sens, comme on pourrait initialement le croire, mais l'impossibilité de remplissement du sens exprimé. Les lois contre le contre-sens, ou l'absurdité, comme les appelle Husserl, détermineraient ainsi les conditions de possibilité pour une expression complexe d'être remplie par un objet, *i.e.* les conditions d'objectivité de la signification (la notion de signification objective ou objectuelle devant, dans ce contexte, être interprétée comme la négation de la notion de signification sans objet, ou an-objectuelle). En somme, l'absurdité de telles expressions, loin de se réduire à l'absence de signification, devrait être entendue au sens où aucun objet ne *pourrait*, *a priori et par voie de nécessité*, tomber sous la signification exprimée [18].

Ainsi définie, la notion Husserlienne d'absurdité présente pour nous un intérêt tout particulier en ce qu'elle semble recouvrir extensionnellement la notion Pustejovskienne d'asémanticalité, les expressions que Pustejovsky qualifie de "non-vériconditionnelles" étant précisément celles que nous qualifierions d'absurdes dans la théorie Husserlienne. Partant, là où Pustejovsky pense voir une incapacité à signifier, *i.e.* des expressions ne possédant pas de conditions de satisfaction, Husserl nous incite quant à lui à penser de telles expressions comme signifiantes, mais telles que le remplissement de la signification exprimée est impossible, sachant qu'un tel remplissement impliquerait qu'il puisse exister des objets qui ne vérifient par les lois éidétiques *a priori* régissant l'objectité. Ainsi, une expressions comme *idée verte* exprime-

18. "Naturellement, il faut bien distinguer les incompatibilités résultant de certaines lois, auxquelles nous a conduit l'étude des syncatégorèmes, de celles, toutes différentes, qu'illustre l'exemple suivant : *un carré rond*. [...] [O]n ne doit pas confondre ce qui n'a pas de sens (le *non*-sens), avec l'absurde (le *contre*-sens) que, de son côté, par exagération, on qualifie volontiers de dépourvu de sens, bien qu'il constitue au contraire un domaine partiel de ce qui est doué de sens. La combinaison *un carré rond* donne lieu vraiment à une signification unitaire, qui a son mode d'"existence" son mode d'être dans le "monde" des significations idéales, mais c'est une évidence apodictique qu'à la signification existante ne peut correspondre aucun objet existant." ([Husserl(1900/1)] IV §12)

rait bel et bien une signification [19], mais dont le remplissement impliquerait qu'il puisse exister des couleurs non-spatiotemporellement étendues, ce qui contredirait la loi ontologique fondamentale selon laquelle les couleurs sont *par essence* étendues.

Cela rejoint alors les remarques sur lesquelles nous avions conclu le chapitre précédant et qui avaient constitué le point de départ de cette seconde partie de notre étude : les jugements de "sémanticalité", y compris, comme nous le verrons dans les chapitres qui suivent, les jugements de sémanticalité liés aux expressions exhibant une forme systématique de polysémie, reposent en dernière instance sur notre connaissance du monde : de notre connaissance des lois *a priori* du monde, des conditions prescrivant les formes *a priori* de l'être. Si nous avons raison, en qualifiant les expressions absurdes, au sens Husserlien du terme, d'a-sémanticales, Pustejovsky aurait commis un amalgame entre absurdité et ce que, "par exagération, on qualifie volontiers de dépourvu de sens", confusion contre laquelle Husserl nous met précisément en garde.

4.6 Sémanticalité et lois synthétiques *a priori*

4.6.1 Reformulation Husserlienne de la distinction Analytique (Formel) *vs.* Synthétique (Matériel)

Nous avons jusqu'ici abordé la question des essences et des lois éidétiques en passant, volontairement, sous silence la distinction, fondamentale dans la

19. Notons que c'est d'ailleurs vraisemblablement le fait que de telles expressions soient effectivement douées de signification qui rend possible leur interprétation métaphorique. Ainsi l'expression *une idée verte* pourrait métaphoriquement être interprétée comme désignant une idée écologique. Sachant que la métaphore procède par analogie, il faut bien que l'expression ait une signification, sur laquelle l'analogie puisse prendre appui, afin de livrer l'interprétation métaphorique. Pour cette raison, aucune lecture métaphorique n'est envisageable dans le cas des expressions appartenant au domaine du non-sens, comme c'est le cas de *un rond ou*. Là ou le sens fait initialement défaut, il ne peut être métaphoriquement restauré, par opposition à l'absurdité qui peut être métaphoriquement dissipée.

théorie Husserlienne des essences, entre matériel et formel. Or, il apparaît que la discussion, ouverte au chapitre 2, quant à l'analyticité des jugemfents de sémanticalité, doit à présent être reformulée en termes de l'analyticité ou non des lois éidétiques qui fondent de tels jugements, ce qui en dernière instance nous ramène à la distinction Husserlienne entre ontologie formelle et ontologie matérielle.

Cette dernière est explicitement posée et théorisée pour la première fois dans la IIIème *Recherche Logique* (§§11-12) en rapport à la théorie méréologique qui y est développée. En somme, l'ontologie formelle procède à une catégorisation des objets selon leur seule forme, indépendamment de leur contenu, incluant en particulier les catégories : *objet* (au sens d'*objet quelconque* ou d'*objet en général*), *qualité*, *relation*, *partie*, *tout*, *etc.* A l'opposé, l'ontologie matérielle opère une catégorisation qualitative du réel, relative au contenu et non seulement à la forme. Partant, les catégories de l'ontologie matérielle incluent des espèces aussi variées que celles de *couleur*, *son*, *espace*, *etc.* Cette distinction fondamentale sera réaffirmée dans tous les travaux ultérieurs de Husserl, jusque dans les *Idées* où il insiste à nouveau fortement sur la différence entre généralités formelles, *i.e.* vides de tout matériel concret d'experience, et généralités matérielles, les secondes étant certes subordonnées aux premières mais dans un rapport de formalisation qui est tout autre que le rapport de généralisation qui relie une espèce matérielle au genre matériel qui lui est supérieur (*cf.* [Husserl(1913)] §12).

La différence cardinale entre formel et matériel provient alors du fait que les lois *a priori* formelles, précisément parce qu'elles sont formelles et portent sur des catégories vides de tout contenu, préservent leur vérité à travers tous les domaines d'application. En d'autres termes, si l'on instancie les concepts formels inclus dans l'énonciation d'une loi *a priori* formelle par n'importe quel contenu concret, la vérité est préservée. Quelle que soit l'instanciation, ou la substitution par un contenu concret, celle-ci sera *salva veritate*[20].

20. Nombreux sont les commentateurs qui ont souligné la proximité d'une telle définition d'analyticité avec la définition Bolzanienne dans laquelle la mise en variable joue un rôle central (entre autres [Benoist(1999)] dans lequel on retrouve une partie de la bibliographie traitant de la filiation Bolzanienne de la philosophie de Husserl, voir surtout les références à P. Simons). Mais nous ne nous avancerons pas d'avantage sur la question historique de

L'analyticité est alors définie comme caractéristique de telles lois : sont analytiques les lois dont la vérité est préservée à travers toute instanciation. Ainsi, la loi de non-contradiction selon laquelle *rien ne peut avoir une qualité et sa négation* est une loi *a priori* formelle, faisant intervenir la catégorie formelle de qualité *en général*. Elle est analytique comme l'indique le fait qu'elle reste vraie quelle que soit la qualité concrète considérée (*i.e.* qu'il s'agisse de n'importe quelle qualité matérielle, comme *être vert*, *être un arbre*, *etc.*, ou non-matérielle comme *être idéal*, *être une signification*, *etc.*)

A l'opposé, les lois de l'ontologie matérielle sont des lois nécessaires *a priori* "*en raison de la nature propre de leur contenu*". Les possibilités ou impossibilités qu'elles énoncent "se fondent sur la nature particulière essentielle des contenus". S'il est vrai par exemple que *toute étendue (ou objet étendu) est nécessairement colorée*, l'affirmation selon laquelle *tout objet en général est nécessairement coloré* est évidemment fausse, il suffit pour s'en convaincre de penser aux idées, aux significations, ou à tout autre objet abstrait. Les lois de l'ontologie matérielle préservent donc leur vérité dans les limites d'un certain domaine, *i.e.* de certaines espèces matérielles. Ce sont ces lois, dont la validité semble devoir être relativisée à un domaine, que Husserl qualifie de lois synthétiques *a priori*, *i.e. a priori* puisque connaissables indépendamment de l'expérience, et *synthétiques* puisque valides en vertu des contenus particuliers impliqués.

Partant de cette distinction ontologique entre lois *analytiques formelles a priori* et lois *synthétiques matérielles a priori*, et étant donné le lien précédemment discuté entre les lois éidétiques *a priori* d'une part et le contresens et les lois de (in)compatibilité conceptuelle d'autre part, c'est dans une continuité directe que l'on retrouve dans la IVème *Recherche* la distinction analogue entre *contresens analytique formel* et *contresens synthétique matériel*. S'agissant des lois de compatibilité conceptuelle, une mise en variable analogue à celle opérée au niveau ontologique, sur le fond des catégories de la grammaire pure, permet à Husserl de distinguer contresens matériel et contresens formel. Les lois contre le contresens formel sont alors celles dont la vérité est préservée à travers toute substitution de termes par d'autres appar-

cette parenté conceptuelle.

tenant à la même "catégorie pure de signification", c'est-à-dire respectant les catégories grammaticales (*i.e.* substitution *salva veritate* de n'importe quelle matière nominale par une autre matière nominale, de même pour les matières adjectivales et ainsi de suite). De l'autre côté, les lois contre le contresens matériel sont quant à elles relatives au contenu conceptuel concret, et non seulement à la forme (adjectivale, nominale, *etc.*). Les lois contre le contresens matériel sont ainsi, comme leur analogue ontologique, relatives à un domaine, un contresens matériel pouvant, contrairement au contresens formel, se voir levé par le remplacement d'un contenu conceptuel par un autre appartenant à un domaine distinct (*e.g.* en passant d'un adjectif qualifiant le domaine des couleurs à un autre qualifiant le domaine des formes). Ainsi, là où le contresens formel *un carré vert et non-vert*, en violation avec la loi de non-contradiction, ne saurait être levé par quelque substitution adjectivale ou nominale que ce soit, le contresens matériel qui caractérise *un carré rond*, ou *une table (homogènement) rouge et verte*, est ipso facto dissipé si l'on substitue par exemple aux adjectifs de couleur des adjectifs de forme et vice versa (*e.g. un carré vert* ou *une table rouge et carrée*) [21].

> Mais il nous faut aussi distinguer ici entre le *contresens matériel (synthétique)* dont des concepts matériels (les ultimes noyaux matériels de signification) doivent répondre, comme c'est, par exemple le cas de la proposition *un carré est rond* [...], et le *contresens formel ou analytique*, par quoi nous comprenons précisément toute compatibilité objective purement formelle, c'est-à-dire fondée dans *l'essence pure des catégories de signification*, indépendamment de toute "matière de connaissance" concrète. ([Husserl(1900/1)] IV §14)

Nous ne nous attarderons pas plus sur les lois garantissant contre

21. Pour le dire autrement, les lois synthétiques matérielles peuvent être "partiellement formalisées", formalisées au sens d'une mise en variable de leurs concepts concrets, mais partiellement puisque cette mise en variable demeure dans les limites d'une espèce ou d'un domaine (contrairement aux lois *analytiques a priori* qui sont quant à elles entièrement ou complètement formalisables, pouvant être formulées en termes de lois portant sur la forme vide de "quelque chose en général" et applicables *salva veritate* à tous les domaines concrets). *cf.* [Benoist(1999)] entre autres p116

le contresens formel (*e.g.* le principe de non-contradiction, le *modus ponens*, *etc.*) dont le statut analytique est largement admis comme non-problématique, précisément en ce qu'il repose sur la forme des catégories de signification (forme nominale, adjectivale, *etc.*), et non sur une possible analyse du contenu qui fait précisément l'objet des critiques adressées à la notion d'analyticité. L'analyticité formelle, produisant des "tautologies vides" est hors de cause, le point focal de tous les débats se cristallisant autour de la possibilité d'un *synthétique a priori* et de la question de sa réduction au domaine de l'analytique.

4.6.2 Retour sur le rapport sémanticalité/ moléculari-sme/analyticité

Au chapitre 2 nous avions avancé, en anticipant la présente discussion sur le fondement éidétique des lois de sémanticalité, que les inférences inhérentes à la notion de sémanticalité (*e.g. rouge* $\rightarrow$ *non-vert*) étaient de nature synthétique *a priori*, et par conséquent ne présupposaient pas de critère d'analyticité au sens Kantien, c'est-à-dire au sens de ce qui est vrai en vertu de la signification. Partant, nous avions affirmé que la notion de sémanticalité et les inférences conceptuelles qu'elle présuppose étaient hors d'atteinte de la critique opposée par Quine à la définition Kantienne de l'analyticité.

En effet, définies au sens Husserlien, c'est à dire comme des lois établissant la structure *a priori* de toute expérience possible, les lois de sémanticalité semblent se soustraire à la critique Quinienne. Il n'est pas question, du moins dans la théorie Husserlienne des lois telles que *toute couleur est étendue* ou *aucune étendue ne peut être simultanément rouge et verte*, de vérités analytiques auxquelles on pourrait imputer une forme de circularité, dénoncée par Quine, et qui interdéfinirait, dans un quasi-cercle vicieux, les notions d'analyticité, de signification et de synonymie. Néanmoins, nous insistons sur le fait que les lois phénoménologiques, les lois *a priori* matérielles, ne sont pas *directement* visées par la critique Quinienne, car nous ne pouvons ignorer le débat qui a traditionnellement opposé Husserl aux empiristes logiques du Cercle de Vienne, débat qui s'est cristallisé autour de la possibilité précisément d'un

synthétique ou matériel *a priori*, et donc d'une *science phénoménologique*. Il est donc nécessaire, à ce stade de notre recherche, de dire quelques mots concernant la critique virulente opposée par les empiristes logiques, et en particulier Schlick, à la notion de *synthétique a priori*, ainsi que leurs arguments en faveur d'une classification des "propositions phénoménologiques" dans la classe des vérités analytiques.

Les arguments au cœur de la célèbre controverse entre l'empirisme de Schlick et le parti pris de Husserl en faveur du synthétique *a priori* (ainsi que Wittgenstein dont l'influence sur les travaux de ce premier ne sont plus à démontrer) ayant amplement été commentés, et ce de façon très détaillée, nous nous permettrons d'esquisser rapidement les arguments majeurs avancés par Schlick dans [Schlick(1913), Schlick(1930/1)], ainsi que les contre-arguments les plus fréquemment soulevés [22]. Nous conclurons, modestement, que si la possibilité d'un synthétique *a priori* n'est pas immunisée face à la critique, et si, au delà des caricatures, la théorie Husserlienne des essences peut provoquer une certaine méfiance, elle reste une alternative non seulement viable, mais par certains aspects plus prometteuse que celle des empiristes logiques qui souffre des défauts pointés par [Quine(1951)].

L'hostilité de Schlick à l'égard du *synthétique a priori*, et de l'entreprise phénoménologique en général, et donc particulièrement Husserlienne, s'enracine dans un double désaccord portant d'une part sur la notion d'intuition et d'autre part sur la définition de l'analyticité : (i) Schlick est radicalement opposé à la théorie Husserlienne des essences et à la "mystérieuse" notion d'intuition éidétique qu'il mésinterprète comme une forme de platonisme ; (ii) son interprétation de la distinction Kantienne entre analytique et synthétique diffère radicalement de l'interprétation Husserlienne que nous avons brièvement esquissée dans la section précédente, l'interprétation Schlickienne ne laissant, *par définition*, aucune place au synthétique *a priori*, qui se résorbe, avec la totalité de l'*a priori*, dans l'analytique. Concernant le premier de ces points de désaccord, touchant à la notion d'intuition et tout particulièrement en tant qu'elle s'étend, suivant la théorie Husserlienne, au

22. Pour des discussions plus détaillées et proches des textes nous renvoyons le lecteur à [Van De Pitte(1984)], [Simons(1992)] et [Benoist(1999)].

domaine des essences, nous renvoyons le lecteur à la section 4.5.1. et nous nous concentrerons dans ce qui suit sur la partie de la critique Schlickenne qui touche en propre à la notion d'analyticité (en sachant que les deux points sont intrinsèquement liés puisque la forme d'intuition que l'on est prêt ou pas à admettre conditionne en retour l'étendue accordée au synthétique).

Schlick, tout comme Husserl, admet les énoncés *tout son possède une hauteur et une intensité* ou *la même surface ne peut être simultanément rouge et verte* comme des exemples typiques d'énoncés exprimant des vérités *a priori*, *i.e.* des énoncés dont la négation est absurde et donc dont la validité ne dépend d'aucune vérification empirique puisque sa négation n'est pas simplement fausse mais impensable, inconcevable. Pour vérifier *empiriquement* si c'est le cas, par exemple, qu'une surface puisse ou non être simultanément rouge et verte il faudrait pouvoir concevoir ce que serait un exemple d'étendue (simultanément et de façon homogène) rouge et verte. Or, cela est absolument impensable. A l'opposé, les lois empiriques comme *les plantes respirent*, sont telles que l'état de chose linguistiquement représenté, aussi bien que sa négation, sont également concevables. On comprend tout à fait ce que cela signifie pour un arbre (ou tout autre organisme vivant) que de consommer du O_2 et de rejeter du CO_2, ainsi que de ne pas respirer, ce qui laisse la place à la vérification empirique qui permet d'établir si tel est effectivement le cas. Là où la divergence entre Schlick et Husserl se creuse c'est dans l'interprétation de ce qu'une telle impossibilité implique. Pour Husserl, il s'agit là du signe distinctif de l'*a priori*, mais d'un *a priori synthétique* puisque la validité de telles lois est relative à certains contenus concrets, à certaines espèces concrètes. A l'opposé, pour Schlick, comme pour Wittgenstein, le fait que la négation de tels énoncés soit impensable, absurde, est le signe qu'ils n'expriment pas réellement une proposition, qu'ils ne disent rien de ce qui est, n'ont aucune portée descriptive. Bien au contraire, l'impossibilité de concevoir la négation de tels énoncés est interprétée comme l'indicateur de leur caractère tautologique, et donc *analytique*.

> Ils [les énoncés phénoménologiques, *i.e.* synthétiques ou matériels *a priori*] ne disent rien concernant l'existence, ou concernant la nature de quoi que ce soit, mais exhibent plutôt le contenu de nos

> concepts, c'est-à-dire le mode et la façon dont nous employons les mots de notre langage. Etant donnée la signification des mots, ils sont *a priori*, mais purement formel-tautologiques, comme le sont en effet toutes les autres propositions *a priori*. En tant qu'expressions qui n'ont rien à dire, elles n'apportent aucune connaissance, et ne peuvent servir de fondement à une science spéciale. Une science telle que les phénoménologues nous l'ont promise n'existe tout simplement pas. ([Schlick(1930/1)] p285).

Il y a donc, à l'origine de l'opposition entre Schlick et Husserl une divergence terminologique qui se noue autour d'une certaine ambiguïté de la notion de *formel* et par extension de la notion d'*analytique*. Plus précisément, Schlick étend la notion de formel en y incluant aussi bien celle, traditionnelle, définie en termes de la loi de non-contradiction (depuis généralement complétée par l'ensemble des vérité logiques comme le principe d'identité ou de la double négation), que celle, explicitement créditée par Schlick à Wittgenstein, définie en termes de structure interne des concepts comme ceux de couleurs. Ainsi, le développement d'une "logique des concepts de couleur" permettrait de montrer le caractère *formel* et donc *analytique* des énoncés phénoménologiques portant sur les couleurs et mentionnés précédemment. De telles lois ne seraient en rien synthétiques *a priori*, ne dépendant pas de la *nature* des couleurs, mais de notre usage des termes de couleur. Il ne s'agirait pas de lois déterminant la structure *a priori* de l'expérience, mais bien de lois normatives régissant "la façon dont nous employons les mots de notre langage".

Selon Schlick, les partisans de l'*a priori* matériel seraient alors coupables de ne pas avoir reconnu que les concepts comme ceux de couleurs "possèdent une structure formelle, au même titre que les nombres ou les concepts spatiaux, et que cette structure détermine leur signification" (*ibid*). Or, ce reproche est tout à fait étonnant étant donné que la notion phénoménologique d'essence, avec l'ensemble des lois éidétiques, est précisément sensée déterminer les lois structurelles qui régissent les contenus concrets (comme ceux de couleurs). Ce que nie Husserl n'est pas la possibilité de révéler la structure formelle de concepts comme celui de couleur,

puisque les essences sont en un sens des concepts structurés, régis par des lois éidétiques. Ce qui est rejeté par Husserl est l'identification opérée par Schlick entre concept et signification, ne laissant aucune place aux contenus conceptuels prélinguistiques, régis quant à eux par des lois indépendantes des conventions linguistiques (*cf.* section 4.5.1). En effet, tout en portant sur des essences, et donc sur un certain type de concepts, les lois éidétiques s'enracinent dans l'expérience qu'elles structurent. Ce n'est alors que de façon dérivative qu'elles conditionnent par suite les contenus de signification, comme l'indique l'intrication entre le synthétique *a priori* ontologique et les lois contre le contre-sens matériel que tissent les IIIème et IVème *Recherches*. Y a-t-il alors un désaccord aussi profond entre la thèse de Schlick et celle de Husserl ? La question de la classification des "propositions phénoménologiques" au rang de jugements analytiques ou synthétiques se réduit-elle à une simple préférence terminologique ou définitionnelle ? Existe-t-il une raison principielle pour préférer l'une ou l'autre des acceptions d'*analytique* (respectivement de *formel*) ?

Pour Husserl, bien que les lois synthétiques *a priori* aient des 'retombées' sémantiques, il est important de les distinguer de simples lois *sémantiquement vraies*, ces lois étant, au sens sémantique d'analytique, uniquement "obliquement" analytiques (nous empruntons ce terme à [Van De Pitte(1984)]). La structure des contenus de signification *à travers* lesquels nous parlons du monde de notre expérience est dérivative relativement à la structure de notre expérience. Concernant la caractérisation de l'analytique en termes d'inclusion du prédicat dans le sujet, Van De Pitte résume, adéquatement nous semble-t-il, la position Husserlienne de la façon suivante :

> Husserl rejette cette caractérisation [des propositions analytiques] avant tout parce qu'il considère que cela indiquerait que les propositions phénoménologiques sont simplement sémantiquement vraies. Elle peuvent certes être sémantiquement vraies, mais elles ne le sont pas simplement. Si la vérité sémantique est caractéristique des propositions phénoménologiques, ce n'est qu'en vertu d'une heureuse concomitance avec une vérité plus fonda-

> mentale qui touche à la structure essentielle de l'être possible. [23]
> ([Van De Pitte(1984)] p221 nous soulignons)

L'avantage d'une réhabilitation d'une telle lecture, Husserlienne, des propositions analytiques des empiristes comme Schlick est alors non-négligeable si l'on garde à l'esprit l'attaque portée par Quine contre les thèses empiristes de l'analyticité, et reprise par Fodor et Lepore dans la critique du molécularisme. Notons par ailleurs que la théorie Husserlienne du synthétique *a priori* ne contredit pas directement l'intuition Schlickienne selon laquelle les propositions phénoménologiques mettraient en jeu le principe de non-contradiction (ce que le développement d'une logique des couleurs devrait par exemple rendre explicite s'agissant des contradictions comme *un objet rouge et vert* ou *un carré rond*). Seulement, il s'agit là d'une application du principe de non-contradiction à des contenus qualitatifs, la mise en évidence de la contradiction entre les termes *rouge* et *vert* nécessitant que l'on face appel au contenu matériel de ces termes. C'est alors précisément en ce sens que Husserl entend l'*a priori* matériel.

4.7 Traitement Automatique du Langage (TAL) : du lexique à l'ontologie

Nous avons jusqu'ici tenté de montrer que les jugements de sémanticalité s'enracinaient dans les lois *a priori* synthétiques régissant les conditions de possibilité des objets appartenant aux différentes régions ontologiques (matérielle, idéelle, *etc.*). Comme nous le verrons dans les chapitres qui suivent, ceci s'étend aux règles de sémanticalité particulières s'appliquant aux termes affectés par la polysémie systématique. Pourtant, le lecteur pourrait s'étonner de ce rapprochement entre des théories sémantiques issues du TAL, traditionnellement plus proches de la philosophie (formelle) analytique du langage que de la philosophie dite "continentale", et une approche

23. Ce à quoi Van De Pitte ajoute : "Le fait est que les phénoménologues sont raisonnablement prudents s'agissant de postuler de vastes distinctions réelles entre catégories (langage/pensée/réalité) qui se recoupent clairement sous les distinctions conceptuelles que nous établissons lorsque nous les décrivons" (*ibid*)

phénoménologique de l'ontologie.

Les deux approches ne sont néanmoins pas si étrangères comme nous allons le voir à présent.

4.7.1 Le tournant ontologique du TAL (et plus généralement de l'IA)

Traditionnellement, l'IA a approché la question du langage du point de vue de la sémantique propositionnelle. Nous entendons par là l'approche issue d'une certaine tradition parfois dite "anglo-saxonne" de la philosophie du langage, relevant de l'analyse logique du langage axée sur les notions de valeur de vérité et de compositionnalité. En revenant extrêmement brièvement sur la théorie vériconditionnelle de la signification "standard", largement discutée au chapitre précédant, la conception de la signification qu'elle présuppose peut être résumée ainsi : en laissant de côté des questions en un sens locales comme la question des désignateurs dits rigides (en particulier les noms propres et indexicaux), la grande majorité des termes, comme *table*, a traditionnellement été considérée comme non problématique, le terme en question étant, par exemple, considéré comme exprimant le concept `table` et désignant l'ensemble des tables. Tout le poids de l'analyse a ainsi été mis sur la question de la composition de telles unités de sens, *i.e.* des atomes sémantiques, afin de constituer des unités plus complexes également douées de signification, cette dernière étant généralement comprise en termes de conditions de satisfaction ou de vérité. [24]

L'approche logique du langage naturel, privilégiant une vision largement extensionnelle du langage, et par là nous visons également les analyses logiques dites intensionnelles qui étendent la vision traditionnelle en considérant l'extension des termes dans les différents mondes possibles, a donc largement négligé ou sous-estimé les difficultés relevant de la sémantique lexicale à proprement parler. De façon générale la question du contenu a longtemps été occultée par la question de la structure, ce qui ne pose aucun

24. Voir notre précédente discussion concernant la compositionnalité en général (section 2.1) et sous sa forme atomiste en particulier (section 2.2).

problème évidemment lorsque, comme c'est le cas pour les langages logiques, le contenu des termes atomiques est non problématique (ne présentant ni ambiguïté, ni polysémie, *etc.*). Nous avons vu en effet au chapitre 2 que les choses ne pouvaient être ainsi simplifiées dans le cas du langage naturel, le contenu lexical complexe influant sur le mode de composition des termes simples.

Prenant petit à petit conscience de ces difficultés, les chercheurs en TAL ont progressivement intégré dans leurs travaux les questions relevant du contenu, de l'enracinement des mots dans le monde, et des catégorisations du monde présupposées et/ou induites par lexique (aux alentours des années 90).[25] Des gens comme Hobbs se sont ainsi penchés sur la question de l'intrication entre connaissance des mots et connaissance du monde (titre de l'article cité ci-dessous), et l'importance d'inclure dans les systèmes de traitement automatique du langage un vaste module déclaratif reflétant notre catégorisation du monde, outre les modules procéduraux qui avaient jusqu'alors cristallisé l'attention des chercheurs en TAL :

> Nous utilisons les mots pour parler du monde. Partant, afin de comprendre ce que signifient les mots, nous devons disposer d'une explication préalable de notre façon de voir le monde. En ce sens, les efforts passés de décomposition des mots en primitives sémantiques étaient des tentatives visant à relier la signification lexicale à une théorie du monde, où l'ensemble des primitives sémantiques constituaient une théorie du monde. ([Hobbs(1987)] p20)

Dans la même veine, [Asher & Pustejovsky(2005)] mettent en avant l'im-

25. Cette période a d'ailleurs signé la réorientation générale des recherches en IA et dans le domaine de l'ingénierie des connaissances, prenant en considération, non seulement les *procédures* de traitement de l'information, mais également son *contenu* et donc la structure du monde sur lequel porte l'information. Pour un panorama de l'évolution de l'IA, en particulier sur la place accordée progressivement à l'ontologie autour des années 90, voir [Guarino(1995)], [Smith(2003b)] et [Smith & Welty(2001)], articles qui reviennent sur les figures de proue du tournant ontologique de l'IA. On voit alors clairement dans les travaux des auteurs mentionnés dans ces articles, l'intégration de l'idée selon laquelle le langage et les processus cognitifs dans leur ensemble, de haut comme de bas niveau, ne sauraient se laisser réduire à des calculs formellement décrits qui seraient par ailleurs, dans un second temps, applicables aux données du monde.

portance de l'adéquation métaphysique des ontologies (nous verrons dans un instant ce que signifie l'usage du pluriel sous la plume des chercheurs en IA) conçues dans le cadre de l'analyse du lexique, et pointent sur le fait que, tout en étant un objet sémantique, la structure des types se présente également comme une théorie "simplifiée" du monde.

En somme, la thèse que nous avons défendu jusqu'ici, et que nous développerons dans les chapitres qui suivent, selon laquelle la décomposition lexicale en jeu dans la notion de sémanticalité serait fondée dans les lois régissant les différents types d'objets désignés, ou autrement dit, l'idée selon laquelle les règles de sémanticalité seraient le reflet des lois de l'objectité propres à chaque région ontologique, n'est pas complètement étrangère à l'orientation actuelle de l'IA et du TAL en particulier, domaine duquel sont d'ailleurs issues les théories du lexique de Asher et Pustejovsky.

Néanmoins, malgré la pertinence d'un rapprochement entre analyse du lexique d'une part et analyse ontologique d'autre part, et le récent engagement de l'IA en faveur d'un tel croisement, il convient de rester prudent lorsqu'on est confronté à l'usage "informaticien" du terme *ontologie*. En effet, on retrouve dans la littérature des sciences de l'information un usage souvent débridé du terme, et qu'il convient de distinguer de la notion d'ontologie au sens propre et philosophiquement noble du terme, si l'on peut s'exprimer ainsi, que nous entendons mobiliser ici.

4.7.2 Un usage souvent abusif du terme '*ontologie*'

La littérature informatique fait actuellement fréquemment mention d'ontologie dans des domaines divers et variés, allant des bases de données les plus simples aux systèmes les plus complexes d'intelligence artificielle. Néanmoins, tous les usages du terme ne sont pas à prendre au sens philosophique premier, le terme d'*ontologie* revêtant des acceptions très hétéroclites en informatique. En effet, nombreux sont ceux qui n'ont fait que rebaptiser ce qu'ils avaient toujours fait , à savoir dresser des catalogues et des taxonomies plus ou moins arbitraires, *i.e.* dépendant des domaines concernés ou des tâches accomplies par chaque système informatique.

Afin de constater l'hétérogénéité des acceptions informaticiennes du terme et la distorsion importante qu'a pu subir la notion philosophique fondamentale d'ontologie il suffit de se rapporter à [Welty *et al.*(1999)Welty, Lehmann, Gruninger & Uschold], article dans lequel les auteurs dressent la liste des différents systèmes qui se sont vus désigner, à un moment ou un autre, comme des ontologies. Il y est fait mention de systèmes allant en effet de simples catalogues (*i.e.* listes de codes attribués à chaque objet à la manière d'un catalogue des produits mis en vente par une entreprise), à des systèmes basés sur des axiomes logiques, en passant par des glossaires (*i.e.* systèmes informatiques centrés sur un domaine, dans lequel les termes sont associés à leur définition en langage naturel) ou encore des taxonomies plus ou moins complexes (de simples hiérarchies reposant sur la seule relation de sous-catégorie, ou spécifiant des contraintes supplémentaires sur la façon dont certaines classes d'objets peuvent être reliées avec d'autres). En somme, le terme *ontologie* en est venu à désigner tout artefact informationnel ('*information artefact*') constitué d'un vocabulaire interprété permettant de décrire un domaine donné [26].

Cette conception déviante de l'ontologie s'est alors progressivement installée, ayant ainsi amené un certain nombre de chercheurs travaillant sur le langage naturel à défendre l'inutilité voir l'impossibilité de l'"ontologie philosophique", *i.e.* d'une ontologie non relativiste qui étudierait le réel indépendamment des conceptualisations inhérentes aux différentes cultures et aux différentes langues [27]. On voit ainsi apparaître dans la littérature la no-

26. Afin de marquer clairement la distinction entre l'usage premier du terme, *i.e.* dans son acception philosophiquement respectable, et la grande diversité des usages que l'on retrouve régulièrement dans la littérature informatique, [Guarino & Giaretta(1995)] insistent sur l'emploi d'une majuscule et du singulier dans le premier cas, réservant le pluriel pour le second.

27. A noter que ce relativisme dominant en IA est parfois défendu en invoquant les thèses ontologiques de Quine et Strawson. Nombreux sont ceux en effet dans l'ingénierie des connaissances qui mésinterprètent la notion d'ontologie descriptive, définie comme analyse conceptuelle [Strawson(1953)], ainsi que l'idée de schème conceptuel [Quine(1951), Quine(1960)] et le critère d'engagement ontologique d'une théorie définie dans [Quine(1948/9)], comme des justifications du relativisme ontologique. Nous ne pouvons ici rentrer dans les détails des thèses respectives de Quine et Strawson, mais il est évident qu'il s'agit là d'une lecture bien trop rapide et approximative de leurs positions respectives.

tion, nouvelle, d'"ontologie linguistique" visant à spécifier les classifications ou conceptualisations sous-jacentes à tel ou tel langage, résultant de la stabilisation et de la lexicalisation des engagements ontologiques des différentes cultures. (Voir entre autres [Dahlgren(1995)] sur la notion d'ontologie linguistique).

Etant donnée la grande distance qui sépare l'usage informatique de l'usage philosophique de la notion d'ontologie, le lecteur pourrait à ce stade se demander pourquoi nous prenons ici la peine de mentionner l'acception "ingénieur" de l'ontologie, après avoir explicitement pris le parti d'une étude ontologique philosophique, éidétique au sens Husserlien. Ce rapprochement est doublement motivé. D'une part, les théories typées de la polysémie sur lesquelles nous avons porté notre attention sont issues du TAL et font usage de la notion informatique d'ontologie. En particulier la structure de types est présentée comme une ontologie (au sens ingénieur) visant une certaine adéquation métaphysique. Partant de ces théories, notre principal objectif est de montrer qu'une analyse proprement ontologique, au sens philosophique, est apte à légitimer et à compléter l'analyse sémantique de la polysémie systématique. De façon plus générale, nous pensons que, après avoir rendu à la conception d'ontologies sa légitimité philosophique et une fois que nous nous serons mis d'accord sur la méthodologie et la démarche théorique à adopter vis à vis de l'ontologie, le dialogue entre philosophes et chercheurs en IA peut s'avérer des plus fructueux pour les deux partis. Nous pensons en effet que les questions de modélisation peuvent mettre en lumière des questions qui ont une pertinence philosophique, comme c'est le cas pour la polysémie systématique, et permettre de tester en un sens empiriquement des théories qui restent généralement dans les strates abstraites de la pensée philosophique. Inversement, le croisement des problématiques de modélisation avec les problématiques ontologiques philosophiques permet d'asseoir des choix de modélisation et de pallier aux limites auxquelles se heurtent (probablement par nature) les recherches empiriques, dans le cas qui nous concerne, basées sur les seules données linguistiques. La philosophie permet à nos yeux de s'abstraire des données (nécessaires dans un premier temps mais inopérantes tant qu'elles ne sont pas ordonnées et systématisées dans un cadre théorique

plus large) afin de fournir des clés d'interprétation précieuses.

La question est alors la suivante : quel peut être le terrain d'entente entre le TAL et la philosophie ? Comment faire en sorte que ces deux approches se rencontrent lorsque des notions comme "ontologie" et "analyse conceptuelle" sont en jeu ? En particulier, la question se pose pour nous de voir comment l'ontologie Husserlienne, et plus généralement telle que pratiquée par la phénoménologie réaliste, peut rencontrer l'ontologie informatique, et notamment l'idée d'une "ontologie du sens commun", de plus en plus fréquemment mobilisée en sémantique lexicale (Voir en particulier [Asher & Pustejovsky(2005)], [Hobbs & Moore(1985)] et [Hobbs *et al.*(1986)Hobbs, Croft, Davies, Edwards & Laws]).

4.7.3 La pertinence de l'ontologie comme analyse éidétique *a priori* pour l'IA

Définie en termes de conceptualisation et restant au plus proche de la façon dont celle-ci s'exprime dans le langage naturel, la notion "ingénieur" d'ontologie semble, à première vue du moins, être au plus proche de la notion d'ontologie telle qu'employée et défendue par une certaine tradition philosophique analytique, en particulier telle que développée après la seconde guerre mondiale à Oxford [28], et représentée par des figures aussi emblématiques que Ryle, Austin, Strawson et Grice. [29] On retrouve en effet chez ces philosophes l'idée selon laquelle la philosophie serait avant tout affaire d'analyse conceptuelle, celle-ci devant prendre appui sur une étude rapprochée du langage ordinaire, d'où le nom communément associé à cette tradition philosophique de "philosophie du langage ordinaire".

Néanmoins, lorsque l'on parle, avec les philosophes d'Oxford, de philosophie du langage ordinaire, il faut bien prendre garde à ne pas mésinterpréter cela pour une simple entreprise empirique et pragmatique se résumant à l'étude des données linguistiques particulières. Il n'était en effet pas ques-

28. Parfois désignée comme l'"école d'Oxford" ou "philosophie Oxfordienne".

29. Dans la génération récente des philosophes analytiques se revendiquant explicitement de l'école d'Oxford on retrouve Searle, aux travaux duquel nous accorderons une attention toute particulière dans le chapitre suivant consacré à l'ontologie de la réalité sociale.

tion pour eux, contrairement à ce que l'on rencontre fréquemment dans la littérature actuelle traitant d'ontologie dans le domaine du TAL, de s'arrêter à une simple analyse linguistique qui mènerait, dès lors, à une relativisation linguistico-culturelle de l'ontologie, à la façon dont Rorty interprète le "tournant linguistique" de la philosophie, c'est-à-dire comme devant mener à l'abandon de toute quête ontologique au sens propre, *i.e.* de l'être en tant que tel, au profit d'un pragmatisme ethnocentrique. Comme le notait Austin lui-même, la notion de philosophie du langage ordinaire peut en ce sens s'avérer trompeuse :

> Étant donné la prédominance du slogan "langage ordinaire" et d'expressions comme philosophie "linguistique" ou "analytique", ou encore l' "analyse du langage", il faut insister tout particulièrement sur une chose pour éviter les malentendus. Quand nous examinons ce que nous dirions quand, quels mots employer dans quelles situations, encore une fois, nous ne regardons pas seulement les mots (ou les "significations" quelles qu'elles soient), mais également les réalités dont nous parlons avec les mots ; nous nous servons de la conscience affinée que nous avons des mots pour affiner notre perception, qui n'est toutefois pas l'arbitre ultime, des phénomènes. C'est pourquoi je pense qu'il vaudrait mieux utiliser, pour cette façon de philosopher, un nom moins trompeur que ceux mentionnés plus haut, par exemple "phénoménologie linguistique". ([Austin(1961)] p182)

En d'autres termes, il s'agit de partir des mots pour revenir aux choses.

Dans la même veine, [Strawson(1953)] définit l'"ontologie descriptive" comme une analyse conceptuelle dont le point de départ ne peut être que l'étude du langage naturel. Néanmoins, cette première étape de l'analyse conceptuelle doit fournir le socle d'une autre, plus fondamentale, visant à mettre en lumière "le noyau central massif de la pensée humaine qui n'a [quant à lui] pas d'histoire". Il s'agit donc *in fine*, en prenant appui sur des langages historiquement conditionnés, d'atteindre "des catégories et des concepts qui, dans leur aspect le plus fondamental, ne changent pas du tout. A

l'évidence il ne s'agit pas des spécificités de la pensée la plus raffinée. Il s'agit des lieux communs de la pensée la moins raffinée ; et constituent pourtant le noyau indispensable de l'équipement conceptuel des êtres humains les plus sophistiqués" (*ibid.* p9)

Si l'on rend ainsi les notions récemment dénaturées d'ontologie et d'analyse conceptuelle à leur sens philosophique tel qu'envisagé par les philosophes d'Oxford en particulier, et seulement à cette condition, on peut alors envisager un croisement fructueux entre les recherches du TAL et la philosophie. C'est également uniquement à cette condition que la philosophie Husserlienne et en général la phénoménologie réaliste peut s'avérer pertinente. En effet, bien qu'étant généralement rangée dans le camp de la "philosophie continentale" (si tant est que ce terme ait réellement un sens défini et qu'il désigne une réelle école de pensée unifiée) à laquelle s'oppose traditionnellement la "philosophie analytique", un regard un peu plus attentif montre des similarités méthologiques importantes entres les deux traditions, et en particulier avec la philosophie analytique Oxfordienne d'après-guerre. Sans aller jusqu'à nier l'existence de différences importantes entre les deux traditions, ce qui serait très certainement abusif et erroné, elles sont néanmoins loin de s'opposer aussi radicalement que le présente la vision probablement la plus communément admise de l'histoire de la philosophie [30].

D'une part, Husserl est bien conscient du fait que l'analyse *a priori* des lois logiques, puis de la phénoménologie en général englobant l'étude éidétique du monde de la vie, ne peut faire l'économie d'une étude de l'expression grammaticale, linguistique des essences [31]. Ainsi, partant du constat que les

30. De façon générale, l'idée fait actuellement son chemin dans la communauté philosophique, selon laquelle ce qu'on considérait jusqu'à présent comme une opposition tranchée, opposant philosophie analytique et continentale, devrait être révisé. En particulier, il semble de plus en plus évident qu'il existe au moins autant de philosophies analytiques que de notions d'analyse (qui est loin d'être sans ambiguïté), et que certaines de ces notions occupent une place au moins aussi importante dans certaines écoles de pensée que l'on range traditionnellement dans le camp de la philosophie continentale (camp également loin de présenter l'homogénéité que certains voudraient lui prêter). Sur ces questions générales d'histoire de la philosophie voir entre autres l'ensemble des articles collectés dans *The Analytic Turn : Analysis in Early Analytic Philosophy and Phenomenology* [Beaney(2007)]

31. Certes, [Dummett(1993)] a défendu, dans sa célèbre historiographie de la philosophie analytique (*Origins of Analytical Philosophy*) que, si Husserl appartenait effectivement à la pré-histoire de la philosophie analytique, en particulier en vertu de son approche antipsy-

objets de la phénoménologie, *i.e.* les essences, nous sont toujours d'abord données "sous le vêtement grammatical", il affirme dans les premières pages de l'introduction de la seconde *Recherche Logique* (au §4 au titre éloquent "Qu'il est indispensable d'envisager en même temps l'aspect grammatical des vécus logiques") :

> La phénoménologie analytique dont le logicien a besoin pour ses travaux préparatoires et de fondation concerne entre autres et en premier lieu des "représentations" et plus précisément ces représentations qui sont des *expressions*. (nous soulignons)

Cependant, il poursuit immédiatement par une mise en garde contre une analyse qui se concentrerait prioritairement sur "la face sensible du langage", conscient du fait que "l'analyse des significations se laisse mener d'habitude par *l'analyse grammaticale*". Or, le langage ordinaire étant imparfait (comportant entre autres de nombreuses ambiguïtés), les formes linguistiques ne coïncident pas toujours avec les formes conceptuelles, le lien entre langage et pensée étant certes fondamental, mais pas de nature à ce que l'analyse des formes de pensée puisse se suffire à l'analyse des formes de leurs expressions linguistiques. Partant, l'élucidation conceptuelle de l'essence *triangle*, par exemple, ne saurait rester muette sur le rapport entre l'expression, la signification et l'objet. Mais elle ne consiste en rien en l'étude, de toute autre nature, de ce que cela signifie que de savoir utiliser adéquatement le terme 'triangle'.

Par ailleurs, certains comme Thomasson et Van de Pitte ont défendu un rapprochement entre la méthode dite des contre-exemples, méthode largement employée en philosophie analytique consistant à considérer différents cas afin de voir si tel concept s'y applique ou non, à la méthode de la variation éidétique de Husserl, donnant accès aux lois *a priori* d'essence. Au détour de

chologiste, il s'en dissociait fondamentalement par son impossibilité à aborder le "tournant linguistique" caractéristique de la philosophie analytique. Cela s'expliquait à ses yeux par la généralisation Husserlienne de la notion de signification, au delà des actes de jugement, à l'ensemble des actes intentionnels, y compris perceptuels. Néanmoins, cette vision a depuis été grandement discutée et parfois contestée. Cf. l'article de Parsons "Husserl and the Linguistic Turn", dans *Future Pasts. The Analytic Tradition in Twentieth-Century Philosophy* [Floyd & Shieh(2001)] ainsi que la collection d'articles *The Analytic Turn* susmentionné.

sa discussion de la controverse Husserl/Schlick, Van de Pitte remarque dans ce sens que :

> Husserl insiste sur la structure de la catégorie d'être possible, une structure sans laquelle un objet serait inconcevable. Ici la teinte analytique est évidente. Les propositions produites par *Wesenschau* philosophique sont *a priori* précisément, et seulement, au sens où elles expriment les conditions qui doivent être réunies pour qu'un objet existe en tant qu'appartenant à son espèce particulière - une fleur, un chat, une œuvre d'art, un souvenir, une proposition mathématique ou autre. Le moyen d'arriver à cet aperçu est un processus *réflexif* impliquant, entre autres, la suspension méthodique de présupposés métaphysiques, et un processus de variation en imagination similaire à ceux que l'on rencontre dans les écrits de Descartes et de Pierce et, plus récemment, dans les écrits de philosophes qui font usage de la méthode du contre-exemple. ([Van De Pitte(1984)] p 212)

On pourrait certes rétorquer que cette méthode de variation donne à proprement parler accès à la structure des essences, et non des concepts, l'essence *rouge*, par exemple, étant constituée des traits ou des conditions nécessaires *a priori* sans lesquels un objet serait inconcevable en tant qu'exemplaire de l'essence en question (*e.g.* être coloré, étendu, *etc.*), le concept *rouge* (plus précisément le concept pur) étant la représentation de cette essence. Mais il faut se souvenir que la méthode de la variation donne accès à des lois nécessaires *a priori* portant sur des universaux (*e.g.* le rouge implique l'étendu), lois qui peuvent être transformées par hypostase verbale en lois portant sur des essences (*e.g.* l'essence *rouge* implique l'essence *étendu*) [32]. Or, l'itération d'une telle modification par hypostase verbale des lois dotées de validité éidétique permettrait, de manière analogue d'accéder à des lois universellement valides portant cette fois-ci sur des concepts.

Le passage de l'analyse ontologique éidétique à l'analyse conceptuelle dans le cadre de la phénoménologie Husserlienne peut donc se résumer ainsi :

32. Cf. [Husserl(1913)] §5 "Les jugements portant sur les essences, et les jugements dotés de validité éidétique générale".

> En somme l'"analyse conceptuelle" peut être menée dans le modèle de Husserl en prenant une expérience actuelle ou imaginaire d'un objet (peut-être imaginé) comme point de départ, en mettant entre parenthèses les questions touchant à la réalité de l'objet, en le considérant simplement en tant qu'exemple d'un certain type (possible) T, et nous libérant par là de tout fondement sur des faits empiriques. Nous pouvons alors générer en imagination une variété d'expériences similaires cherchant à savoir dans quels cas nous serions encore en présence d'un objet de type T. Le mécanisme d'hypostase verbale nous permet de transformer ces vérités générales portant sur les T-objets en vérités en apparence singulières portant sur l'essence T. Enfin, de telles vérités portant sur l'essence T peuvent être transformées à nouveau en vérités portant sur le concept de T, en tant que concept d'un objet qui peut tolérer ce genre de variations mais pas d'autres". ([Thomasson(2007)])

Partant, analyse conceptuelle et ontologie comme analyse éidétique à la Husserl apparaissent comme nettement moins éloignées que l'on aurait pu le penser. Mais qu'en est-il du dernier point que nous avions souligné concernant la notion d'ontologie du sens commun, de plus en plus répendue dans le domaine du TAL ? Existe-t-il un analogue "philosophiquement respectable" de cette notion, qui n'induise pas, là encore, un relativisme ontologique faisant dépendre son étude d'ensembles de croyances communes historiquement et culturellement conditionnées ? En quel sens le recours à la phénoménologie peut-il s'avérer pertinent là où la notion de sens commun est mobilisée ?

A nos yeux, la seule façon philosophiquement pertinente d'interpréter la notion d'*ontologie du sens commun*, et afin d'éviter de tomber dans le domaine de la psychologie sociale, est de la rapprocher de la notion Husserlienne de "monde de la vie", comme le suggère à de nombreux endroits B. Smith. En effet, ayant été l'un des premiers philosophes à se pencher sur la question de l'émergence de problématiques liées à l'ontologie en informatique, B. Smith emploie lui-même régulièrement la notion de sens commun, à laquelle

il vise à donner une acception philosophiquement pertinente [33] en la rapprochant des travaux de Husserl sur la constitution du monde de la vie. Il donne alors principalement deux motivations pour rebaptiser ainsi l'entreprise philosophique Husserlienne : "Nous adoptons cette terminologie [...] pour deux raisons : [1] Nous soutenons qu'une raison importante pour laquelle Hussel a si longtemps été négligé par les philosophes Anglo-Saxons vient du fait que ceux responsables de la traduction et de l'exégèse de son travail en anglais n'ont pas fait suffisamment d'efforts pour contrecarrer les effets de la terminologie idiosyncrasique de Husserl ; [2] Nous aimerions exploiter les travaux de Husserl sur les structures du sens commun en tant que contribution à l'exploration de ce sujet dans le contexte de travaux en folk psychologie et en intelligence artificielle." ([Smith(1995a)] n.2, pp 429-430)

Le monde du sens commun est alors le monde tel qui nous apparaît dans la perception pré-théorique, qu'il s'agisse de théories scientifiques, religieuses, ou autres. Il s'agit du monde de la vie quotidienne du "monde commun environnant" comme dirait Husserl. Celui dont dont nous posons et présupposons l'existence à chaque instant. Ce monde, dont la structure globale et les lois (éidétiques) restent stables à travers les époques et les cultures, est alors, pour toutes ces raisons, qualifié de monde du sens commun par B. Smith, même s'il reconnaît lui-même que l'étude rigoureuse de ce monde, qui plus est en compagnie de Husserl, fait rapidement disparaître ce qu'il pouvait initialement avoir de commun ou d'intuitif (comme en témoignent les descriptions la plupart du temps ardues qu'en donne Husserl). Parler de monde du sens commun peut en effet prêter à confusion, ce qui a entre autres mené l'intelligence artificielle à employer ce terme dans une veine outrageusement relativiste. C'est ainsi seulement à condition de l'interpréter au sens phénoménologique du monde de la vie que le rapprochement avec les travaux de Husserl, que nous poursuivons nous-mêmes ici, peut faire réellement sens.

33. cf. [Smith(1995a), Smith(1995b), Smith(1995d)]

Chapitre 5

Sémanticalité et objectité socio-culturelle (1) : Types pointés et réalité institutionnelle

Nous avons défendu, au chapitre précédent, que les lois de sémanticalité trouvaient leur fondement ultime dans l'analyse ontologique au sens d'une analyse des conditions de possibilité de l'expérience, *i.e.* de l'élucidation des lois éidétiques au sens Husserlien. Ce chapitre vise à étendre cette thèse aux lois de sémanticalité particulières aux phénomènes de polysémie systématique. Rappelons nous, deux phénomènes, principalement, ont récemment attiré l'attention des linguistes travaillant dans le domaine de la polysémie (systématique) : (i) la coercion, qui permet à certains verbes aspectuels, normalement en attente d'un complément de forme infinitive dénotant un événement, d'être néanmoins combinés avec des noms communs dénotant des objets. (ii) la prédication sélective liant des aspects sémantiques relativement indépendants d'arguments dont la valeur sémantique était analysée, au chapitre 3, en termes de types pointés.

Afin de rendre compte de la bonne formation sémantique des cas de composition lexicale mettant en jeu des phénomènes de coercion et de

prédication sélective, là où l'on aurait pu s'attendre à un clash sémantique, nous avons vu que Pustejovsky et Asher avaient introduit d'une part des types pointés, reflétant au niveau sémantique la nature complexe d'objets comme les livres (exemplaire physique/contenu) ou encore les institutions (établissement/individus/organisme), d'autre part des types reflétant le rôle télique ou fonctionnel de certains objets, ultimement reformulés par Asher en termes de types dépendants.

Dans la continuité du chapitre précédent nous allons donc montrer que l'introduction de ces nouveaux types complexes est légitimée par l'analyse ontologique de la réalité sociale. Nous verrons que l'extension de l'étude éidétique aux objets socio-culturels met en effet en lumière leur nature complexe, les diverses relations de dépendance qui déterminent leur mode d'être particulier. Nous verrons alors que les lois de sémanticalité propres aux phénomènes de polysémie systématique peuvent non-seulement être reformulées en termes ontologiques touchant au mode d'être des objets désignés par les polysèmes, mais que là où l'analyse proprement linguistique menée dans la première partie de notre étude atteint ses limites, une étude proprement ontologique est à même d'élucider des questions jusque là restées sans réponse, et de clarifier des zones d'ombre conceptuelle que l'on pourrait reprocher aux analyses linguistiques précédemment présentées.

Nous tenons à attirer ici l'attention du lecteur sur le fait que l'étude de la réalité sociale ne consiste en rien à répertorier tous les types d'objets sociaux possibles, mais bien à en étudier les conditions de possibilité *a priori* les plus générales. Or, il s'avère que les catégories ontologiques, tracées au regard des différents modes d'être ou conditions de possibilité caractéristiques, sont en fait en très petit nombre. Nous pouvons ainsi distinguer essentiellement deux grandes familles d'objets socioculturels : les objets ou faits institutionnels, et les objets ou faits fonctionnels (associés à des fonctions agentives et téliques). Brièvement, cette distinction repose sur le principe selon lequel les objets sociaux-culturels sont des objets auxquels les communautés sociales confèrent un rôle ou un sens socioculturel que ces objets ne possèdent pas en-soi, *i.e.* qu'ils acquièrent en tant qu'ils participent, en un sens, à la structure socioculturelle. Les objets investis

d'un tel rôle social peuvent alors l'être soit en raison de leurs déterminations propres, de leurs déterminations matérielles indépendantes - on parlera dans ce cas d'objets fonctionnels - soit, à l'inverse, certains objets acquièrent un statut, une signification socioculturelle qui n'est pourtant pas contrainte ou dictée par les déterminations propres de l'objet - on parlera alors d'objets institutionnels (incluant dans cette catégorie, comme nous le verrons, aussi bien les institutions au sens intuitif non technique, que les productions linguistiques et visuelles). Comme le souligne ainsi Searle au sujet des faits institutionnels, et la remarque vaut aussi pour les objets fonctionnels : "A première vue, les faits institutionnels semblent être d'une diversité absolument époustouflante. Nous pouvons faire des promesses, marquer des essais, être titularisés, devenir président, ajourner la réunion, payer nos factures, et virer nos employés, tout cela au moyen de faits institutionnels. Mais à l'intérieur de cette énorme variété de domaines, il n'y a en réalité que fort peu de propriétés formelles générales qui s'appliquent aux faits institutionnels" ([Searle(1995)] : 127). Il va dès lors de soi qu'il ne sera pas question dans notre étude de savoir si toute société humaine implique nécessairement tel ou tel objet social particulier, mais bien de dégager les conditions de possibilité de l'objet socioculturel (au sens générique), cette possibilité étant quant à elle ici considérée comme caractéristique nécessaire et universelle de l'humanité.

Nous commencerons dans ce chapitre par une section introductive portant sur ce que nous appelons "l'ontologie de la réalité sociale". En effet, la possibilité de considérer la réalité sociale comme une couche à part entière de la réalité, au même titre que la réalité matérielle, est loin de faire l'unanimité dans la communauté philosophique et appelle quelques explications. Après une première section introductive, nous nous consacrerons à l'analyse ontologique des institutions et montrerons comment celle-ci s'articule avec l'analyse de la sémanticalité mettant en jeu des termes typés par des types pointés (dénotant précisément des institutions ou encore des productions littéraires, dont nous verrons qu'elles présentent une structure ontologique comparable). Le chapitre suivant sera quant à lui consacré à l'étude de la structure on-

tologique des artefacts et autres objets fonctionnels, étude croisée avec celle précédemment amorcée des phénomènes de coércion.

Mais commençons par la question générale suivante : Peut-on réellement parler d'ontologie de la réalité sociale ? Possède-t-elle une objectivité et un mode d'être qui lui soit réellement propre (irréductible) ? (La section qui suit, abordant ces questions dans leur généralité et posant les conditions de possibilité des analyses de ce chapitre mais également du suivant, nous nous permettons de lui consacrer une place importante.)

5.1 La réalité sociale de Husserl à Searle : le rôle de l'intentionnalité

Si l'intérêt pour le statut ontologique des objets socio-culturels n'est pas nouveau en philosophie, ayant été, comme nous allons le voir dans un instant, au cœur des travaux d'un certain nombre de disciples de Husserl, il est actuellement ravivé par des chercheurs issus de traditions philosophiques en apparence radicalement opposées : (i) une certaine tradition phénoménologique, (ii) ce que certains qualifient d'"école philosophique d'Oxford" axée autour de la philosophie du langage ordinaire et de l'analyse conceptuelle (*cf.* section 4.7.3). La première tradition, correspond grossomodo à la phénoménologie réaliste du premier Husserl telle que développée par ses élèves à Göttingen [1], cette tradition ayant en particulier trouvé une postérité à travers les travaux métaphysiques de Thomasson sur la fiction et la réalité sociale (sur lesquels nous reviendrons). Dans la seconde tradition, représentée par des figures aussi emblématiques que Grice, Austin ou encore Strawson, nous nous intéresserons principalement à la théorie de l'intentionnalité développée par Searle et récemment étendue à l'analyse de la réalité

1. Il est généralement admis que la phénoménologie a pris un tournant radicalement différent avec les travaux de Heidegger et la phénoménologie existentialiste française telle que développée entre autres par Merleau-Ponty et Sartre. D'où le fait que nous parlions *d'une certaine phénoménologie*, et non *de la phénoménologie*, sachant que, pour une large partie de la communauté philosophique, si tant est que cela fasse sens de parler de *la* phénoménologie, il est probable que celle-ci soit précisément comprise dans sa version existentialiste que nous avons d'emblée écartée de notre étude.

sociale.

Partant de la théorie Husserlienne des essences et abordant à présent l'extension de celle-ci au domaine de la réalité sociale, le lecteur pourrait à ce stade s'étonner de nous voir prendre un virage en apparence radical en sortant de la tradition phénoménologique pour aborder les travaux d'une des figures emblématiques de la philosophie analytique : Searle. Nous tenons dès a présent à clarifier ce choix et à justifier la place qu'occupe, dans les pages qui suivent, les analyses de Searle, place délibérément plus importante que celle accordée aux études phénoménologiques amorcées par le cercle de Göttingen constitué autour de Husserl. En premier lieu, la théorie de la réalité sociale récemment développée par Searle occupe une place très importante dans les débats contemporains sur l'ontologie sociale que nous ne pouvions négliger et qui se reflète donc fatalement dans notre propre recherche. Par ailleurs, il apparaîtra par la suite que la théorie Searlienne n'est pas si radicalement étrangère aux théories phénoménologiques susmentionnées, et ce, malgré la prudence avec laquelle doivent certainement être menées les comparaisons entre ces deux grandes traditions. Pour cette raison il nous a en particulier semblé légitime d'aborder la question de l'ontologie sociale à travers la théorie Searlienne qui présente l'avantage d'être bien plus générale et systématique que ses analogues phénoménologiques, et ce, tout en proposant une lecture critique de celle-ci informée précisément par les théories phénoménologiques. Enfin, la théorie Searlienne de la réalité sociale présente, nous devons bien l'admettre, l'important avantage d'une formulation souvent plus abordable que celle empruntant la terminologie phénoménologique particulière.

5.1.1 Extension du synthétique *a priori* à la réalité sociale : de Hussel au cercle de Göttingen

Si nous privilégions dans notre étude la phénoménologie réaliste qui caractérise les premiers travaux de Husserl, les *Recherches Logiques*, c'est néanmoins dans les *Idées* et plus précisément dans le second volume que s'amorce l'analyse phénoménologique de la réalité sociale. En effet, le monde de la vie (le *Lebenswelt*), thématisé et désigné comme tel dans *La Crise*

des Sciences Européennes, faisait déjà l'objet du second volume des *Idées* consacré à l'analyse de la constitution des différentes strates de la réalité (ou régions ontologiques). Partant de la constitution du monde matériel en tant que peuplé de 'simples choses physiques', Husserl avance progressivement vers l'analyse de l'essence (région) supérieure 'animale', toujours incluse dans la région matérielle, puis 'spirituelle' ou 'personnelle', abordant la question du statut ontologique, du mode d'être particulier des objets socio-culturels (que Husserl qualifie également d'*objets investis d'esprit* dans une analogie avec le passage de l'être humain en tant qu'animal à l'être humain spirituel engagé dans l'activité sociale et culturelle, ou autrement dit, de l'humain causalement affecté à l'humain motivé par son environnement).

Husserl introduit alors dans les *Idées* certaines des distinctions fondamentales qui nous suivront tout au long de nos recherches [2]. En somme, et nous reviendrons plus longuement par la suite sur ce point, Husserl distingue déjà (i) entre objets valeur (les objets pratiques, outils, vêtements, *etc.*), ou objets fonctionnels comme nous dirions aujourd'hui, dont le sens ou la fonction dépend directement des déterminations physiques des objets, et (ii) les objets investis d'un sens indépendant, comme les églises, les livres, les œuvres d'art ou encore les États, que l'on retrouve associés dans les théories typées de la polysémie systématique à des types pointés réunissant dans un type complexe "des aspects relativement indépendants" (*cf.* [Husserl(1952)] Troisième section, et en particulier §56 *h)*).

Dans une certaine continuité, et bien que revendiquant un réalisme affirmé, et critiquant violemment le "tournant idéaliste" de leur maître, les étudiants de Husserl à Göttingen ont maintenu le projet Husserlien visant à étendre l'étude éidétique dans de nouvelles directions. [Brogowski(1996)] (pp258-258) résume ainsi l'état d'esprit général qui prédominait parmi les élèves de Husserl à Göttingen :

> Pour le cercle de Göttingen, la phénoménologie signifiait donc une sorte de théorie générale des objets idéaux ou essences. (...) Ainsi Adolf Reinach étudiait l'*essence* des "entités" juridiques, Edith

2. Distinction que l'on retrouvera également dans l'étude Searlienne de la réalité sociale, ainsi que dans l'analyse linguistique de la polysémie systématique

> Stein l'*essence* des communautés et de l'État, Hedwig Conrad-Martius l'*essence* des couleurs et des sons, Fritz Kaufmann l'*essence* du conflit, Roman Ingarden l'*essence* de l'œuvre d'art littéraire et ainsi de suite. (...) En effet, Jean Hering le confirme, les göttingenois furent fascinés par les nouveaux horizons de la connaissance *a priori* qu'ils croyaient rendus possibles grâce à l'intuition des essences (*Wesens-schau*) : "nous voilà, s'exclame-t-il, bien loin des quelques rares 'jugements synthétiques *a priori*' que Kant admettait en dehors des mathématiques" [3]

Bien que portant sur des domaines ontologiques, à première vue, relativement spécifiques et restreints, on retrouve dans chacun de ces travaux les prémisses d'une réflexion plus générale sur l'ontologie sociale. En effet, on retrouve, par exemple dans les travaux de Ingarden, consacrés en grande partie à l'œuvre d'art littéraire, les fondements d'une théorie ontologique plus générale faisant droit à l'existence d'objets "hétéronomes", comme il les appelle, *i.e.* des objets qui, sur le modèle des œuvre littéraires, dépendent ontiquement à la fois de certains actes de conscience, de certains actes intentionnels, mais aussi d'une certaine réalisation matérielle, et ce, sans pour autant se réduire à aucune de ces strates ontiques. On rencontre ainsi chez Ingarden l'idée selon laquelle certains objets auraitent un statut ontologique à part, puisque leur unité ne serait pensable que sur le mode d'une constitution à partir de strates hétérogènes, idée à notre sens fondamentale pour mener à bien une étude ontologique de la réalité sociale. [4]

Sans rentrer dans l'énumération des contributions respectives de chacun des membres du cercle de Göttingen au domaine de l'ontologie sociale, mentionnons également l'importante contribution de Reinach, dont les travaux sur le droit civil ont mis le doigt pour la première fois sur l'importance de

3. Borgowski tire lui-même cette dernière citation de J. Hering : *Phénoménologie et philosophie religieuse*, Paris, Alcan, 1926, p57

4. *Cf. L'Oeuvre d'Art Littéraire* [Ingarden(1931)], et *L'Ontologie de l'Oeuvre d'Art* [Ingarden(1962)], ainsi que l'éclairant article de [Thomasson(2005)] dans lequel l'auteur dégage les principaux traits de ce qui pourrait être considéré comme la théorie Ingardienne de la réalité sociale, bien que Ingarden lui-même n'ait jamais à proprement parlé formulé de théorie systématique et générale de la réalité sociale.

certains actes de langage dans la constitution de la réalité sociale, et en particulier de la promesse, qu'il présente comme acte social fondamental, quasi-jurique, par lequel des entités proprement sociales sont créées, à savoir des droits et des devoirs (ce qu'il appelle "un état de promesse"). [5]

Tous ces travaux, dans le détail desquels nous ne rentrerons pas ici, ouvrent la voie, à travers chaque angle d'approche particulier, à une étude éidétique de la réalité sociale au sens Husserlien, faisant droit à l'objectivité des entités sociales/culturelles/institutionnelles. L'enjeu y est posé comme étant celui de l'élucidation des lois régissant le mode d'être *a priori* de ces entités, des lois d'essence régissant leurs conditions de possibilité *a priori*. La question, pour Husserl tout comme pour ses élèves, n'est alors clairement pas celle de savoir si telle ou telle entité sociale existe ou a existé, l'ontologie sociale ne se réduisant pas à une étude sociologique des différentes réalisations sociales effectives. [6]

De façon générale, ce qui caractérise l'ontologie sociale développée dans la tradition de la phénoménologie réaliste est le fait que l'objectivité des lois régissant les objets sociaux est assurée par la "vision" des essences, la compréhension de ce qu'est *par nature* une œuvre d'art, une promesse, *etc.* A ce titre, citons un passage de [Reinach(1913)] qui résume parfaitement la position ontologique de l'ensemble du cercle de Göttingen :

> A titre d'ontologie ou de théorie de l'objet *a priori*, la philosophie

5. *Le Fondement A Priori du Droit Civil* [Reinach(1913)]

6. *cf.* Le point est clairement posé par [Reinach(1913)] au sujet des entités juridiques, p 42 : "En nous enfonçant plus en avant dans l'essence de ces formations [juridiques], nous découvrons ce qu'il y a en elles de légalité stricte, nous saisissons des rapports, d'une manière analogue à celle que nous révèle l'approfondissement de l'essence des nombres et des figures géométriques : ce qui est tel se fonde ici sur l'essence de tout ce qui est semblablement tel. Il ne s'agit plus, par conséquent, d'un état de choses unique et fortuit, comme auparavant. Même lorsque j'associe à une formation juridique unique, qui existe en un temps donné, une prédication, elle ne lui appartient pas en propre, mais à titre de formation d'un tel type. Par quoi l'on veut dire qu'elle appartient par excellence à tout ce qui est de même nature, et qu'elle lui appartient en tant que telle nécessairement, qui ne pourrait manquer de valoir, même une seule fois pour un cas particulier. [...] Qu'un acte de renonciation puisse mettre fin à une prétention, ceci se fonde sur l'essence de la prétention en tant que telle, et vaut par là même nécessairement et universellement. *Aux formations juridiques s'appliquent des propositions a priori.*" Ce qui, notons le, ne revient pas à affirmer la nature *a priori* des propositions juridiques du droit positif."

> a affaire à l'analyse de tous les types possibles d'objets. [...] elle rencontre bien ici un nouveau type d'objets, à savoir des objets qui n'appartiennent pas à la nature au sens propre, qui ne sont ni physiques, ni psychiques, et qui se distinguent de tous les objets idéels par leur temporalité. [...] [Les lois qui s'appliquent à ces objets] sont des lois *a priori*, et en fait, on peut l'ajouter, des lois *a priori* de nature synthétique. (*ibid.* p44)

Il s'agit donc d'une objectivité ontologique au sens fort, l'étude éidétique des objets sociaux nous ouvrant à leur structure *a priori* qui, tout en définissant ce que sont les objets sociaux, prescrit les conditions de leur réalisation. Ce point est central car, malgré les importantes similitudes entre les théories phénoménologiques de la réalité sociale et de l'intentionnalité en général, et leur analogue Searlien, similitudes sur lesquelles nous n'aurons de cesse de revenir tout au long de ce chapitre, il est par ailleurs important de maintenir clairement à l'esprit que la démarche Searlienne se distingue des théories inscrites dans la tradition phénoménologique que nous avons mentionnées, si ce n'est dans ces résultats descriptifs, du moins dans ses postulats théoriques fondamentaux. Nous prévenons donc le lecteur que toutes les analogies et lectures croisées auxquelles nous aurons recours par la suite ne devront en aucun cas être mésinterprétées comme une assimilation pure et simple des deux démarches philosophiques.

5.1.2 Searle et l'"analyse logique" de la réalité sociale

Sans procéder à une lecture comparée des descriptions de la réalité sociale que nous livre la tradition phénoménologique et de la description offerte par Searle dans les derniers chapitres des *Actes de langage* [Searle(1969)] et développée plus en détail dans *La construction de la réalité sociale* [Searle(1995)], nous pouvons d'ores et déjà mentionner un certain nombre de traits de l'analyse Searlienne qui la placent dans une grande proximité avec les analyses phénoménologiques :

a) La notion d'intentionnalité comme caractéristique fondamentale des états mentaux est au centre du projet philosophique Searlien visant à

fournir une étude unifiée de l'esprit, du langage ainsi que de la société [Searle(1983)]. Le rôle central de l'intentionnalité dans l'analyse des objets sociaux en tant qu'objets dépendants pour leur existence d'actes intentionnels est d'ailleurs le point central de l'analyse Ingardienne des objets sociaux qu'il qualifie à ce titre d'objets purement intentionnels (dans une terminologie qui s'avère malheureusement plus trompeuse qu'éclairante). Ce point, malgré les divergences quant à l'analyse de l'intentionnalité avec son analogue Husserlien, a d'ailleurs valu aux travaux de Searle d'être considérés par certains comme une reformulation plus moderne de la théorie phénoménologique de l'intentionnalité.

b) Les actes de langage jouent également un rôle central dans l'analyse Searlienne de la réalité sociale, et en particulier la promesse, considérée, comme c'était le cas pour Reinach, comme exemple paradigmatique de fait institutionnel et donc social. La promesse est alors envisagée par les deux auteurs comme cas typique où un acte de langage produit quelque chose de nouveau par son accomplissement : un état déontique engendrant devoirs et obligations, ce qui en garantit l'objectivité et l'irréductibilité à un simple acte intentionnel telle que la la déclaration d'intention (laquelle ne fait qu'informer sur les intentions du locuteur).

c) Un autre point sur lequel se rejoignent finalement les approches respectivement phénoménologique et Searlienne apparaît, non pas dans *La construction de la réalité sociale*, mais émerge des discussions qui ont suivi sa parution entre Searle et Smith ([Smith(2008)], [Searle & Smith(2003)]), et poursuivies par [Johansson(2005)], quant au statut représentationnel des institutions qui peuvent exister sans nécessairement se raccrocher à une réalité physique indépendante qu'elles investiraient. Comme nous le verrons, la position de Searle a considérablement évolué sur ce point, arrivant à admettre le statut quasi-abstrait des institutions, un statut qui les rapproche de la conception Ingardienne de l'œuvre d'art.

Il y a donc un grand nombre de points communs entre la réalité sociale telle que décrite dans une veine phénoménologique par Husserl et ses premiers disciples et la description qu'en donne Searle. Comme nous l'avons mentionné, cela a valu à la philosophie de Searle d'être assimilée par certains à une simple reformulation (modernisée) de la phénoménologie Husserlienne, en particulier par H. Dreyfus qui à de nombreuses reprises a opposé des contre-arguments Heideggerien à ce qu'il qualifiait (ce n'est probablement plus le cas à l'heure actuelle) de conception Husserlienne/Searlienne de l'intentionnalité. Ce débat ayant largement été développé par Dreyfus et Searle eux-mêmes à l'occasion de nombreuses réponses et contre-réponses publiées dans différentes revues et ouvrages, nous ne le poursuivrons pas ici et renvoyons le lecteur aux articles en question [7].

Soulignons seulement que Searle lui-même est bien au courant de cette interprétation phénoménologique de son œuvre, comme en témoigne l'échange mentionné, interprétation qu'il récuse fortement et explicitement à de multiples endroits : "L'approche phénoménologique est inadéquate pour résoudre les problèmes qui m'intéressent. Pour moi, les données phénoménologiques sont typiquement utiles au début de la recherche, mais l'analyse logique doit aller bien au delà de la phénoménologie". [Searle(2000)]

La démarche phénoménologique est inadéquate au yeux de Searle en vertu de son approche fondamentalement descriptive de la réalité visée qui, certes, doit constituer le point de départ, mais doit également être dépassée pour en analyser la genèse, ce qui dans la théorie Searlienne, s'articule en termes d'intentionnalité collective et des fonctions qu'elle assigne aux "faits bruts". Ainsi, la promesse, par exemple, n'est pas étudiée au regard des conditions de possibilité imposées, prescrites par sa nature ou son essence de promesse, mais au regard de l'intentionnalité collective qui définit et reconnaît les règles constitutives de la promesse, reconnaissance collective en dehors de laquelle la promesse n'est rien en soi. Comme le note [Ambroise(2005)] dans son étude comparée de Searl et de Reinach sur la question des actes sociaux :

7. [Dreyfus(1993)], [Dreyfus(2001)], [Searle(2000)], [Searle(2001)]. Pour une analyse des points d'accord et de discordance entre la notion phénoménologique d'intentionnalité et la notion Searlienne voir également [Smith(2003a)] et [Mulligan(2003)]

> Il ne s'agit pas [pour Searle] de réaliser dans le monde humain une réalité définie par une loi d'essence *a priori* qui en déterminerait de façon nécessaire les spécificités, mais de porter au jour, selon des moyens conventionnellement adoptés, une réalité qui n'existe que parce qu'elle est reconnue comme telle par l'ensemble de la communauté dès lors que celle-ci admet que les règles constitutives de cette réalité ont été correctement suivies. Ainsi, "c'est par *convention* (...) que l'emploi de telle expression sous certaines contraintes revient à faire une promesse" [8].

Partant, le fait qu'une promesse ait un caractère déontique n'est pas le fait de la nature de la promesse, ou d'une quelconque loi d'essence, mais provient, selon Searle, d'une convention collectivement admise. "Dans le sens que nous envisageons [affirme-t-il], le comportement social n'a, selon ma définition, *aucune condition logique de possibilité* (*excepté peut être le genre de conditions Kantiennes que sont le temps et l'espace*). Tous les faits sociaux sont *constitués par l'intentionnalité collective* un point c'est tout." ([Searle(2001)] nous soulignons). Pour le dire autrement, en paraphrasant Searle, il est impossible de distinguer les conditions de possibilité ou l'ontologie de la réalité sociale d'une part (dans laquelle serait incluse la fonction déontique entre autres), et ce qui en est la cause, à savoir l'intentionnalité collective d'autre part. Il n'y a pas de frontière entre les deux puisque la cause de la réalité sociale est constitutive de cette dernière.

Il y a donc, certes, des différences non négligeables entre la théorie Searlienne de l'intentionnalité, du langage, et de la société, et certaines des théorisations fournies par la tradition phénoménologique sur les mêmes sujets. Partant, une identification pure et simple de ces deux philosophies serait très certainement abusive. Néanmoins, la distance à franchir pour passer de l'une à l'autre est probablement moins grande que ne semble le penser Searle lui-même. Cela s'explique en particulier par le fait que Searle s'oppose en premier lieu à la phénoménologie *telle que la pratique et la présente Dreyfus*. Or, il s'agit d'une phénoménologie existentialiste, axée autour des

8. [Searle(1969)] : 77.

travaux de Heidegger et Merleau-Ponty, qui s'éloigne par bien des égards de la phénoménologie qui nous sert de guide dans notre recherche et que nous avons précédemment mentionnée. Ce que Searle lui-même reconnaît d'emblée lorsqu'il aborde ce qu'il considère être *Les limites de la phénoménologie* [Searle(2000)]

> Je dois dire immédiatement que je n'ai pas suffisamment lu les travaux de Husserl [et encore moins ceux de ses premiers disciples], d'Heidegger ou de phénoménologie en général pour avoir une opinion intelligente sur ce qu'ils disent effectivement. Lorsque je dis "Heidegger", je veux dire "Heidegger-tel-que-décrit-par-Dreyfus", et de même pour "Husserl" et "phénoménologie".

Par ailleurs, il apparaît que la motivation Searlienne principale pour privilégier l'"analyse logique", qu'il oppose à l'analyse phénoménologique des essences, réside dans le fait que certains des traits que Searle tient pour constitutifs de la réalité sociale ne peuvent, à ses yeux, être étayés par une analyse purement phénoménologique. Il ne formule pas de critique directement adressée à la notion d'essence en tant que telle, si ce n'est qu'elle ne permet pas d'englober certains traits fondamentaux de son objet d'étude. Tel est par exemple censé être le caractère à la fois définitionnel (constitutif) et causal de l'intentionnalité collective à l'égard des faits sociaux. Or, il s'agit là à nouveau d'une critique qui s'adresse à une certaine version de la phénoménologie, si ce n'est celle de Heidegger et de Merleau-Ponty, du moins la lecture qu'en fait Dreyfus. Ingarden quant à lui inclut non-seulement l'intentionnalité collective dans son analyse phénoménologique de l'œuvre d'art littéraire, dont l'existence *dérive* des actes intentionnels de l'auteur qui la crée, et qui ne peut continuer d'exister indépendamment de l'appréhension de lecteurs compétents, mais il inclut cette composante intentionnelle dans le mode d'être, dans l'ontologie de l'œuvre littéraire. Ces lois éidétiques, qui constituent l'essence de l'œuvre d'art littéraire sont à la fois les causes, comme dirait Searle, de l'objet social en question, et, à ce titre, sont constitutives du mode d'être (que Ingarden qualifie d'hétéronome) des œuvres littéraires. Or, à une telle analyse phénoménologique, qui n'est jamais discutée ni par

Dreyfus ni par Searle, il n'est pas sûr que ce dernier trouverait à redire.

5.2 L'objectivité de la réalité sociale

Il y a toute une portion du monde réel qui n'existe qu'en vertu du fait que les hommes existent, en vertu des croyances et des comportements humains : les propriétés foncières, les gouvernements, les écoles, et autres institutions, mais aussi les outils et objets pratiques dont nous faisons usage au quotidien, comme les vêtements, les marteaux, les maisons, *etc.* C'est tous ces objets et faits que nous appelons des objets sociaux au sens le plus général du terme. Nous serons amenés par la suite à tracer des distinctions plus précises au sein de cette vaste catégorie des objets sociaux. Néanmoins, pour les besoins de cette section, de tels raffinements descriptifs ne sont pas nécessaires, la question de la légitimité d'une étude *ontologique* de la réalité sociale englobant la totalité des objets dont l'existence est en un sens *relative à l'humain.*

La question est de savoir en quel sens on peut affirmer que ces objets ou faits font effectivement *partie de la réalité* ? Cela fait-il réellement sens de parler de la catégorie ontologique des objets sociaux ? Ces derniers possèdent-il un mode d'existence qui leur est propre ? Peut-on faire l'économie ontologique des objets socio-culturels en les réduisant à des catégories "philosophiquement plus ordinaires" [9] ?

La tendance philosophique générale, à quelques exceptions près (voir entre autres les philosophes mentionnés plus bas dans cette section), est

9. Nous parlons de catégories philosophiquement plus ordinaires car les catégories ontologiques les plus largement admises par les philosophes sont loin d'être ordinaires pour un individu lambda. Les objets les plus ordinaires du sens commun sont les objets les plus extra-ordinaires pour les philosophes, et inversement. Comme le souligne Searle dans l'introduction de *La construction de la réalité sociale*, le fait que nous soyons entourés d'objets sociaux, de bureaux, de voitures, de baignoires, d'institutions diverses comme les écoles ou les gouvernements, est admis par le sens commun comme quelque chose de naturel, d'ordinaire. Pour le commun des mortels, "il est plus difficile de voir dans les objets de simples phénomènes naturels , débarrassés de leurs rôles fonctionnels, que de voir notre entourage en termes de leurs fonctions socialement définies. [...] C'est seulement à force d'abstraction que [nous sommes] capables de voir en eux des masses de métal s'inscrivant dans une trajectoire linéaire [(des voitures)], des fibres de cellulose tachetées de vert et de gris [(des billets de un dollar)], ou des concavités de fer recouvertes d'émail et remplies d'eau [(des baignoires)]" ([Searle(1995)] : 17)

à l'éliminativisme. L'idée est en effet largement admise selon laquelle la totalité de la réalité sociale devrait être réduite à des catégories ontologiques générales plus "fondamentales". Quelles sont ces catégories les plus fondamentales ? Cela dépend des philosophes. Certains n'admettent que les catégories matérielles, d'autres distinguent les objets matériels des objets intentionnels liés à l'activité cérébrale mais non réductibles à de simples objets matériels. Enfin, d'autres introduisent des idéalités logées hors du temps et de l'espace, dans ce que les philosophes appellent couramment le paradis platonicien des idées, objets idéaux généralement invoqués pour rendre compte de la nature des objets et des vérités mathématiques. Partant, la majeure partie des débats ontologiques consiste à argumenter pour ou contre la réduction de tel ou tel type d'objet à tel autre. Quoi qu'il en soit, et bien qu'il n'y ait pas de consensus à ce niveau là, *i.e.* au niveau de la cartographie de nos catégories ontologiques fondamentales, la plupart de ces philosophes s'accordent généralement quant à la nécessité de réduire la strate de la réalité sociale à celles admises respectivement par chaque camp.

Il nous semble, pour notre part, que les tentatives de réduction, à l'une ou l'autres des catégories ontologiques "fondamentales", ont jusqu'ici échoué, laissant le réalisme social en bien meilleure posture que la majorité des philosophes ne semble le penser.

Dans les paragraphes qui suivent nous nous emploierons à montrer que les objets et faits sociaux ne peuvent raisonnablement être réduits aux catégories ontologiques traditionnellement admises ou débattues. Nous verrons ainsi que les objets sociaux ne se laissent réduire ni à des objets matériels ni à des objets intentionnels faisant partie de la vie psychique des humains. Nous n'aborderons en revanche pas du tout la possibilité de réduire les objets sociaux à des objets idéaux de type platonicien car la réfutation d'une telle position est évidente : les objets sociaux sont créés, apparaissent à un moment donné, et peuvent disparaître, périr. Or, ce simple constat empêche d'emblée toute assimilation du social avec l'idéal au sens platonicien. Concentrons nous donc sur les deux autres voies de réduction, et voyons en quel sens, contre toute forme de réductionnisme, nous pouvons raisonnablement parler d'objectivité de la réalité sociale.

5.2.1 En quel sens peut-on parler d'*objectivité* de la réalité sociale ?

Tout comme pour les phénoménologues de la première heure pour qui, confrontés au "revirement idéaliste" de Husserl, toute entreprise philosophique (qu'elle porte sur l'œuvre d'art, le droit civil ou autre) se devait de s'engager en faveur du réalisme et d'en poser les bases (Ingarden décrit à de nombreux endroits son œuvre centrale comme ayant pour principal objectif de se positionner en faveur du réalisme dans le débat idéalisme/réalisme permettant ultimement de mettre en lumière la différence quant au mode d'être des objets intentionnels et des objets réels naturels), Searle considère le réalisme non comme une option privilégiée parmi d'autres, mais comme la condition de possibilité même de toute entreprise théorique scientifique et philosophique. Expliquant la place des trois derniers chapitres de *La construction de la Réalité Sociale*, chapitres initialement pensés comme introductifs et qui, se développant considérablement, sont finalement relégués en fin d'ouvrage, Searle précise dans les premières pages de son introduction : "Dans de précédentes versions du livre, j'avais consacré un chapitre initial à la défense du réalisme, et donc à l'idée selon laquelle il y a un monde réel indépendant de notre pensée et de notre discours, ainsi qu'à la défense de la conception de la vérité-correspondance, d'après laquelle nos énoncés vrais sont en règle générale rendus vrais par la manière dont les choses sont dans le monde réel qui existe indépendamment d'eux. *Selon moi, le réalisme et une conception correspondantiste sont des présupposés essentiels de toute philosophie sensée, pour ne pas dire de toute science [...]*" ([Searle(1995)] : 3, nous soulignons)

Cette prise de partie en faveur du réalisme, qui n'est aux yeux de Searle pas une option parmi d'autres sur laquelle philosophie analytique et phénoménologie *pourraient s'accorder*, mais bien la seule voie disponible si l'on ne veut tomber dans le non-sens et l'irrationalisme, est réaffirmée en réponse à Dreyfus dans la dernière section de [Searle(2000)], intitulée *Les Faiblesses de la Phenomenologie*. Le fait que la nécessité du réalisme soit alors invoquée contre la phénoménologie est, à nouveau, probablement dû aux germes idéalistes de la phénoménologie du second Husserl que l'on retrouve,

si ce n'est explicitement du moins de façon sous-jacente, dans un certain nombre de travaux phénoménologiques. Or, ce même refus de considérer une position non-réaliste comme une alternative, affirmant par là non-seulement sa fausseté mais son irrationalité, est tout aussi fortement revendiqué par la phénoménologie réaliste des débuts (*cf.* entre autres [Ingarden(2001)]).

La question qui nous préoccupe ici est alors de savoir dans quelle mesure, ce réalisme qui s'impose avec force concernant les objets naturels, peut être étendu au cas nettement plus délicat de la réalité sociale. En quel sens peut-on encore parler de réalisme ? L'objectivité des objets naturels et sociaux est-elle de la même nature ?

La difficulté propre au "réalisme social" résulte en premier lieu du fait que, comme nous l'avons déjà mentionné, les objets socioculturels sont en un certain sens dépendants de l'esprit humain, de notre activité mentale. Pourtant, ils semblent réellement constituer une partie du monde au sens, d'une part, où nous pouvons les étudier et les connaître (en particulier à travers les sciences sociales), et d'autre part, au sens où, bien que dépendants de l'esprit, il ne peuvent être modifiés librement par l'esprit humain, du moins pas au singulier ou à la première personne. Nous ne pouvons, chacun individuellement, décider d'imposer, de modifier ou d'annuler le statut des entités sociales.

Prenons l'exemple d'un billet d'argent, cher à Searle, disons un billet de 100 euros. En un sens il ne s'agit que d'un bout de papier avec certaines particularités matérielles, *e.g.* il a une forme particulière, une constitution particulière, des tracés particuliers sur sa surface, *etc.* Néanmoins, il est évident que ce ne sont pas ces déterminations matérielles particulières qui en font de l'argent, *i.e.* qui lui confèrent sa valeur et qui permettent à un individu possédant un billet de 100 euros de l'échanger contre des biens. Si nous nous trouvions au sein d'une tribu qui ne fonctionne que sur le mode du troc, comme il doit sûrement en exister ou du moins comme il en a certainement existé par le passé, et que nous tentions d'échanger notre billet avec disons de la nourriture, le plus probable est que les membres de la tribu refuseraient l'échange. Ils seraient probablement fort étonnés par le comportement d'un homme qui tenterait, à leurs yeux, d'échanger un vulgaire bout de papier

contre des biens [10].

Malgré cela, nous ne pouvons pas décréter librement que ce billet, ce bout de papier, n'a plus de valeur. Une fois le système monétaire mis en place par une communauté, il ne suffit pas de refuser de reconnaître la valeur de ces bouts de papiers pour leur enlever leur valeur. Le fait que la tribu dont nous parlions ne reconnaisse pas la valeur de nos billets n'en fait pas moins des billets d'argent. De même pour tout objet social. Bien que nous en soyons à l'origine, ils acquièrent une certaine autonomie une fois instaurés (nous reviendrons sur le sens à donner à cette relative autonomie par la suite). Nous ne pouvons pas les modifier à volonté. Ainsi, les systèmes monétaires et leurs "comportements" peuvent être étudiés indépendamment de la reconnaissance de ces systèmes par tel ou tel individu à des moments donnés du temps, et ce, bien que ce soit précisément ce genre de reconnaissance qui en soit à l'origine.

En somme, le réalisme social consiste à reconnaître que les objets sociaux sont à la fois (i) dépendants de notre esprit, *i.e.* bien que possédant le plus souvent un soubassement physique, nécessitant la médiation d'un objet naturel, ils ne se laissent pas réduire à leur support physique, et (ii) extérieurs à notre esprit, au sens où ils ne se laissent pas réduire à de purs objets intentionnels, *i.e.* des objets internes et partant malléables à volonté sous la seule action de notre esprit, selon notre gré.

Ce double constat de dépendance à l'égard des actes intentionnels et de l'irréductibilité des objets sociaux à des actes intentionnels est partagé par les deux grands courants philosophiques susmentionnés. Néanmoins, là où les phénoménologues comme Ingarden reconnaissent la dépendance fondamentale des objets sociaux à l'égard des actes mentaux (qui les créent et les maintiennent dans l'existence) comme définitionnelle du statut ontologique de l'objet, du mode d'être rattaché à son essence, Searle semble donner une interprétation plus épistémologique de l'objectivité de la réalité sociale, don-

10. Il est important pour notre exemple qu'il s'agisse d'une tribu qui ne fonctionne que sur le troc, par opposition à un groupe d'individus, par exemple les citoyens d'un pays n'appartenant pas à l'Union Européenne, qui disposerait d'un système monétaire bien que différent de celui des euros. En effet, bien que je ne puisse acheter quoi que ce soit avec des euros aux Etats Unis, mes bouts de papiers, *i.e.* mes billets d'euros, restent reconnus comme de l'argent qui n'ont peut-être pas de valeur directe dans ce pays, mais qui ont une valeur de change.

nant par là un autre sens au réalisme ontologique qu'il défend. Il distingue en effet "objectivité ontologique" et "objectivité épistémologique". Les objets sociaux sont alors décrits comme étant ontologiquement subjectifs, puisque dépendants d'actes intentionnels, mais épistémologiquement objectifs. Cette dernière forme d'objectivisme se traduit dès lors grosso modo en termes d'intersubjectivité, ou d'intentionnalité collective, qui, précisément par son caractère collectif, immunise la réalité sociale face aux volitions individuelles.

5.2.2 Contre le réductionnisme physicaliste

En premier lieu, il apparaît que les objets purement physiques, bruts dirait Searl, et les objets sociaux ne possèdent pas les mêmes conditions d'existence. Plus précisément, si l'on considère un objet investi d'une valeur ou d'une fonction sociale, il apparaît que l'existence de l'objet physique qui le fonde ne suffit pas à en garantir l'existence *en tant que remplissant une fonction* (en tant qu'objet social fonctionnel). Certains objets physiques qui remplissent, de fait, une fonction, auraient tout à fait pu exister sans se voir associer quelque fonction que ce soit. Nous pensons en particulier à la possibilité, pour des entités naturelles, de se voir attribuer certaines fonctions, alors même que, en tant qu'espèces naturelles, elle ne dépendent en rien, pour leur existence, d'une quelconque visée intentionnelle, individuelle ou collective. Ainsi, les fruits sont généralement investis d'une fonction nourrissante, quand bien même leur existence ne dépend en rien du fait que nous leur reconnaissions une telle valeur nourrissante. Dans une certaine mesure, ce constat semble pouvoir être étendu, au delà des espèces naturelles, au cas de certains artefacts, sachant que certains artefacts peuvent indéniablement perdre leur fonction initiale, et en acquérir de nouvelles. Prenons l'exemple d'une église. Il s'agit certes d'un bâtiment, ou plus précisément de certains matériaux disposés d'une certaine manière, des particules disposées à la manière d'un bâtiment pour le dire dans les termes employés par de nombreux réductionnistes.[11] Néanmoins, le bâtiment à lui seul, ses

11. En effet, le fait de parler de bâtiments constitue déjà un pas dans le domaine social puisque les bâtiments ont des fonctions bien particulières (*i.e.* il s'agit d'une construction d'une certaine importance destinée à abriter des personnes, des animaux, des choses).

déterminations proprement matérielles, ne suffisent pas à en faire une église. Pour cela, il faut quelque chose en plus : il faut qu'un certain nombre de personnes aient une attitude appropriée à l'égard de l'objet matériel, *i.e.* en l'occurrence la communauté religieuse constituée de ses prêtres et ses dévots.

Cela est d'autant plus clair si l'on considère, non pas les églises traditionnelles auxquelles nous sommes accoutumés et qui portent des signes extérieurs de leur fonction (comme le fait que les églises chrétiennes soient ornées d'une croix et la plupart du temps construites sur le plan d'une croix), mais des églises qui ne se distinguent physiquement en rien de pièces quelconques dans un immeuble quelconque. Il existe par exemple dans Paris des salles tout ce qu'il y a de plus banales qui sont investies comme lieux de culte, "transformées", non pas physiquement mais quant à leur statut, par les dévots en lieu de culte. Il en ressort que l'existence d'une église ou n'importe quel lieu de culte ne peut se réduire à l'existence du bâtiment en tant qu'objet purement matériel.

Par ailleurs les objets fonctionnels et leur soubassement matériel n'ont pas les mêmes conditions de persistance, ou d'existence continue. Dans certains cas, l'objet matériel qui constituait la base de l'objet fonctionnel peut être grandement altéré, voir disparaître complètement, sans que l'objet fonctionnel en tant que tel ne cesse d'exister. Le cas de l'église de Reims, mentionné par Ingarden, en est un exemple frappant.

> La cathédrale de Reims, en tant qu'œuvre d'art, est aujourd'hui la même cathédrale à l'identique que celle qui existait avant 1914. A l'opposé, le bâtiment qui constitue la base de la cathédrale a sévèrement été endommagé durant l'année 1914 et ensuite reconstruit. Le bâtiment détruit n'existe plus aujourd'hui et ne pourra jamais être ressuscité ([Ingarden(1962)] : 262)

De façon liée, certains objets physiques peuvent successivement se voir attribuer des fonctions différentes sans qu'aucune modification matérielle n'ait été apportée. Pour revenir à l'exemple des églises, il existe à l'heure actuelle un certain nombre de bâtiment qui furent jadis des églises, et sont "transformées" (nous insistons sur le fait que cette transformation ne soit

pas nécessairement physique) en discothèques ou en logements. *Le même bâtiment* n'est alors plus une église mais un lieu de divertissement ou d'habitation.

Enfin, la différence entre un objet fonctionnel *qua fonctionnel* et ce même objet *qua naturel* ou physique se reconnaît aux différents ensembles de propriétés que chaque *qua-objet* est susceptible de se voir attribuer. En effet, un objet ne peut, par exemple, être pratique qu'en tant qu'objet fonctionnel, relativement à la fonction qu'il remplit de façon plus ou moins adéquate, efficace. Aucun objet physique *en tant que tel* ne peut en revanche être pratique, à moins d'être investi d'une fonction, ce qui peut se faire de façon plus ou moins consciente ou volontaire, et partant, provoquer l'illusion qu'il s'agit de l'objet physique en tant que tel qui est pratique. Je peux par exemple attraper un bout de bois et me gratter le dos, dans un acte quasi-automatique, inconscient, et juger que le bout de bois en question est pratique. Mais il ne serait alors pratique que relativement à la fonction que je lui reconnais, que je lui attribue, même si cette attribution n'est que temporaire et non-consciemment thématisée. Ces remarques sur les propriétés dont sont porteurs les objets sociaux, par opposition à leur soubassement matériel, rejoignent alors les remarques de nos linguistes qui voyaient dans la prédication un moyen de mettre en lumière des phénomènes de polysémie systématique. Rappelons nous, c'est le fait qu'un terme comme *livre* soit susceptible d'être combiné avec des prédicats aussi différents que *rouge* et *intéressant*, qui avait mené, parmi d'autres, Pustejovsky et Asher, à reconnaître le caractère polysémique de *livre*, affirmant que l'application respective de ces prédicats au terme *livre* provoquerait nécessairement un clash sémantique si l'on se contentait d'identifier le contenu lexical de *livre* au type `objet_physique`. Nous reviendrons plus longuement sur ces données linguistiques, en rapport avec l'ontologie sociale, dans les sections suivantes.

5.2.3 Contre le réductionnisme psychologiste

Toutes ces considérations indiquent que la réalité sociale ne peut être adéquatement appréhendée dans une veine réductionniste physicaliste. Mais

l'extrême opposé consistant à interpréter la dépendance de la réalité sociale relativement à des actes intentionnels sur le mode d'une identification de cette réalité à une simple projection de l'esprit s'avère tout aussi inadéquat.

Les objets sociaux ne peuvent être assimilés aux actes mentaux qui les saisissent (et les instaurent) en tant que tels. Ainsi, un presse-papier n'est tel qu'en vertu du fait que les humains lui reconnaissent cette fonction. Mais le presse-papier ne se réduit absolument pas aux actes psychiques particuliers de reconnaissance ou de visée, aux vécus mentaux des humains lorsqu'ils reconnaissent tel ou tel objet comme un presse papier. D'ailleurs, il ne disparaîtrait pas en tant qu'objet social, quand bien même nous cesserions tous simultanément de le viser (*e.g.* dans le cas où nous nous endormirions tous simultanément). Pour le dire en termes Searliens "quelque chose n'est un *presse-papier* [Searle prend quant à lui l'exemple du tournevis] que relativement au fait que des agents conscients le considèrent comme un [presse-papier], mais le fait que les agents conscients ont cette attitude est en soi une caractéristique *des agents conscients* ([Searle(1995)] : 26, nous soulignons).

La difficulté fondamentale du psychologisme est qu'il rend impossible le partage intersubjectif d'un même monde social. Si les objets sociaux étaient assimilables aux projections et aux vécus mentaux subjectifs de chaque individu lorsqu'il vise ces objets, alors nous n'aurions jamais affaire aux mêmes objets sociaux que nos congénères. Si la chose peut sembler évidente de nos jours, elle n'est néanmoins pas triviale, ayant même constitué le paradigme dominant à l'époque de Husserl et Ingarden, qui ont consacré une importante partie de leur œuvre à combattre le psychologisme. S'agissant d'élucider le statut ontologique de l'œuvre d'art, [Ingarden(1931)] en vient donc rapidement à la question psychologiste : "une pluralité de tâches sans signification (ou de sons) - puisque c'est exclusivement avec elles que nous avons un contact direct - nous permet-elle de comprendre l'expérience de quelqu'un d'autre [en particulier, les pensées de l'auteur au moment de la création de l'œuvre] ?" (§4 p13). La réponse est évidemment négative car, outre les traces d'encre (ou sonores) perçues, nous n'avons jamais accès qu'à nos propres idées, pensées ou émotions. Si l'on identifie une œuvre littéraire avec l'expérience subjective de l'auteur au moment de sa création, celle-ci devient donc tout simplement

incompréhensible pour le lecteur. A l'inverse, si nous tentions de l'identifier avec l'expérience subjective du lecteur, il deviendrait tout simplement impossible pour deux lecteurs de lire, à proprement parler, *la même* œuvre.

L'identification d'une œuvre littéraire, et, au même titre, de n'importe quelle autre objet socioculturel, avec des expériences individuelles est donc aussi absurde que si l'on tentait de réduire une œuvre littéraire à son support physique. [12] Une seule et même œuvre peut être physiquement instanciée une multitude de fois, et être *re*-saisie dans une multitude d'actes particuliers de lecture. Les objets sociaux en général apparaissent dès lors comme simultanément exclus (ou inclus si l'on préfère voir le verre à moitié plein) de la sphère psychique ainsi que de la sphère réelle-naturelle.

Afin de distinguer les objets dépendants d'actes intentionnels des actes intentionnels eux-mêmes, [Searle(1995)] insiste sur le fait que, bien qu'"ontologiquement subjectifs", les objets sociaux sont "épistémologiquement objectifs", par opposition aux objets appartenant à proprement parler à la sphère psychique qui sont quant à eux ontologiquement *et* épistémologiquement subjectifs.

Sur ce point, et comme le souligne très justement [Thomasson(2005)], le vocabulaire employé par Ingarden s'avère plus trompeur. En effet, Ingarden parle d'objets purement intentionnels aussi bien pour qualifier le statut ontologique des objets imaginaires que des objets culturels en tout genre, œuvres d'art littéraires, tableaux, églises, drapeaux et autres. Il distingue alors les

12. Reinach fait le constat analogue concernant la non-réductibilité des formations juridiques : "[Ces formations] ne sont rien de physique ou de physicaliste ; cela est certain. On pourrait être tenté de les décrire comme quelque chose de psychique, comme les vécus de celui qui a la prétention ou l'obligation. Mais la prétention et l'obligation ne peuvent-elles pas rester plusieurs années inchangées ? Existe-t-il des vécus de ce type ? Plus encore : les prétentions et les obligations ne se manifestent-elles pas y compris lorsque le sujet n'est le siège d'aucun vécu, ou n'en nécessite aucun, comme pendant son sommeil ou dans un état de profond d'inconscience ? [A quoi on pourrait ajouter la caractéristique remarquable qui fait que l'on peut léguer ou hériter de droits et d'obligations ce qui ne peut se faire en aucun cas avec des états mentaux] On a commencé récemment à admettre à nouveau, à côté du psychique et du physique, un type spécifique d'objets idéels. Mais le caractère essentiel de ces objets, comme les nombres, les concepts, les propositions, *etc.*, est leur intemporalité. Les prétentions et les obligations, au contraire, durent un certain intervalle de temps, puis disparaissent à nouveau. Aussi semblent-elles constituer des objets d'un type spécifique, jusqu'ici ignoré." [Reinach(1913)] : 48.

"objets originairement (ou primairement) purement intentionnels" des objets qui ne sont purement intentionnels que de façon dérivative, au sens où ils ne sont dépendants de l'esprit que par la médiation d'entités extérieures à l'esprit. Les églises sont ainsi classées au nombre des objets qui ne sont dépendants de l'esprit que de façon dérivative, *i.e.* par la médiation de l'objet physique qui en constitue l'autre fondement ontique. Cette médiation est essentielle en ce qu'elle permet de penser un objet "institué", "créé", en un sens par l'esprit tout en étant extérieur à celui-ci.

Soulignons par ailleurs que l'idée d'une fondation ontologique multiple, souvent mentionnée comme l'innovation majeure de la philosophie de Ingarden, s'avérera particulièrement importante pour nous par la suite. En anticipant un peu sur le déroulement à venir de notre étude, nous voyons d'ores et déjà se dessiner le parallèle entre la structure *essentiellement* stratifiée, comme disait Ingarden, des objets sociaux et l'attribution de types complexes aux termes désignant de telles entités par les théories de la polysémie systématique précédemment étudiées.

5.3 Comment classer les objets socioculturels au sein de nos taxonomies ontologiques générales ?

Les objets sociaux n'étant ni des objets physiques, ni de nature psychique, et ce, tout en dépendant pour leur existence et leur persistance d'actes intentionnels, et, pour une large majorité, d'objets matériels, la question se pose, évidemment, de savoir à quel endroit inclure de tels objets dans notre taxonomie ontologique générale. Dans ce qui suit, nous commencerons par voir quelle *n'est pas* leur place dans le panorama ontologique. L'élucidation du mode d'être complexe de tels objets, à laquelle s'attellera le reste de ce chapitre (ainsi que le chapitre suivant), permettra par la suite de répondre positivement à cette question.

5.3.1 Principe de branchement non cyclique

La première difficulté soulevée par les catégories du monde socio-culturel quant à leur *classification* est qu'elles se présentent, du moins au premier regard, comme des sous-catégories de catégories différentes et mutuellement exclusives. La catégorie des livres, qui est au coeur des débats touchant à la polysémie systématique, en est un exemple typique. En effet, un livre est à la fois un objet physique que l'on peut manipuler, sur lequel on peut agir causalement. Mais les livres sont aussi des objets "abstraits", en un sens que nous préciserons, qui répondent, comme nous l'avons vu au chapitre 3., à des principes d'individuation et de dénombrement différents. Une façon d'inclure ce type de données dans la taxonomie ontologique serait alors de représenter la catégorie des livres comme étant *simultanément* une sous-catégorie des objets physiques ainsi que des objets abstraits. Si l'on en croit [Pustejovsky(2001)], c'est d'ailleurs la façon standard de procéder lors de la construction d'ontologies "linguistiquement orientées", les "taxonomies classiques des entités" répertoriant la catégorie des livres (et autres catégories *hybrides* du monde socio-culturel) sous la forme d'une double filiation (au sens des graphes) de la catégorie en question.

Cette double filiation est en particulier typique des ontologies dressées au regard des rapports de synonymie dans le langage naturel (*e.g.* WordNet). En effet, si l'on considère l'enquête ontologique sur le mode de l'analyse conceptuelle, et que l'on interprète cette dernière, comme le font malheureusement souvent les chercheurs en IA et en TAL, au sens d'une analyse de concepts linguistiquement exprimés, alors on obtient des classes ontologiques définies en termes de classes de syonymie et ordonnées selon les relations sémantiques d'hyponymie et d'hyperonymie. Mais souvenons nous, ce qui fait la particularité des noms d'objets culturels est précisément qu'ils présentent une certaine polysémie systématique, ce qui, pour reprendre l'une des premières analyses de ce phénomène par D.A. Cruse [13], se traduit par le fait que les polysèmes présentent plusieurs "facettes sémantiques", chacune associée à un ensemble propre de relations sémantiques (synonymie, hypo-

13. Voir [Cruse(1986), Cruse(1996)].

nymie, hyperonymie, *etc.*). Donc, à partir des facettes sémantiques [TOME] et [TEXTE] associées au terme *livre*, on devrait obtenir une double filiation hyponymique sous les concepts, mutuellement exclusifs, `objet-physique` et `objet-abstrait`.

Pourquoi cette double filiation devrait-elle être considérée comme pathologique ? Pourquoi attendons-nous de nos taxonomies qu'elles soient de telle sorte qu'une catégorie ne soit pas doublement incluse dans des catégories différentes (différentes au sens où l'une n'est pas une sous-catégorie de l'autre) ? Le principe de non-cyclicité (ce qui correspond visuellement au fait qu'un graphe dressant la liste des entités existantes ne comporte pas de diamant, ou autrement dit, qu'il n'existe qu'une seule branche ascendante partant de chaque noeud du graphe) repose sur l'idée intuitive selon laquelle, lors de l'énumération des entités existantes, aucune entité ne doit être comptée ou répertoriée deux fois. Les catégories d'un même niveau de généralité doivent correspondre à une partition de l'ensemble des existants.

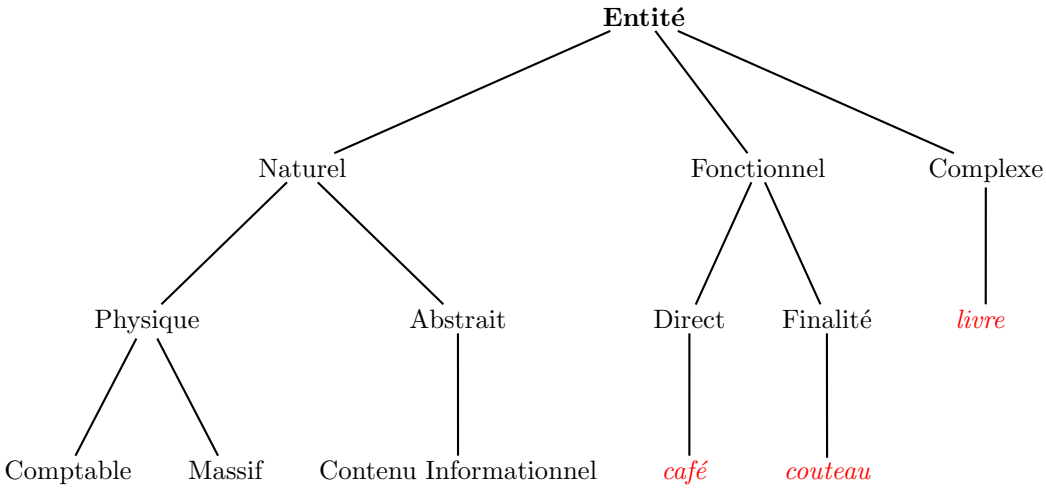
Afin de rendre cette idée plus intuitive, considérons l'exemple suivant (repris de [Smith(2003b)]) : supposons qu'une personne se mette à compter les voitures qui passent sur une autoroute en énumérant entre autres les voitures rouges ainsi que les Chevrolets. A l'évidence, les catégories *voiture rouge* et *Chevrolets* ne permettent pas de partitionner l'ensemble des voitures, puisque certaines voitures peuvent être à la fois rouges et de la marque Chevrolet, *i.e.* l'intersection de ces catégories n'est pas vide. Cette catégorisation est donc problématique puisqu'elle permet de compter une même entité deux fois.

Le problème est analogue s'agissant de la (quasi ?) totalité des objets culturels. Les écoles sont à la fois des institutions, au sens d'un objet abstrait, *i.e.* d'un ensemble de règles ou d'un contrat régissant le comportement des certains individus dans un contexte donné, mais aussi des bâtiments, ainsi que des individus soumis aux règles institutionnelles dans l'enceinte des bâtiments en question. De même, nos outils sont à la fois des objets physiques dotés de qualités purement matérielles ou causales, mais également des objets pratiques ou fonctionnels, qui peuvent être considérés relativement aux processus et événements qui leurs sont typiquement associés par une communauté donnée. Et la liste continue...

5.3.2 Une inflation ontologique abusive ?

Une possibilité, pour éviter les doubles filiations des objets sociaux, culturels ou institutionnels, est évidemment de rajouter des catégories propres à ces objets qui ne soient incluses dans aucune des catégories du monde naturel. Le monde socioculturel et ses catégories serait en quelque sorte *à côté* du monde naturel. On aurait, pour simplifier, d'une part la catégorie des pierres (*i.e.* un objet physique avec une certaine forme, une certaine résistance, constitution moléculaire, *etc.*), et de l'autre celle des pierres-presse-papiers (*i.e.* une pierre dont la fonction, l'usage, est de maintenir en place des feuilles de papier).

C'est une telle démultiplication des entités que semble suggérer la hiérarchie (partielle) des entités suivante, tirée de [Pustejovsky(2001)] :



Comme nous comprenons cette structure, les entités naturelles (regroupant objets physiques et objets abstraits) semblent devoir être comprises, négativement, en opposition aux entités de la réalité socioculturelle divisées, comme nous l'avions mentionné en ouvrant ce chapitre, en entités fonctionnelles et complexes (institutionnelles). Le problème est qu'une telle hiérarchisation des entités ne semble pas à même de rendre justice au fait que la réalité, nous insistons à nouveau sur ce point, tout en n'étant pas réductible, n'est pas non plus "à côté" des domaines physique, intentionnel,

et abstrait, desquels elle puise son fondement ontologique.

Lorsque je possède un billet de 10 euros je ne possède pas deux choses (i) un bout de papier physique, et (ii) un billet avec une valeur monétaire. Il s'agit d'une seule et même chose. Les déterminations physiques et socio-culturelles de cet objet ne sont pas simplement liées superficiellement à la manière d'une conjonction. La "couche sociale", pour le dire ainsi et sans impliquer par là qu'il est possible de dissocier clairement des couches superposées et bien distinctes, dépend, est fondée dans la réalité non-sociale, ces deux étant ainsi fusionnées dans une unité (pour le dire dans un vocabulaire plus phénoménologique). De même, lorsque l'on a affaire à un livre, nous n'avons pas affaire d'une part à un contenu informationnel, un contenu abstrait, d'autre part un objet physique, et enfin un objet complexe qui pourrait être distingué de ses deux aspects ou éléments constitutifs.

Mais si les catégories ontologiques de la réalité sociale ne sont ni "sous" ni "à côté de" celles de la réalité naturelle, où se trouvent-elles ? La réponse ne peut se trouver que dans l'abandon du modèle traditionnel des taxonomies hiérarchiques, arborescentes, de l'être.

Vers une ontologie multi-dimentionnelle. De façon générale, la prise en compte de la réalité sociale dans nos taxonomies ontologiques semble nous pousser à nous ouvrir à d'autres relations d'ordonnancement de l'être que celui, longtemps privilégié, entièrement fondé sur la relation de subsomption (on parle alors d'ontologie uni-dimentionnelle se développant, visuellement, sur la seule dimension verticale). Cela vaut aussi bien pour les classifications arborescentes, que celles définies comme des arborescences parallèles, chaque arbre étant (localement) ordonné selon un ordre de généralité croissante. En particulier, il apparaît nécessaire, comme cela se confirmera et se précisera par la suite, de considérer les liens de dépendance, ou, pour être plus précis de dépendance*s*. Un tel changement de paradigme classificatoire présente alors l'avantage majeur de permettre d'incorporer différents ordres orthogonaux de classification, incluant l'ordre de subsomption mais aussi différents types ou modes de dépendances. D'où le qualificatif de multi-dimentionnel, repris de [Thomasson(1999)] (voir en particulier chap.8).

5.4 Faits institutionnels : le langage comme fait social primitif

Rentrons à présent dans le vif du sujet et voyons quelles sont précisément les relations qui structurent et définissent le mode d'être des institutions. Nous l'annoncions dans l'introduction de ce chapitre, notre hypothèse est que la structure ontologique de tels objets sociaux est responsable en premier chef du comportement (systématiquement) polysémique des termes les désignant. En particulier, nous verrons que les relations de dépendance qui structurent les institutions ont une contrepartie exacte au niveau des types associés aux termes les désignant, *i.e.* les types pointés. Ainsi, cela nous permettra, à la section suivante, d'établir que, là encore, comme au chapitre précédant, c'est bien du côté des lois *a priori* de l'ontologie qu'il faut regarder pour trouver le fondement des règles de sémanticalité particulières qui régissent les polysèmes associés à des types pointés.

Nous verrons par ailleurs que, contrairement aux apparences, les objets institutionnels et les œuvres littéraires présentent une bien plus grande proximité qu'on ne pourrait le penser. Cela s'expliquera notamment par le rôle fondamental du langage dans la "création" des objets institutionnels. Nous aboutirons donc à une analyse ontologique unifiée de tels objets sociaux, reflétant l'analyse sémantique unifiée des expressions les désignant en termes de types pointés.

5.4.1 De l'impossibilité (logique) des institutions prélinguistiques

La distinction fondamentale sur laquelle se bâtit l'ensemble de la recherche de *La constitution de la réalité sociale* se résume, dans la terminologie Searlienne, dans l'opposition entre "faits bruts" et "faits sociaux". Cette opposition s'articule en termes de la dépendance ou non des faits considérés à l'égard des états intentionnels humains. Plus précisément, les faits bruts, ou naturels, sont ces faits qui existent indépendamment de nous, que nous les visions ou pas, tel que le fait d'être une montagne, le fait que A soit plus

grand que B, d'avoir telle ou telle composition moléculaire, et ainsi de suite. A l'opposé, les faits sociaux sont tels qu'ils ne peuvent exister que relativement à certains actes mentaux. "Pour les faits sociaux [...], l'attitude que nous adoptons à l'égard du phénomène est en partie constitutive de celui-ci" (*ibid* : 52). Au sein de la classe des faits sociaux, *i.e.* des faits qui, d'une façon ou d'une autre, dépendent d'une certaine forme d'intentionnalité collective, est alors délimitée la sous-classe des faits institutionnels. Les faits institutionnels, comme le fait que tel ou tel bout de papier compte pour de l'argent, ou que des bouts de bois sur un plateau comptent pour un jeu d'échec, ont ceci de particulier qu'ils sont régis par des "règles constitutives" qui, à l'opposé des "règles régulatives", sont telles qu'elles constituent l'objet sur lequel elles opèrent. Ainsi, les règles du jeu des échecs, collectivement admises comme des règles régissant le mouvement de certaines pièces physiques sur un tableau quadrillé, constituent le jeu d'échecs qui n'est rien en dehors de la possibilité de bouger les pions de façon déterminée sur un échiquier.

Mais quel est le lien entre ce genre de phénomènes institutionnels et le langage ? Ne peut-on pas admettre collectivement un objet comme institutionnel indépendamment de tout langage ? Le point important est de bien distinguer faits sociaux et faits institutionnels, les faits qui dépendent de l'accord, de la compréhension ou encore de la reconnaissance collective, de la sous-classe des faits pour lesquels cette reconnaissance collective n'est pas étayée par la structure physique-causale des faits ou objets. En effet, le statut institutionnel des objets n'est en rien fondé dans leurs déterminations physiques. Cela implique que ce sur quoi la collectivité doit s'accorder pour créer un fait institutionnel n'appartient en rien aux faits bruts. Il n'y a rien, lorsque l'on décrit les faits purement causaux, *prélinguistiques*, sur quoi pourrait porter l'accord collectif et qui permettrait de rendre compte du statut institutionnel des faits. Searle attire ainsi notre attention sur des faits institutionnels aussi courants que l'argent ou des jeux de ballon comme le football. Dans le premier cas, il n'y a rien de proprement causal, physique, qui cristalliserait l'accord de la collectivité et qui expliquerait la valeur monétaire des token physiques d'argent. Ce n'est ni la couleur, ni la forme, ni la texture qui font que l'on compte collectivement certains bouts de papier comme de l'argent.

Il doit donc y avoir autre chose, qui puisse être communiqué publiquement, par un véhicule qui nous permette de le représenter conventionnellement. De même pour le système de comptage de points dans une partie de football. Les points sont solidaires du systèmes de représentation et de comptage qui n'est quant à lui rien de physique.

Mais attention à ne pas s'y méprendre. Il ne s'agit pas là d'affirmer la dépendance des faits sociaux à l'égard de langues vernaculaires particulières comme le français, l'anglais ou l'allemand. Le langage renvoie ici à tout système "symbolique" tel que : "il y a des mots, des symboles, ou autres dispositifs *conventionnels*, qui *signifient* quelque chose ou expriment quelque chose ou représentent ou symbolisent quelque chose qui les dépasse, *d'une manière qui est publiquement compréhensible*." ([Searle(1995)] : 85) Le primat du langage sur les faits institutionnels revient alors simplement à reconnaître que "[un agent] ne peut pas passer de pensées portant uniquement sur la couleur et la forme du billet de banque au statut "argent", pas plus qu'il ne peut passer de pensées qui ne concernent que le mouvement de certains individus et d'un ballon au statut "essai marqué : cinq points". Puisque le nouveau statut n'existe que par convention, il doit y avoir un moyen conventionnel quelconque de représenter le statut, sans quoi le système ne marchera pas." (*ibid.* 95)

En particulier, un des traits constitutifs des faits institutionnels qui ne se laisse pas réduire au seul comportement collectivement concordant, et qui nécessite que cette concordance porte sur un élément symbolique impossible à représenter pré-linguistiquement (en ce sens très élargi de langage que nous avons mentionné), est le statut déontique des faits institutionnels. Un fait institutionnel est en effet nécessairement solidaire de certains droits et devoirs, de certains schémas d'actions. Considérons le cas de la propriété foncière. Si une personne ne reconnaît pas qu'elle a le devoir de ne pas dépasser les frontières de certains territoires, et que ces frontières déterminent un certain périmètre à l'intérieur duquel le propriétaire possède un certain nombre de droits, alors cette même personne ne peut être considée comme une personne qui comprend réellement ce qu'est la propriété.[14] Or, comme le souligne

14. L'analyse Searlienne de la fonction institutionnelle de la frontière physique d'une

Searle à juste titre, cela est tout à fait différent du fait qu'il soit possible d'apprendre à certaines personnes, voir à certains animaux, à ne pas franchir certaines barrières ou limites. Apprendre aux individus ou aux animaux à se comporter de la même façon que les agents qui, quant à eux, comprennent réellement les déontologies (droits, devoirs, *etc.*) inhérentes aux faits institutionnels ne suffit pas. Cela manquerait précisément ce qu'il y a d'"extra-naturel", ou de représentationnel ou encore de symbolique, à de tels faits.

> [T]out cela [*i.e.* le mariage, la propriété foncière ou encore l'argent] crée des formes institutionnelles de pouvoir, de droits, d'obligations, de devoirs, *etc.*, et il est typique de ces phénomènes qu'ils créent des raisons d'agir qui sont indépendantes de ce que vous ou moi ou quiconque est prêt sans cela à faire. Supposons que je dresse mon chien à faire la chasse aux billets de banque et à me les ramener en échange de nourriture. Il n'est toujours pas en train d'acheter de la nourriture et les billets ne sont pas pour lui de l'argent. Pourquoi ? Parce qu'il est incapable de se représenter les phénomènes déontiques pertinents. ...Il ne peut penser, par exemple, maintenant j'ai *le droit d'acheter* des choses et lorsque quelqu'un d'autre aura ceci, il aura aussi le droit d'en acheter. (*ibid* 97) [15]

propriété foncière, telle qu'un mur, est particulièrement intéressante car elle illustre parfaitement ce que Searle entend par système conventionnel symbolique, ou langage au sens élargi ("language-like"). En effet, le mur se présente comme une frontière en premier lieu en vertu de sa structure physique qui empêche le passage. Mais même lorsque le mur s'effondre et ne laisse apparentes que des "traces" de la frontière qui ne peuvent plus fonctionner comme une réelle barrière physique, ces "traces" préservent leur "statut" de frontière, *i.e.* de limite à ne pas franchir. "Les pierres symbolisent [dès lors] quelque chose qui les dépasse ; *elles fonctionnent comme des mots*" ([Searle(1995)] : 98, nous soulignons).

15. Un peut plus tôt dans le texte, Searle s'inscrivait déjà en faux contre le sur-inverstissement représentationnel des "langages des animaux sociaux" : "On lit souvent, par exemple, que certaines colonies de fourmis ont des esclaves ou que les ruches des abeilles ont des reines. De telles manières de s'exprimer sont, à mon avis, des métaphores inoffenssives, surtout quand il s'agit de soi-disant "insectes sociaux". ...[Mais] il ne suffit pas qu'une communauté se comporte d'une certaine manière ...pour qu'elle ait une reine ou des esclaves. Il faut aussi, de la part des membres de la communauté, un ensemble d'attitudes, de croyances, *etc.*, ce qui nécessite, semble-t-il, un système de représentations tel que le langage." ([Searle(1995)] : 56)

Ce qui empêche alors la plupart des gens de reconnaître le rôle primordial du langage dans ces cas, au sens d'un moyen conventionnel et public de représentation, est dû, selon Searle, au fait que le langage est le plus souvent considéré sur le mode affirmatif, mode dans lequel les mots sont des sortes de désignateurs de choses qui existent indépendamment du langage, qui lui pré-existent. Ce qu'il y a de particulier à l'affirmation est alors le fait que la concordance entre les mots et les choses (ce que Searle appelle "*direction of fit*") se fait de façon descendante, *i.e.* des mots vers le monde qui leur pré-existe. Or, dès lors qu'on porte notre attention sur d'autres types d'actes de langage, souvent négligés par les philosophes du langage, comme les déclarations, et parmi elles en particulier les promesses, alors apparaît la fonction proto-institutionnelle du langage, permettant de représenter des faits impossibles à concevoir sur un mode pré-linguistique, et mettant en jeu toute une structure déontique.

5.4.2 Institutions, déclarations et promesses

Le constat de cette grande proximité entre les actes de langage perfomatifs, et en particulier la promesse, et les institutions humaines, introduit dans *Les actes de langage* puis clarifié et développé dans *La construction de la réalité sociale*, est sans doute le point le plus important de la théorie Searlienne de la réalité sociale et, il est intéressant de noter, le point sur lequel la pensée Searlienne et celle de Reinach se rapprochent le plus, bien que s'inscrivant, comme nous l'avons vu, dans des traditions et des démarches philosophiques différentes, voir souvent considérées comme étrangères.

En effet, tout comme Searle, Reinach voit dans certains types d'actes de langage une forme primitive d'actes sociaux. Il s'agit de ces actes de langage qui expriment des états intentionnels (i) qui ne peuvent, par nature, se réaliser qu'à travers leur extériorisation, *i.e.* leur expression, (ii) qui sont de nature fondamentalement relationnels, *i.e.* s'adressent à autrui, (iii) qui ne peuvent s'accomplir qu'à condition que la personne visée comprenne, ou prenne conscience de cet acte la visant comme tel. Tel est typiquement le cas de la promesse, par opposition à l'expression d'un désir, d'une peur, d'une

croyance, *etc.* Ces derniers états intentionnels peuvent en effet exister de façon purement interne, *i.e.* pouvant s'accomplir sans nécessairement être exprimés. A l'opposé, les conditions logiques de la promesse, comme dirait Searle, sont telles qu'il ne peut y avoir de promesse sans expression.

Afin de voir clairement ce que le médium langagier a de fondamentalement constitutif dans le cas de la promesse, et qui fait défaut dans d'autres états intentionnels ayant des occurrences pré-linguistiques, il suffit de comparer la promesse à l'expression d'une intention ferme d'agir. Dans le second cas, la personne exprimant son intention ne prend, à proprement parler, aucun *engagement*. Si A affirme à B qu'il a la ferme intention de le rejoindre le lendemain, B s'attendra sûrement à ce que A agisse en conséquence. Mais A n'a pas à proprement parler contracté d'obligation vis-à-vis de B. A l'opposé, lorsqu'un homme fait une promesse à un autre, "un effet spécifique résulte de ce processus, tout à fait étranger à ceux que suscitent une communication d'un homme avec un autre ou l'expression d'une demande. La promesse crée un lien particulier entre deux personnes, en vertu duquel – pour l'exprimer très grossièrement – la première personne peut exiger quelque chose et la seconde est contrainte de l'accomplir et de l'accorder. Ce lien apparaît comme la *conséquence* et aussi bien comme le *produit* de la promesse." ([Reinach(1913)] : 44).

Bien que l'intention ferme d'agir et la promesse soient souvent exprimées dans les mêmes termes - dire *Je viendrai demain* peut tout aussi bien être employé pour énoncer une promesse qu'une simple intention - seule la promesse engendre des obligations et des devoirs, ces derniers ne pouvant à leur tour être engendrés qu'à condition que celui qui promet l'exprime publiquement, s'engage par là vis-à-vis d'un tiers, et que la personne envers laquelle il s'est engagé comprenne réellement l'acte d'énonciation comme un engagement. Il est impossible de s'engager vis-à-vis d'autrui sur le mode de la promesse de façon purement interne, contrairement à l'intention d'agir qui peut être réelle sans nécessairement être exprimée, quand bien même l'action en question viserait quelqu'un d'autre (*e.g.* voir la différence entre le fait que A ait la ferme intention de donner quelque chose à B et le fait que A promette de donner quelque chose à B, ce qui crée certains devoirs pour A et corrélativement

certains droits auxquels B peut prétendre)[16].

Mais la promesse n'est pas le seul type d'acte langagier à même d'introduire le genre de déontologies caractéristiques de la réalité sociale, l'ensemble des déclarations suivantes présente la même aptitude à introduire de telles formations : "La séance est levée", "Je donne et lègue toute ma fortune à mon neveu", "Je vous nomme président", "la guerre est déclarée", *etc.* (exemples tirés de [Searle(1995)] : 53). De façon plus générale on peut donc dire que non seulement le langage est nécessaire à l'existence de faits institutionnels, comme nous l'avons vu à la section précédente, mais que le langage (au sens large du terme visant tout système *conventionnel*, *public* de *représentation*) introduit d'ores et déjà la composante institutionnelle grâce à la possibilité même d'actes déclaratifs (parmi lesquels comptent évidemment les promesses). Comme le dit très justement [Searle(2008)] (p444) "lorsque vous avez un langage vous avez d'ores et déjà un contrat social. Le contrat social est partie intégrante de l'essence même du langage." Le langage comporte donc déjà en germes les composants fondamentaux des faits institutionnels qui se présentent comme des phénomènes ontologiquement hybrides (linguistique et mental) faisant naître des obligations et des devoirs.

En somme, l'ensemble de ces droits, responsabilités, autorisations, obligations, permissions, habilitations, *etc.* constitue la "colle qui maintient l'unité de la société", puisque au delà des engagements personnels qui peuvent rester internes et qui existent au niveau pré-linguistique, émergent à ce niveau des

16. *Cf.* [Reinach(1913)] : 57-58 : "En quelle mesure cette déclaration [de promesse] est censée autoriser l'un et obliger l'autre, cela semble naturellement peu compréhensible. Il est en revanche certain que la simple intention de faire quelque chose n'induit pas un tel effet. Certes, un engagement psychologique particulier, *une inclination* à agir en conséquence peut bien résulter de la décision que j'ai prise. Mais cette inclination psychologique n'est certes pas une obligation objective, et elle a encore moins à voir avec la prétention objective d'un autre. Mais si c'est le cas, que peut bien changer le fait que je communique cette intention, que j'exprime auprès d'un autre ce que je veux faire pour lui ? D'un autre côté, on ne peut pas dire que la simple expression d'une résolution puisse obliger celui qui la prononce. [...] En aucun cas la promesse ne saurait se limiter à la simple communication d'une résolution. Si l'on se tient pour le moment très fermement au cas où je prends la résolution de faire quelque chose pour un autre, et ou j'informe celui-ci de ma résolution, alors dans un tel cas aucune promesse n'a été faite. La communication d'une décision et la promesse sont deux choses radicalement différentes, et l'on ne doit pas se laisser tromper par le simple fait qu'on puisse user, dans certaines circonstances, de la même expression linguistique."

"déontologies publiques", "à caractère essentiellement linguistique", qui ont pour fonction de créer "des raisons d'agir indépendantes de [notre] propre désir".

5.5 Searle et le primat des faits bruts

Jusqu'ici nous avons traité du rôle fondamental du langage dans la création de faits institutionnels. Mais lorsque nous sommes confrontés, au quotidien et dans des situations parfaitement ordinaires, à des objets ou faits institutionnels, nous n'avons pas, en général, affaire à de simples objets linguistiques, mais à des objets ou faits physiques qui revêtent un certain statut social, culturel ou institutionnel. De ce constat, Searle pense pouvoir tirer une généralisation absolument et universellement valide, consistant à affirmer le primat des faits (physiques causaux) bruts sur les faits institutionnels. Dans ce qui suit, nous commencerons donc par une présentation un peu plus détaillée (près du texte) de la façon dont Searle conçoit la structure logique des faits et objets institutionnels en nous basant sur son exemple privilégié : l'argent. Nous verrons dans un second temps que, depuis sa première formulation explicite dans *La construction de la réalité sociale*, reprise par la suite dans un certain nombre d'articles récapitulatifs, plusieurs personnes ont pointé certaines faiblesses de la thèse du primat physicaliste, indiquant qu'un certain nombre de structures ne pouvaient à proprement parler être réduites au schéma général de l'attribution d'un statut à un objet ou fait physique premier.

5.5.1 La règle constitutive : X est compté comme un Y en C

Nous le mentionnions plus haut, Searle distingue clairement entre règles "régulatives" et "constitutives", les premières venant réguler des faits ou objets possédant une existence indépendante ; les secondes étant constitutives au sens fort, au sens où les faits qu'elles régissent ne peuvent exister qu'en tant précisément qu'ils sont régis par les règles en question. Les règles de conduite,

comme celle qui impose de rouler à droite dans certains pays, régulent ainsi la conduite prévenant les collisions intempestives de véhicules. Néanmoins, la conduite peut tout à fait exister indépendamment de la règle en question. A l'opposé les règles des échecs sont, comme nous l'avons vu, constitutives du jeu des échecs qui ne peut exister indépendamment des règles qui fixent les mouvements permis pour chaque pion. ([Searle(1995)] : 46)

Intuitivement, ces règles se présentent dès lors comme attribuant, lorsque collectivement admises, un nouveau statut aux objets (au sens large incluant faits et événements), statut en vertu duquel les objets acquièrent de nouvelles fonctions. Contrairement aux objets fonctionnels comme les tournevis, les ciseaux, les outils en tout genre, *etc.*, la fonction nouvellement acquise par ces objets est alors entièrement dépendante du statut qui leur est collectivement reconnu, et n'est en ce sens en rien dépendante des déterminations physiques de l'objet. Contrairement à un marteau qui doit posséder certaines qualités physiques pour fonctionner en tant que marteau, le support physique choisi pour valoir, par exemple, comme de l'argent peut être choisi aléatoirement (dans une certaine mesure bien sûr puisqu'il ne doit pas, par exemple, pouvoir être reproduit à volonté par n'importe qui).

> [D]es humains, par le biais d'une intentionnalité collective, imposent des fonctions à des phénomènes où la fonction ne peut s'accomplir par les seules vertus de la physique et de la chimie, mais exige une coopération humaine continue sous les formes spécifiques que sont l'identification, l'acceptation, et la reconnaissance d'un nouveau *statut*, statut auquel est assignée une *fonction*. C'est le point de départ de toutes les formes institutionnelles de culture humaine, et il doit toujours avoir la structure : X est compté comme un Y en C. ([Searle(1995)] : 61)

En raison de cette dépendance de la fonction remplie par tout objet institutionnel relativement au statut institutionnel qui leur est collectivement reconnu, Searle parle donc généralement de "fonctions-statuts", qu'il analyse en termes de la forme logique suivante :

1. **(Schéma de) Règle constitutive des faits institutionnels**
   "X est compté comme un Y dans le contexte C"

où X est un objet ou fait brut, Y un statut collectivement admis associé à certaines fonctions, et C le contexte d'attribution de Y à X. En effet, selon Searle, les faits institutionnels ne sont rien en dehors des systèmes plus ou moins complexes que forment de telles règles, la plupart des règles constitutives auxquelles nous sommes couramment confrontés faisant généralement appel à d'autres, et ne se trouvant que très rarement instanciées isolément dans nos société [17].

Sans rentrer dans l'analyse détaillée de différents exemples de faits institutionnels en termes de l'instanciation du schéma 1., ce à quoi s'emploie une large partie de *La constitution*, notons que, selon Searle, ce seul schéma permet de rendre compte de faits et objets institutionnels aussi variées que les billets de 20$, le mariage, le fait que G.W. Bush ait été le président des Etats-Unis, le fait que telle suite d'événements compte pour un point dans un jeu de football, *etc.* Pour ne prendre que l'exemple de l'argent, privilégié par Searle, l'application du schéma 1. dans le cas des billets bancaires se présente grosso-modo de la façon suivante :

2. Les billets délivrés par l'Hôtel des Monnaies américain (X) sont comptés comme de l'argent (Y) aux Etats-Unis (C) (*ibid.*)

L'intentionnalité collective impose aux billets physiques (X) le statut d'argent (Y) associé à la fonction de pouvoir être échangé, ou plus précisément de permettre au détenteur de l'argent de l'échanger, contre des biens d'une

17. L'entrelacement complexe de différents faits institutionnels, même dans des cas qui pourraient, à première vue, apparaître comme étant des plus simples, est magistralement mis en lumière par Searle dans sa description d'un événement banal du quotidien consistant à commander un bière dans un café. Après une description rapide, il note que "la scène ainsi décrite comporte une vaste ontologie invisible : [qui apparaît dès lors que l'on se rend compte que] le serveur ne possédait pas la bière qu'il [a] donné ; [qu']en revanche, il est employé par le restaurant qui, lui, la possédait. ..." A y regarder de plus près, nous découvrons donc, 'derrière' (si l'on peut dire) cette scène innocente, "sa complexité métaphysique [qui s'avère] réellement stupéfiante" au point qu'elle "aurait époustouflé Kant s'il s'était jamais soucié de penser à ce genre de choses" [Searle(1995)] : 15.

valeur fixée. On voit donc clairement dans ce cas en quel sens "la locution "est compté comme" désigne une caractéristique de l'imposition d'un statut auquel est attachée une fonction qui l'accompagne" (*ibid.* : 65)

Les fonctions-statuts constitutives de la réalité institutionnelle sont à leur tour analysées par Searle en termes des pouvoirs qu'elles impliquent, accordant ou interdisant des droits à certains et imposant des devoirs ou exigences à d'autres. A la constitution de faits institutionnels sur le mode de "X est considéré comme Y dans le contexte C", sont donc associées des opérations de création de pouvoirs (déontiques) dont la structure de base, présente la forme générique "Nous acceptons (S a le pouvoir (S fait A))". Pour continuer sur l'exemple de l'argent, le lien entre la fonction-statut qui fait que certains billets sont de l'argent et les pouvoirs engendrés par ce statut est de la forme suivante : nous imposons collectivement un statut monétaire (Y) à certains billets de papier (X), suivant le schéma décrit en 2., reconnaissance collective qui accorde *ipso facto* certains pouvoirs à l'agent qui possède l'argent en question, pouvoir dont la forme logique est :

3. Nous acceptons (S, le porteur de X, est habilité à[18] (S achète avec X jusqu'à la valeur de ... dollars))

"La structure des faits institutionnels est une structure de relations de pouvoir, y compris de pouvoirs négatifs et positifs, conditionnels et catégoriques, collectifs et individuels. [...] S'il y a une leçon que l'on peut tirer de l'étude des faits institutionnels, c'est bien celle-ci : que tout ce que nous valorisons dans la civilisation exige la création et le maintien de relations de pouvoirs institutionnels à travers des fonctions-statuts collectivement imposées" ([Searle(1995)] : 125). L'ensemble du système d'obligations, de devoirs, de droits, *etc.*[19] est alors défini par Searle en termes de cet opérateur

18. Searle propose une reformulation du pouvoir "être habilité à" en termes des opérateurs déontiques élémentaires d'obligation et de permission sur laquelle nous ne nous attardons pas ici. *Cf.*[Searle(1995)] : 140-142.

19. Searle distingue bien le cas des fonctions honorifiques qui constituent une classe particulière de fonctions-statuts en ce qu'elles n'impliquent aucun pouvoir (positif ou négatif). Nous ne rentrerons néanmoins pas dans ces détails et considérerons ici l'assignation de fonctions-statuts comme synonyme de l'assignation de pouvoirs. Voir [Searle(1995)] : 135 et suivantes.

de pouvoir et des opérations booléennes élémentaires[20].

5.5.2 Que tout fait institutionnel implique un fait brut sous-jacent

Il est remarquable que, comme l'indique la formulation du schéma 1. (dont les règles constitutives particulières sont, *toutes*, censées être des instanciations), l'ensemble de l'édifice ontologique Searlien repose sur le présupposé que tout objet ou fait institutionnel trouve nécessairement son fondement, en dernière instance, dans les faits bruts (matériels) préalablement existant. Après avoir introduit la forme logique des règles constitutives dans *La construction*, il revient d'ailleurs sur ce point qui lui semble faire partie des caractéristiques *intuitives* de tout objet ou fait social. Dans une section intitulée *La priorié logique des faits bruts sur les faits institutionnels*, il affirme d'ailleurs fortement que "[i]ntuitivement, il semble qu'il n'y ait pas de faits institutionnels sans faits bruts." En particulier, et nous reviendrons sur ce point précis qui apparaît, à la réflexion, nettement plus discutable que ne le laisse penser Searle, il pense pouvoir affirmer que "n'importe quelle substance peut être de l'argent ; en revanche, l'argent doit exister sous une forme physique ou une autre" (*Ibid.* : 53)

Un peu plus loin, dans une section qui porte à nouveau le même titre et développe cette première, Searle insiste une fois de plus : "[La priorité logique des faits bruts sur les faits institutionnels] s'explique par la structure des règles constitutives. [...] Ce n'est qu'une autre manière de dire que là où il y a une fonction-statut imposée à quelque chose, il doit y avoir quelque chose à quoi elle est imposée." (p79) Ce quelque chose peut certes être à son tour une fonction-statut, comme c'est le cas lorsqu'un citoyen est nommé président (exemple repris à Searle). Il faut qu'une personne se soit préalablement vue accorder le statut de citoyen, avec les devoirs et les droits

20. Voir [Searle(1995)] : 137-147 en particulier ainsi que [Searle(2008)]. La forme logique primitive des pouvoirs déontiques décrite par "Nous acceptions [collectivement] (S a le pouvoir (S fait A))", est au fondement de l'ensemble des autres formes de pouvoir déontique (*e.g.* être habilité à, ou encore exiger de S que) que l'on obtient par application d'un certain nombre d'opérations booléennes.

que cela comporte, avant de pouvoir *en tant que citoyen d'un pays donné* être reconnue, à travers la procédure du vote, comme président du pays en question. De façon plus générale, les fonctions-statuts peuvent être attribuées à d'autres fonctions-statuts, et ainsi de suite de façon ascendante, créant une hiérarchie de faits institutionnels d'ordre toujours plus grand. Mais, quoi qu'il arrive, "il faut en définitive [nous dit Searle] toucher le fond, et parvenir à quelque chose qui n'est pas soi-même une forme ou une autre de fonction-statut." En parcourant la structure hiérarchique des faits institutionnels vers le bas, nous *devrions* (nous insistons sur le conditionnel) donc "atteindre sa limite inférieure", atteindre "des phénomènes dont l'existence ne relève pas de l'accord humain". (*ibid.*)

5.5.3 De l'impossibilité d'enraciner *toutes* les entités institutionnelles dans les faits bruts

Bien que les exemples choisis par Searle soient, *dans la plupart des cas*, compatibles avec une analyse en termes du schéma de règle 1., un certain nombre d'objets sociaux, tout à fait comparables à ceux traités par Searle dans *La construction*, semblent néanmoins inaptes à être analysés en termes d'un quelconque objet physique sur lequel on imposerait (collectivement et conventionnellement) certaines fonctions-statuts. Cela semble s'expliquer, entre autres, par le fait que Searle est (du moins dans un premier temps) passé à côté de la distinction entre le fait de *compter comme* Y et le fait *de représenter* Y, rapprochant le fait que X compte comme Y et le fait que l'on se représente X comme Y. La différence majeure est alors que, dans le premier cas, l'objet physique (X) remplit la fonction afférente au statut Y, alors que dans le second, l'objet physique (X) permet de représenter, répertorier ou consigner un objet institutionnel Y, mais ne remplit en aucun cas la même fonction.

Afin de rendre la chose un peu plus concrète, reconsidérons l'exemple de l'argent. A l'heure actuelle, une personne peut posséder de l'argent de deux façon différentes : (i) soit elle possède des billets d'argent, disons dans son portefeuille, (ii) soit elle possède cet argent sur un compte en banque, argent qui

prend alors de nouvelles formes (entre autres la forme de traces magnétiques sur l'ordinateur de la banque sur lequel sont consignés tous les comptes de ses clients). A première vue, on pourrait se dire que les deux cas sont analogues. Searle lui-même considère ces deux cas comme similaires, pensant pouvoir affirmer que les traces magnétiques sur l'ordinateur de la banque et les billets d'argent sont autant de supports physiques qui *comptent pour* de l'argent. A nouveau, pour Searle, "toutes sortes de choses peuvent être de l'argent, mais il faut qu'il y ait une structure physique réalisée, un fait brut quelconque - fût-ce un simple bout de papier, ou un simple bip sur un disque électronique - auquel nous puissions imposer notre forme institutionnelle de fonction-statut. Il n'y a donc pas de faits institutionnels sans faits bruts." ([Searle(1995)] : 79).

Or, le problème avec l'émergence de nouvelles formes de transactions économiques est que leur support physique *ne compte pas pour de l'argent*, au sens où on ne peut l'échanger contre des biens. Ainsi, dans un échange avec Searle, B. Smith s'étonne : "une trace magnétique sur un disque d'ordinateur *compte*-t-elle réellement *pour* de l'argent ? Essayez de l'utiliser pour acheter quelque chose" ([Searle & Smith(2003)] : 287). Dans un article datant à peu près du même moment, A.L. Thomasson relève également cette même faiblesse au sujet du soit-disant primat des faits bruts défendu par Searle :

> De fait, il semble que le monde social et institutionnel devienne de plus en plus abstrait, au fur et à mesure que les messages sur papier sont remplacés par des correspondances par email et par fax, que les sites internet remplacent les panneaux publicitaires, et ainsi de suite. Même l'argent devient de plus en plus abstrait - aucun morceau particulier de papier dans une chambre forte, aucune entrée particulière dans un registre particulier, aucune trace magnétique particulière sur un disque d'ordinateur, ne peuvent jouer le rôle de l'entité matérielle *qui a la propriété sociale d'être de l'argent dans mon compte bancaire*, puisque n'importe laquelle d'entre elles peut cesser d'exister sans que mon dépôt ne s'évapore. ([Thomasson(2002)] : 452)

D'ailleurs, même s'il est toujours possible, à l'heure actuelle, de passer des traces magnétiques à de l'argent 'physique', il serait en principe possible d'imaginer que la totalité de nos transactions finissent par se faire sur un mode purement 'virtuel', et que notre société évolue dans le sens d'une disparition totale de l'argent physique.

Soulignons à ce stade que, contrairement à ce que pourrait laisser penser la focalisation de nombreuses discussions sur la question de l'argent, la difficulté à laquelle se heurte la théorie Searlienne n'est pas locale. A nouveau, B. Smith et A.L. Thomasson soulignent l'émergence de difficultés analogues dans le cas des registres, des contrats, des actes notariés ou légaux de toutes sortes, des décrets, *etc.* Dans tous ces cas, l'acte matériel d'énonciation orale ou écrite qui accompagne les faits sociaux en jeu (*e.g.* une reconnaissance de dette ou un acte de propriété) *ne compte pas* pour le fait institutionnel. Ainsi, un acte de propriété peut être établi a posteriori, attestant de l'appartenance préalablement reconnue d'un bien ([Searle & Smith(2003)] : 289-290). Par ailleurs, des documents officiels peuvent être détruits sans pour autant que cela n'annule le fait social qu'ils consignaient ([Thomasson(2002)] : 452). Enfin, mentionnons le cas des frontières, traité par Searle à partir de l'exemple de la frontière marquée physiquement par un mur. Selon Searle, le statut institutionnel d'une frontière peut être décrit schématiquement de la façon suivante : Considérons une propriété entourée d'un mur barrant l'accès à une propriété. Ce mur, en vertu de sa structure physique, fonctionne comme une barrière permettant de délimiter une propriété. Or, imaginons qu'avec le temps le mur vienne à s'effondrer progressivement, ne laissant plus qu'une trace indiquant son ancienne position, mais ne constituant plus un frein physique au passage. Dans ce cas, la trace maintiendrait néanmoins, nous dit Searle, sa fonction de frontière car la "barrière physique" aurait laissé place à une "barrière symbolique" ([Searle(1995)] : 59). Néanmoins, B. Smith attire là encore notre attention sur la nature quelque peu trompeuse de l'analyse Searlienne, du moins au sens où Searle pense pouvoir en tirer une morale quant au statut des frontières en général, car, afin d'être posées, toutes les frontières ne présupposent pas une contrepartie physique analogue à celle du mur ou de sa trace. B. Smith mentionne ainsi fort à propos le cas des frontières

de couloirs aériens et de façon peut être plus étonnante les frontières entre états qui s'apparentent bien plus à des "lignes mathématiques abstraites" qui ne sont pas déterminées en fonction des caractéristiques physiques du sol des états ainsi délimités, mais sont en quelque sorte "décrétées". [21]

Tous ces contre-exemples, sont des cas typiques de ce que B. Smiht désigne comme des "*free standing Y-terms*" au sens où le terme Y de la formule Searlienne ne semble investir aucune réalité physique qui compterait dès lors comme un Y. Dans tous les cas susmentionnés, la seule contrepartie physique intervenant dans l'analyse des faits institutionnels en jeu *représente* Y, qui peut à son tour n'être fondé sur aucune réalité matérielle. Ce qu'il y a de frappant dans de tels cas de représentation est alors le fait que les institutions semblent pouvoir subsister sur le seul niveau de la représentation sans nécessiter que l'on retombe, contrairement à ce que supposait Searle, sur *un quelque chose* de physique qui serait investi par la fonction-statut représentée. Sur ce point la discussion de [Johansson(2005)] et la comparaison qu'il établit entre le passage jeu-d'échecs-physique/jeu-d'échecs-symboliquement-représenté et argent-physique/argent-en-banque est des plus éclairantes. En résumé, l'analogie est la suivante : le jeu d'échecs, initialement destiné à être joué sur un plateau physique avec des pions physiques, a fini par être symbolisé (un symbole différent respectivement attribué à chaque position sur l'échiquier et à chaque pion) afin de permettre de représenter des parties réelles. Or, l'introduction d'une telle notation a, par là même, introduit la possibilité de ne plus jouer que de façon symbolique, sans qu'aucune partie réelle (*i.e.* matériellement jouée) ne soit ainsi représentée. Ce même phénomène opère de façon analogue dans le cas de l'argent.

Cette analogie introduit dès lors un élément quasi-abstrait dans l'analyse des faits institutionnels au sens où une partie d'échecs menée sur la base de seules représentations symboliques, voir même sur la base d'énonciations orales et des performances de mémoire des joueurs, peut être qualifiée d'objet ou de fait abstrait. Les actions qui constituent la partie sont énoncées ou

21. Le statut ontologique des objets géographiques tels que les frontières à récemment fait l'objet d'un intérêt tout particulier dans le domaine de l'ontologie, thème auquel s'est intéressé entre autres B. Smith. Voir "On Drawing Lines on a Map" [Smith(1995b)] ou encore "Fiat Objects" [Smith(2001)].

symbolisées, sans jamais avoir physiquement lieu, ce qui ne change rien au fait qu'il s'agisse là d'une réelle partie d'échecs, à l'issue de laquelle il y a un vainqueur et un vaincu. (*cf.* [Johansson(2005)])

5.6 Contre le primat des faits bruts : la composante quasi-abstraite des institutions

5.6.1 Règle constitutive "descendante" et institutions "décrétées"

L'affirmation Searlienne du primat des faits bruts sur les faits institutionnels n'est autre que le reflet de la conception ascendante de la constitution des faits institutionnels qu'il défend. En quoi celle-ci peut-elle être qualifiée d'ascendante ? Simplement en ce que le point de départ de la constitution institutionnelle est toujours un objet physique préexistant, auquel est attribué un statut symbolique Y qui, à son tour, détermine certaines fonctions déontiques, *i.e.* des schémas d'action régissant le comportement des individus adéquatement liés à l'entité X (*e.g.* les personnes possédant des billets d'argent). Les mécanismes de constitution de faits institutionnels nous mènent donc des entités matérielles à des schémas d'action, le statut social collectivement attribué aux faits bruts rendant possible un tel lien entre le niveau purement matériel et celui des pouvoirs et devoirs, et plus généralement des fonctions déontiques, conférées aux individus.

Or il nous semble que, dans bien des cas, la constitution des faits institutionnels, se prête, bien au contraire, à l'analyse inverse suivant un mouvement "descendant". Le point de départ serait en somme la reconnaissance collective de certains pouvoirs déontiques, à partir desquels les entités institutionnelles seraient définies dérivativement comme "*ce qui fait* que certaines personnes ont certains droits et devoirs". Il s'agirait ainsi d'entités pléonastiques, au sens où elles ne préexisteraient pas aux droits et devoirs, mais en seraient dérivées comme étant *ce quelque chose* qui confère de tels pouvoirs déontiques. De telles entités institutionnelles "décrétées" pourraient

alors dans certains cas être associées à des objets qui, investis d'un nouveau statut, *compteraient comme* l'institution en question, et dans d'autres seraient simplement représentées par des entités physiques. Il nous semble qu'une telle vision serait alors parfaitement cohérente en particulier avec la vision Searlienne, également défendue par Reinach, selon laquelle les promesses et autres déclarations seraient les vrais actes sociaux fondamentaux, des actes proto-juridiques. Or, comme nous l'avons vu à la section 5.4.2., ce qui caractérise avant tout les promesses et les déclarations n'est autre que le fait qu'elles créent des droits et des devoirs. Bien que ceux-ci puissent être matérialisés par des objets physiques comme des contrats, tenant lieu de constats de promesses ou de déclarations, une telle matérialisation est secondaire par rapport aux schémas d'action instaurés. Dans un mouvement "descendant", une personne s'engage auprès d'une autre et contracte ainsi certains devoirs. L'objet social qu'est la promesse peut alors être défini comme une entité pléonastique, *i.e.* comme *ce qui* confère les devoirs en question à la personne qui s'est engagée. Cet engagement peut alors être concrétisé physiquement par un contrat, un acte, ou tout autre support consignant, ou représentant après coup un engagement préalablement reconnu. Ce n'est donc pas le bout de papier qui se verrait attribuer un statut social et prescrirait ainsi des schémas d'action, mais des schémas d'action qui, dans le cas présent, établiraient une entité sociale, entité qui serait en dernière instance associée à un objet physique.

A notre sens, cette description descendante s'étend alors au delà des promesses, jusqu'au cas de l'argent, avancé par Searle comme exemple paradigmatique de fait institutionnel, et dont nous avons vu qu'il ne se conformait pas à la loi du primat des faits bruts. Revenons ainsi sur la notion informelle de fonction-statut dans le cas où celle-ci est associée à un objet physique comme un billet qui, par reconnaissance collective d'une certaine communauté, acquiert le statut de *billet de 10 euros*. Quelles sont les fonctions associées à ce statut ? Comme nous l'avons vu, elles sont analysables en termes d'un certain nombre de pouvoirs déontiques : le détenteur d'un tel billet a par exemple le droit ou le pouvoir d'échanger ce billet contre des biens d'une certaine valeur, détenus par une seconde personne. Le fait que le billet de 10

euros soit, une fois l'achat effectué, en possession de cette dernière, lui donne alors à son tour le droit de l'échanger, et ainsi de suite. Que se passe-t-il à présent lorsqu'il n'y a pas d'objet physique, comme un billet, qui soit le porteur de la fonction-statut *argent* ? Que se passe-t-il lorsque une personne effectue un achat avec sa carte bancaire ?

Les chiffres répertoriés sur l'ordinateur de la banque et sur ses relevés de compte ne consignent en réalité pas la quantité d'argent physique que possède la personne, mais une représentation chiffrée de son pouvoir d'achat (pouvoir d'achat qui peut bien sûr être à nouveau transformé en possession de billets physiques mais qui ne nécessite en rien que de tels objets physiques interviennent pour être réel). Au moment d'un achat par carte bancaire, ce qui se passe alors est que l'acheteur perd une partie de son pouvoir d'achat en échange d'un bien, et que le vendeur récupère ce pouvoir en cédant son bien. Les chiffres qui répertorient cette transaction dans l'ordinateur de la banque et sur les relevés de comptes des participants à la transaction représentent précisément cet échange de pouvoirs. On peut donc faire des transactions de pouvoirs déontiques, de droits et de devoirs, sans qu'ils soient nécessairement matérialisés par un objet qui se voit attribuer la fonction-statut analogue.

Que devient l'argent à proprement parler dans ce cas ? Comme le laisse entrevoir brièvement une remarque de [Searle(1995)], l'argent se révèle bien plus comme un "tenant-lieu [place-holder] pour des modèles d'*activités*" (p80), et ces schémas d'activité peuvent alors être, mais ne sont pas nécessairement, associés à un statut que l'on attribue à des objets remplissant certaines conditions. Posséder de l'argent n'est ni plus ni moins qu'avoir le pouvoir ou le droit d'acquérir des biens en échange de quoi on cède une partie de notre pouvoir initial. Ce *quelque chose* qui fait qu'une personne a certains droits, en l'occurrence l'achat de biens, n'est autre que l'argent. [22]

22. Notons qu'un tel renversement semble être actuellement admis par Searle lui-même, celui-ci affirmant à présent que, contrairement à sa position initiale, l'intentionnalité et les schémas d'action constituent le réel élément primitif opérationnel dans le cas des institutions non-physiques, créant de façon dérivative des fonctions statuts qui peuvent être représentées physiquement, mais ne sont pas nécessairement instantiées par un objet physique qui "remplisse le rôle" institutionnel, "*qui compte comme . . .*". Dans un récent article, Searle revient en particulier sur sa première analyse de l'argent électronique : "Typiquement la banque crée de l'argent en délivrant des prêts d'argent qu'elle n'a pas. A nouveau

Lorsque les schémas d'action, les pouvoirs et devoirs, sont définis en fonction du rapport entre les personnes impliquées et un objets physique donné, la fonction-statut dérivativement introduite comme "tenant lieu" de ces modèles d'action est alors associée à l'objet en question. Ainsi, lorsque les pouvoirs déontiques déterminant la fonction-statut *argent* son conférés ou collectivement reconnus aux individus en fonction de leur possession de certains billets en papier, alors ces billets en viennent *à compter pour* de l'argent. Or, dans le cas des compte bancaires et des transactions électroniques, les pouvoirs déontiques ne sont pas définis en termes d'une quelconques action sur ces objets physiques que sont les signaux dans des ordinateurs ou autres cartes électromagnétiques, signaux qui ne revêtent donc pas le statut *argent* afférent aux droits et devoirs reconnus, mais ne font que consigner, ou représenter de tels pouvoirs déontiques, *i.e.* le pouvoir d'achat des individus. Dans un monde où notre capacité de mémoire serait suffisamment performante, nous pourrions alors probablement aller jusqu'à nous passer de représentations répertoriant les différentes transactions de pouvoir d'achat, la fonction-statut argent n'impliquant que les schémas d'action des agents et n'étant matérialisée ni représentée par aucun objet physique. [23]

5.6.2 Institutions comme "artefacts abstraits"

En somme, contrairement à l'hypothèse Searlienne selon laquelle les faits bruts seraient 'logiquement premiers', au sens où les objets sociaux ne seraient que des objets physiques investis de nouvelles fonctions, il apparaît à présent que l'intentionnalité collective, sociale, a le pouvoir de *créer* des objets sociaux, ne serait-ce que des objets pléonastiques, des "quelque-chose-à-partir-de-rien", comme les définit [Schiffer(1996)]. Ainsi, lorsque A promet

il s'agit là de Déclarations. Supposons que la Banque d'Amérique prête 1000$ à Jones. La Déclaration est de la forme suivante : Nous, la Banque d'Amérique, rendons vrai ("make it the case") par Déclaration que Jones a 1000$ sur son compte (en contrepartie de quoi il promet de payer 1000$ plus les intérêts). Ainsi l'acte de langage, en tant que X, rend vrai que Jones a la fonction-statut Y : Détenteur de 1000$. Mais les 1000$ n'ont pas besoin d'avoir une réalité physique, autre que la représentation. Jones a à présent le pouvoir déontique de dépenser l'argent comme il le souhaite". ([Searle(2008)] : 457). Nous reviendrons sur ce point dans une instant.

23. *Cf.* [Johansson(2005)].

à B que p, il crée un nouvel objet proto-institutionnel : la promesse faite par A que p. Cette transformation, de "*A promet que*" en "*la promesse de A, que*" crée un nouvel objet social, *i.e.* un objet qui engage le comportement de A, qui lui confère des devoirs et des droits.

Ainsi, comme le souligne [Thomasson(2002)] si la théorie de Searle est correcte, elle est très certainement parcellaire :

> [A]lors qu'il fournit une explication concernant la façon dont certains faits sociaux et institutionnels peuvent être construits, il semble que Searle ne fournit pas une explication suffisamment complète de la façon dont les croyances et pratiques humaines peuvent créer non seulement de nouveaux faits sociaux et institutionnels portant sur les objets matériels familiers, mais également des structure entières de nouvelles entités telles que les lois, les religions, les nations, [...] sur la base du monde physique fondamental (*ibid.* : 273)

Plus généralement, la théorie de Searle, du moins dans sa première version, ne prend pas en compte la possibilité pour des entités institutionnelles d'être décrétées, ou créées "à partir de rien" (rien de physique en tout cas), se rapprochant de ce que Thomasson qualifie d'"artefacts abstraits". De tels objets peuvent en effet être qualifiés d'abstraits précisément en ce qu'ils ne rentrent pas dans le schéma de constitution proposé par Searle, *i.e.* en ce qu'ils ne peuvent être spatio-temporellement localisés. Ils s'apparentent par ailleurs à des artefacts en ce qu'ils sont créés par l'intentionnalité collective, et ne sont donc pas atemporels, contrairement aux entités abstraites traditionnellement admises.

Ce caractère "artefactuel quasi-abstrait" ou décrété de certaines entités institutionnelles les rapproche alors par certains aspects des œuvres littéraires. Comme les œuvres littéraires, ces objets institutionnels sont des créations de l'esprit, et comme les œuvres littéraires ils se distinguent des objets purement imaginaires qui ne peuvent exister que *dans* l'esprit, en ce qu'ils acquièrent, une fois établis, une certaine indépendance vis-à-vis des actes intentionnels qui les ont créés, une forme d'existence propre. Par

ailleurs, tout comme les œuvre littéraires, lorsqu'instantiation physique il y a, l'entité physique en jeu ne *compte pas* pour un fait institutionnel mais représente un fait institutionnel, de même que le support physique d'une œuvre littéraire ne compte par pour l'œuvre elle-même mais représente cet artefact abstrait qu'est le contenu, dépendant de l'intention créatrice de son auteur mais "résidant en dehors de celle-ci". [24]

Doit-on alors en conclure que les entités sociales s'apparentent à des fictions collectives comme certains ont pu le défendre [25] ? Certainement pas. Si les entités fictionnelles sont, comme certaines entités institutionnelles, décrétées, créées par certains actes intentionnels, les entités institutionnelles requièrent plus que la seule visée référentielle de certains actes mentaux ou linguistiques pour exister. Ainsi, si la seule condition, pour que le personnage de fiction Sherlock Holmes soit créé, est que son créateur, Conan Doyle, fasse un usage référentiel du nom "Sherlock Holmes", il ne suffit pas de viser référentiellement une entité institutionnelle pour la créer. Par exemple, pour que le terme référentiel "la promesse de A que p" fasse effectivement référence à cette entité sociale qu'est la promesse, il est nécessaire que l'énoncé non-référentiel "A promet que p" soit satisfait, et donc que certains schémas d'action et fonctions déontiques soient effectivement attribués à A. En ce sens, les entités institutionnelles "quasi-abstraites" ne sont pas réellement introduites à partir de rien par une simple visée référentielle "créatrice", mais possèdent des conditions d'existence qui s'enracinent *in fine* dans les actions intentionnelles des agents impliqués. Partant, bien que les entités institutionnelles s'apparentent *partiellement* aux entités fictionnelles en tant qu'artefacts abs-

24. L'analogie entre le statut ontologique des productions littéraires et entités institutionnelles était déjà, comme précédemment mentionné, au cœur des travaux ontologiques de Ingarden qui, à travers l'étude de la structure ontologique des œuvres littéraires, pensait avoir identifié la structure plus générale de la réalité institutionnelle. C'est donc sans surprise que l'on retrouve la même aspiration dans la théorie des artefacts abstraits avancée par Thomasson qui, en puisant largement dans l'ontologie Ingardienne, commence par développer sa vision artefactuelle des œuvres de fiction, pour l'étendre par la suite à l'ensemble de la réalité sociale. Voir l'ensemble des travaux de Thomasson mentionnés dans ce chapitre.

25. Voir entre autre *Mimesis as Make-Belive* [Walton(1990)], où l'auteur défend l'analogie entre les jeux de faire croire enfantins et les entités institutionnelles, l'objectivité des entités institutionnelles étant réduite au fait qu'elles impliquent des "jeu de faire croire" inter-subjectivement et diachroniquement plus stables que les jeux de rôle enfantins.

traits, pléonastiquement créés par des actes de visée référentielle, il demeure une différence fondamentale entre ces deux espèces d'entités pléonastiques : là où les entités fictionnelles ne nécessitent rien de plus pour être créées que le seul usage référentiel de certains termes pas un auteur, les entités institutionnelles impliquent qui plus est que certains schémas intentionnels soient satisfaits, *i.e.* impliquent certains comportements régis par la reconnaissance collective de droits et de devoirs. [26]

5.7 Taxonomie générale des entités institutionnelles

Quelles conclusions tirer de notre discussion menée jusqu'ici quant à la nature des entités institutionnelles ? Quelle est la, ou plutôt, les formes logiques ou conditions générales d'existence des entités institutionnelles telles qu'elles émergent des considérations précédentes ? En résumé, le panorama institutionnel semble se dessiner de la façon suivante : (i) Certaines institutions sont physiquement localisables, en ce qu'elles résultent de la reconnaissance d'un nouveau statut à un objet physique préexistant. (ii) D'autres sont au contraire de nature abstraite, ou décrétées, ou encore non-spatiotemporellement localisables, les objets physiques associés à de telles institutions étant tout au plus des représentations et non des tenant-lieu institutionnels. Enfin, nous distinguons, comme Searle, le cas à part du langage,

26. Thomasson distingue quant à elle trois sortes d'entités dites "créées à partir de rien", trois sortes d'artefacts abstraits qu'elle ordonne selon que la référence à de telles entités est garantie minimalement sans qu'aucune conditions ne soit requise, que leur existence est garantie relativement aux conditions de satisfaction de certains énoncés non-référentiels fondamentaux par rapport auxquels sont dérivés des énoncés référentiels, ou bien que leur existence est simplement garantie par le seul usage d'énoncés référentiels sans qu'aucune condition de satisfaction supplémentaire ne soit nécessaire. Thomasson qualifie ainsi la première catégorie d'entités pléonastiques comme "absolument minimale" et compte parmi ces entités les propositions et propriétés. La deuxième catégorie est quant à elle qualifiée de "relativement minimale", et regroupe en particulier tous les artefacts-abstraits sociaux dont l'existence est relative à des actions intentionnelles. Enfin, la dernière catégorie est dite "linguistiquement minimale", catégorie à laquelle appartiennent les entités fictionnelles créés sur la base du seul usage référentiel de certains noms par l'auteur. Voir [Thomasson(2001)]

à part en ce qu'il constitue la condition de possibilité même de tout autre fait institutionnel et en détermine la structure ontologique (*cf.* section 5.4 de ce chapitre.).

Entités institutionnelles physiques Le cas des entités institutionnelles physiques ayant largement été traité dans ce chapitre nous ne faisons ici que rappeler leur structure générale : la constitution d'une entité institutionnelle consiste, dans ce cas, à reconnaître collectivement une entité physique pré-existante (X) comme investie d'une fonction-statut (Y). La notion de "fonction-statut" renvoie alors au fait que l'entité physique remplit certaines fonctions sociales en vertu du statut qui lui est collectivement reconnu. Cela confère alors certains pouvoirs déontiques à des individus, en lien avec l'objet X.

Entités institutionnelles décrétées/abstraites Depuis le récent échange entre Smith et Searle concernant les *free standing Y terms*, plusieurs reformulations de la règle de constitution initialement proposée par Searle dans *La construction*, ont vu le jour (Voir entre autres [Thomasson(2002)] et [Johansson(2005)]). Il nous semble pour notre part que la formulation la plus claire et la plus adéquate provient néanmoins de Searle lui-même qui, ayant pris acte des limites de sa théorie initiale, et ayant pris connaissance des développements proposés par les auteurs sus-mentionnés s'est à son tour attelé à l'extension de sa théorie initiale de sorte à y inclure les cas problématiques tels que ceux précédemment discutés. Searle admet ainsi à présent que l'élément primitif de la construction de la réalité sociale n'est effectivement pas l'entité physique censée compter comme une fonction-statut Y, mais les individus auxquels cette fonction-statut institutionnelle alloue des droits et des devoirs.

> En général nous pouvons dire que les fonctions-statuts s'enracinent dans les êtres humains, et que l'assignation de fonctions-statuts crée des relations de pouvoir entre êtres humains. Dans les cas où il semblerait qu'elles ne s'enracinent dans rien, comme lorsque l'on peut posséder de l'argent sans qu'aucun objet phy-

> sique ne soit de l'argent ou lorsque l'on peut avoir une société sans qu'aucun objet physique ne soit la société en question, la notion opérationnelle effective est que certains humains sont dans la relation adéquate avec le terme Y. Partant, c'est le *détenteur* de l'argent ou le *cadre* de la société qui ont effectivement le pouvoir déontique qui va de pair avec la fonction-statut Y. Lorsqu'il est question de pouvoir, et c'est précisément l'enjeu des faits institutionnels, ce n'est pas le terme Y en tant que tel mais les individus se trouvant dans les relations appropriées avec le terme Y qui sont les porteurs et les objets des pouvoirs en question. Le fait institutionnel opérationnel n'est pas tant que ceci ou cela est de l'argent, ou que ceci ou cela est une société, mais plutôt que quelqu'un a de l'argent, ou doit de l'argent, *etc.* et que quelqu'un possède des parts de la société, ou est membre du comité, ou le président de la société, *etc.* Les 'free standing Y terms' *semblent* ne s'enraciner dans rien, mais ce n'est pas le cas. Ils s'enracinent dans des individus et des relations entre individus. ([Searle(2007)] : 22)

Dans ce cas, les institutions sont donc des artefacts abstraits créés par décret. Nous en revenons donc à l'idée que ces institutions s'apparenteraient à des entités pléonastiques, définies comme étant '*ce en rapport à quoi certains individus acquièrent une fonction-statut donnée (*e.g. *directeur de Y) et en vertu de quoi ces individus ont certains droits et/ou devoirs.*' Dans ce sens, [Searle(2008)] propose d'intégrer sa première théorie dans une théorie plus large développée autour de la notion de Déclaration. Dans le cas des entités institutionnelles physiques nous déclarons qu'un objet pré-existant revêt la fonction Y. Dans le cas présent nous déclarons qu'une fonction Y existe, celle-ci puisant son objectivité et sa réalité dans les pouvoirs déontiques octroyés aux individus reliés à Y dans leur nouvelle fonction (directeur, actionnaire, *etc.*). Ce qui est d'autant plus remarquable, et contrairement à ce que l'on pourrait attendre, est alors le fait que les institutions décrétées ainsi définies se trouvent au plus près de ce que la loi définit de fait comme une société : "Au plan juridique, une "société" est une fiction légale conférant la personnalité juridique à une entité économique formée de plusieurs personnes qui mettent

en commun, *etc.*" (*Dictionnaire de droit privé*, nous soulignons)

Le cas du langage Bien que ne rentrant pas dans la catégorie prétheorique intuitive de ce que nous désignons couramment comme des institutions, le langage possède un statut institutionnel au sens technique que nous avons défini dans ce chapitre. Il consiste en effet en l'attribution collective, par une communauté linguistique, d'une fonction symbolique à des traces écrites ainsi qu'à des productions sonores. Searle parle en ce sens d'imposition d'une fonction-statut représentationnelle à des signes ou des sons. Cette vision de la signification sur le mode de l'imposition d'un statut symbolique, par des individus conscients dotés d'intentionnalité, à une entité physique qui acquiert par là une intentionnalité dérivée est d'ailleurs très proche de la vision de [Ingarden(1931)] qui affirmait que : "Quelque chose qui est initialement dépourvu de signification, qui n'indique en aucun sens quoi que ce soit d'autre au delà de soi-même, en vient à être utilisé comme support externe de quelque chose qui lui est hétérogène, comme, par exemple, lorsque nous désignons intentionnellement un objet ... et, en faisant du matériel phonique un son de mot, nous faisons de ce dernier un "nom" pour l'objet visé. La désignation intentionnelle contenue dans la signification est, si l'on peut dire, le reflet de la pensée intentionnelle contenue dans l'acte qui octroie la signification" [27].

Le langage en tant que tel est donc une institution au sens où il repose sur la reconnaissance collective du statut représentationnel de certaines entités physiques remplissant dès lors une fonction symbolique. Cependant, à l'exception des déclarations et des promesses, cette forme institutionnelle primitive n'engage ni devoirs, ni pouvoirs, et donc n'est liée à aucun schéma d'action. En ce sens, la fonction-statut représentationnelle est différente des autres fonctions-statuts précédemment mentionnées.

27. Ce sur quoi Ingarden renvoie par ailleurs explicitement à la Première et Cinquième *Recherche* de Husserl.

5.8 Retour sur le langage et les types pointés : combien de facettes ?

A ce stade de notre recherche ontologique touchant aux objets institutionnels et aux œuvres littéraires, il nous semble que nous disposons des outils suffisants pour revenir sur l'analyse sémantique de la polysémie systématique affectant les termes qui désignent de tels objets. Nous avons vu que, aussi bien dans le cadre du GL de Pustejovsky que de la TCL de Asher, le contenu sémantique de tels termes était représenté sous forme de types pointés, pour lesquels étaient introduites des règles de projection spécifiques permettant aux prédicats de ne lier que l'un des aspects sémantiques des polysèmes nominaux (*e.g.* aspect physique, collectivité humaine, aspect informationnel ou abstrait, *etc.*). Or, ce type d'analyse soulève une difficulté déjà soulignée par Kleiber [Kleiber(1999)] au sujet des "facettes" de D.A. Cruse [Cruse(1986)] [28] : la difficulté à circonscrire de façon *a priori* le nombre de facettes de chaque polysème. En d'autres termes, le point est le suivant : la théorie des types pointés (ainsi que des facettes) doit répondre à une double contrainte pour prétendre légitimement avoir un quelconque pouvoir explicatif : (i) les aspects ou facettes doivent être en nombre limité, (ii) elles doivent correspondre à des catégories suffisamment générales. Or, si les exemples de types pointés mobilisés dans GL et TCL répondent de fait à cette double contrainte, les règles telles que formulées permettent des applications bien plus larges.

Après un bref rappel de la façon dont Pustejovsky et Asher proposent respectivement de contourner cette difficulté, nous montrerons en quoi l'analyse ontologique des objets institutionnels que nous avons amorcée dans ce chapitre permet de circonscrire le nombre de "facettes" constitutives des polysèmes associés à des types pointés. Nous défendrons en somme que l'analyse *a priori* des objets désignés par les polysèmes en jeu, en termes d'objets stratifiés dépendant d'un nombre restreint et bien défini de régions ontologiques, permet de répondre de façon globale et systématique à la question du nombre

28. Voir notre discussion section 3.4.1.

de facettes.

5.8.1 Des objets multi(> 2)-aspectuels

Reprenons l'exemple probablement le plus largement traité dans la littérature (aussi bien par nos auteurs que dans l'ensemble des travaux touchant de près ou de loin à la polysémie systématique) : le cas du polysème *livre*.

4. (a) C'est un gros livre avec de nombreuses illustrations en couleurs
   (b) C'est un livre très dense, difficile à comprendre
   (exemples tirés de [Kleiber(1999)])

Ce que de tels exemples sont censés mettre en lumière est la polysémie de *livre* qui présente tantôt un aspect concret (4a), tantôt un aspect abstrait du référent (4b). L'idée novatrice de D.A. Cruse face à de tels exemples était, d'une part, d'insister sur la relative indépendance sémantique de ces facettes (que nous avons déjà discutée), et d'autre part, de penser de telles facettes en termes de catégories très générales pouvant s'appliquer à l'analyse d'un panel important de termes polysémiques : *abstrait*/*concret*/*animé*/*humain*. Prenant appui sur cette idée, les différentes variantes des types pointés se présentent ainsi comme des élaborations formelles de la théorie des facettes.

Néanmoins, en étendant légèrement le panel des exemples considérés, cette image "idyllique" de "bon comportement" des aspects ou facettes est rapidement mise a mal. La question qui se pose est alors la suivante : existe-t-il un schéma suffisamment général pour rendre compte de tous les polysèmes présentant des facettes sémantiques systématiquement liées ?

a) Plus de deux facettes

Comme nous avons pu le constater, les noms d'institutions présentent bien souvent une structure ternaire impliquant une composante abstraite, des individus et bien souvent des bâtiments physiques.

5. (a) La banque a appelé (*individus*)

(b) Ma banque a fusionné avec une autre (*abstrait*)

(c) Ils sont en train de rénover la banque (*bâtiment*)

6. (a) Nous sommes partis en excursion avec l'école (*individus*)

(b) L'école a été fondée par Charlemagne (*abstrait*)

(c) Le toit de l'école fuit (*bâtiment*)

Les banques et les écoles sont à la fois des bâtiments, des institutions ou organismes quasi-abstraits et des collectivités de personnes. Cela veut-il dire qu'il existerait une limitation *en principe* du nombre de facettes à trois ? Ou doit-on au contraire prendre cela comme un indice de l'arbitraire de la limitation à deux facettes que semblait initialement impliquer l'exemple du livre ? Existe-t-il une justification *a priori* pour poser telle ou telle limite ? Ou bien sommes nous prêts à accommoder cette limite, en espérant qu'elle ne sera pas ultérieurement repoussée par de nouveaux exemples ?

Face à ces questions, force est de constater que nous ne disposons pour le moment, du moins du côté des modèles sémantiques, que d'arguments qui relèvent de l'observation et du tâtonnement empirique, et non de la réelle justification. Ainsi, si de nombreux noms d'institutions se laissent volontiers décrire en termes des trois aspects que nous venons de mentionner, que doit-on conclure lorsque confrontés à un nom commun comme *journal* ?

7. Le journal a appelé (*individus*)
8. Le journal a été racheté par les anglais (*institution abstraite*)
9. Ils sont en train de rénover le journal (*bâtiment*)
10. Je n'ai pas encore lu le journal de ce matin (*contenu informationnel*)
11. J'ai jeté le journal (*exemplaire physique*)

Il semblerait maintenant que l'on doive aller jusqu'à considérer des types pointés constitués de cinq types simples différents, ce qui semble compromettre l'espoir de parvenir à une analyse générale et systématique des types pointés.

b) Des facettes particulières

Certains exemples semblent par ailleurs remettre en question le caractère général des catégories mises en jeu par les types pointés. Bien que nous ne trouvions pas tous les exemples avancés à l'encontre des analyses "de type facette" toujours décisifs, d'autres relèvent de vrais défis. Parmi les linguistes réfractaires, [Kayzer(87)] attire ainsi notre attention sur la différence entre :

12. (a) Jean est parti à la campagne pour écrire un livre
    (b) Ce livre a fortement influencé les révolutionnaires de 1789
    (c) Ce livre a été un fiasco pour son éditeur

dans lesquels *livre* est censé désigner respectivement un objet physique, des idées contenues dans ce livre et la commercialisation du livre. En admettant que 12c. doive être analysé sur le modèle de 12a. et 12b., cela semblerait remettre en question l'idée que les facettes, ou types simples constitutifs de types pointés, seraient analysables en termes de catégories absolument générales.

Comme nous tenterons de le montrer par la suite, de tels contre-exemples peuvent être plausiblement réfutés. Mais cela soulève néanmoins une faiblesse de l'analyse qui ne doit être négligée : tant que l'on n'aura pas défini précisément ce qui doit compter au nombre des facettes ou aspects d'un objet - et que l'on maintiendra des caractérisations, certes intuitives, mais très vagues et métaphoriques - on ne pourra réellement asseoir la légitimité de l'analyse.

c) Des facettes plus ou moins fortement lexicalisées

Enfin, il nous semble qu'un dernier problème se pose face à la notion de type pointé, difficulté qui relève de la lexicalisation ou non de certains aspects que l'on serait tenté d'inclure dans le lexique. Nous l'avons vu à l'instant, la plupart des syntagmes nominaux désignant des institutions peuvent, dans certains contextes, désigner des bâtiments ou emplacements géographiques. Nous avons mentionné les écoles et les banques, mais nous pourrions ajouter à cette liste primaire les Etats, les tribunaux, et bien d'autres exemples encore. Néanmoins, cette tridimentionnalité n'est pas *nécessaire*, *i.e.* certains noms

d'institutions ne présentent que deux aspects ou facettes. Ainsi, le terme *école* dans le SN

13. L'école de Platon (platonicienne)

ne semble jamais se prêter à une interprétation de type LOCALISATION PHYSIQUE, et ce, quel que soit le cotexte ou contexte discursif plus large. Si l'on peut sans doute considérer la doctrine suivie comme une institution, et les personnes suivant cette doctrine comme des individus rattachés à une institution, il est en revanche complètement absurde de chercher à y associer une localisation (géographique, ou bâtiment).

La LOCALISATION PHYSIQUE semble donc être un aspect "défaisable" des objets complexes institutionnels. Mais doit-on en conclure que tous les aspects sont défaisables ? Et, inversement, que toute propriété de la dénotation peut être intégrée au rang d'aspect sémantique, réduisant ainsi l'intuition du caractère limité des facette à une simple différence quant au degré plus ou moins important de certaines facettes générales (ce qui rejoindrait les considérations du précédent paragraphe) ?

5.8.2 Différentes options d'analyse

Face à ces difficultés, deux stratégies possibles :

(i) Introduire des constructeurs pour les types pointés, qui permettent de construire le type complexe adéquat lorsque le contexte prédicatif le requiert (ex : 12c. "$- \bullet$ COMMERCIALISATION").

(ii) Maintenir les facettes (aspects) en nombre limité et rendre compte des apparents contre-exemples en termes de combinaisons de mécanismes génératifs différents, *i.e.* combinaison de la sélection aspectuelle et de la coercion.

Comme nous l'avons vu au chapitre 3., la voie "quasi-énumérativiste" sur laquelle semble s'engager Pustejovsky implique que les types pointés soient fixés par le contenu lexical. Ainsi, sans réellement donner de critère d'identification des différents types pointés que l'on devrait admettre dans le lexique, l'analyse des types pointés telle que formulée dans GL ne laisse aucune place à des mécanismes contextuels qui introduiraient de nouveaux éléments dans

les types pointés prédonnés, lexicalisés, ou qui permettraient de "défaire" certains aspects déjà admis comme étant constitutifs des types pointés. A l'opposé, Asher opte pour une analyse "constructiviste" des types pointés, considérant que, en plus des types pointés fortement lexicalisés, il est possible de construire des types pointés selon les exigences du contexte, constitués de types simples plus ou moins généraux.

En effet, comme nous l'avons déjà vu, Asher comparer les mécanismes d'exploitation des types pointés à des mécanismes de prédication restreinte. L'idée générale, rappelons-le, est que la sélection prédicative d'un type simple issu d'un type pointé, fonctionne de manière analogue aux prédications de la forme "*a* ***en tant que*** P" (*as*-sentences, *qua*-sentences). Partant du constat qu'il est possible d'attribuer des propriétés contradictoires à un même objet via la prédication restreinte, comme dans

14. Patrick Poivre d'Arvor est célèbre en tant que journaliste, mais beaucoup moins en tant qu'écrivain.

Asher ([Asher(2010)], [Asher & Pustejovsky(2005)]) propose d'analyser les constructions de la forme *a en tant que* P comme introduisant une variable de type pointé déterminée en partie par le terme de tête et en partie par la glause adverbiale. Ainsi, *John en tant que banquier* introduirait une variable de type $\textit{HUMAIN} \bullet \textit{BANQUIER}$.

Ces mécanismes devraient permettre d'introduire dans le lexique un nombre indéfini de types pointés distincts, et surtout, combinant des types simples aussi spécifiques que requis par le contexte. Les types pointés refléteraient ainsi, non seulement des aspects essentiels de l'objet, mais toutes sortes de propriétés contingentes. Au-delà des propriétés d'être un objet physique et un contenu informationnel, Asher insiste sur le fait que les livres peuvent présenter des aspects inessentiels, mis en lumière par des constructions de type "...*en tant que*...". Selon lui l'énoncé

15. Ce livre n'est pas vraiment une œuvre littéraire remarquable. Mais au moins il est utile en tant que presse papier. [29]

29. Exemple considéré par Asher comme introduisant un type pointé

exprime le fait que "ce livre a (parmi d'autres) un aspect ou une partie métaphysique qui consiste à être un presse-papier".

Or, bien que techniquement élaborée, cette solution nous semble difficile à justifier. En effet, il est très difficile de faire sens de cette notion d'aspect ou de partie métaphysique, qui s'étendrait, dans le cas du livre, jusqu'à inclure le fait d'être une pagaie ou un produit de commercialisation. Toute propriété peut alors se présenter comme un "aspect métaphysique" de l'objet, vidant l'analyse de type facette de son sens. Nous l'annoncions dans la section (3.3.3 *a)*) il nous semble qu'il y a là une confusion et un flottement conceptuel extrêmement préjudiciable à l'analyse des phénomènes de polysémie systématique.

Un des préjudices qui en découlent est la disparition de la frontière distinctive entre coercion et types pointés, distinction pourtant défendue par Asher lui-même. Pourquoi *apprécier un livre* serait-il un cas de coercion, comme défendu précédemment, et pas un cas d'introduction d'un type pointé ? Qu'est-ce qui nous empêche de paraphraser ce syntagme par *apprécier un livre en tant qu'objet de lecture*, introduisant une variable de type $-\bullet$ *OBJET DE LECTURE* ? Nous ne voyons en effet pas de différence entre cet énoncé typiquement analysé en termes de coercion et les exemples 12c. et 15. Il s'agit là, à nos yeux, de cas typiques de coercion. À proprement parler, ce sont des actions qui sont des échecs, de même que dire d'un objet qu'il est utile signifie qu'il est utile à une certaine fin. Dire d'un livre qu'il est un échec commercial, c'est dire que la vente du livre est un échec. Ce sont nos actions intentionnelles, visant un objectif, qui échouent à proprement parler. Les objets sur lesquels portent de telles actions ne sont alors des échecs que de façon dérivée. De même, dire d'un livre qu'il est utile *en tant que presse papier*, c'est dire qu'il ne peut être utilisé pour bloquer des papiers et empêcher que le vent ne les disperse. Utiliser un objet signifie s'en servir à une fin particulière, dans le cadre d'une action intentionnelle. Dire d'un objet qu'il est utile en soi ne fait donc aucun sens. C'est l'action qu'il permet d'accomplir qui le rend utile.

Nous penchons donc, pour notre part, pour la deuxième stratégie esquissée qui, tout en restant dans l'esprit initial de l'analyse en termes de facettes

(nombre limité et catégories générales), maintient une distinction claire, à notre sens nécessaire, entre les aspects constitutifs d'un objet et ceux introduits par des mécanismes flexibles de coercion. Nous penchons donc en faveur d'une analyse des énoncés tels que 12c. et 15. en termes de sélection de l'aspect physique de l'objet complexe $OBJ_PHYSIQUE \bullet INFORMATION$ (*i.e.* du livre). Aspect physique sur lequel s'opèrent par la suite des coercions différentes induites respectivement par les prédicats *être un échec* et *être inutilisable*.

De façon plus générale, nous défendons que l'analyse proprement ontologique menée dans ce chapitre, déterminant la structure ou les conditions de possibilité *a priori* des différents types d'institutions, constitue la clé pour délimiter des facettes suffisamment générales et limitées en nombre.

5.8.3 Délimitation *a priori* du nombre de facettes

De notre discussion précédente, il ressort que les institutions comme les écoles, les sociétés, *etc.* sont des objets "stratifiés" constitués *au minimum* d'une contrepartie humaine, et d'une contrepartie abstraite. Les noms d'institutions sont ainsi associés à des types pointés de la forme minimale :

– $ABSTRAIT \bullet HUMAIN$.

Ainsi, on peut dire d'une société qui n'aurait pas de siège physique qu'elle a voté certaines décisions, qu'elle mène telle ou telle politique d'action, *etc.* ou encore dire qu'elle a été fondée à telle ou telle date. Il existe par exemple un grand nombre d'associations, au sens juridique du terme, qui sont créées par des groupes de personnes et qui n'existent qu'en vertu de la volonté déclarée des membres de l'association d'agir dans un but commun, comme par exemple certaines associations de consommateurs. Il n'existe alors aucune entité physique qui soit identifiable à l'association.

De façon générale, il nous semble que toute institution, quand bien même elle serait physiquement incarnée, dans un bâtiment par exemple, comporte en soi la possibilité d'évoluer vers une forme non-spatiotemporellement localisée, l'enjeu premier et ultime des institutions étant, comme le souligne

Searle fort à propos, l'attribution de fonctions-statuts à des individus, statuts qui leur confèrent des droits et des devoirs, en somme, des raisons d'agir et des schémas d'actions régis par des motivations "indépendantes de leurs désirs individuels" [Searle(2008)]. C'est pour cette raison que des termes désignant des institutions, comme le terme *école* peuvent tantôt se présenter comme bi-aspectuels (*collectivité humaine/entité abstraite*) et tantôt comme tri-aspectuels (*collectivité humaine/entité abstraite/lieu ou bâtiment physique*), comme nous l'avons vu précédemment.

Mais pour des raisons dans lesquelles nous ne pouvons entrer ici, qui dépassent à la fois le cadre de notre étude et celui de nos compétences, un grand nombre d'institutions sont de fait matérialisées, investissent en un sens des objets physiques pré-existants, les fonctions-statuts associées aux individus participant à l'institution considérée étant alors définies en relation à l'objet en question [30]. Pour rester sur l'exemple des sociétés et des écoles (on pourrait ajouter à cela tout autre type d'institution comme les églises) celles-ci sont généralement associées à des bâtiments, les termes désignant ces institutions devant dès lors vraisemblablement être analysés en termes du type pointé suivant :

– $ABSTRAIT \bullet HUMAIN \bullet MATÉRIEL/INANIMÉ$.

Cela permet dès lors de rendre compte de la possibilité de prédications sélectives du type

16. Les églises catholiques se distinguent des églises orthodoxes par leur

30. Une première ébauche de réponse pourrait reposer sur le constat selon lequel les bâtiments, par exemple, nous permettent de distinguer les différents pouvoirs attribués aux individus selon qu'on les considère au regard de telle ou telle institution. Ainsi, une maîtresse d'école ou un juge ne remplissent leur fonction respective d'enseignant et d'homme de loi, et donc ne sont sous le coup des pouvoirs déontiques que leurs confère leur appartenance à ces institutions, que dans l'enceinte d'une école ou d'un tribunal. On pourrait alors tout à fait imaginer qu'il n'y ai pas de tels bâtiments, comme c'est probablement le cas dans certaines régions du monde, où il suffit que les personnes accréditées se réunissent et déclarent la séance ouverte à n'importe quel endroit, pour que ces mêmes personnes puissent agir en leur qualité de juges, et ce, jusqu'à ce que la séance soit déclarée levée. Dans nos sociétés évoluées, les institutions dans lesquelles chaque individu est impliqué sont néanmoins si nombreuses et intriquées, qu'il serait difficile d'imaginer que notre "vie institutionnelle" puisse réellement se passer d'objets physiques tenant lieu de marqueurs externes et porteurs de fonctions-statuts.

forme (*bâtiment, objet physique inanimé*)

17. L'église catholique était massivement présente lors de cette manifestation (*les individus*)
18. L'église catholique et l'église orthodoxe ont été créées au moment du schisme de 1054 (*organisme abstrait*)

Une question subsiste alors : comment rendre compte des cas de polysémie comme celle qui affecte le terme *journal* qui semble présenter plus de trois facettes. La série des énoncés suivants sont en effet parfaitement bien formés et semblent contredire ce que nous avons tenté d'établir jusqu'ici, à savoir que le nombre de facettes admises pour les termes désignant des entités institutionnelles devrait *a priori* se limiter à trois, avec la possibilité de ne comporter que deux facettes dans le cas des entités institutionnelles décrétées non-spatiotemporellement localisées.

19. Le journal est en travaux (*bâtiment, objet physique inanimé*)
20. J'ai appelé le journal pour prévenir que je n'irai pas travailler aujourd'hui (*individus*)
21. Le journal a été fondé en 1954 (*organisme abstrait*)
22. J'ai acheté le journal[31] (*exemplaire, objet physique inanimé*)
23. J'ai lu le journal (*contenu informationnel abstrait*)

A notre sens, tous ces exemples ne portent pas sur un seul et même objet constitué de 5 "facettes", mais sur deux objets complexes distincts, à savoir une institution et une production écrite. La première est une institution constituée d'un *organisme abstrait*, d'un certain nombre de *personnes* exerçant des fonctions liées à leur statut au sein de l'organisme, et du *bâtiment* où siège l'organisme et dans lequel ces individus exercent leurs fonctions (*i.e.* le journal-*qua*-institution est un objet de type ORGANISME_ABSTRAIT . INDIVIDUS . BATIMENT_PHYSIQUE). D'un

31. Ce qui est différent de l'énoncé *Un homme d'affaires américain a racheté le journal*, où il est question de l'organisme abstrait avec les droits et devoirs que cet organisme implique.

autre côté, nous avons affaire à une production écrite qui exprime un *contenu informationnel* représenté physiquement par des *traces d'encre sur des feuilles de papier* (*i.e.* le journal-*qua*-production-écrite est de type $EXEMPLAIRE_PHYSIQUE \bullet CONTENU_INFORMATIONNEL$).

Mais s'il s'agit, comme nous le pensons, de deux entités "stratifiées" distinctes, elles sont néanmoins ontologiquement liées du fait que la fonction de l'objet complexe journal-*qua*-institution est précisément la production de journaux-*qua*-productions-écrites. A l'inverse, le contenu informationnel de telles productions écrites dépend pour son identité de l'organisme qui le produit, à la manière dont les œuvres littéraires dépendent pour leur identité des auteurs qui les ont créées. Partant, comme dans le cas des œuvres littéraires et de leurs auteurs, la relation de création qui lie le joural-*qua*-institution et le journal-*qua*-production-écrite, permet l'usage du nom de l'un de sorte à désigner métonymiquement l'autre. Si nous avons raison, les deux énoncés suivants sont alors comparables :

24. George Sand est sur l'étagère de gauche (où le nom de l'auteur désigne le livre) ([Kleiber(1999)])
25. J'ai acheté *Le Monde* ce matin (où le nom de l'organisme désigne l'entité produite)

Un élément supplémentaire vient alors corroborer, nous semble-t-il, cette hypothèse d'analyse : le comportement comparable de l'usage métonymique des noms d'auteurs et des noms d'institutions face à l'anaphore et la coprédication.

26. (a) George Sand est née en 1804. ? Il est sur l'étagère de gauche.
    (b) George Sand est lue par beaucoup de monde, ? bien qu'ils ne soient plus réédités (Kleiber99)
27. (a) ? Le journal a été fondé en 1878 et pèse 100 gr. (Ascher&Pustejovsky00)
    (b) ? Le journal de ce matin contenait une analyse politique intéressante. Les journalistes qu'il emploie ne sont pourtant pas

très bons. [32]

(c) ? J'ai lu le journal pour lequel travaille Marie

Il nous semble pouvoir affirmer que, alors que l'échec de telles anaphores est difficile à expliquer sous l'hypothèse selon laquelle le journal serait un objet complexe présentant 5 aspects constitutifs différents, ces échecs anaphoriques et coprédicatifs cadrent parfaitement avec notre hypothèse selon laquelle deux objets distincts seraient ici en jeu (de même qu'un auteur et ses productions écrites sont distincts, bien que liés). Dans 27a., l'année de fondation indique que l'on a affaire à un organisme abstrait constitutif du journal-*qua*-institution, alors que le poids en grammes indique que l'on a affaire à l'un des exemplaires du journal-*qua*-production-écrite. Or, s'il s'agit bien d'aspects respectivement constitutifs de deux objets distincts, et non d'un seul et même objet complexe, alors il est tout naturel que la coprédication en question échoue. De façon analogue, dans 27b., le complément *de ce matin* indique qu'il est question du journal-*qua*-production-écrite, alors que le verbe *emploie* indique qu'il est question du journal-*qua*-institution. Là encore, le fait qu'il s'agisse de deux objets distincts expliquerait l'échec anaphorique. (La même explication s'applique à l'échec anaphorique dans 27c.)

Conclusion. Une approche ontologique *a priori* de la réalité sociale, et dans le cas présent des entités institutionnelles, se présente dans certains cas comme le seul moyen pour trancher un certain nombre de débats quant au traitement sémantique des termes désignant de telles entités. Elle permet ainsi d'une part de légitimer ou infirmer un certain nombre de choix de modélisation et prend la relève explicative là où les données linguistiques empiriques, initialement précieuses, semblent faire défaut. Ainsi, nous avons vu que, d'un point de vue ontologique, les analogies entre productions linguistiques et institutions sont suffisantes pour justifier que les termes désignant de telles entités reçoivent un traitement sémantique uniforme. Par ailleurs, la nature fondamentalement stratifiée de ces entités légitime le choix consistant

32. Nous pensons que s'il est aisé de comprendre ce qu'une telle anaphore peut vouloir dire, elle n'en est pas moins mal-formée.

à traiter sémantiquement leurs noms en termes de types pointés regroupant des facettes relativement indépendantes. Enfin, là où les données proprement linguistiques ne semblent pas à même de nous fournir un critère quant au nombre de facettes ou types sémantiques simples à admettre, l'analyse ontologique nous fournit quant à elle un critère *a priori* permettant de déterminer les catégories ontologiques fondamentales en jeu (objets physiques inanimés, entités animées intentionnelles, objets abstraits ou quasi-abstraits) [33] En remontant au niveau sémantique correspondant à la structure de types, l'analyse ontologique nous permet ainsi de comprendre comment un nombre finalement assez limité de types suffit à rendre compte du contenu sémantique d'un vaste ensemble de termes désignant des institutions, termes semblant initialement requérir le postulat d'un nombre important et encore indéterminé de types. L'abandon des types traditionnels *entité* (e) *valeur de vérité* (t) qui pouvait sembler mener à une inflation incontrôlée de la structure des types, semble à présent, du moins c'est ainsi que nous voyons la chose, se présenter comme une alternative plausible, introduisant une structure de types certes plus riche mais relativement contenue et élégante.

33. On notera que, malgré le fait que nous nous soyons principalement concentrés dans ce chapitre sur l'analyse Searlienne de la réalité sociale, on retombe, en suivant son schéma de règle constitutive, sur les régions ontologiques tracées par Husserl et ses disciples. Les entités isntitutionnelles sont des entités dont le mode d'être est essentiellement déterminé par les relations de dépendance qu'elles entretiennent par rapport aux régions ontologiques fondammentales.

Chapitre 6

Sémanticalité et objectité socio-culturelle (2) : Coercion et objets fonctionnels

Nous l'annoncions au chapitre précédent, la réalité socio-culturelle comprend deux grandes familles d'objets : 1) les objets "institutionnels" au sens large, auxquels sont associées des fonctions en vertu, non pas de leur nature matérielle-causale, mais du statut social qui leur est collectivement conféré ou reconnu, *i.e.* des *fonctions-statuts* selon la terminologie Searlienne ; 2) les objets "fonctionnels", comme les outils et de façon générale l'ensemble des objets dits d'usage, qui, contrairement aux objets institutionnels, se voient précisément attribuer différentes fonctions en rapport avec leurs déterminations causales. Au niveau pré-théorique, le lien entre la fonction qui investit les objets fonctionnels et les déterminations matérielles-causales de l'objet, s'articule comme suit. Intuitivement, si un outil comme un couteau peut précisément remplir sa fonction de couteau, c'est en vertu du caractère tranchant de la lame. De même, un presse-papier n'est tel qu'en vertu de son poids qui permet de maintenir immobiles des feuilles de papier. Et ainsi de suite.

Dans le dernier chapitre, nous avons défendu que l'étude *a priori* de la première classe d'objets nous permettait de voir sous un éclairage nou-

veau les types pointés introduits par Pustejovky et Asher afin d'analyser le comportement sémantique des termes désignant de tels objets stratifiés, *i.e.* de mieux comprendre la systématicité de la polysémie qui semble affecter ces termes. Dans la même veine, nous proposons à présent de rentrer dans l'analyse *a priori* du mode d'être des objets fonctionnels afin d'éclairer les débats sémantiques portant sur les phénomènes de coercion. La démarche de Pustejovsky, consistant à puiser dans la théorie Aristotélicienne des causes pour bâtir son analyse sémantique autour de la structure de qualia, constitue d'ailleurs clairement un premier pas dans ce sens. Le premier enjeu de ce chapitre est alors de voir dans quelle mesure les attaques portées à la notion de structure de qualia (voir notre discussion section 3.2) nous poussent à réviser l'analyse ontologique Aristotélicienne en particulier des artefacts, et quelle serait le cadre ontologique qui cadrerait le mieux avec l'alternative proposée par Asher en termes de types dépendants. Nous défendrons que, à de nombreux égards, l'analyse Husserlienne de ce qu'il appelait des objets-valeurs, proche de l'analyse Searlienne des objets fonctionnels, est à même de fournir un cadre ontologique approprié pour mieux saisir les enjeux de la notion sémantique de type dépendant.

Partant de là, nous reviendrons sur la question de la métonymie (au sens restreint où le nom du tout désigne une partie) et son rapport avec la coercion. Plus précisément, la question se posera de comprendre le lien entre la relation parties/tout sous-jacente aux phénomènes de métonymie et la notion de fonctionnalité des objets sous-jacente aux phénomènes de coercion. Là encore, la question se posera de voir comment cela s'articule dans le cadre d'une théorie d'inspiration Aristotélicienne, et dans quelle mesure la réorientation vers un cadre ontologique de type Husserl/Searle (pour le dire rapidement et sans vouloir par là sous-entendre une quelconque assimilation des deux[1]) nous incite à repenser ce lien.

Enfin, nous ferons quelques pas dans le domaine de la méréologie, et en particulier de la méréologie fonctionnelle, en mettant l'accent sur la notion

1. Il nous semble que nous avons à ce stade suffisamment mis en garde le lecteur au chapitre précédent pour qu'on ne puisse nous reprocher d'assimilation abusive entre les deux philosophes.

de dépendance fonctionnelle. Nous tâcherons alors de clarifier le lien entre l'usage des types dépendants et des mécanismes de coercion dans l'analyse des phénomènes de métonymie, d'une part, et la notion de dépendance fonctionnelle initialement introduite dans la tradition de la Gestalt-théorie, d'autre part.

6.1 Generative Lexicon : fonctions et télicité

Intuitivement et en simplifiant énormément, la coercion événementielle implique la possibilité d'interpréter un nom d'objet comme désignant, en contexte, un événement *typiquement* associé à l'objet en question, ou du moins un événement rendu suffisamment saillant par la "mise en scène" contextuelle. Pour revenir sur notre exemple du livre, *commencer un livre* sera facilement interprété comme synonyme de *commencer à lire un livre* en contexte minimal, voir *commencer à écrire un livre*, cette deuxième lecture étant probablement moins privilégiée que la première en raison du nombre nettement inférieur de personnes susceptibles d'écrire un livre par rapport à celles susceptibles de lire un livre. De même, l'expression *apprécier le repas* sera typiquement interprétée comme voulant dire *apprécier de manger le repas*.

Partant de ce constat, l'idée novatrice du *Generative Lexicon* développé par Pustejovsky a été de puiser dans l'ontologie téléologique Aristotélicienne pour théoriser et systématiser l'intuition vague d'un lien *typique* entre l'ensemble des objets du monde et certains événements. En particulier, Pustejovky met l'accent sur le fait que la métaphysique aristotélicienne conçoit les objets dans leur fonctionnalité, la notion métaphysique de finalité (*i.e.* ce pour quoi une chose est, la fonction qu'elle remplit et qui explique son existence) introduisant une composante essentiellement événementielle qui sera exploitée au niveau du lexique. Revenons rapidement et assez informellement sur la façon selon laquelle cela s'articule dans la théorie de Pustejovsky.

6.1.1 Structure de Qualia : de l'explication causale de l'être à l'explication inférentielle du lexique

Du point de vue de *GL*, la coercion consiste en une opération de conversion d'un argument de sorte qu'il présente le type attendu par une fonction, là où résulterait autrement une erreur de type. La coercion événementielle qui nous intéresse plus particulièrement spécifie que le type attendu par la fonction et imposé à l'argument est un événement. A ce mécanisme de coercion s'ajoute alors généralement un mécanisme de co-composition par lequel la fonction (exprimée par exemple par un verbe ou un adjectif) est *complétée* ou *enrichie* par l'argument coercé. Pour ne revenir que sur l'un des nombreux exemples proposés et analysés par Pustejovky, considérons les expression suivantes :

1. un bon couteau
2. un couteau pratique

En simplifiant, l'argument de Pustejovsky consiste, d'une part, à affirmer que la lecture attendue de ces expressions correspond grosso modo à *un couteau bon/pratique pour couper*, et d'autre part que l'enrichissement ou la spécification des adjectifs *bon* et *pratique* est obtenu en considérant le genre d'événement typiquement associé aux couteaux (ils servent généralement à couper), événement qui, par co-composition, vient compléter la signification de l'adjectif. Ainsi, dans ce contexte, l'adjectif *bon* sera compositionnellement interprété comme signifiant *bon pour couper*, alors que dans le contexte de l'expression

3. un bon matelas

ce même adjectif sera généralement interprété comme synonyme de *bon pour dormir*. Cela semble donc indiquer qu'il y a effectivement quelque chose comme des mécanismes de coercion et de co-composition à l'œuvre dans les exemples en question, comme le suppose Pustejovsky.

La question qui se pose est alors celle de savoir comment élaborer une théorie qui permette d'introduire l'élément événementiel manquant au ni-

veau de la structure de surface de l'expression, et ce, de façon prévisible et systématique, sans tomber dans une analyse au cas par cas[2]. Il s'agit, en d'autres termes, de mettre à jour, de façon systématique, quelque chose comme un lien *typique* entre les objets et certains événements, de parvenir à déterminer la *structure* du contenu lexical de sorte que les mécanismes génératifs, comme la coercion, puissent à leur tour recevoir une définition structurelle et systématique, condition *sine qua non* pour qu'une théorie sémantique soit réellement opérationnelle.

C'est donc du côté des objets nommés et de leur mode d'être que s'est tourné Pustejovsky, proposant une transposition sémantique des quatre causes Aristotéliciennes. Pourquoi se tourner vers la métaphysique Aristotélicienne ? Principalement pour deux raisons, toutes deux liées à la place qu'occupe la finalité dans l'édifice ontologique d'Aristote : 1/ très schématiquement, la métaphysique Aristotélicienne s'articule autour de l'idée selon laquelle l'explication fondamentale de l'être réside dans la finalité des choses (leur télos), ce pour quoi elles existent. En somme, saisir ce qu'est, par exemple, un marteau, passe nécessairement par l'explication de la fonction qu'il remplit, *i.e.* ce pour quoi il est. C'est par rapport à cette finalité de l'objet que sont alors déterminées les trois autres causes définies par Aristote (*i.e.* cause matérielle, formelle et efficiente). C'est, en effet, la cause finale qui, en un sens, prime ou régit toutes les autres. Pour rester sur des exemples d'artefacts, et en particulier d'outils, lesquels permettent d'exposer les choses le plus intuitivement, c'est le fait que les ciseaux servent à trancher ou à couper qui détermine la façon selon laquelle ils sont forgés, la matière

2. L'enjeu est d'éviter de tomber dans les travers de l'énumérativisme. Rappelons en effet que l'énumérativisme consiste, comme son nom l'indique, à énumérer les différentes significations des polysèmes, considérant chaque acception d'un terme comme un homonyme qu'il conviendrait de traiter, à proprement parler, comme un mot différent. Or, cette conception de la polysémie résulterait, au mieux, en une énumération infinie de toutes les significations contextuelles possibles des polysèmes - il n'est en effet pas difficile d'imaginer que la variation sémantique de l'adjectif *bon* se poursuive à l'infini à mesure que l'on fait varier son complément -, et au pire, l'approche énumérative verse dans la théorisation ad hoc, consistant à limiter arbitrairement le nombre d'acceptions des termes affectés de polysémie systématique. Concernant le caractère ad hoc et proche de l'énumérativisme de nombreuses théories du lexique en termes de décomposition en primitives sémantiques voir 1.3.1.

à partir de laquelle ils sont construits ainsi que leur forme spécifique. En somme, l'ontologie finaliste d'Aristote introduit une composante fonctionnelle et donc événementielle fondamentale qui rejoint les données linguistiques. L'objet désigné, pensé dans le cadre d'une ontologie finaliste de type Aristotélicien, nous livre les événements nécessairement associés à l'objet, la montée sémantique d'un tel lien ontologique rendant à sont tour compte de la possibilité des coercions événementielles. 2/ Le deuxième attrait majeur de la théorie Aristotélicienne est qu'elle fournit un cadre général et systématique pour penser le lien entre les objets et leur fonction, *i.e.* un cadre dont l'enjeu n'est précisément pas de déterminer au cas par cas la fonction de tel ou tel objet mais de dégager les facteurs explicatifs de l'être en tant que tel, la structure explicative de l'être. Ainsi, cette structure se compose, d'une part, d'explications que l'on peut qualifier de "statiques" (*i.e.* cause matérielle et formelle), sur la base desquelles opèrent les causes "dynamiques", facteurs explicatifs de la mise en mouvement de la matière et de la forme en vue d'une certaine finalité, et donc nécessairement selon certains processus déterminés par, ou visant cette finalité (*i.e.* causes finale ou télique et efficiente). [3]

En un sens, les *aitiai* d'Aristote, notion que de nombreux commentateurs préfèrent actuellement traduire en termes d'explication plutôt que de cause [4], rendent compte à la fois de l'être, et donc ont un caractère fondamentalement ontologique, mais aussi de ce qui rend l'être intelligible, l'intelligibilité du monde étant pour Aristote une caractéristique intrinsèque de celui-ci. Moravcsik explique ainsi le lien que semble tisser Aristote entre le cognitif (l'épistémologique, ou encore l'intelligible) et l'ontologique (*i.e.* ce qui relève de l'étude du monde à proprement parler) :

> [...] tout comme certaines configurations d'éléments de la réalité rendent vrais les énoncés correspondants, ainsi certaines confi-

3. Par "statique" et "dynamique" nous visons la distinction qu'établit Aristote entre causes comme "instruments" et causes comme "actions" (*Métaphysique* Δ 1013b4)

4. Nombreux sont ceux qui soulignent que l'acception actuelle de la causalité est emprunte de l'analyse Humienne de la causalité qui est étrangère à la théorie Aristotélicienne, la notion Humienne de cause en tant que relation entre événements rendant inintelligible l'idée Aristotélicienne de l'existence de causes de l'être ou d'un objet. Voir "Aristotle on Adequate Explanations" [Moravcsik(1974)] et "What Makes Reality Intelligible ? Reflexions on Aristotle's Theory of *Aitia*" [Moravcsik(1995)]

> gurations d'éléments de la réalité rendent certaines explications adéquates, vraies, et pénétrantes. La théorie des *aitiai* d'Aristote est une théorie correspondance des explications, traitant ainsi à la fois du monde et de notre façon d'expliquer le monde. Qui plus est, pour Aristote l'intelligibilité du monde dépend en partie du fait que les changements et les processus fondamentaux dans le monde sont la manifestation de pouvoirs et de potentialités qui sont en soi de nature intelligible. ([Moravcsik(1995)] : 31)

Partant d'une telle interprétation, en partie cognitive ou épistémologique de la théorie Aristotélicienne de la causalité, et combinée avec le principe méthodologique sémantique selon lequel

> [...] la signification des mots devrait, d'une façon ou d'une autre, refléter les structures cognitives profondes de notre système, et le domaine sur lequel elles opèrent ([Pustejovsky(1995)] : 6)

Pustejovsky transpose la structure explicative Aristotélicienne de l'être en termes de structure sémantique lexicale[5]. Ce sont, rappelons-le, ces quatre causes que l'on retrouve dans ce que Pustejovsky baptise "structure de qualia", la coercion événementielle étant définie, dans le cadre du *Generative Lexicon*, comme opérant sur cette structure, *i.e.* faisant remonter au niveau de la structure de surface des informations sémantiques profondes incluses dans la structure de qualia. L'interprétation de

4. apprécier un livre

   et

5. apprécier une cigarette

comme pouvant vouloir dire respectivement

4'. apprécier lire un livre

4". apprécier écrire un livre

et

5. A noter que Pustejovsky prend appui explicitement et à de nombreuses reprises sur l'interprétation de la théorie causale d'Aristote développée par Moravcsik.

5'. apprécier fumer une cigarette
5". apprécier rouler une cigarette

s'explique alors tout naturellement en faisant appel au mécanisme de coercion défini comme sélectionnant le rôle télique ou efficient du complément ; en admettant bien sûr que les rôles téliques d'un livre et d'une cigarette correspondent respectivement aux faits de lire et de fumer, et que la création d'un livre résulte d'une action d'écriture et la création d'une cigarette consiste à la rouler.

6.1.2 Quelques clarifications terminologiques

Avant de procéder à la discussion de la proposition de Pustejovsky concernant le traitement de la coercion, et l'usage qu'il fait, dans ce contexte, de la théorie Aristotélicienne des causes, nous tenons à apporter certaines clarifications terminologiques. En effet, guidé en grande partie par la lecture des travaux de Moravcsik sur la théorie Aristotélicienne des causes, Pustejovsky emploie certaines conventions terminologiques qui s'éloignent de l'usage "standard". Dans certains cas, nous ne ferons que souligner et tenter d'amorcer une justification de telles déviations terminologiques, dans d'autres, nous nous positionnerons en faveur d'un retour à la terminologie "standard". Précisons dès à présent qu'il n'est pas question pour nous de rentrer dans une discussion exégétique de la théorie d'Aristote. Nous n'abordons ici ces questions terminologiques que dans la mesure où elles ont un impact sur l'étude et la compréhension des enjeux des phénomènes de coercion.

Traditionnellement, les causes Aristotéliciennes sont désignées sous le nom de cause *matérielle*, cause *formelle*, cause *efficiente* et cause *finale* ou *télique*. Or, en introduisant ces notions au niveau de la structure du contenu lexical, *i.e.* au niveau de la structure de qualia, Pustejovsky fait le choix 1/ de rebaptiser la cause *matérielle* en rôle *constitutif*, et 2/ préfère le nom de rôle *agentif* à celui de cause *efficiente*. Bien que Pustejovsky lui-même ne fournisse aucun appui explicite pour ce choix, la justification de ces deux choix peut être recherchée dans les travaux de Moravcsik et en particulier dans [Moravcsik(1974)]. On pourrait bien sûr se demander pourquoi revenir sur ce

choix dans le cadre d'une étude consacrée, en premier lieu, à des phénomènes linguistiques et non à l'analyse de la théorie Aristotélicienne en soi. Nous allons tenter de montrer dans ce qui suit que, si le renommage du matériel en constitutif ne prête effectivement pas à conséquence dans ce contexte, la prise de partie en faveur de l'agentivité à la place de l'efficience comporte quant à elle des implications non-négligeables quant à la compréhension de la coercion et de ses enjeux ontologiques. Nous défendrons que le choix de l'agentivité prête d'une part à confusion, et d'autre part pointe d'ores et déjà sur les raisons qui font de GL un modèle trop rigide de la coercion et la voie à suivre pour une analyse plus flexible et plus adéquate. Mais commençons par la notion d'explication matérielle.

Cause matérielle vs. Rôle constitutif. Dans la *Physique II*, Aristote définit la notion de cause comme ce qui permet de connaître un objet, affirmant que "nous ne croyons connaître rien avant d'en avoir saisi chaque fois le pourquoi (c'est-à-dire saisi la première cause)" (194b20). Or, la cause première peut se dire en plusieurs sens, entre autres, nous dit-il, au sens de ce qui constitue la chose que l'on cherche à connaître. "En un sens, la cause, c'est ce dont une chose est faite et qui y demeure immanent, par exemple l'airain est cause de la statue et l'argent de la coupe, ainsi que les genres de l'airain et de l'argent" (194b23). [6] Sur la base de ces exemples, il semble donc naturel de qualifier ces causes de causes matérielles. Mais à y regarder de plus près, et comme le souligne [Moravcsik(1974)], les exemples de la statue en airain et de la coupe d'argent fournissent à l'argumentation d'Aristote un socle intuitif qui fonctionne comme point d'appui pour introduire l'idée de cause "matérielle", cause qui est par la suite étendue aux entités telles que les octaves, les objets abstraits comme les inférences ou encore les syllabes.

> Les lettres pour les syllabes, la matière, pour les objets artificiels, le Feu, la Terre et tous les éléments analogues, pour le corps, les parties, pour le tout, les prémisses, pour la conclusion, sont des causes en tant qu'ils sont ce d'où proviennent les choses. (*Métaphysique* Δ 1013b20)

6. On retrouve ce même passage dans la *Métaphysique* Δ 2, 1013a25

Dès lors, nous comprenons en avançant dans le texte d'Aristote que, si cause matérielle il y a, il doit nécessairement s'agir de matière en un sens étendu, *i.e.* au sens de ce qui constitue toute chose, d'une façon ou d'une autre, selon qu'il s'agit du rapport de constitution entre une prémisse et une inférence, entre une lettre et une syllabe, entre la matière au sens restreint et un objet physique concret, *etc.* En raison de l'élargissement contre-intuitif de la notion de matière induit par l'usage du terme "cause matérielle", élargissement qui, s'il passe inaperçu peut induire en erreur, Moravcsik propose de renommer cette cause sous l'appellation de cause ou facteur "constitutif". C'est alors précisément cet usage que l'on retrouve par suite dans les travaux de Pustejovsky qui définit le "rôle constitutif" de la structure de qualia associée aux noms d'objets comme spécifiant la relation entre un objet et ses constituants ou parties propres.

Cause efficiente vs. Rôle agentif. La deuxième variation terminologique adoptée par Pustejovsky touche, comme nous l'avons mentionné, à la notion d'efficience. En effet, ce que l'on appelle traditionnellement une cause efficiente est remplacé, dans la structure de qualia, par le "rôle agentif". Le choix initial du terme "efficient" provient de ce que Aristote définit la cause en question, de la façon la plus générale, en termes de "ce dont vient le premier commencement du changement et du repos" (*ibid.*). Au sens le plus général de "ce qui produit un effet", il est donc pertinent de qualifier de cause efficiente la cause première du changement (de la mise en mouvement) et du repos.

Mais là encore, il convient d'être attentif au sens à donner à l'idée de "production d'un effet". Comme le souligne Moravcsik, cet usage terminologique a souvent induit des malentendus et des mésinterprétations de la théorie Aristotélicienne, la notion de "cause efficiente" ayant souvent été interprétée en termes de la notion moderne de "cause mécanique". Or, Aristote est très clair sur ce point. Si l'action d'un artisan, par exemple, sur la forme et la matière d'un morceau d'airain cause effectivement mécaniquement la "venue à l'être" de la statue, l'art de l'artisan est cause de la statue au même titre. Ainsi, "la statue a pour cause l'art du statuaire", et si l'on dit parfois que "Polyclète

est, d'une façon, la cause de la statue" il ne l'est en réalité que "par accident" car, s'agissant des causes proprement dites, "c'est le statuaire [qui est cause de la statue, et] ... ce n'est que par accident que le statuaire est Polyclète". Il y aurait encore beaucoup à dire concernant l'attribution de la fonction de cause *de re* à des particuliers, et *de dicto* à des particuliers *en tant qu'ils appartiennent à une espèce*, *i.e.* le statuaire, l'animal, *etc.* Mais ce qui nous importe ici c'est uniquement de voir dans quelle mesure l'interprétation que donne Pustejovsky des causes dites efficientes en termes de rôle agentif est réellement pertinente. (*cf. Métaphysique* Δ 2, 1013b35-1014a15 et *Physique II* 3, 195a32-195b16)

Au regard de nos brèves remarques concernant le sens à donner à la notion d'efficience, le choix terminologique de Pustejovsky est trompeur. Certes, Aristote affirme que "pour la semence, le médecin, l'auteur d'une décision et, *en général, l'agent*, toutes ces causes sont comme des principes de changement ou d'arrêt" (*Mét.* Δ 2, 1013b25, nous soulignons). Mais réinterpréter la cause efficiente en termes de rôle agentif met bien trop l'accent sur l'effet causal initié par l'agent, ce qui va précisément à l'encontre de nos considérations précédentes. Dans le cas de l'art du statuaire agissant comme cause de la statue, on voit mal, en effet, en quoi cette cause pourrait être considérée comme agentive. Certes, l'art du statuaire nécessite l'intermédiaire d'un agent possédant cet art, mais mettre l'accent sur l'effet de l'agent en question serait erroné dans l'optique Aristotélicienne.

Par ailleurs, et pour des raisons orthogonales à la théorie Aristotélicienne des causes, il nous semble plus approprié de réserver l'usage du teme "agentif" pour les cas où l'action des agents est effectivement et exclusivement en jeu. Plus précisément, nous verrons pas la suite que les phénomènes de coercion sont plus adéquatement interprétés en rapport avec l'action intentionnelle des agents qui attribuent (ou reconnaissent) collectivement des fonctions aux objets. Ainsi, bien que le terme de "cause efficiente" doive être employé avec précaution dans le cadre de la théorie Aristotélicienne, *i.e.* sans connotation d'effet causal, nous le préférerons au terme de "rôle agentif" [7].

7. Notons d'ailleurs que le choix du terme "agentif" est d'autant moins heureux au regard de la définition générique que donne Pustejovsky du rôle agentif : "*facteur* en jeu dans

6.1.3 La coercion est-elle vraiment affaire de télicité ?

Nous avons déjà discuté des limites du *Generative Lexicon* (GL) dues à la rigidité du modèle, et en particulier à la rigidité de la structure de qualia (voir section 3.2). Nous ne reviendrons donc que brièvement sur celles-ci, dans le seul but de mettre en lumière le fait qu'il ne s'agit pas d'un simple problème de modélisation, *i.e.* de formalisation, mais bien d'une difficulté conceptuelle. En effet, au chapitre 3 nous étions restés dans les limites de la modélisation du lexique, cherchant à voir comment les difficultés rencontrées par *GL* dans l'analyse des données linguistiques pouvaient, du moins en partie, être surmontées en adoptant la logique de Asher, *i.e. Type Composition Logic* (*TCL*). Or, notre objectif à présent est d'aller au delà des considérations proprement sémantiques touchant au lexique et de montrer que, s'il y a effectivement un fondement ontologique des phénomènes sémantiques de coercion, comme nous le défendons, ce n'est pas du côté de la théorie Aristotélicienne des causes, et en particulier du côté de la télicité, qu'il faut se tourner. L'enjeu n'est donc pas ici de discuter de la théorie Aristotélicienne en tant que telle, mais bien de montrer son inadéquation s'agissant d'établir quelle est "La Métaphysique des Mots en Contexte", pour reprendre le titre de [Asher & Pustejovsky(soumis en 2000)].

Comme nous le rappelions un peu plus haut, les mécanismes de coercion sont analysés par Pustejovsky en termes de mécanismes de sélection faisant remonter au niveau de la structure sémantique de surface des informations profondes, représentées au niveau de la structure de qualia. De tels mécanismes peinent néanmoins bien souvent à remplir les exigences de systématicité auxquelles prétend le *Generative Lexicon*. De fait, il est aisé

l'origine de l'objet ou "sa venue à l'être" (nous soulignons). Nous interprétons cela comme un signe d'une certaine tension, dans la théorie de Pustejovsky, entre le souci de rester aussi fidèle que possible à la théorie d'Aristote, et l'intuition, qui nous semble correcte et sur laquelle nous reviendrons au détour de la théorie de Asher, selon laquelle la coercion serait affaire de fonctions agentives, *i.e.* impliquerait l'usage des objets que font les agents. Enfin, notons également en passant que [Moravcsik(1974)] propose de rebaptiser les causes efficientes en termes de "facteur initiateur de mouvement et de repos", une périphrase un peu longue que nous n'adopterons pas étant donné que, comme nous l'avons déjà annoncé, nous soutenons l'abandon des causes Aristotéliciennes comme principe explicatif des phénomènes de coercion.

d'imaginer des énoncés dans lesquels la coercion échoue, alors même que le complément présente un rôle télique ou efficient parfaitement déterminé. A titre d'illustration, comparons les énoncés

6. J'ai apprécié ce livre
7. ? J'ai apprécié ce couteau

S'il est effectivement aisé d'interpréter 6. comme voulant dire que j'ai apprécié lire ou écrire ce livre, l'interprétation de 7. est quant à elle beaucoup plus malaisée en l'absence d'informations contextuelles supplémentaires. Or, le terme *couteau* possède bel et bien un rôle télique parfaitement déterminé, rôle télique qui est d'ailleurs mobilisé par Pustejovky dans l'analyse d'expressions telles que

8. un bon couteau

Mais alors, pourquoi l'adjectif *bon* parvient-il a atteindre, à sélectionner le rôle télique du complément *couteau* (*i.e.* les couteaux sont fait dans le but de couper), mais pas le verbe *apprécier* ? Pourquoi a t-on tant de mal à interpéter 7. comme voulant dire quelque chose comme *j'ai apprécié couper avec ce couteau* ?

De façon liée, il paraît malaisé d'obtenir les lectures coercitives que semble prescrire la structure de qualia lorsque des noms d'organismes vivants, ou naturels, sont en jeu. En effet, à proprement parler, la théorie des causes d'Aristote est une théorie qui se veut systématique, au sens où les explications causales doivent pouvoir s'appliquer aussi bien au règne des organismes vivants qu'au domaine des artefacts. En particulier, Aristote insiste sur le parallélisme entre artefacts et organismes naturels en ce qui concerne l'explication téléologique de leur genèse, explication qu'il oppose à la théorie, erronée selon lui, de l'accident développée par Empédocle. Pour Aristote, comme c'est le cas pour les artefacts, les organismes vivants et leurs parties sont tels qu'ils sont, non pas par accident, mais par nécessité en vue d'une certaine finalité, à savoir le bien ou la préservation de l'organisme en

question [8]. Ainsi, affirme t-il

> d'une manière générale, l'art ou bien exécute ce que la nature est impuissante à effectuer ou bien il l'imite. Si donc les choses artificielles sont produites en vue de quelque chose, il est évident que les choses de la nature le sont aussi : car dans les choses artificielles et dans les choses de la nature les conséquents et les antécédents sont entre eux dans le même rapport. (*Physique II 8*)

Partant, si l'ontologie fortement téléologique d'Aristote doit servir de fondement à la théorie du lexique, à la manière dont l'exploite Pustejovsky dans *GL*, nous devrions systématiquement pouvoir obtenir une lecture coercitive lorsque des adjectifs ou verbes aspectuels se trouvent combinés avec des noms d'organismes vivants. Cependant, même lorsqu'une telle lecture coercitive est effectivement disponible (ce qui est loin d'être systématiquement le cas), elle semble tout à fait dissociée d'un quelconque rôle télique de l'entité désignée par le complément. Nous pouvons ainsi tout à fait apprécier une personne, un animal ou une plante. Mais, intuitivement, cela semble devoir être compris au sens où nous en apprécions, par exemple, la compagnie ou bien l'aspect physique et esthétique. Autant de facteurs qui ne peuvent être considérés comme constitutifs d'explications ou de causes, au sens proprement ontologique Aristotélicien, des humains, des animaux et des plantes.

Enfin, en adoptant un cadre conceptuel Aristotélicien, Pustejovsky se confronte, qui plus est, à la difficulté inverse, à savoir : comment expliquer que certaines coercions soient effectivement accessibles alors même que la structure de qualia ne semble spécifier aucune valeur, ni au rôle télique, ni au rôle efficient (*i.e.* agentif dans *GL*) ? Qu'est ce qui fait que

9. une eau rapide

8. L'analogie entre artefacts et organismes, également présente dans la *Métaphysique* Δ *2* et la *Physique II 3*, est d'avantage développée aux chapitre 8 du livre II de la *Physique*, consacré au lien entre finalité et nécessité, et dans lequel Aristote défend que la régularité que présente la genèse des organisme vivants (animaux et plantes y compris) ne saurait s'expliquer sans recours à la notion de finalité.

est immédiatement compris comme voulant dire

10. une eau qui coule rapidement

sans même que l'on ait besoin de faire appel au contexte plus large ? A l'évidence, il serait abusif d'affirmer que le rôle télique de l'eau est le déplacement !

Toutes ces considérations mènent à penser que la théorie Aristotélicienne des causes n'est pas pertinente s'agissant de fournir un cadre conceptuel et un éclairage ontologique à l'analyse des phénomènes de coercion. De deux choses l'une, il semble nécessaire, soit d'abandonner la structure de qualia en raison de l'inadéquation explicative de la théorie des causes qui la sous-tend, soit de maintenir la structure en question tout en la vidant de sa portée métaphysique afin de rester au plus proche des données linguistiques. Au regard des développements des précédents chapitres, c'est évidemment vers la première option que nous allons à présent nous tourner, notre objectif dans ce qui suit étant de parvenir à mettre en lumière la pertinence d'une étude ontologique non-Aristotélicienne, dans l'élucidation des phénomènes de coercion tels que les aborde Asher dans le cadre de TCL [9].

6.2 Type Composition Logic : le rôle des fonctions agentives

Suite à un bref rappel de l'usage que fait Asher des type dépendants dans l'analyse de la coercion, nous montrerons en quoi cette analyse repose sur une conception réellement agentive des fonctions associées aux objets. Comme nous le verrons, le cadre conceptuel qui semble se dessiner au regard des règles de coercion définies dans TCL est un cadre dans lequel les objets n'ont pas de fonction en soi, contrairement à la conception Aristotélicienne, mais pour soi, c'est-à-dire qu'ils n'ont de fonction que dans la mesure où des

9. A noter que Pustejovky lui-même, après avoir tenté d'ajouter des contraintes supplémentaires aux mécanismes génératifs initialement postulés dans *GL*, semble à présent pencher pour une telle solution, comme en témoigne les articles coécrits avec Asher : [Asher & Pustejovsky(soumis en 2000)], [Asher & Pustejovsky(2005)].

agents, des sujets, entrent dans un certain rapport avec l'objet en question. Cela nous permettra alors tout naturellement de faire le lien avec les théories intentionnelles de la réalité sociale, et en particulier des objets fonctionnels : les théories respectives de Husserl et de Searle.

6.2.1 Interprétation Agentive des types dépendants

Le point de départ de la réflexion de Asher sur les phénomènes de coercion est le suivant : si le complément d'un verbe aspectuel détermine effectivement une lecture privilégiée lorsque des mécanismes de coercion sont à l'œuvre, celle-ci est également affectée par le sujet du verbe, et parfois par des paramètres contextuels plus larges. L'événement obtenu par coercion d'un argument non-événementiel dépend donc au moins de la nature de l'objet désigné par l'argument et du sujet du verbe qui opère la coercion, voire de facteurs contextuels supplémentaires.

> Voici un des exemples qui motivent [l'idée d'une dépendance multiple de la valeur des événements obtenus par coercion]
>
> 11. Sheila a apprécié son nouveau livre.
>
> La lecture privilégiée standard de 11. est que Sheila a apprécié lire le livre. Néanmoins, si le contexte discursif rend contextuellement saillant le fait que Sheila est un auteur, alors la lecture privilégiée sera que Sheila a apprécié écrire le livre. Si le contexte discursif rend contextuellement saillant le fait que *Sheila* est le nom d'un chat, alors l'événement apprécié sera probablement celui de griffer, égratigner, mordre le livre, ou quelque chose comme ça. Le *Generative Lexicon*, en tentant de prédire les différentes lectures du prédicat en termes de coercion à partir des qualia associés à l'objet direct du verbe, était incapable de modéliser de telles inférences dépendantes du contexte. ([Asher(2010)] : 187)

Afin de formaliser cette multiple dépendance des événements obtenus par coercion, Asher introduit quant à lui la notion de type dépendant qui présente alors un double avantage :

(i) les types dépendants n'ont de valeur déterminée que relativement à certains paramètres, *i.e.* une fois la valeur de certains paramètres spécifiée. A nouveau, ce que Sheila apprécie faire avec le livre dépendra de qui est Sheila, de ce que sont les livres (aussi bien physiquement qu'en tant que contenus informationnels), et enfin, de certains paramètres contextuels (pour reprendre un exemple analogue à celui proposé dans [Asher(2010)], le contexte discursif plus large peut rendre saillant le fait que l'on est dans un contexte féerique dans lequel les chats sont sensés pouvoir lire et écrire).

(ii) les types dépendants peuvent rester partiellement-déterminés, ou sous-déterminés, selon que les paramètres desquels ils dépendent ont eux-mêmes une valeur totalement déterminée, partiellement déterminée, ou totalement indéterminée. Selon Asher, même lorsque l'on ne sait pas qui est désigné par le sujet X d'un verbe comme *apprécier* et que l'on ne sait pas quelle est la nature de l'objet direct Y, les locuteurs compétents sont néanmoins en mesure d'en inférer l'interprétation minimale et largement sous-déterminée selon laquelle *X a apprécié faire quelque chose avec, ou en rapport avec Y*.

Arrêtons nous un instant sur les cas de coercion où la lecture événementielle est le plus fortement sous-déterminée. Nous pourrions multiplier de tels exemples

12. Marie a commencé la cuisine
13. Jean apprécie le jardin

pour lesquels, bien que la lecture événementielle n'est pas aussi immédiate que dans le cas de *commencer ou apprécier un livre*, il n'est pas si difficile d'imaginer un contexte dans lequel la coercion opérerait avec succès : on peut ainsi imaginer que Marie est en train de faire le ménage et qu'elle a commencé à nettoyer la cuisine, et que Jean apprécie se détendre dans le jardin, ou regarder le jardin, *etc.* Ce que de tels exemples mettent en évidence, de façon probablement plus probante, que le cas des artefacts ayant une fonctionnalité évidente, est que la coercion est avant tout affaire d'agentivité. Ce qui est en

jeu n'est autre que le fait que des agents, des sujets intentionnels fabriquent et se servent d'objets dans un certain but, ou bien les considèrent comme tels. Les objets n'ont de fonction, ne sont utiles, pratiques ou même esthétiques, qu'en tant que de telles fonctions leurs sont conférées en quelque sorte de l'extérieur, par les sujets conscients qui les visent dans l'observation ou dans l'action, l'usage ou la fabrication en vue de certaines fins.

Partant, si l'on spécifie suffisamment le contexte, tout objet peut en principe être associé à un événement, un processus ou une activité, que l'on peut commencer, finir, ou encore apprécier. Tout objet peut être bon ou pratique pour certaines fins, et ces fins ne sont pas prescrites par l'objet lui-même, mais sont relatives à un ou des agents. Bien sûr, le fait que les sujets ou les agents puissent viser, observer et interagir avec les objets de leur environnement dans certains buts n'est pas indépendant des déterminations physiques propres à l'objet. Si les couteaux n'étaient pas tranchants et ne présentaient pas la forme physique adéquate nous ne les utiliserions pas et ne les construirions pas dans le but de couper. Néanmoins, ce n'est pas l'objet en soi qui détermine sa propre finalité, mais bien le fait que nous lui reconnaissions cette fonction.

C'est cette double dépendance des événements ou des fonctions des objets à l'égard à la fois de la constitution physique des objets en question et des agents que capturent les types dépendants introduits par Asher dans le cas de la coercion. Dire que l'on apprécie un objet X signifie apprécier un événement qui dépend au minimum de X lui-même, de ses déterminations physiques propres, et du sujet Y qui apprécie X et qui par là le considère, l'utilise, *etc.* à certaines fins.

Pourquoi certains objets apparaissent-ils alors plus directement comme fonctionnels (*e.g.* les outils et autres artefacts) que d'autres (*e.g.* les espèces naturelles) ? Cela s'explique, comme nous allons le défendre dans ce qui suit, non pas en lien avec la nature intrinsèque de certains objets, mais du fait, là encore, des sujets conscients et de certaines conventions intersubjectivement partagées quant à la façon de les considérer, de les utiliser. Il s'agit de repenser les objets fonctionnels traditionnellement conçus comme comportant un élément fondamentalement télique (et de façon liée un élément

efficient), non pas selon une fonctionnalité intrinsèque (contra Aristote et Pustejovsky), mais réellement agentive, *i.e.* faisant droit au rôle des agents conscients et des actes intentionnels dans la constitution des caractéristiques fonctionnelles des objets du monde environnant, caractéristiques fondamentalement sociales bien que directement dépendantes des données matérielles intrinsèques.

Une telle théorie intentionnelle des objets fonctionnels, en tant qu'objets fondamentalement sociaux, institués en tant que tels par l'intentionnalité collective, est alors la plus à même de fournir un fondement pour une analyse unifiée des phénomènes de coercion à la fois les plus fortement lexicalisés dont est sensée rendre compte la structure de qualia, ainsi que ceux, plus locaux, qui présentent une dépendance contextuelle plus grande. Pour reprendre les termes de Searle, sur lequel nous reviendrons plus longuement dans ce qui suit :

> Notre expérience est [...] celle d'un monde de chaises et de tables, de maisons et de voitures, de salles de conférences, de tableaux, de rues, de jardins, de maisons, et ainsi de suite. Or tous les termes que je viens d'employer comportent des critères d'appréciation qui sont internes aux phénomènes en question selon ces descriptions, mais qui ne sont pas internes aux entités selon la description "objet matériel". Même à des phénomènes naturels, tels que des rivières et des arbres, on peut assigner une fonction, et les apprécier ainsi en bien ou en mal, selon la fonction que nous choisissons de leur assigner et la manière dont ils la remplissent bien ou mal. [...] Dans le cas de certains artefacts, nous construisons l'objet pour remplir une fonction. Les chaises, les baignoires et les ordinateurs en sont d'évidents exemples. Dans le cas de bon nombres d'objets qui apparaissent naturellement, tels que les rivières et les arbres, nous assignons une fonction - esthétique, pratique, et ainsi de suite - à un objet préexistant. Nous disons : "Cette rivière convient bien pour nager", ou : "Ce type d'arbre peut être utilisé comme bois de charpente." ([Searle(1995)] : 29)

Ces dernières phrases nous renvoient alors bien sûr précisément à nos considérations touchant à la coercion de complément dénotant des espèces naturelles dont *GL* peinait tant à rendre compte. Nous avons là des prémisses évidentes d'explication de cas de coercion comme *apprécier (nager dans) la rivière* ou encore *c'est du bon bois (pour la construction de charpentes)*.

6.2.2 Intensionnalité et objets fonctionnels : Husserl et Searle

Bien que Husserl ne parle pas de "fonctions agentives" et d'objets fonctionnels, termes qu'emploie Searle, mais de valeurs et d'objets-valeurs, le propose est sensiblement le même. Nous reviendrons d'ailleurs sur l'usage de la notion Searlienne de fonction, considérablement élargie, dans un tel contexte. Afin de se convaincre de la grande proximité des notions d'*objets fonctionnels* et d'*objets-valeurs*, il suffit de mettre en regard le passage de [Searle(1995)] transcrit ci-dessus avec le passage suivant des *Idées II*, dans lequel Hussel entreprend la description du monde personnel ou socioculturel (par opposition au monde naturel) qui constitue *le monde environnant* de la vie quotidienne :

> En font partie [...] les actes par lesquels l'[homme], en tant qu'homme agissant, dans la vie pratique, utilise les choses de *son monde environnant*, les transforme selon ses buts, les évalue à cette occasion selon des points de vue esthétiques, éthiques, utilitaires, ou bien encore les actes où il se place dans un rapport de communication avec ses semblables, parle avec eux, écrit des lettres, lit quelque chose d'eux dans le journal, se lie à eux dans des actions communes, s'engage avec eux, *etc.* [...] Ce monde environnant ne contient pas de simples choses, mais des objets d'usage (vêtements, appareils ménagers, armes, outils), des oeuvres d'art, des productions littéraires, des fournitures pour des actes religieux et juridiques (sceaux, colliers de cérémonie, insignes de souveraineté, symboles liturgiques, *etc.*). ([Husserl(1952)] : 257, §49 *L'attitude personnaliste en opposition*

à l'attitude naturaliste)

La théorie Husserlienne du monde socio-culturel, ainsi que la théorie Searlienne, soulignent ainsi toutes deux le rôle central de cette "remarquable capacité qu'ont les humains et autres animaux d'imposer des fonctions aux objets, qu'il s'agisse d'objets qui apparaissent naturellement ou d'objets spécialement créés pour accomplir les fonctions assignées" ([Searle(1995)] : 28) ; des fonctions qui ne sont pas intrinsèques "à la physique du phénomène" (*ibid.*). Dans le même sens, Husserl souligne :

> La science de la nature ne connaît pas de prédicats de valeur, ni de prédicats pratiques. Des concepts tels que ceux de : doté de valeur, beau, aimable, attirant, parfait, bon, utile, action, oeuvre, *etc.*, [...] les objectités à la constitution desquels des actes d'évaluation et des actes pratiques ont par essence contribué, n'ont en elle [*i.e.* dans la science de la nature] aucune place et ne sont pas des concepts qui relèvent de la nature. [...] Dans la vie quotidienne, nous n'avons pas du tout à faire à des objets de la nature. Ce que nous appelons des choses, ce sont des tableaux, des statues, des jardins, des maisons, des tables, des vêtements, des outils, *etc.* Ce sont là diverses sortes d'objets-valeurs, des objets d'usage, des objets pratiques. Ce ne sont pas des objets de la science de la nature. ([Husserl(1952)] : 51-52, §11)

Ces objets, qui constituent notre environnement commun ou social, institués en tant que "faits sociaux" par des actes d'intentionnalité collective, dirait Searle, "ayant leur fondement en ce que l'homme a un certain "savoir" de lui-même, de ses semblables, et du monde environnant commun à eux tous" [10], dirait Husserl, renvoient à des actions d'évaluation esthétique ou pratique. Afin de bien distinguer le niveau purement matériel physico-causal des choses, du niveau social pratique et esthétique - distinct en termes d'analyse bien que ne constituant pas un second monde à côté du monde naturel - Husserl introduit la notion de motivation. En tant qu'objets naturels les choses ont une action causale sur nos sens. En tant qu'objets pratiques ou

10. *ibid.* p 257

esthétiques ils nous "motivent", *i.e.* ils "excitent notre désir ou comblent des besoins [...] Après quoi, ils peuvent être appréhendés comme utiles à la satisfaction de tels et tels besoins, en vertu de telle ou telle propriété et ils sont alors l'objet d'une appréhension en tant que moyens de subsistance, en tant qu'objets d'usage d'un quelconque type : matériaux de chauffage, hâches, marteaux, *etc.*" (*ibid.* p 264)

C'est donc ce processus d'assignation de valeur à des objets qui leur confère un nouveau statut, et ce, qu'il s'agisse d'objets préexistants comme le bois qui acquiert une valeur chauffante ou les fruits qui acquièrent une valeur sustentive, ou qu'il s'agisse au contraire d'artefacts comme les outils. Cela permet alors également de rendre compte du fait que certains artefacts, bien qu'ayant été conçus à certaines fins pratiques, puissent se voir intentionnellement investis de valeurs nouvelles, un cas que considère explicitement Searle et non Husserl, mais qui est tout à fait compatible avec la théorie de ce dernier. Ainsi, "[u]n objet fabriqué pour accomplir une fonction agentive peut être utilisé pour en accomplir une autre, comme en témoigne, par exemple, "Ce marteau est mon presse-papiers". [...] l'assignation de fonction assigne *l'usage que nous conférons intentionnellement* à ces choses." ([Searle(1995)] : 36)

Une telle théorie des objets fonctionnels, par opposition à la théorie téléologique Aristotélicienne, est donc bien à même de fonder les phénomènes sémantiques de coercion, rendant compte de toute la diversité des usages et des valeurs que les sujets conscients attribuent aux objets de toutes sortes, et partant, des différents événements susceptibles d'être associés aux objets. Il s'agit en un sens de renverser le rapport, les valeurs ou fonctions des objets n'étant pas inhérents à ceux-ci et saisis par la conscience, mais bien engendrés par des actes de conscience et imposés aux objets à travers leur visée intentionnelle.

Sur ce point, et malgré certaines divergences dans les théories de l'intentionnalité des deux auteurs, Husserl et Searle se rejoignent parfaitement. L'ensemble des passages de leurs travaux respectifs que nous avons jusqu'ici mentionnés suffit, nous semble-t-il, à étayer le fait que les notions d'*objet-fonctionnel* et d'*objet-valeur* ne sont au fond que des variantes terminolo-

giques. Searle lui-même souligne d'ailleurs que, lorsqu'un objet X remplit une fonction Y, "X et Y font partie d'un *système*, [...] en partie défini par des *fins, des buts et, de manière générale, par des valeurs*". Ce à quoi il ajoute, pour justifier le vocabulaire fonctionnel qu'il emploie, par opposition au vocabulaire axiologique à la Husserl qu'il semble ici cautionner : "Ces intérêts [relativement auxquels nous assignons des fonctions pratiques aux objets] ne sont pas tous "pratiques" en un sens ordinaire, parce que de telles fonctions sont aussi assignées lorsque nous disons : "Voilà un horrible tableau." Comme ce sont tous là des cas d'usages conférés intentionnellement à des objets par des agents, je leur donnerai le nom de "fonctions agentives" (*Ibid* : 35-36). Bien qu'il soit peut-être plus approprié de maintenir la terminologie axiologique Husserlienne, sachant que nous parlons, par exemple, plus naturellement de *valeur esthétique* que de *fonction esthétique des choses*, nous avons décidé de suivre la terminologie fonctionnelle adoptée par Searle, *i.e.* en ce sens élargi de fonctionnalité, afin de faciliter le lien que nous tâcherons d'établir par la suite avec les notions de partie et de méréologie fonctionnelle, lien que l'on retrouve au niveau sémantique dans l'analyse des phénomènes de métonymie en termes de coercion.

Notons enfin que Husserl, comme Searle, établit une distinction nette entre les objets-fonctionnels et les objets-institutionnels que nous avons étudiés au chapitre précédent, chacun insistant respectivement sur le fait que la fonction, ou la couche supplémentaire de sens que revêtent les objets institutionnels, est indépendante des déterminations physiques de l'objet, contrairement à ce qui ce passe avec les objets-valeurs. Bien que la cuillère et le livre soient tous deux des objets sociaux, revêtant des propriétés non-simplement-causales, la couche de sens, ou la fonction associée à ces deux objets se noue de façon différente au soubassement physique de la chose :

> Quand je lis ce livre "ligne par ligne et page après page", ou quand je lis dans ce "livre" et que je saisis les mots et les pages, il y a là des choses physiques, le livre est un corps, les pages sont des feuilles de papier, les lignes sont des noircissements et des marques physiques imprimées en certains endroits de ces feuilles, *etc.* Est-ce cela que je saisis quand je "vois" ce livre, quand je "lis" ce livre,

> quand je “vois” qu'est écrit ce qui est écrit, qu'est dit ce qui est dit ? Il est manifeste que mon attitude, dans ce cas, est toute autre. J'ai, il est vrai, certaines “apparences” ; la chose physique, les évènements physiques qui apparaissent à même celle-ci, sont là dans l'espace, dans une orientation déterminée par rapport à “mon” centre d'appréhension, par exemple devant moi, à droite, à gauche, *etc.*, tout comme si j'étais orienté, dans cette expériene, sur ce qu'il y a de corporel. Mais ce n'est précisément pas sur cela que je suis orienté. Je vois ce qu'il y a là de chosique, dans la mesure où cela m'apparaît, mais je “vis, par la compréhension, dans le sens”. ([Husserl(1952)] : 324)
>
> [Ce que Husserl contraste un peu plus loin avec cas des objets d'usage]
>
> Ainsi le cas des objets d'usage est différent de celui des œuvres littéraires, de celui des œuvres d'art plastique, *etc.* Dans le cas de l'objet d'usage au contraire, certaines déterminations sensibles de l'existence propres à celui-ci entrent dans l'appréhension d'ensemble, je porte le regard sur la forme de la cuillère, *etc.*, car cette forme appartient par essence à une cuillère. On dira ici que la perception, avec sa thèse d'existence, est directement un soubassement pour la saisie spirituelle. ([Husserl(1952)] : 328)

Nous retrouvons donc ici les deux éléments qui permettent d'étayer l'introduction de types complexes dans l'étude du lexique et plus particulièrement des phénomènes de polysémie systématique : d'une part les types pointés que nous avons étudiés au chapitre précédent à la lumière de la théorie des faits institutionnels, d'autre part les types dépendants rendant compte de la dépendance ontologique des usages, fonctions ou valeurs associés aux objets.

6.3 Artefacts et organismes : la difficulté d'une théorie unifiée des fonctions

Un des points communs de la théorie téléologique Aristotélicienne et de la théorie intentionnelle de la fonctionnalité telle que formulée par Searle [11], est qu'elles se proposent toutes deux de fournir un cadre unifié de la fonctionnalité aussi bien des organismes que des artefacts. Nous avons vu en effet que la théorie Aristotélicienne des causes était une théorie générale de l'être ayant pour ambition d'expliciter l'être des organismes vivants comme des artefacts. Dans une toute autre veine, Searle lui aussi propose d'étendre la notion de fonction, telle qu'il la définit pour les objets d'usage socialement institués, à la notion biologique de fonction telle qu'elle s'applique aux organismes. De fait, le débat touchant à la possibilité de fournir une analyse unifiée des fonctions biologiques et artefactuelles ayant pris de l'ampleur depuis les années 70 [12], il n'est pas surprenant que Searle y consacre également plusieurs pages de son ouvrage consacré à l'analyse ontologique de la réalité sociale.

Ainsi, selon Searle, que l'on parle de la fonction d'un couteau ou de la fonction du cœur, celle-ci doit indifféremment être comprise comme relative au point de vue d'un sujet (ou d'un ensemble de sujets), la fonction du couteau comme du cœur étant dépendante de la valeur que nous, sujets conscients dotés d'intentionnalité, attribuons à l'objet. Contrairement à ce que l'on pourrait croire dans le cas des fonctions biologiques, celles-ci ne seraient donc pas intrinsèques à l'objet, mais relatives à un point de vue. Dès lors, nous dit Searle,

> Ce qui nous empêche de le voir, c'est la pratique, surtout en biologie, qui consiste à parler des fonctions comme si elles étaient intrinsèques à la nature. Mais, hormis ces parties de la nature qui sont conscientes, la nature ignore tout des fonctions. C'est

11. Bien que la notion Husserlienne d'objet-valeur et la notion Searlienne d'objet fonctionnel soient proches, Husserl ne parle jamais de "fonction" des objets, et partant, n'aborde donc pas la question du rapport entre fonctions artefactuelles et fonctions biologiques.

12. *Cf.* [Wright(1973)], [Cummins(1975)], [Millikan(1984)], [Ariew *et al.*(2002)Ariew, Cummins & Perlman].

> par exemple quelque chose d'intrinsèque à la nature que le cœur pompe le sang, et constitue la cause de la circulation dans le corps. C'est aussi un fait intrinsèque à la nature que le mouvement du sang soit relié à un grand nombre d'autres processus causaux qui ont à voir avec la survie de l'organisme. Mais, lorsqu'en plus de dire : "Le cœur pompe le sang", nous disons : "La *fonction* du cœur est de pomper le sang", nous faisons quelque chose de plus que simplement rappeler ces faits intrinsèques. Nous situons ces faits relativement à un système de valeurs que nous soutenons. C'est un fait qui nous est intrinsèque de soutenir ces valeurs ; en revanche, l'attribution de ces valeurs à la nature indépendante de nous est relative à l'observateur. ([Searle(1995)] : 30-31)

Searle défend ainsi que, le fait que nous disions aussi couramment, et sans aucune qualification supplémentaire, que la fonction du cœur est de pomper le sang n'est autre que la conséquence du fait que nous valorisons la vie et que l'action causale du système circulatoire contribue à maintenir les organismes en vie. Si, au contraire nous avions valorisé la mort, cela deviendrait, toujours selon Searle, absurde d'attribuer au cœur la fonction de faire circuler le sang.

Pour notre part, nous ne tenterons pas de nous prendre parti sur la question de savoir si les fonctions biologiques peuvent adéquatement être analysées sur le modèle des fonctions artefactuelles (et vice versa). Nous notons simplement que nombreux sont ceux qui, durant les dernières décennies, ont tenté de fournir un cadre unifié pour l'étude des fonctions. De fait, dans les deux principales approches de la fonctionnalité, on retrouve des partisans, aussi bien que des détracteurs, d'un rapprochement entre la notion biologique et la notion artéfactuelle de fonction (*cf.* [Ariew *et al.*(2002)Ariew, Cummins & Perlman]). On trouve en effet du côté des partisans de l'approche étiologique, comme de l'approche systémique de la notion de fonction, des arguments aussi bien en faveur qu'en défaveur de l'analogie entre organismes et artefacts (bien que l'approche systémique se prête plus naturellement à un rapprochement des deux types de fonctions). Plus précisément, l'approche étiologique (*cf.* Wright et Millikan) de la fonctionnalité, *i.e.* qui définit la fonctionnalité d'un trait en termes de ce qui

explique sa présence, conçoit la fonction d'un organisme en termes d'histoire causale, la fonction ou disposition d'un trait étant de produire l'effet pour lequel ses ancêtres ont été retenus par la sélection naturelle. Les fonctions biologiques sont ainsi étiologiquement conçues en rapport avec leur rôle dans l'histoire évolutionnaire de l'espèce, les partisans d'un rapprochement avec la notion artefactuelle de fonction défendant l'analogie entre la sélection naturelle et le processus de "sélection" et de "reproduction" intentionnelle à l'œuvre dans la création des artefacts.

Du côté de l'approche systémique, et bien que celle-ci soit probablement minoritaire en philosophie de la biologie, le rapprochement organisme/artefact est d'autant plus naturel que la définition de la notion de fonction ne fait référence ni au processus de reproduction ni à la sélection naturelle, et n'impose donc aucune contrainte quant à la nature du système qualifié de fonctionnel. C'est donc tout naturellement que nombre de ses partisans, son initiateur y compris (*i.e.* Cummins), appliquent la définition systémique des fonctions aux deux domaines, la fonctionnalité reposant entièrement sur des critères comportementaux : la fonction de x dans un système s est de ϕ, relativement à une décomposition analytique de la capacité de s à faire ψ, ssi x a la capacité de ϕ dans s et cela rend, du moins en partie, compte de la capacité de s à ψ. Une telle approche, basée sur la corrélation du comportement respectif du système et de ses parties est alors au plus proche de la notion de fonctionnalité en jeu dans les récents développements de la méréologie fonctionnelle qui, dans la continuité de la théorie de la Gestalt dont elle est issue, conçoit volontiers les touts fonctionnels, artificiels ou biologiques, comme des touts possédant une unité ou une intégrité organique, intégrité qui détermine la partition du tout en parties fonctionnelles. Nous aurons l'occasion de revenir plus longuement sur ce dernier point à la section 6.6.

Quoi qu'il en soit du débat *per se* quant à l'analyse la plus adéquate de la notion de fonction, et en gardant à l'esprit les mécanismes sémantiques de coercion qui nous ont menés à considérer la question de la fonctionnalité, il nous semble que la théorie intentionnelle est la plus pertinente pour notre propos. Nous poursuivrons donc avec l'approche Searlienne de la fonc-

tionnalité vers laquelle semblent pointer les phénomènes de coercion, et ce, sans pour autant défendre, ni d'ailleurs infirmer, qu'elle reflète adéquatement ce que les biologistes visent lorsqu'ils emploient un vocabulaire fonctionnaliste. En effet, il convient de distinguer clairement les deux questions suivantes : i) A supposer que l'enjeu de la coercion, concernant les noms d'artefacts ainsi que d'organismes naturels, soit bien celui d'une certaine forme de fonctionnalité, quelle est la nature de cette fonctionnalité ? ii) Est-ce que la notion de fonctionnalité employée par les biologistes, et qui n'est pas nécessairement de la même nature que la fonctionnalité sous-jacente à la coercion, peut adéquatement être rapprochée de la fonctionnalité artefactuelle et de la notion de fonction telle que désormais couramment employée en ingénierie. Nous ne nous prononcerons donc pas sur cette deuxième question, et ce, tout en adhérant à la théorie intentionnelle de la fonctionnalité en réponse à la première. Il nous semble en effet que notre discussion sur la coercion événementielle rend plausible un tel choix, qui sera justifié par la suite par notre discussion sur le rapport entre coercion métonymique et méréologie fonctionnelle. Enfin, notons que d'autres études sur l'expression linguistique des rapports parties/tout vont dans le sens (i) d'une analyse fonctionnelle des rapports méréologiques linguistiquement exprimés (voir entre autres les auteurs mentionnés dans les sections qui suivent), (ii) d'une analyse intentionnelle, et en particulier Searlienne, de la fonctionnalité qui caractérise les rapports méréologiques tels que linguistiquement exprimés (*cf.* [Vieu & Aurnague(2007)]).

6.4 Métonymie et coercion dans *GL*

Comme nous l'avons mentionné au chapitre 3, Pustejovsky n'aborde jamais réellement le problème de la métonymie, et ne fournit aucune analyse explicite pour les énoncés comme

14. Marie est bronzée (sa peau)
15. Marie est maquillée (son visage)

Il semble néanmoins naturel de supposer qu'une telle analyse doive suivre les lignes de la coercion, la métonymie étant alors simplement un mécanisme de sélection du rôle constitutif de la structure de qualia. En effet, le rôle constitutif est explicitement défini comme spécifiant les relations entre la dénotation d'un terme et ses parties. Il est donc tout à fait cohérent avec la définition de la structure de qualia proposée par GL de supposer que la métonymie exploite les informations censées être renfermées par le rôle constitutif. La question qui se pose est donc de mesurer l'adéquation de la notion de cause constitutive ainsi que de la théorie Aristotélicienne des touts et des parties s'agissant de rendre compte des phénomènes de coercion métonymique. Cela nécessite dans un premier temps de poser clairement les distinctions Aristotéliciennes entres parties accidentelles, naturelles et constitutives, ce qui nous permettra, dans un second temps, de revenir sur la question de la métonymie pour juger de la pertinence de ces distinctions dans le cadre de l'analyse de tels phénomènes de polysémie systématique.

6.4.1 Méréologie Aristotélicienne et essentialisme constitutif

Le vocabulaire méréologique est présent dans la quasi-totalité de l'œuvre d'Aristote, les notions de *partie* et de *tout* étant intimement liées à des notions ontologiques aussi fondamentales que : 'unité', 'élément', 'principe', 'cause', 'nature' et 'substance'. Néanmoins, ce n'est que dans la *Métaphysique* Δ (25-26) que Aristote définit explicitement ces termes qui, comme la plupart des notions ontologiques fondamentales, se disent de multiples façons.

A la section 25, Aristote distingue cinq usages du terme *partie* : 1/ au sens d'une division arbitraire d'une quantité donnée, 2/ au sens où une quantité peut être *non arbitrairement* divisée en parties "qui mesurent le tout", 3/ au sens où les espèces sont des parties du genre duquel elles sont des subdivisions, 4/ au sens où la forme et la matière peuvent être dites faire partie d'un tout forme/matière (*e.g.* les angles et l'airain font en ce sens respectivement partie du cube en airain), 5/ au sens où le genre fait partie des espèces qui lui sont inférieures, puisque une espèce se définit en termes du genre auquel elle

appartient. La multiplicité des sens que revêt, selon Aristote, le terme *partie* mène ainsi à penser qu'il s'agissait pour lui d'une notion non pas absolue mais relative à un critère de division (quantitatif (1/ et 2/) et plus ou moins restrictif (arbitraire ou selon une certaine mesure), ou bien qualitatif (3/, 4/, 5/)).

Corrélativement, les touts sont présentés comme possédant différents degrés d'unité ou d'intégrité, pouvant être qualifiés de touts selon différents critères. A la section 26, ce sont ainsi les différents sens du terme *tout* qu'Aristote propose d'élucider : 1/ Un tout est tel qu'il ne lui manque aucune des parties *naturelles*, *i.e.* aucune des parties dont il est naturellement le tout. 2/ Un tout doit présenter une certaine *unité*, les touts présentant différents degrés d'unité selon le principe unificateur en jeu. 3/ Un tout est tel que la position de ses parties les unes par rapport aux autres, *i.e.* sa structure, n'est pas indifférente. Par opposition, Aristote définit alors les *sommes* comme ce dont la position des parties n'importe pas, *i.e.* ce dont on pourrait réarranger les parties dans un tout autre ordre sans qu'il en soit pour autant modifié, comme c'est paradigmatiquement le cas des éléments comme l'eau ou le feu.

Qu'en est-il alors de nos objets ordinaires, organismes vivants ou objets artefactuels ? Quel genre de touts sont-ils et quelles en sont les parties ? A l'évidence il s'agit de touts au moins au sens où la position de leurs parties, prescrite par leur forme, importe. Un être humain ou un marteau sont tels qu'une modification de leurs parties quant à leurs positions en affecterait l'identité et l'existence. Ainsi, si la méréologie extensionnelle standard avait existé du temps d'Aristote il se serait très certainement fortement opposé à la façon dont elle définit les objets ordinaires, *i.e.* en termes de "somme méréologique".

Par ailleurs, nos objets ordinaires semblent présenter un degré supérieur d'unité, d'intégrité, au sens où, pour reprendre les termes d'Aristote, ils ne possèdent leurs parties qu'en puissance en non en entéléchie. Comme le souligne [Koslicki(2008)] (pp 146-8) l'idée selon laquelle les touts de plus haut niveau seraient ceux dont les parties ne seraient qu'en puissance, impliquant le primat du tout en tant qu'unité de forme par rapport à ses parties, est probablement à rapprocher du "Principe dit d'Homonymie" qui dit que, une

fois détachées, les parties des choses continues et limitées ne sont désignées par le même terme que de façon homonymique. Ainsi, selon Aristote, un œil ne peut, au sens strict, être qualifié comme tel que dans la mesure où il remplit sa fonction de vision, et donc dans la mesure où il est partie *intégrante*, *i.e.* n'est qu'une partie distinguable et donc détachable *en puissance*, du tout auquel il appartient. Lorsqu'effectivement détaché ou éloigné de ce tout il ne continue à être désigné comme un *œil* que par une sorte d'abus de langage. De la même façon, nous dit Aristote, une hache qui ne pourrait plus remplir sa fonction n'en serait plus vraiment une, sa nature étant directement affectée (*cf. De Anima II* 1, 412b10 sq.).

Enfin, la composante téléologique, qui fonctionne comme principe unificateur du tout, et qui implique la présence *en puissance seulement* de parties remplissant une fonction relativement à ce tout, revêt, chez Aristote, un caractère normatif que l'on retrouve dans la condition selon laquelle un tout réellement intégré est censé posséder "les parties dont il est dit être *naturellement* le tout" (nous soulignons). Pour le dire autrement, pour qu'un objet soit une manifestation *complète* ou *parfaite* d'une espèce donnée il *doit* posséder un certain nombre de parties. Comment interpréter cette composante normative, introduite ici très sommairement par Aristote ? Nous penchons pour notre part pour une interprétation proche de celle avancée par [Koslicki(2008)] selon laquelle : "nous pouvons inférer, de ce que dit Aristote à d'autres endroits, que sa réponse à cette question nous renverrait à *l'activité caractéristique* associée à l'*espèce* à laquelle appartient l'objet en question ; comme nous le savons, par exemple, de ses remarques sur la téléologie et la nécessité hypothétique dans le contexte, par exemple, de la *Phys.* II. 8 et *PA*[13] I.1, le nombre et la variété des parties que l'on s'attend à ce qu'ait un membre normal d'une espèce, en respectant certaines contraintes de nécessité, sont précisément celles qui lui permettent d'accomplir *au mieux* son activité caractéristique" (p 143). La notion de *partie naturelle* renvoie donc à une conception méréologique fonctionnelle, la fonction des parties revêtant, chez Aristote, un caractère fondamentalement téléologique.

Ces parties naturelles, bien que faisant *normalement* partie des objets

13. *Les Parties des Animaux*

de telle ou telle espèce, ne sont pourtant pas essentielles, constitutives de ceux-ci. En mettant l'accent sur le fait que, ayant affaire à un objet d'une certaine espèce, nous nous attendions typiquement à ce qu'il possède un certain nombre de parties, Aristote ne défend pas pour autant un essentialisme des parties naturelles, comme en témoigne la notion d'objet "tronqué" ou "mutilé" qu'il introduit juste après avoir discuté de la notion de tout (Δ 27). Certes, il est possible de dégager une certaine hiérarchie quant à l'importance de certaines parties par rapport à d'autres. Ainsi, du détachement de parties naturelles résulte un tout que Aristote qualifie de "tronqué", ce qui n'est pas le cas des parties accidentelles, caractérisées chez les organismes vivants par le fait de pouvoir se régénérer, comme les ongles, les cheveux ou les feuilles.

> [L]es choses qui sont des touts ne sont pas mutilées par la privation d'une partie quelconque, [...] par exemple, une coupe percée n'est pas tronquée, elle l'est si l'anse ou le bord à été retranché. Un homme n'est pas mutilé s'il a perdu de la chair ou la rate, mais seulement s'il a perdu quelque extrémité, et cela, non pas même tout extrémité : il faut que cette extrémité, une fois complètement retranchée, ne puisse jamais se reproduire. Voilà pourquoi les chauves ne sont pas des mutilés. (*Métaphysique* Δ 27)

Cependant, bien que les parties accidentelles et naturelles ne soient pas d'égale importance, il importe de noter que, même lorsqu'un homme est mutilé, qu'il perd par exemple une extrémité ou partie naturelle comme une jambe ou un bras, il n'en demeure pas moins un homme. Un homme mutilé est par définition un homme. Il s'agit donc de distinguer clairement entre "altération" et "corruption", cette dernière ne survenant que lorsque l'un des *constituants*, l'une des causes constitutives de la chose lui est soustraite.

> Dans le sujet ⟨du changement⟩, en effet, il faut distinguer ce qui est selon la forme et ce qui est selon la matière. Quand c'est en ces facteurs constitutifs mêmes que le changement à lieu, ce sera la génération et la corruption ; mais quand c'est dans les qualités de la chose, et par accident, ce sera une altération. (*De la génération et de la corruption* I 2, 317a25)

Comme le souligne [Loux(2006)], cela permet à Aristote de défendre une forme d'essentialisme constitutif tout en rejetant l'essentialisme méréologique, selon lequel toutes les parties naturelles d'un objet sont essentielles. En effet, là où l'essentialisme méréologique décrète de façon tout à fait contre-intuitive que l'identité d'un objet ne peut être préservée à travers la perte de quelque partie que ce soit, Aristote, quant à lui, "permet aux objets familiers - ses substances - de rester identiques à travers le changement de leurs parties. Les paradigmes de ses substances sont les êtres vivants - plantes, animaux, et êtres humains, et cela est évident pour lui qu'ils puissent perdre ou acquérir des parties. Cela arrive dans le cours normal de leur parcours biologique. Les animaux muent : ils perdent leur peau, leur carapace, ou leurs plumes ; et il en pousse de nouvelles. Les plantes perdent leurs feuilles et il en pousse de nouvelles ; les humains perdent leurs cheveux, leurs dents et leurs ongles qui sont remplacés par de nouveaux. Il y a qui plus est des changements catastrophiques qui peuvent affecter les organismes, lorsqu'ils perdent des parties telles que les doigts, des branches, et autres parties semblables." [14] Dans ce dernier cas il s'agit pourtant toujours d'altération et non de corruption. Aristote défend ainsi le maintien de l'identité à travers ces deux types de changement, ce qui est tout à fait compatible avec son essentialisme constitutif puisque les parties accidentelles comme naturelles, dont la perte est plus ou moins "catastrophique", ne sont pourtant pas des parties constitutives. Les constituants Aristotéliciens doivent donc être clairement distingués de ce que l'on aurait intuitivement tendance à appeler des parties naturelles de tel ou tel objet.

6.4.2 L'inadéquation de la méréologie Aristotélicienne comme fondement métonymique

A première vue, la notion Aristotélicienne de cause constitutive semble pouvoir fonder ontologiquement les phénomènes de métonymie, rendant compte, par exemple, de la possibilité pour un terme comme *chêne* d'être employé aussi bien en tant que terme massif que comptable

14. [Loux(2006)] : 222-3

16. Cette table est en chêne (matière)
17. Jean a un chêne dans son jardin (arbre)

et expliquant, qui plus est, que toutes les relations méréologiques arbitraires ne donnent pas nécessairement lieu à des phénomènes de métonymie, toute partie arbitraire n'étant pas pour autant un constituant au sens Aristotélicien. On pourrait ainsi supposer que la différence, par exemple, quant au statut ontologique respectif de la relation entre un humain et son cœur d'une part, et de celle entre un humain et ses ongles d'autre part, soit à l'origine de la différence entre les énoncés

18. Marie est malade (son cœur)
19. ? Marie est rouge (ses ongles)

Le recours à la notion Aristotélicienne de constitution pour rendre compte de la possibilité ou impossibilité des différents usages métonymiques des termes nominaux rencontre néanmoins assez rapidement des difficultés. Considérons par exemple un énoncé comme

20. Les médecins ont décidé d'amputer Pierre (son bras ou sa jambe)

Comme nous l'avons vu, la théorie Aristotélicienne nous dit que les extrémités d'un être humain sont certes des parties naturelles des humains, mais ne sont pas pour autant constitutives. Un humain amputé est certes "mutilé" ou "tronqué", mais il n'en demeure pas moins un humain. La notion de cause constitutive n'est donc ici d'aucun secours.

Une solution envisageable serait alors de dire que la notion sémantique de *rôle constitutif* ne repose pas réellement sur ce qu'Aristote qualifierait de parties constitutives mais plutôt de parties naturelles. Pourtant, un tel éloignement de l'idée Aristotélicienne de la constitution, en se rabattant sur celle de *partie naturelle*, ne suffirait toujours pas à résoudre le problème de la métonymie. En effet, les énoncés suivants sont tout à fait bien formés :

21. Paul est bronzé (sa peau)

22. Paul est blond (ses cheveux)

Cependant, Aristote mentionne explicitement la peau et les cheveux comme des parties non-naturelles des êtres humains, ayant la capacité de se régénérer, et partant, étant telles que leur soustraction ne peut être qualifiée de mutilation.

Les mêmes remarques s'appliquent aux noms d'artefacts. Il y a certes une différence entre organismes et artefacts qui tient à la notion de régénération de certaines parties, propre aux organismes, ainsi qu'à la possibilité de remplacer des parties défectueuses par d'autres dans le cas des artefacts [15]. Quoi qu'il en soit, la notion de partie naturelle introduite par Aristote, ainsi que celle de mutilation qui n'est que son corollaire, est conçue de manière à s'appliquer aux deux domaines. Ainsi, pour reprendre l'exemple de la coupe, Aristote nous dit explicitement que des petites parties de la coupe ne sont pas à proprement parler des parties naturelles, puisqu'une coupe percée (le trou correspondant à la soustraction d'une petite partie de la coupe) ne peut être dite "tronquée". Pourtant, on peut tout à fait imaginer un service entier de coupes quasi-identiques, disons de couleur quasi-uniformément unie, qui ne seraient distinguables que par le fait que chacune possède une portion de sa surface de couleur différente. Dans ce cas, et imaginant qu'une personne veuille distinguer les coupes en les désignant verbalement, celle-ci pourrait tout à fait parler de "la coupe verte, ou rouge, *etc.*", visant ainsi la coupe verte, ou rouge, *sur une partie de sa surface uniquement*. Si Marie sert par exemple du café à deux amis dans des coupes noires dont l'une est marquée d'un rond vert à sa surface et l'autre d'un rond rouge, Marie pourra alors de façon cohérente dire quelque chose comme "La tienne est la tasse verte, et la tienne la rouge". Dans ce contexte, les adjectifs de couleur seront alors interprétés sans difficulté comme s'appliquant non pas à la coupe toute entière, mais à la partie saillante de la coupe qui permet de les distinguer les unes des autres. [16]

15. Nous ne rentrerons pas ici dans les subtilités introduites par la possibilité qu'offre la science actuelle d'effectuer des transplantations d'organes naturels ou artificiels

16. L'exemple du pantalon, mentionné dans [Kleiber(1990)], qui peut être qualifié de sale alors qu'une portion plus ou moins petite du tissu est à proprement parler sale (ce qui

L'appareillage mis en place par Pustejovsky pour analyser les phénomènes de métonymie, en particulier la définition d'un rôle constitutif associé aux termes nominaux, ne semble donc pouvoir être maintenu qu'au prix d'un déchargement de toute implication ontologique, ou du moins au prix d'une prise de distance considérable par rapport à l'ontologie Aristotélicienne. Mais alors, comment définir le rôle constitutif sur lequel opèrent les mécanismes génératifs introduits par Pustejovsky ? Nous nous retrouvons au point de départ, à savoir en quête d'une explication adéquate des phénomènes de métonymie. Si l'on admet que la métonymie repose sur certains rapports méréologiques qu'entretiennent les objets avec leurs parties, et partant du constat selon lequel la méréologie Aristotélicienne n'est ici d'aucun secours, quelle alternative nous reste-t-il ?

Si la composante téléologique, inhérente à la théorie Aristotélicienne, semble étrangère aux rapports parties/tout qui sous-tendent les phénomènes de métonymie - présupposant des rapports ontologiques qui, au pire sont métaphysiquement inadéquats, au mieux n'ont aucune répercussion sur les phénomènes sémantiques qui nous occupent ici - nous allons voir dans ce qui suit qu'une théorie purement extensionnelle est quant à elle bien trop permissive et flexible pour avoir un réel impact explicatif. Ce que nous allons maintenant tâcher de montrer en abordant l'analyse de la métonymie dans le cadre de TCL. Nous montrerons alors que, comprise en termes de fonction endormorphique (des objets physiques dans les objets physiques) non-qualifiée, la modélisation de la métonymie avancée par Asher déplace presque entièrement le poids explicatif du côté du contexte et de la pragmatique.

est généralement le cas puisqu'il arrive assez rarement que l'on attende qu'un vêtement soit intégralement sale pour le considérer comme tel) est tout à fait analogue. Un pantalon peut être sali sur des portions aléatoires du tissu, ces parties propres du pantalon n'étant, au sens Aristotélicien, ni constitutives, ni naturelles.

6.5 Métonymie et coercion dans *TCL*

6.5.1 Coercion endomorphique non-qualifiée et Méréologie (extensionnelle) standard

Dans son manuscrit *A Web of Words : Lexical Meaning in Context*, Asher passe assez rapidement sur la métonymie, considérant qu'elle doit, comme cela semble devoir être le cas dans *GL*, être traitée en termes de coercion. De fait, dans les quelques pages consacrées à la métonymie, Asher ne spécifie pas réellement de cadre méréologique particulier. En raison de la brièveté de ses remarques nous ne pouvons proprement pas parler *de la* théorie méréologique endossée par l'analyse de la métonymie dans TCL. Ne formulant pas réellement de contraintes quant aux relations parties/tout en jeu, les mécanismes de coercion postulés pourraient aussi bien être compatibles avec une méréologie standard purement extensionnelle, qu'avec certaines de ses variantes non-extensionnelles. Seule précision apportée : la métonymie est traitée en termes de fonction coercitive des objets physiques dans les objets physiques.

En ce sens, nous parlerons de coercion endomorphique *non-qualifiée* lorsque nous considérerons l'analyse de la métonymie se limitant à cette seule contrainte très faiblement restrictive. Nous serons par la suite amenés à définir un certain nombre de contraintes supplémentaires qui nous semblent nécessaires pour rendre l'analyse de Asher plus adéquate. Nous proposerons donc *in fine* un traitement de la métonymie qui reste compatible avec le traitement formel en termes de types dépendants, mais que nous distinguerons de cet usage "faible" (au sens de minimalement contraint) des mécanismes *non-qualifiés* de coercion.

Restons donc pour le moment dans le cadre de l'analyse de la métonymie en termes de coercion endomorphique non-qualifiée. Le mécanisme opérant dans le cas de la métonymie consiste, selon Asher, en l'application d'une fonction qui, étant donné un objet physique, donne en valeur de sortie un autre objet physique, représenté au niveau sémantique à l'aide de types dépendants. En effet, rappelons que la coercion en général est pensée, dans le cadre de

TCL, comme une fonction θ qui, étant donné un terme t de type α, renvoie un type $\theta(\ldots, \alpha, \ldots) = \alpha'$ déterminé relativement à, dépendant de, α lui-même. Tel était en effet le cas de la coercion événementielle qui, étant donné un objet, donnait en sortie un événement dont la valeur dépendait de l'objet en question, de l'agent, ainsi que d'un certain nombre de paramètres contextuels. Cette dépendance de la valeur de l'objet livré par la fonction de coercion à l'égard de l'objet de départ était, dans le formalisme de TCL, directement représentée en termes de types dépendants. Si l'on maintient donc l'idée selon laquelle la coercion introduit un objet dont la valeur dépend de l'objet coercé, *i.e.* un type dépendant, comment doit-on comprendre la relation de "dépendance" en jeu dans le cas de la métonymie ?

Si l'on s'en tient au seul fait selon lequel la métonymie met en jeu des relations entre un objet physique et ses parties propres, la dépendance exprimée par le type dépendant introduit par coercion semble être ni plus ni moins qu'une relation d'inclusion extensionnelle. En un sens très lâche de la notion de dépendance, toute partie d'un tout dépend de celui-ci puisqu'il l'inclut. En tant que telle, une partie ne peut être spécifiée qu'en rapport avec le tout auquel elle appartient. Qui plus est, sans caractérisation supplémentaire, la relation "être une partie de" semble devoir être conçue sur le mode de la *méréologie extensionnelle classique*.

Par le terme *méréologie extensionnelle classique*, que l'on reprend ici à [Simons(1987)], nous visons la méréologie telle qu'initiée et originairement formulée dans les travaux de Leśniewski, puis reformulée dans le langage de la logique des prédicats du premier ordre par Leonard et Goodman [17]. Nous ne rentrerons pas, pour notre part, dans l'exposé complet de la méréologie classique et de ses axiomes, sachant que nous l'abandonnerons assez rapidement pour nous tourner vers la méréologie fonctionnelle (non-extensionnelle). Ce qui importe ici pour nous est principalement la définition de la relation de *partie propre*, notée "$<$" (la notion plus générale de *partie* étant définie, en présupposant l'identité, comme étant soit une partie propre du tout soit

17. Pour un aperçu des plus éclairants sur les origines historiques et conceptuelles de la méréologie extensionnelle, ainsi qu'une présentation claire et détaillée des travaux de ses fondateurs, voir [Simons(1987)].

identique ou égale au tout), définition qui, comme on pouvait s'y attendre, repose sur les axiomes suivants :

Axiome 1 (*Transitivité*) $(x < y \,\&\, y < z) \rightarrow (x < z)$

Axiome 2 (*Asymétrie*) $(x < y) \rightarrow \sim (y < x)$

De ces deux axiomes s'en suit, évidemment, la *non-réflexivité* de la relation de *partie propre* : $\sim (x < x)$. Partant de ces deux axiomes, il suffit alors de rajouter les deux axiomes suivants pour obtenir le pouvoir expressif de la méréologie classique :

Axiome 3 (*Principe de Supplémentation Faible*)
$(x < y) \rightarrow (\exists z)(z < y \,\&\, z \backslash x)$

où $z \backslash x$ se lit z est *disjoint* de x, ce qui peut encore être formulé en termes de *recouvrement*, puisque des parties disjointes sont telles qu'elles ne se recouvrent pas (formellement : $\sim (z \circ x)$). *In fine*, à la fois le recouvrement et le fait d'être disjoint peut être redéfini en termes de parties propres, puisque le fait pour deux objets d'être disjoints revient simplement à affirmer que, pour toute partie propre de l'un, celle-ci n'est pas une partie propre de l'autre, ou plus simplement que deux objets sont disjoints ou ne se recouvrent pas ssi ils ne possèdent aucune partie propre en commun.

Enfin, il suffit d'ajouter l'axiome correspondant au *Principe de la Somme Générale* (que l'on retrouve également sous le nom de *Composition méréologique non restreinte*, ou encore de *Fusion non restreinte*) aux trois axiomes précédents, selon lequel, étant donné un prédicat F, et à supposer que son extension est non-vide, la somme des objets satisfaisant F existe, ce qui s'exprime formellement :

Axiome 4 (*Principe de la Somme Générale*)
$(\exists x)(F(x)) \rightarrow (\exists x)(\forall y)((y \circ x) \leftrightarrow (\exists z)(F(z) \,\&\, (y \circ z)))$

Notons que les axiomes que nous avons ici choisi de représenter forment un système méréologique parmi d'autres systèmes possibles et dont il est établi qu'ils sont tous vérifiés dans "la méréologie extensionnelle classique" (MEC). Là encore nous renvoyons à [Simons(1987)], dont l'étude est en effet des plus édifiantes sur ce sujet en ce qu'elle propose une construction progressive des différents systèmes axiomatiques, en discutant à chaque étape les motivations et les implications ontologiques que comporte l'ajout de chaque axiome augmentant le pouvoir expressif du système jusqu'à atteindre celui de la méréologie classique. Contrairement à une étude qui listerait de but en blanc les différents systèmes axiomatiques, cela permet dès lors, comme le souligne [Koslicki(2008)], "pour ceux qui *ne* considèrent *pas* la MEC comme la théorie ontologique inoffensive qu'on nous présente souvent, de déterminer clairement combien de méréologie ils sont prêts à adopter avant d'en arriver à la pleine puissance des principes de la MEC qu'ils peuvent trouver controversés" (p 18).

Nous avons pris le parti, pour notre part, de ne pas entrer de plein pied dans une analyse de la méréologie classique, une analyse qui nous détournerait de notre point de départ, à savoir, non pas une discussion de l'adéquation de la MEC en soi, en tant que théorie ontolologique, mais en tant que théorie ontologique à même d'éclairer les relations méréologiques que semble mobiliser la métonymie. En particulier, nous ne discuterons pas le principe très controversé de la Somme Généralisée qui prête, entre autres, à des entités constituées de la somme ou la fusion d'une table, de Vénus, et de la porte du bâtiment d'en face, le même statut ontologique que celui que l'on reconnaît bien plus volontiers à nos objets ordinaires comme une table, Venus et la même porte, considérés chacun individuellement. Nous n'aborderons ici aucune de ces questions, qui touchent en particulier à la manière dont la méréologie permet de définir et d'individuer les objets du monde qui nous entoure. En effet, ayant pris pour point de départ de notre analyse des phénomènes sémantiques, et en particulier des phénomènes affectant les expressions nominales que nous employons de façon référentielle, nous présupposons d'ores et déjà l'existence de certains critères intuitifs d'individuation des objets ordinaires qui nous entourent et que nous nommons

quotidiennement.

En revanche, la question de savoir quel est le principe de partitionnement d'un objet physique mobilisé par la métonymie sera pour nous de la plus grande importance. En particulier, la question de la transitivité ou non transitivité de la relation parties/tout s'avérera cruciale dans notre discussion à suivre.

6.5.2 De la trop grande flexibilité de la méréologie extensionnelle au regard de la métonymie

Si la question des critères méréologiques d'individuation des objets ne semble pas vraiment faire débat dans la communauté des linguistes, celle-ci partant généralement du postulat que l'individuation des objets s'opère prélinguistiquement et donc préalablement à l'analyse sémantique du lexique, la question de la transitivité de la relation parties/tout est en revanche récurrente dans les travaux consacrés à l'expression linguistique des rapports méréologiques. Quel est alors le problème de la transitivité ? Pourquoi ne pouvons-nous pas maintenir, en toute circonstance, l'affirmation selon laquelle une entité faisant partie d'une seconde entité, elle même partie d'une troisièmes, impliquerait que la première soit également partie de la dernière ? Un tel principe n'est-il pas intuitivement plausible ?

Un des exemples traditionnellement avancés pour contrer le postulat de transitivité est le suivant : le nucléon fait bien partie de la cellule, et la cellule fait bien partie d'un organe, néanmoins, nombreux sont ceux qui défendent que le nucléon ne fait pas, quant à lui, partie de l'organe ([Simons(1987)]). Il n'est alors pas difficile d'imaginer des variantes de cet exemple, un certain nombre d'arguments analogues pouvant d'ailleurs facilement être trouvés en particulier dans la littérature linguistique, la question des touts et de leurs parties ayant préoccupé quasiment autant les linguistes que les métaphysiciens. Voici donc quelques exemples supplémentaires d'inférences qui peuvent, et qui ont bien souvent été avancés comme des cas paradigmatiques de non-transitivité [18] :

18. Les exemples que nous mentionnons ici sont très largement cités et repris dans

23. (a) La porte fait partie de la maison / La maison a une porte
    (b) La poignée fait partie de la porte / La porte a une poignée
    (c) ? La poignée fait partie de la maison/ ? La maison a une poignée

24. (a) La main fait partie de l'avant-bras
    (b) Les ongles font partie de la main
    (c) ? Les ongles font partie de l'avant-bras

Il convient bien sûr de préciser immédiatement qu'il ne s'agit pas d'inférences purement et simplement fausses, car en un sens purement extensionnel elles sont bien évidemment vraies [19]. Le malaise que l'on peut

toute la littérature traitant de la question de la transitivité de la relation parties/tout, voir entre autres : [Cruse(1979)], [Cruse(1986)] (chap.7 *Meronomies* en particulier), [Johansson(2004)], [Moltmann(1997), Moltmann(1998), Moltmann(2005)], [Rescher(1955)] et [Vieu & Aurnague(2007)]. Par ailleurs, la grande majorité de ces travaux inclut l'analyse de la structure méréologique d'objets non-seulement concrets et spatio-temporellement continus, mais également d'objets institutionnels et collectifs tels que *un bataillon de soldats* ou *une forêt*. Cependant nous nous cantonnons ici à l'analyse de la structure méréologique de ce que nous individuons intuitivement comme des objets unifiés. Remarquons seulement que, comme le soulignent [Vieu & Aurnague(2007)], l'expression linguistique de l'appartenance méréologique est relativement ambiguë, pouvant être comprise en termes de *bouts, de fragments, de morceaux, de composants, de constituants, de membres, d'éléments, d'ingrédients, etc.* En particulier, nous avons vu que les composantes ontologiques des institutions (abstrait, individu, matériel) étaient parfois présentées comme des parties de l'objet institutionnel global. Or, comme nous l'avons souligné au chapitre précédent, ce vocabulaire méréologique, parfois métaphoriquement employé, peut s'avérer trompeur, rendant obscures les relations de dépendance ontologique qui font l'unité de tels objets complexes constitués de composantes à premier abord incompatibles. Pour reprendre l'exemple de [Vieu & Aurnague(2007)], la relation en jeu lorsque l'on dit qu'un bras fait partie de tel humain, et celle impliquée dans l'affirmation selon laquelle l'humain fait partie d'un bataillon, ne sont évidemment pas les mêmes. La dernière relève de la relation de constitution que nous avons tenté de clarifier au chapitre précédent, alors que la première relève de rapports réellement méréologiques. Ainsi, les relations étant distinctes, le principe de transitivité ne peut s'appliquer. Il est évident qu'un bras ne peut être dit faire partie d'un bataillon. Mais nous n'en dirons pas plus sur ces questions et ne parlerons dans ce qui suit de relations méréologiques que dans la mesure où elles impliquent minimalement l'inclusion spatio-temporelle d'une entité physique concrète et continue dans une autre. Nous laisserons également de côté la difficile question de déterminer la structure méréologique des objets abstraits, si tant est qu'ils en aient une.

19. "Dans tous ces cas, et dans bien d'autres similaires à ceux-là, il semble exister une interprétation du terme 'partie' qui rend l'objection clairement fausse, à savoir, au sens où l'un des objets est spatio-temporellement inclus dans l'autre. Si le nucléon de la cellule ne fait pas partie de l'organe, est-il hors de l'organe, ou peut-être simplement en

ressentir face à de telles inférences provient alors tout au plus d'une certaine ambiguïté du terme *partie de*, celui-ci revêtant, en même tant que son acception extensionnelle minimale, une acception plus spécifique qui bloque la transitivité. La seule façon de rendre justice à ces contre-exemples est, non pas d'affirmer la non-transitivité de la relation d'inclusion matérielle, mais bien d'interpréter la notion de partie en un sens plus restreint que l'inclusion spatio-temporelle. Cette ambiguïté de la relation parties/tout, [Cruse(1979)] la formule ainsi : les inférences reposant sur la transitivité de la relation peuvent certes sembler "étranges", mais elle sont néanmoins "techniquement correctes".

Ce que nous appelons dès lors "l'échec de la transitivité" (en gardant à l'esprit la nuance que nous venons d'apporter quant à la portée de nos contre-exemples) appuyé par des exemples comme 23. et 24. est alors en lien direct avec les interprétations métonymiques permises et celles au contraire qui sont bloquées par des énoncés comme :

25. Pierre retape sa maison
26. Marie est rouge !
27. Tu peux me donner le marteau en plomb ?

En effet, 25. peut être interprété comme voulant dire que Pierre retape le toit, les murs ou encore les portes de sa maison. On aura néanmoins probablement plus de mal à interpréter ce même énoncé comme voulant dire qu'il est en train de retaper les poignées *des* portes *de* sa maison. De même, en spécifiant quelque peu le contexte d'énonciation, on peut aisément interpréter 26. comme voulant dire par exemple que Marie a attrapé un coup de soleil et que ses bras ou ses jambes ont rougi. Par contre, on aura du mal à interpréter ce même énoncé comme voulant dire que les ongles de Marie sont rouges. Enfin, nous comprenons sans difficulté que, en énonçant 27., le locuteur demande à ce qu'on lui donne le marteau dont la masse est en plomb,

contact avec celui-ci ? [...] Néanmoins, il peut être vrai qu'il existe des sens de 'partie' qui soient dans chaque cas plus restreints que le sens spatio-temporel premier, et qui mettent en jeu d'autres relations". [Simons(1987)] (p. 107) poursuit alors en ouvrant la piste de la méréologie fonctionnelle comme interprétation possible de cette "autre relation" non-extensionnelle, mais nous reviendrons sur l'enjeu fonctionnel plus tard.

le qualificatif *en plomb* s'appliquant ici probablement, non pas au marteau tout entier, mais à la partie propre qui est en métal, à savoir la masse. En revanche, même si le marteau en question comportait une incrustation en plomb sur son manche, l'interprétation du qualificatif *en plomb* comme s'appliquant à l'incrustation que comporte le manche serait quant à elle malaisée, voire impossible. Là encore, si on peut dire que l'incrustation fait partie du manche, et que le manche fait partie du marteau, cela serait probablement étrange de dire que l'incrustation fait partie du marteau.

En somme, le fait que la métonymie ne puisse opérer avec succès dans tous les cas, *i.e.* le fait qu'un nom d'objet ne puisse servir à désigner indifféremment toutes les parties extensionnelles de l'objet, semble indiquer que la structure méréologique en jeu est une structure non-extensionnelle, et plus précisément une structure régie par une relation parties/tout non-transitive. En d'autres mots, les parties des parties d'un tout ne comptent pas toujours au nombre des parties *directes* (nous reviendrons sur ce terme) du tout, et partant, les propriétés de ces parties *indirectes* peuvent difficilement être attribuées au tout, *i.e.* qualifier l'objet qui les inclut pourtant extensionnellement.

La question qui se pose est alors la suivante : si les types dépendants introduits métonymiquement ne représentent pas la relation d'inclusion extensionnelle, mais une relation en un sens plus restrictive qui bloque en particulier la transitivité, comment interpréter cette dépendance formelle-sémantique au niveau proprement méréologique ? Notre hypothèse est qu'elle doit être interprétée comme la contrepartie sémantique d'une dépendance ontologique. C'est donc vers les différents types de dépendance ontologique [20] que nous allons nous tourner à présent, notre objectif étant de montrer que les parties métonymiquement désignées, à l'aide de mécanismes de coercion introduisant des types dépendants, sont en fait des parties fonctionnellement

20. Bien que la notion de dépendance ontologique soit souvent employée comme synonyme de dépendance existentielle ou encore de dépendance essentielle, nous l'employons pour notre part au sens relativement élargi de dépendance objectuelle, *i.e.* définie sur les objets et englobant aussi bien sa construction existentielle, essentielle ainsi que fonctionnelle. En effet, nous opposons ici la notion ontologique, ou objectuelle, de dépendance à la notion sémantique de dépendance entre des types telle qu'employée par Asher.

dépendantes du tout.

6.6 Types dépendants et dépendance fonctionnelle : vers une solution

La notion de dépendance est une notion fondamentale de métaphysique que de nombreux philosophes font remonter jusqu'à Aristote, bien que celui-ci n'emploie pas directement ce terme et n'ait pas réellement développé de théorie pleinement articulée de cette notion. En effet, la distinction Aristotélicienne entre substances premières (*i.e.* les individus) et substances secondes (*i.e.* ce qui est dit des substances premières, c'est à dire les espèces et les genres) peut vraisemblablement être comprise en termes de dépendance au sens où les substances secondes ne peuvent exister sans que les substances premières qui les exemplifient existent également. De même, la distinction entre substances et accidents semble également mobiliser quelque chose comme une relation de dépendance, l'accident étant défini par Aristote comme ce qui est *dans* la substance et qui ne peut donc exister en dehors ou indépendamment de celle-ci.

Quoi qu'il en soit de la paternité conceptuelle de la notion de dépendance, et sans rentrer dans une étude historique et exégétique de cette notion, on voit d'ores et déjà se dessiner une première ébauche de la dépendance, selon laquelle une entité peut être dite dépendante lorsque son être dépend d'une seconde entité. Toute la difficulté est alors de parvenir à spécifier ce que l'on entend par "l'être" d'une entité, ce qui permettra d'éclairer le sens de la dépendance relative qui s'y rattache. Dans ce qui suit nous distinguerons trois approches de la notion de dépendance, à savoir : existentielle, essentielle et fonctionnelle. Nous ne ferons alors que survoler les deux premières, celles-ci s'avérant assez rapidement inopérantes s'agissant d'expliquer la dépendance sémantique qui intervient au niveau des types dans des cas de métonymie. En revanche, nous nous attarderons bien plus sur la notion de dépendance fonctionnelle qui, comme nous allons tenter de le montrer, se présente comme le meilleur candidat lorsqu'il s'agit de trouver la contrepartie ontologique des

types dépendants introduits métonymiquement.

6.6.1 Dépendance existentielle et essentielle : un bref aperçu

Comme nous l'avons dit, l'être d'une entité peut en un premier sens être compris en termes d'existence. Partant, la notion de dépendance associée se présente comme mettant en relation les conditions d'existence d'une entité x et les conditions d'existence d'une entité y, une entité x étant dite dépendre existentiellement d'une entité y ssi x ne peut exister sans que y n'existe.

Une première version réellement élaborée de la notion de dépendance existentielle, appliquée à la méréologie, peut être trouvée dans les travaux de Husserl, et plus précisément dans la troisième *Recherche Logique* dans laquelle l'auteur définit la notion de fondation (*i.e.* la converse de la relation de dépendance) comme suit :

> Si, conformément à une loi d'essence, un α ne peut exister comme tel que dans l'unité qui l'embrasse et qui le relie avec un μ, nous disons qu'*un α comme tel a besoin d'être fondé par un μ*, ou encore qu'*un α comme tel a besoin d'être complété par un μ.* ([Husserl(1900/1)], *III*^{è}*Recherche*, p 45)

Sans rentrer dans les débats quant à l'interprétation qu'il convient de donner à la théorie proprement Husserlienne de la dépendance, ni dans les difficultés que soulèvent les choix de formalisation proposés par les commentateurs de Husserl, cette première formulation semi-formelle de la notion de dépendance existentielle permet d'ores et déjà entrevoir des difficultés importantes et pourtant laissées dans l'ombre par Husserl. En particulier, la question de savoir ce que cela signifie pour une entité de ne pouvoir exister que lorsqu'elle est reliée à une autre *conformément à une loi d'essence*, ainsi que d'*avoir besoin* d'être complétée par une autre, reste totalement ouverte. Il y a là en effet quelque chose de plus que la simple affirmation selon laquelle l'existence d'une entité x, *i.e.* l'entité fondée, impliquerait l'existence d'une entité distincte y, *i.e.* l'entité fondatrice. Partant du fait que la relation de fondation, et corrélativement de dépendance, sont donc plus qu'une

simple implication (de fait) d'existence, certains ont ainsi fait le choix de la considérer comme une relation primitive (*cf.* [Fine(1995b)]), d'autres ayant quant à eux pris le parti de définir la dépendance existentielle en termes d'implication *nécessaire* d'existence (*cf.* [Simons(1982), Simons(1987)]).

$$Dep_{ex}(x, y) = \Box(Ex \rightarrow Ey)$$

Or, si l'hypothèse d'une relation primitive peut être jugée comme n'étant pas suffisamment explicative, l'interprétation modale de la dépendance existentielle soulève quant à elle de nombreuses difficultés touchant entre autres au fait que tout objet semble alors devoir dépendre existentiellement de n'importe quel objet nécessaire (comme le sont les nombres selon certains philosophes), ou encore quant à l'impossibilité d'exclure des cas vérifiant trivialement les lois modales de dépendance sans pour autant présenter de réelle dépendance ontologique. En particulier, comme le souligne [Fine(1995a)] selon la définition modale de la relation de dépendance, tout individu devrait être dépendant du singleton le contenant puisque, *nécessairement*, lorsqu'un individu existe, le singleton constitué de l'individu en question existe également. Pourtant, nombreux sont ceux qui ne seraient pas prêts à admettre qu'un individu comme Socrate dépende, en quelque sens ontologiquement conséquent que ce soit, du singleton {Socrate}.

Face à ces difficultés, la question qui se pose est alors de savoir s'il existe une analyse à la fois suffisamment explicative et qui ne tombe néanmoins pas dans les difficultés sus-mentionnées affectant la construction modale de la dépendance existentielle.

Sans prouver peut-être définitivement l'impossibilité d'une telle entreprise, [Fine(1995a)] donne en tout cas des arguments suffisamment forts pour jeter le doute. Il défend en effet que, même si l'on peut spécifier des contraintes afin de bloquer, de façon *ad hoc*, la dépendance à l'égard des objets nécessaires, ou encore remplacer l'opérateur modal de nécessité afin d'éviter de qualifier de dépendance la relation entre une entité et le singleton constitué de cette seule entité, il serait néanmoins toujours possible de construire des contre-exemples analogues [21]. Le diagnostic de Fine est alors le

21. Plus précisément, Fine discute de la possibilité de remplacer l'opérateur de nécessité

suivant : ce qui est en cause est la mobilisation à la fois de la notion d'existence et de modalité, s'agissant d'élucider la notion de dépendance. La dépendance ontologique serait ainsi non pas une dépendance existentielle, qu'elle soit construite de façon modale ou essentialiste, mais bien une dépendance essentielle non-existentielle. En affirmant qu'une entité dépend *pour son être* d'une seconde, il ne s'agirait donc pas d'affirmer quelque chose de l'existence de l'entité dépendante (ni de l'existence nécessaire, ni de l'existence essentielle). Dire qu'une entité est dépendante quant à son être reviendrait ainsi à dire que l'identité ou la nature de l'entité dépend d'une seconde.

Afin de fournir une définition de la dépendance essentielle qui ne soit ni modale, ni existentielle, Fine propose alors de réduire celle-ci à la notion de "relation essentielle" (*essential relatedness*), partant de la notion primitive de "vrai en vertu de l'identité (nature ou essence) de x" [22]. S'appuyant sur la distinction entre propriétés essentielles et propriétés inessentielles, et de façon générale sur l'idée que certaines propositions contenant un objet x sont vraies en vertu de la nature de x (contrairement à d'autres), Fine propose de définir l'essence d'un objet comme un ensemble de propositions, définition qui rend selon lui les essences beaucoup moins exotiques et mystérieuses qu'elles ne pourraient le paraître. S'agissant du rapport entre essence et énoncés vrais en vertu de l'essence, il faut alors bien voir, nous dit Fine, que ce

par un opérateur modal essentialiste, tel qu'il le définit dans sa *Logique de l'Essence* [Fine(1994)], noté $\Box_x$, et qui se lit : il est vrai en vertu de la nature ou de l'identité de x. Dans cette veine, dire que x dépend de y reviendrait à dire que, en vertu de la nature de x, x ne peut exister sans que y n'existe, noté $\Box_x(Ex \rightarrow Ey)$. Cependant, cette reformulation essentialiste de la dépendance existentielle s'avère tout autant inadéquate. Ainsi [Fine(1995a)] attire l'attention sur le fait qu'elle implique l'existence nécessaire d'entités comme Socrate. Effectivement, il s'agit là d'une conséquence logique du principe de dépendance ainsi refomulé, sachant que la propriété d'être identique à Socrate existe nécessairement et dépend qui plus est, *en vertu de la nature de la propriété en question*, de Socrate lui-même. Pour autant, personne ne serait prêt à admettre que Socrate existe nécessairement. Par ailleurs, la formulation essentialiste aurait pour conséquence contre-intuitive qu'un objet impossible quelconque devrait être dépendant de n'importe quel objet. Cela découle du fait que $\neg Ex$ implique logiquement que $Ex \rightarrow Ey$ et que $\Box_x \neg Ex$, *i.e.* il est vrai en vertu de la nature d'un objet impossible que celui-ci n'existe pas. En effet, l'opérateur essentialiste étan clos par implication logique, comme l'opérateur de nécessité d'ailleurs, il s'en suit que $\Box_x(Ex \rightarrow Ey)$.

22. Lowe propose également, dans une veine relativement similaire, de définir la notion de dépendance ontologique en termes de dépendance essentielle ou d'identité. *Cf.* [Lowe(1998)] : chap.6 et [Lowe(2005)]

n'est pas l'essence qui permet d'expliquer la vérité de certains énoncés, mais inversement, la vérité de certains énoncés qui permet d'expliquer et de saisir l'essence de l'objet concerné.

> Tout comme nous pouvons concevoir qu'une collection d'énoncés puisse livrer une définition nominale d'un terme, ainsi nous pouvons concevoir une collection de propositions comme livrant une définition réelle d'un objet (la définition n'a pas nécessairement besoin, dans tous les cas, d'être individuante) ; et tout comme nous pouvons distinguer, dans une définition nominale, le terme défini et les termes par lesquels il est défini, nous pouvons également distinguer, dans une définition réelle, entre l'objet défini et les objets par lesquels il est défini. ([Fine(1995a)] : 275)

Dès lors, un objet x est dit dépendre essentiellement, ou pour son identité, de y ssi y fait partie de l'essence de x, ou encore, ssi y est le constituant d'une proposition ϕ vraie en vertu de l'essence de x, *i.e.* $\Box_x\phi[y]$, ou d'une propriété essentielle de x, *i.e.* $\Box_x Px$.[23].

Retour sur la métonymie

A la lumière de notre survol rapide de la notion de dépendance ontologique à la fois existentielle et essentielle, il n'est pas difficile de se rendre compte qu'aucune ne fera l'affaire s'agissant de saisir la relation de dépendance entre les parties métonymiquement désignées d'un objet et l'objet en question. En effet, au regard des nombreux exemples que nous avons discutés jusqu'ici, il semble évident que l'enjeu de la métonymie ne repose ni sur le rapport de dépendance existentielle d'un objet à certaines de ses parties, ni

23. Nous passons ici sur les difficultés soulevées par le fait que l'opérateur d'essence soit clos par implication logique. En effet, sans contraintes supplémentaires, une telle définition de la notion de dépendance rend n'importe quel objet dépendant de tout autre. Pour le voir il suffit de prendre un objet quelconque a et de considérer la proposition ϕ tel que $\Box_a\phi$. Comme toute proposition, ϕ implique logiquement que $b = b$ pour n'importe quel objet b, par clôture, cela implique que $\Box_a(\phi \rightarrow (b = b))$. Or, cela signifie, par définition, que a dépend essentiellement de b pour n'importe quel b. Pour parer à cela, Fine propose d'ajouter une contrainte de non-généralisation qu'il discute entre autres dans [Fine(1994), Fine(1995a)].

de dépendance essentielle. En effet, comme le montre en particulier la discussion Husserlienne de la notion de dépendance existentielle (qu'elle soit reconstruite modalement ou pas), celle-ci présente des applications directes à la méréologie en ce qu'elle permet de distinguer les moments (propriétés particularisées, accidents ou tropes) faisant partie d'un objet, de ses parties détachables, ou morceaux, qui peuvent quant à eux subsister même lorsque séparés de leur tout. Or, si l'on peut effectivement métonymiquement désigner des parties existentiellement dépendantes d'un objet, comme c'est le cas dans

28. Cette planche est trop sombre (sa couleur)

un très grand nombre de phénomènes de métonymie repose sur la partition d'un objet en morceaux, *i.e.* en parties existentiellement indépendantes :

29. Une fille rousse (ses cheveux)

De même, ce dernier exemple suffit à montrer que la métonymie ne se limite pas aux parties essentielles. En effet, quelle que soit la conception de l'essence que l'on puisse privilégier, il semble difficile de défendre que les cheveux d'une personne sont une partie essentielle de celle-ci, *i.e.* une partie telle que, lorsqu'un individu en est privé, son identité-même ou sa nature en est altérée [24].

6.6.2 Métonymie et dépendance fonctionnelle

Nous avons commencé notre raisonnement sur la métonymie par le constat suivant : la méréologie extensionnelle ne semble pas à même, à elle seule, d'éclairer la nature des rapports méréologiques sous-jacents à la métonymie, *i.e.* ne suffit pas à expliquer en vertu de quoi certaines parties sont telles qu'il est possible d'attribuer linguistiquement certaines de leur propriétés au tout qui les embrasse. Partant, nous en sommes arrivés à la nécessité

24. A moins bien sûr qu'on ne défende un essentialisme chevronné et qu'on ne considère toute partie extensionnelle d'un objet comme essentielle. Possibilité que nous écartons d'emblé, celle-ci semblant inévitablement vouée nier que nos objets ordinaires soient réellement des objets, voir à nier qu'il existe des objets *tout court*. Pour une discussion des difficultés rencontrées par l'essentialisme méréologique voir [Simons(1987)] : chap.7.

de considérer les objets, *i.e.* les designata de notre langage ordinaire, non pas comme de simples agrégats ou sommes de parties extensionnelles, mais comme présentant qui plus est une certaine intégrité ; intégrité qui à son tour est généralement comprise comme imposant certaines contraintes sur les relations liant les parties entre elles et au tout qui les contient. Néanmoins, nous venons de voir que ni l'intégrité comprise en termes de dépendance existentielle, ni en termes de dépendance esssentielle, n'étaient aptes à fonder les contraintes qui semblent de fait régir la métonymie. Reste alors à considérer la possibilité d'invoquer la notion d'intégrité fonctionnelle, et ses corrélats que sont la dépendance fonctionnelle et la partition des touts fonctionnellement intégrés en termes de parties fonctionnelles.

En effet, considérons les expressions suivantes :

30. un couteau en bois
31. un couteau bien aiguisé

Dans 30. la propriété d'*être en bois*, qui est prédiquée du terme *un couteau*, qualifie évidemment, en réalité, le manche du couteau. De même, dans 31. la propriété d'*être aiguisé* est en réalité une propriété de la lame et non du couteau tout entier. Il nous semble que nous pouvons dans ce cas comprendre intuitivement en quel sens le partitionnement du couteau ici en jeu pourrait être compris comme une division de l'objet en l'ensemble de ses parties fonctionnelles. En effet, la lame et le manche d'un couteau peuvent être qualifiés de parties fonctionnelles du couteau au sens où, si l'on considère que la fonction f d'un couteau x est de permettre de trancher des aliments ou autres, on peut également considérer que la lame y et le manche z remplissent respectivement des sous-fonctions f_y et f_z qui participent à ce que le couteau dans son ensemble puisse fonctionner comme tel, *i.e.* à ce que x remplisse la fonction f. La fonction f_y serait grosso modo de trancher, disons, des aliments, et la fonction f_z serait de permettre à x d'être manié, le manche fonctionnant comme un point de saisie. [25]

25. Ainsi formulée, la notion de fonction ou de fonctionnalité en jeu n'est pas sans évoquer l'analyse systémique des fonctions défendue par [Cummins(1975)] et selon laquelle,

Il n'est alors pas difficile d'étendre ce genre d'analyse fonctionnelle à tout un vaste ensemble de cas de métonymie. Ainsi, dire d'une voiture qu'elle est en panne revient à dire que son moteur, système de freins, *etc.* est en panne. Dire d'une être humain qu'il est malade revient à dire que l'un de ses organes, son système nerveux, son système immunitaire, *etc.* est atteint. Et dans chacun de ces cas, si l'on n'entre pas dans les détails exhaustifs de la description et de la décomposition des différentes fonctions en jeu, il est aisé de voir en quoi les parties métonymiquement désignées peuvent être décrites ou considérées comme des parties fonctionnelles du tout. Une première approximation des contraintes méréologiques qui semblent conditionner les phénomènes de métonymie est donc la suivante :

> **Contrainte fonctionnelle**
> Les propriétés des *parties fonctionnelles* d'un tout peuvent être prédiquées du tout en question, *i.e.* qualifient également l'objet tout entier.

En introduisant cette contrainte informelle de fonctionnalité des parties, nous nous reposons sur une compréhension intuitive, pré-théorique, de ce que sont les fonctions. Cependant, lorsque l'on cherche à étendre ce genre d'intuition à des cas comme

32. Marie est blonde (ses cheveux)
33. le pull bleu (les rayures)

le recours à la notion de partie fonctionnelle ne va pas de soi, du moins pas en un sens intuitif immédiat. La notion d'intégrité (corrélativement de partie) fonctionnelle demande donc à être reformulée plus rigoureusement afin de justifier son application dans le cas de 32. et 33.

Un premier point qu'il convient de souligner, et qui rejoint certaines de nos remarques concernant le type de fonctionnalité en jeu dans des cas de coercion

rappelons le, "x fonctionne comme un ϕ dans s (ou : la fonction de x dans s est de ϕ) relativement à une décomposition analytique A de la capacité de s à ψ ssi x a la capacité de ϕ dans s et A rend compte de la capacité de s à ψ en invoquant, en partie, la capacité de x à ϕ dans s."

événementielle[26], est que la notion de fonction doit être comprise ici en un sens relativement élargi, de sorte à inclure également la valeur esthétique des objets, ou encore leur valeur purement visuelle (*i.e.* leur forme, leur couleur, leur apparence en général). En effet, si l'on peut parler de "fonction" des cheveux, dans le cas de 32., ce ne peut être qu'une fonction esthétique, ou visuellement discriminante. En particulier, il arrive bien souvent que l'on dises des choses comme "*Je te parles de Marie, la blonde*", ou encore "*tu vois la blonde, là bas*", *etc.* Il s'agit alors d'utiliser un caractère discriminant capillaire pour discriminer ou identifier un personne toute entière. En ce sens, les cheveux ont bien une fonction, bien que purement visuelle, permettant d'établir des discriminations visuelles entre différentes entités, *i.e.* individus, qui présentent par ailleurs un grand nombre de traits communs ou similaires.

La situation est analogue dans le cas de 33. On peut tout à fait imaginer des cas où cette expression servirait à désigner un pull à rayures bleues, ou n'importe quelle autre partie bleue qui soit suffisamment saillante. Les parties ainsi définies ne sont alors évidemment pas des parties fonctionnelles au même titre que les manches, le col, *etc.* Les rayures d'un pull n'ont pas de fonction analogue à celle des manches, par exemples, dont la fonction est grosso modo de permettre au porteur de passer ses bras de sorte que le reste du vêtement recouvre la partie supérieure de son corps. Les rayures ont quant à elles tout au plus une fonction discriminante visuelle, *i.e.* une *fonction structurante* (terme employé par Köhler dans ses études portant sur les Gestalts de couleur et de ton).

En effet, si l'on reste sur l'exemple du pull à rayures, celles-ci ne sont pas juste des portions extensionnelles du pull. Si on avait considéré ces mêmes portions de vêtement mais qu'elles eussent été exactement de la même couleur que le reste du vêtement, cela n'aurait eu aucun sens de les distinguer du reste. Il est plus qu'absurde de parler des rayures d'un pull de couleur unie, quand bien même il serait possible de les distinguer extensionnellement. C'est donc bien leur valeur visuelle discriminante par rapport au reste du vêtement ainsi qu'en comparaison avec d'autres vêtements qui fait que les propriétés

26. *Cf.* section 6.2.2. et section 6.3. Voir en particulier la citation de Searle spécifiant son usage de la notion de fonction

chromatiques de certaines parties peuvent s'appliquer au vêtement tout entier. En ce sens elles ont une "fonction" visuelle de laquelle dépend la valeur visuelle esthétique de l'ensemble du vêtement. Il ne s'agit certes pas de parties fonctionnelles relativement à la fonction de vêtement de l'objet (*i.e.* elles ne contribuent pas directement à la fonction de vêtement), mais elles peuvent être considérées comme des parties fonctionnelles relativement à la fonction purement visuelle de l'objet (esthétique, discriminante, *etc.*).

Ce sens très étendu de la notion de fonction, qui est d'ailleurs proche de la notion de fonction agentive Searlienne comme de la notion de valeur Husserlienne, se rapproche alors par bien des aspects de l'usage que font en particulier Grelling, Oppenheim ou encore Rescher de la notion de "*déterminable*" dans leurs tentatives respectives d'élucider logiquement la notion Gestaltiste de dépendance fonctionnelle et celle, associée, de "tout fonctionnel" ou "organisé" [27].

Qu'est-ce qu'un déterminable, et en quel sens peut-il être décrit comme une fonction ? Commençons par les exemples suivants : tout ensemble d'individus peut être classé selon son âge, son sexe, la couleur de ses cheveux, *etc.* (exemple tiré de [Simons(1988)]). Chacun de ces *classificateurs* (terme qui a par la suite été remplacé par celui de *déterminable*) permet de partitionner l'ensemble des individus en leur attribuant des valeurs, *e.g.* mâle/femelle, blond/roux/brun, *etc.* De même, l'état de la matière est en ce sens un déterminable, attribuant une valeur (*i.e.* un déterminé), à chaque point ou portion de matière : solide, liquide, gazeux (exemple tiré de [Grelling & Oppenheim(1988a)]). D'autres déterminables encore attribuent à chaque argument des valeurs métriques ou de magnitude, comme c'est le cas pour la taille, le poids, la température, *etc.* Ainsi compris, le concept de déterminable appartient, selon les auteurs, "à ce qui, en mathématiques, est connu comme des fonctions descriptives, et assigne une valeur à tout élément auquel cela fait sens de l'appliquer", à une dissemblance (importante) près :

27. [Grelling(1988)], [Grelling & Oppenheim(1988a)], [Grelling & Oppenheim(1988b)], [Rescher & Oppenheim(1955)]. Par ailleurs, [Simons(1987)] et [Simons(1988)] offrent à la fois une introduction aux concepts et aux choix de formalisation avancés dans les articles en question ainsi qu'une discussion éclairante quant à la possibilité de réduire la notion de *Gestalt* à celle de *système fonctionnel*.

discutant de la théorie de Grelling et Oppenheim, [Simons(1988)] attire en effet notre attention sur le fait que les valeurs possibles des déterminables peuvent être, et sont bien souvent, des entités abstraites comme la propriété d'être rouge, solide, *etc.* En somme, les propriétés et relations des objets concrets peuvent toujours être considérées comme des déterminés ou des valeurs relativement au genre dont elles sont des espèces, tout genre supérieur, comme celui des couleurs, pouvant être considéré comme un déterminable dont les espèces inférieures sont des valeurs.

Partant d'une telle acception de la notion de fonction, [Grelling(1988)] se propose de définir les différents types de dépendance fonctionnelle, partielle ou totale, en termes de covariance et de coinvariance partielle ou totale entre deux fonctions (et par extension entre une fonction et un ensemble de fonctions). Sans rentrer dans les détails, l'exemple suivant est, nous semble-t-il, amplement suffisant pour saisir l'intuition derrière une telle définition de la dépendance fonctionnelle : "Soit *e.g.* $f(t)$ la fonction (trivaluée) qui assigne à une quantité donnée d'eau, pour tout moment t, son état d'agrégation (*i.e.* solide, liquide ou gazeux) ; et soit ϕ constitué uniquement des deux fonctions de température et de pression de la même quantité d'eau, définies pour tout t. Alors, suivant les lois bien connues de la physique, les états d'agrégation (*i.e.* les valeurs de f) sont les mêmes à deux moments différents si, à ces moments, l'eau est à la fois à la même température et la même pression. Par conséquent, f *dépend* de ϕ" [28].

Cette même notion de dépendance fonctionnelle peut alors également être mobilisée dans le cas de la "fonction structurante" des déterminables purement qualitatifs comme les couleurs. En effet, à travers un certain nombre d'expériences visant à apprendre à des chimpanzés à sélectionner la couleur la plus claire lorsqu'on leur présente successivement des paires de couleurs, Köhler a mis en évidence que l'assignation d'une valeur de clarté à chaque couleur ne dépendait pas des qualités propres des couleurs, considérées comme simplement juxtaposées les unes à côté des autres. L'enjeu était de montrer que l'apprentissage portait ainsi sur des configurations contrastives, *i.e.* structurelles, et non sur des valeurs absolues. Il s'agissait en

28. [Grelling & Oppenheim(1988b)]

effet pour Köhler de montrer que de tels apprentissages sélectifs ne portent "caractéristiquement pas sur la couleur à elle seule, mais sur la 'mise en relation mutuelle' (*mutual relatedness*) des deux, qui est déterminante".

La perception visuelle ne se réduirait pas à la perception synthétique[29] de données qualitatives en soi. Toute perception visuelle est, selon Köhler, perception d'un "moment de structure" qui dépend des valeurs qualitatives de chaque partie colorée ainsi que de leurs positions relatives respectives au sein d'un *système* : "les couleurs singulières qui entrent dans une paire, acquièrent un *lien interne*. Leur rôle [...], elles ne le doivent pas à leur *qualité absolue*, mais *en premier lieu et avant tout à leur position corrélative dans le système particulier*, c'est-à-dire, leur position en relation avec chaque autre dans l'entité colorée, ou, lorsque tel est le cas, dans une série qualitative". ([Kohler(1918)])

6.6.3 R-integrité et sensibilité contextuelle des phénomènes de métonymie

La citation précédente laisse clairement entrevoir le lien entre dépendance fonctionnelle, système, et partitionnement d'un tout en un ensemble de positions. En effet, avec la notion de dépendance fonctionnelle en mains (*i.e.* telle que définie dans le cadre de la Gestalt-théorie), la notion relativement vague de *tout organisé, structuré* ou encore *fonctionnel* peut à présent être reformulée de la façon suivante en termes de *système clos de dépendances*[30] :

29. Köhler oppose la conception structurante ou systémique de la vision à celle, proprement synthétique, qu'il définit ainsi : "une psychologie procédant synthétiquement établirait simplement dans ce cas [*i.e.* dans le cas de la perception contrastive de paires de couleurs] un "ici et maintenant" de deux qualités, chacune desquelles serait considérée indépendamment dans son être et comme inaltérée par sa concomitance avec les autres." [Kohler(1918)]

30. On retrouve dans [Grelling & Oppenheim(1988a)], [Grelling & Oppenheim(1988b)], [Rescher & Oppenheim(1955)], [Simons(1987), Simons(1988)] plusieurs formulations équivalentes et plus ou moins détaillées de la notion de *système clos de dépendances*. Pour des raisons de clarté de l'exposé, nous suivons ici [Simons(1987)] en restant aussi informels que possible et renvoyons aux travaux de Simons le lecteur intéressé.

- Un tout ***R-intégré*** w est tel que tous les membres d'une division donnée a de l'objet sont dans une certaine relation avec tous les autres membres, et aucun membre n'est dans cette relation avec quoi que ce soit d'autre en dehors des membres de la division. Cela signifie que :

a) Il existe une *division* a de w, *i.e.* a est telle que toute partie de a est également une partie de w et toute partie de w est telle qu'il existe une partie de a qui se superpose avec cette première (une partition est une division disjointe)

b) a est une *R-famille*, *i.e.* a est un système clos relativement à la relation complèxe $(R \dot{\cup} \breve{R})_*$ (où $\breve{R}$ est la converse de R, $\dot{\cup}$ est la disjonction des deux relations, et R_* dénote l'ancêtre de R), ce qui signifie informellement que tous les membres de la division a sont connectés les uns aux autres par des chaînes d'instances de R et de sa converse. ($(R \dot{\cup} \breve{R})_*$ est symétrique, réflexive et transitive)

A nouveau, nous n'avons ici extrait que le strict nécessaire pour notre discussion, les détails formels concernant toutes les notions ici introduites pouvant être trouvés dans [Simons(1987)]. Partant de la notion de R-intégrité ainsi définie, et étant donnée la définition de la dépendance fonctionnelle entre déterminables introduite à la section précédente, la notion de *tout fonctionnel* ou de *tout fonctionnellement intégré* peut à présent être redéfinie de la façon suivante :

- Un *tout fonctionnellement intégré* est un système clos relativement à la relation de dépendance fonctionnelle, i.e.

- "Nous pouvons donc schématiquement définir un système de dépendances, suivant Rescher et Oppenheim, comme une collection d'objets formant une famille sous une relation, à laquelle une classe de déterminables s'applique, telle que chaque membre de la famille possède l'un des déterminables de la classe, déterminable fonctionnellement dépendant de l'un ou tous les déterminables de l'un ou tous les membres restants." ([Simons(1987)] :345)

Une des caractéristiques notoires de l'*intégrité fonctionnelle* comme cas particulier de la *R-intégrité* est alors qu'il est possible d'associer à un objet donné plusieurs fonctions caractéristiques R, chacune d'elles permettant de définir des "dimensions" différentes d'intégrité pour un seul et même objet. Toujours selon cette même définition, les différents niveaux d'intégrité considérés impliqueront des divisions différentes de l'objet. En somme, selon les propriétés ou fonctions (au sens établi à la section précédente) considérées de l'objet, nous obtenons une division différente de celui-ci, les parties fonctionnelles relativement à une fonction f donnée pouvant différer des parties fonctionnelles du même objet relativement à une fonction g distincte.

Cela cadre alors tout à fait avec la sensibilité contextuelle des métonymies, sensibilité au sens où, en fonction de la propriété concernée, les qualités ou propriétés d'une partie d'un objet pourront ou ne pourront pas s'appliquer au tout selon les cas. En effet, comparons les deux métonymies suivantes :

34. une voiture en panne
35. une voiture jaune

34. est généralement interprété comme voulant dire que le moteur est en panne, ou bien que les freins sont en panne, *etc.* et plus généralement qu'une des parties fonctionnelles relatives à la "fonction de transport" est en panne, ne fonctionne plus correctement. Ainsi, il sera difficile d'interpréter cette expression comme voulant dire qu'une partie du capot est abîmée car le capot ne participe pas directement à la fonction considérée, *i.e.* il n'y a pas de dépendance fonctionnelle entre la fonction de transport ou le déplacement de la voiture et les déterminations du capot (nous négligeons ici les propriétés aérodynamiques desquelles pourraient par exemple dépendre la vitesse de déplacement du véhicule). A l'inverse, 35. peut tout a fait servir à désigner une voiture dont le capot est jaune, ou dont une partie saillante de la carrosserie est jaune. Les qualités purement qualitatives de toute partie visible de l'objet, *i.e.* de la voiture, entrant dans une configuration contrastive, peuvent s'appliquer au tout. La moralité est donc la suivante : si la métonymie met bien en jeu des parties fonctionnelles de l'objet désigné, il ne s'agit pas de

parties fonctionnelles de l'objet *per se*, mais relativement à une propriété (déterminable ou fonction) donnée. Sans cela, il serait impossible de rendre adéquatement compte de la possibilité de certaines lectures métonymiques, et respectivement du blocage de certaines autres, selon le contexte prédicatif considéré. Ainsi, la contrainte méréologique générale régissant la métonymie semble devoir être de la forme suivante :

> Pour que la propriété P d'une partie x_n puisse être prédiquée du tout x, il faut qu'il s'agisse d'une partie fonctionnelle du tout relativement à la fonction spécifiée ou (partiellement spécifiée) par le prédicat, *i.e.* il doit exister une fonction f du tout x qui dépende de la valeur du déterminable $f_P(x_n)$

De façon générale, il semblerait qu'une partie importante des formes d'expression linguistique des rapports parties/tout mette en jeu des structures méréologiques contextuelles, plusieurs phénomènes linguistiques attestant de la sensibilité de la structure de partie relativement au contexte prédicatif. Nous pensons ici plus particulièrement aux travaux de Motlmann sur la distinction massif/comptable en rapport avec la structure parties/tout [Moltmann(1998)], sur les modificateur de structure partie/tout *individuellement* et *totalement* [Moltmann(2005)], ainsi qu'à sa monographie *Parts and Wholes in Semantics* [Moltmann(1997)]. Sans rentrer dans les détails de l'analyse des différents phénomènes sémantiques discutés dans ces travaux, le diagnostic général s'applique tout à fait au cas de la métonymie, à savoir :

1) La structure des parties en jeu implique fondamentalement la notion de tout intégré.

2) La structure des parties doit être relativisée à l'entité *telle que partiellement décrite par le contexte prédicatif* (et éventuellement par des éléments du contexte plus large).

L'idée générale que l'on retrouve dans tous les travaux susmentionnés de Moltmann, et qui s'applique tout à fait à notre cas, est alors simplement que l'intégrité sous-jacente aux phénomènes sémantiques étudiés, et par extension la structure de parties associée, ne correspond pas nécessairement à une forme d'intégrité essentielle de l'entité linguistiquement désignée, mais cor-

respondra dans bien des cas à une forme "accidentelle" d'intégrité dépendant des propriétés accidentelles qui sont contextuellement attribuées à l'entité en question.

Au niveau sémantique, Moltmann propose de modéliser ce type d'intégrité relativisée et contextualisée en utilisant les outils de la sémantique des situations. Elle définit ainsi la notion de situation de référence, relativement à laquelle est par la suite définie la notion d'*intégrité située*, *i.e.* analogue à la notion de *R-intégrité* mais relativisée à une situation de référence donnée [31]. Intuitivement, les situations doivent être comprises comme des "spécifications partielles de certaines des entités de l'univers avec un certain nombre de propriétés". "A toute spécification de certaines entités avec certaines propriétés correspondra donc une situation donnée" [32]. Dès lors, une "situation de référence" est définie comme contenant "les informations fournies par le contenu descriptif du syntagme nominal et potentiellement des informations contextuellement pertinentes supplémentaires".

L'intégrité-située d'une entité relativement à la situation s_r de référence se définie alors comme suit :

> Etant donnée une relation symétrique appropriée R, x est un *tout R-intégré* dans la situation s_r (noté R-INT-WH(x, s_r)) ssi pour tout x', x'' tels que $x' <_{s_r} x$, $x'' <_{s_r} x$, $R_{trans}(x', x'')$ est vérifié, et aucun x', y tel que $x' <_{s_r} x$, $\neg\ y <_{s_r} x$ ne vérifie $R_{trans}(x', y)$ [Moltmann(2005)]

Les situations de référence ainsi définies - déterminant la relation intégrante (ou caractéristique) pertinente, et de là, déterminant de la division pertinente de l'entité en parties - est alors mobilisée dans l'analyse sémantique à travers l'hypothèse suivante : lorsque un prédicat met en jeu la structure de parties de l'entité e désignée par son argument, le SN en question, *i.e.* l'argument du prédicat, devra être considéré comme désignant, non pas simplement une entité e, mais une paire de la forme $\langle e, s_r \rangle$.

31. Nous nous référons ici plus particulièrement à [Moltmann(2005)], mais la formulation d'idées analogues peut être trouvée dans l'ensemble des travaux précités.

32. La notion de satisfaction dans une situation étant assez standard, nous n'en précisons pas ici les conditions formelles et renvoyons le lecteur à [Moltmann(2005)], entre autres, pour les détails de formalisation.

Revenons maintenant au cas de la métonymie. Nous avons vu que l'application métonymique d'un prédicat P à un SN désignant une entité e correspondait à l'attribution de la propriété d'une partie fonctionnelle de e à l'entité toute entière. Nous avions alors défini la notion de partie fonctionnelle comme cas particulier de la notion plus générale de partie d'un tout R-intégré, les systèmes clos relativement à certaines relations de dépendance fonctionnelle (telle que définie précédemment) étant une sous-classe des systèmes R-intégrés tels que définis par [Simons(1987)]. Or, nous venons de voir qu'il suffisait d'introduire la "situation de référence" dans le contenu sémantique de SN pour obtenir la relativisation appropriée de la structure de parties, la situation de référence contenant toutes les informations à partir desquelles peut être définie la relation pertinente d'intégration et donc la partition pertinente. Schématiquement, la règle de la métonymie peut donc à présent être reformulée de la façon suivante :

> Soit la propriété P, e l'entité désignée par a, e_i l'entité désignée par a_i, et s la situation de référence. Si $e_i <_s e$ et que $Pa_i = 1$ (c'est le cas que ...) dans s (noté $\bar{P}^s a_i$), alors $Pa = 1$ dans s (noté $\bar{P}^s a$).

Comment relier dès lors cette règle à la formulation de la coercion proposée par Asher en termes d'introduction de types dépendants ? Rappelons que, informellement, la métonymie est traitée dans TCL en termes de coercion, la partie de l'objet à laquelle est métonymiquement attribuée une propriété étant spécifiée à l'aide d'un type dépendant. De quels paramètres dépend alors le type associé à la partie pertinente ? Toute notre discussion précédente implique à ce stade que les seuls paramètres nécessaires sont l'entité désignée par le SN métonymiquement coercé ainsi que la situation de référence. Comme nous l'avons vu, la métonymie met fondamentalement en jeu des relations méréologiques fonctionnelles, la partie fonctionnelle pertinente dépendant du tout dont elle fait partie ainsi que de la situation de référence, cette dernière déterminant la partition pertinente du tout en un ensemble de parties fonctionnelles.

En somme, nous pouvons résumer les conclusions de toute notre discussion sur la métonymie et sa modélisation en termes de types dépendants comme suit :

- La relation de dépendance exprimée par les types dépendants métonymiquement introduits est une relation de dépendance fonctionnelle. Nous interprétons donc la modélisation sémantique des parties métonymiquement désignées comme des parties fonctionnellement dépendantes du tout.
- La notion de dépendance fonctionnelle en jeu est adéquatement définie par la notion de système clos de dépendances, la dépendance fonctionnelle ici visée étant à interpréter au sens de la dépendance entre déterminables telle que définie dans le cadre de la théorie de la Gestalt (ce qui permet d'obtenir un cadre théorique unifié rendant compte aussi bien des relations de dépendance entre parties fonctionnelles au sens ordinaire, que des relations de dépendance entre parties visuelles ou purement structurelles). Une partie fonctionnelle d'un tout est ainsi définie comme partie d'un tout fonctionnellement intégré (*i.e.* R-intégré), *i.e.* d'un tout adéquatement partitionné et dont les éléments de la partition pertinente forment un système clos de dépendances fonctionnelles.
- Partant du fait que la R-intégrité d'une entité e peut être représentée au niveau sémantique en considérant le couple $\langle e, s\rangle$ constitué de l'entité e et de la situation de référence s, la dépendance fonctionelle des parties en jeu dans la métonymie peut être sémantiquement représentée par l'introduction d'un type dépendant $\theta(e, s)$.

Conclusion

Dans ce travail, nous avons proposé une étude ontologico-linguistique de la polysémie systématique, reposant sur une relecture ontologique des concepts développés par les deux principales théories typées de la polysémie systématique, respectivement dues à Pustejovsky et Asher. A travers cette étude, nous pensons avoir établi les thèses suivantes :

1. La notion d'expression a-sémantique devrait être remplacée par celle d'expression an-objectuelle

En revenant sur la question du *synthétique a priori*, *i.e.* sur la possibilité d'une connaissance portant sur le monde mais néanmoins indépendante et préalable à toute vérification empirique, nous avons défendu que la notion d'a-sémanticalité telle qu'introduite par Pustejovsky devait être remplacée par la notion d'expression an-objectuelle. En accord avec la distinction Husserlienne entre non-sens et absurdité, nous avons ainsi maintenu que les énoncés tels que "*les idées vertes dorment furieusement*" ne sont pas dépourvus de signification, mais expriment une signification absurde, *i.e.* qui ne peut être remplie par quelque objet que ce soit, puisqu'en violation avec les conditions de possibilité de l'objectité.

2. La polysémie systématique résulte d'une "montée sémantique" des lois de l'ontologie sociale

Nous avons constaté que la polysémie systématique affectait des

termes désignant non pas de simples objets matériels, mais des objets socio-culturels, comme des institutions, des productions littéraires ou encore des objets d'usage ou fonctionnels. Partant, nous avons proposé de reconsidérer le comportement sémantique des termes exhibant une forme systématique de polysémie au regard de la structure ontologique complexe des objets socio-culturels désignés.

3. Les types pointés sont la contre-partie sémantique de la structure ontologique des objets institutionnels

3.1. Nous avons fait valoir que les types pointés associés aux termes désignant des institutions, des productions littéraires et visuelles, étaient le reflet de la structure fondamentalement stratifiée de ces objets, *i.e.* dépendant simultanément pour leur existence de différentes régions ontologiques (région matérielle, abstraite et intentionnelle)

3.2. Une des difficultés que soulève la notion de type pointé est qu'il est difficile d'établir une limite quant au nombre de types simples pouvant être combinés en un type pointé. Là où les données linguistiques ne semblaient fournir aucun critère décisif, nous avons défendu que l'étude de la structure ontologique des objets institutionnels semblait imposer une limite à trois : un objet ***physique*** se voit conférer une forme d'intentionnalité par des ***individus***, doués quant à eux d'une intentionnalité propre. En vertu de cette "intentionnalité extérieure", de tels objets acquièrent un statut symbolique, "incarnent" des "***artefacts abstraits***" comme des institutions abstraites ou des contenus informationnels.

4. La coercion événementielle présuppose une forme non-téléologique de fonctionnalité associée aux objets désignés par les termes coercés

4.1 Nous avons argumenté que la trop grande rigidité souvent reprochée à l'analyse de la coercion dans le cadre du *Generative Lexicon* était symptomatique de l'ontologie finaliste Aristotélicienne sur laquelle

était bâtie l'analyse de Pustejovsky. Nous pensons avoir ainsi plausiblement établi que, si l'enjeu de la coercion est bien, *in fine*, une certaine forme de fonctionnalité des choses, celle-ci est de nature intentionnelle et non téléologique.

4.2. Nous avons alors montré en quoi la théorie intentionnelle des fonctions permettait d'appuyer l'analyse de la coercion en termes de types dépendants, la nature des fonctions associées aux objets désignés par le terme coercé dépendant (i) du sujet, qui choisit d'utiliser les choses à telle ou telle fin, et ce, (ii) selon que les déterminations physiques de la chose le permettent.

5. La référence métonymique doit être comprise comme référence aux parties fonctionnelles d'objets "R-intégrés"

5.1. Comme la plupart des rapports parties/tout linguistiquement exprimés, la métonymie implique, selon nous, la référence, non pas à de simples parties extensionnelles, mais bien à des parties fonctionnelles des objets. Prenant appui sur le fait que la possibilité d'attribuer métonymiquement une propriété à une partie dépend précisément de la nature de la propriété en question, nous avons établi que la possibilité de la référence métonymique à telle ou telle partie dépendait crucialement de la fonction implicitement attribuée au tout, des fonctions différentes impliquant des partitionnement différents de l'objet.

5.2. Partant, nous avons argumenté en faveur d'une analyse de la métonymie comme mécanisme de référence à des parties fonctionnelles définies comme des parties d'un tout intégré relativement à une fonction f, *i.e.* d'un tout associé à une partition dont les éléments forment un système clos de dépendances fonctionnelles. En somme, il s'agissait de considérer les propriétés métonymiquement appliquées comme préscrivant implicitement la fonction d'intégration pertinente, les parties pouvant être ainsi métonymiquement qualifiées étant déterminées relativement (i) au tout auquel elles appartiennent ainsi que (ii) à la fonction d'intégration impliquant une partition particulière du tout.

Enfin, pour conclure sur quelques perspectives plus générales, nous espérons que la lumière ontologico-sémantique que nous avons tenté d'apporter aux phénomènes de polysémie systématique aura contribué à la réactualisation des questions d'ontologie qui semble s'être récemment amorcée par la philosophie analytique. Il existe en particulier à l'heure actuelle un nombre grandissant de travaux exploitant les avancées récentes en matière d'ontologie formelle dans l'analyse sémantique lexicale, une voie défendue, entre autres, par certains auteurs mentionnés dans ce travail, et qui nous semble des plus prometteuse. L'interface ontologie/sémantique linguistique offre en effet un vaste domaine de recherches, qui commence à peine à être exploité, et qui permettrait, d'une part, d'élaborer de nouvelles voies d'analyse sémantique en puisant dans les concepts et les méthodes d'analyse philosophique. Inversement, les théories ontologiques qui ont longtemps souffert, nous semble-t-il, de n'être pas suffisamment confrontées aux contraintes pragmatiques et aux données empiriques, gagneraient à être confrontées aux données de la linguistique sémantique actuellement florissante, et perdraient, à notre sens pour le mieux, un peu de leur caractère purement spéculatif qui avait mené à la défiance exprimée par une large partie de la philosophie analytique. Pour n'en donner qu'un exemple, en rapport avec la présente étude sur la polysémie systématique, l'analyse des événements introduits par coercion en termes de types dépendants, telle que développée par Asher, ouvre la question de savoir s'il est possible de systématiquement remplacer les événements, introduits dans l'analyse sémantique par Davidson, et dont l'usage est actuellement largement répandu en sémantique lexicale, par des types dépendants [33]. Cette question est, selon nous, non seulement cruciale pour la sémantique lexicale, mais présente le plus grand intérêt d'un point de vue ontologique, renvoyant à une certaine conception ontologique des événements en termes de tropes, *i.e.* d'entités ontologiquement dépendantes des individus ou objets prenant part à l'événement ou processus en question.

Au delà de l'interface entre sémantique lexicale et ontologie, qui a été au cœur du présent travail sur la polysémie systématique, notre étude nous a permis de toucher à un certain nombre de problématiques que nous n'avons

33. Echange personnel avec N. Asher

pu ici qu'effleurer et qui mériteraient une étude approfondie. D'une part, on constate que la notion d'ontologie fait désormais partie du jargon courant de l'intelligence artificielle et plus particulièrement du sous-domaine de la représentation des connaissances. Cette réactualisation de la notion d'ontologie en dehors du périmètre restreint de la philosophie, et que l'on a pu rencontrer entre autres dans les travaux de Pustejovsky et Asher, bien que procédant parfois à d'importantes distorsions, semble progressivement ériger l'ontologie comme domaine de recherche pluridisciplinaire, promettant des avancées importantes en particulier dans le domaine de l'ontologie formelle. A l'exception de quelques philosophes importants mais encore trop rares, dont nous avons mentionné quelques noms dans ce travail, il nous semble qu'une confrontation systématique entre "ontologie(s) informatique" et "ontologie philosophique" reste encore à faire, confrontation qui permettrait entre autres de donner un nouveau souffle aux débats ontologiques millénaires qui peuvent parfois sembler avoir perdu de leur actualité.

Enfin, et en élargissant encore un peu plus les perspectives du présent travail, notre immersion dans la phénoménologie et dans ses lois *synthétiques a priori*, nous a bien sûr confrontés à la question de la possibilité d'un tel *a priori* et à la question de savoir si celui-ci pouvait être dissocié de l'idéalisme qui l'avait vu naître. Dans le cadre de cette étude consacrée à la polysémie systématique, nous n'avons pu aborder cette question, et avons donc fait le choix de la reprendre là où Husserl et ses premiers disciples l'avaient laissée. Or, le retour de l'ontologie dans les débats philosophiques a récemment relancé les débats touchant à l'*a priori* - cette notion devenue presque tabou, renvoyant à un idéalisme dépassé qui n'avait plus de place à l'époque actuelle emprunte de naturalisme. La question d'une possible naturalisation de l'*a priori*, que nous n'avons que trop brièvement évoquée, nous semble soulever l'un des plus grands défis philosophiques de notre époque, et qui, malgré des premiers pas dans ce sens, reste encore à être pleinement relevé.

Bibliographie

[Ambroise(2005)] Ambroise, B. (2005). Le problème de l'ontologie des actes sociaux : Searl héritier de reinach ? *Les Etudes Philosophiques* **1**(72), 55–71.

[Ariew *et al.*(2002)Ariew, Cummins & Perlman] Ariew, A., Cummins, R. & Perlman, M. (eds.) (2002). *Functions : New Essays in the Philosophy of Psychology and Biology*. New York : Oxford University Press.

[Asher(2010)] Asher, N. (2010). *A Web of Words : Lexical Meaning in Context*. Cambridge University Press. (Nous nous référons à la version du manuscrit de Juin 2007).

[Asher & Pustejovsky(2005)] Asher, N. & Pustejovsky, J. (2005). Word meaning and commonsense metaphysics. (Disponible sur semanticsarchive.net).

[Asher & Pustejovsky(soumis en 2000)] Asher, N. & Pustejovsky, J. (soumis en 2000). The metaphysics of words in context. *Journal of Logic, Language and Information* **à paraître**. URL `http://www.dla.utexas.edu/depts/philosophy/faculty/asher/papers/MWC.ps`.

[Austin(1961)] Austin, J. L. (1961). *Philosophical Papers*. Clarendon Press, Oxford.

[Beaney(2007)] Beaney, M. (ed.) (2007). *The Analytic Turn : Analysis in Early Analytic Philosophy and Phenomenology*. Routledge.

[Benoist(1999)] Benoist, J. (1999). *L'a priori conceptuel : Bolzano, Husserl, Schlick*. Vrin.

[Block(1994)] Block, N. (1994). Holism, hyper-analyticity and hyper-compositionality. *Philosophical Issues* **3, Science and Knowledge**, 37–72.

[Boghossian & Peacocke(2000)] Boghossian, P. & Peacocke, C. (eds.) (2000). *New Essays on the A Priori*. Clarendon Press · Oxford.

[Boghossian(1994)] Boghossian, P. A. (1994). Inferential role semantics and the analytic/synthetic distinction. *Philosophical Studiesl* **73**(2/3), 109–122.

[Boguraev & Pustejovsky(1990)] Boguraev, B. & Pustejovsky, J. (1990). Lexical ambiguity and the role of knowledge representation in lexicon design. In : *in Lexicon Design, Proceedings of the 13th International Conference on Computational Linguistics (COLING90)*.

[Bolton(1976)] Bolton, R. (1976). Essentialism and semantic theory in aristotle : Posterior analytics, ii, 7-10. *The Philosophical Review* **85**(4), 514–544.

[Brachman & Schmolze(1985)] Brachman, R. J. & Schmolze, J. G. (1985). An overview of the kl-one knowledge representation system. *Cognitive Science* **9**(2), 171–216.

[Brogowski(1996)] Brogowski, L. (1996). Göttingen, husserl, ingarden. *Études Phénoménologiques* **23-24**, 247–279.

[Correia(2005)] Correia, F. (2005). Husserl on foundation. *Dialectica* **58**(3), 349–367.

[Correia(2008)] Correia, F. (2008). Ontological dependence. *Philosophy Compass* **3**(5), 1013–1032.

[Croft(2006)] Croft, W. (2006). The role of domains in the interpretation of metaphors and metonymies. In : *Cognitive Linguistics : Basic Readings* (Geeraerts, D., ed.), Mouton Reader. Berlin : Mouton de Gruyter, pp. 269–302. [Geeraerts(2006)].

[Croft & Cruse(2004)] Croft, W. & Cruse, D. A. (2004). *Cognitive Linguistics*. Cambridge University Press.

[Cruse(1979)] Cruse, D. A. (1979). On the transitivity of parte-whole relation. *Journal of Linguistics* **15**, 29–38.

[Cruse(1986)] Cruse, D. A. (1986). *Lexical Semantics*. Cambridge University Press.

[Cruse(1996)] Cruse, D. A. (1996). La signification des noms propres de pays en anglais. In : *Les mots de la nation* (Rémi-Giraud, S. & Rétat, P., eds.). Presses Universitaires de Lyon, pp. 93–102.

[Cummins(1975)] Cummins, R. (1975). Functional analysis. *Journal of Philosophy* **72**, 741–765.

[Dahlgren(1995)] Dahlgren, K. (1995). A linguistic ontology. *International Journal Human-Computer Studies* **43**(5-6), 809–818.

[Davidson(1967)] Davidson, D. (1967). The logical form of action sentences. In : *The Logic of Decision and Action* (Rescher, N., ed.). University of Pittsburgh Press, pp. 81–95.

[Davis(1990)] Davis, E. (1990). *Representations of Commonsense Knowledge*. Morgan Kaufmann Publishers Inc.

[Davis *et al.*(1993)Davis, Shrobe & Szolovits] Davis, R., Shrobe, H. & Szolovits, P. (1993). What is a knowledge representation ? *AI Magazine* **14**(1), 17–33. URL `http://groups.csail.mit.edu/medg/ftp/psz/k-rep.html`.

[Demoss & Devreux(1988)] Demoss, D. & Devreux, D. (1988). Essence, existence, and nominal definition in aristotle's posterior analytics ii 8-10. *Phronesis* **33**(2), 133–154.

[Dölling(1993)] Dölling, J. (1993). Commonsense ontology and semantics of natural language. *Sprachtypologie und Universalienforschung* **46**(2), 133–141.

[Dowty(1979)] Dowty, D. R. (1979). *Word Meaning and Montague Grammar*. Dordrecht : Reidel.

[Dreyfus(1993)] Dreyfus, H. L. (1993). Heidegger's critique of the husserl/searle account of intentionality. *Social Research* **60**(1), 17–38.

[Dreyfus(2001)] Dreyfus, H. L. (2001). Phenomenological description versus rational reconstruction. *Revue Internationale de Philosophie* **55**(216), 181–196.

[Dummett(1993)] Dummett, M. (1993). *Origins of Analytical Philosophy*. Cambridge, Mass. :Harvard University Press.

[Dummett(1999)] Dummett, M. (1999). What is a theory of meaning ? (ii). In : *Truth and Meaning. Essays in Semantics* (Evans, G. & McDowell, J., eds.). Oxford University Press., pp. 67–137.

[Fauconnier(2005)] Fauconnier, G. (2005). Pragmatics and cognitive linguistics. In : *Handbook of Pragmatics*. Blackwell Publishing, pp. 657–674. [Horn & Ward(2005)].

[Fine(1982)] Fine, K. (1982). Acts, events, and things. *Proceedings of the 6th. International Wittgenstein Symposium* , 97–105.

[Fine(1994)] Fine, K. (1994). Essence and modality. *Philosophical Perspectives* **8**, 1–16.

[Fine(1995a)] Fine, K. (1995a). Ontological dependence. *Proceedings of the Aristotelian Society* **95**, 269–290.

[Fine(1995b)] Fine, K. (1995b). Part-whole. In : *The Cambridge Companion to Husserl* (Smith, B. & Smith, D. W., eds.). Cambridge University Press, pp. 463–485.

[Floyd & Shieh(2001)] Floyd, J. & Shieh, S. (eds.) (2001). *Future Pasts. The Analytic Tradition in Twentieth-Century Philosophy*. Oxford University Press.

[Fodor(1987)] Fodor, J. A. (1987). *Psychosemantics, the Problem of Meaning in the Philosophy of Mind*. Cambridge, Mass. : MIT Press.

[Fodor(1998)] Fodor, J. A. (1998). There are no recognitional concepts - not even red, part 2 : The plot thickens. In : *In Critical Condition*. Cambridge, Mass. : MIT Press, pp. 49–62.

[Fodor(2000)] Fodor, J. A. (2000). Reply to critics. *Mind and Language* **15**, 350–374.

[Fodor(2003)] Fodor, J. A. (2003). *Hume Variations*. Oxford : Oxford University Press.

[Fodor & LePore(1991)] Fodor, J. A. & LePore, E. (1991). Why meaning (probably) ins't conceptual role. *Mind and Language* **6**, 329–343.

[Fodor & Lepore(1992)] Fodor, J. A. & Lepore, E. (1992). *Holism : A Shopper's Guide*. Oxford Blackwell.

[Fodor & Lepore(1994)] Fodor, J. A. & Lepore, E. (1994). Replies to boghossian and perry. *Philosophical Studiesl* **73**(2/3), 139–147.

[Fodor & LePore(1998)] Fodor, J. A. & LePore, E. (1998). The emptiness of the lexicon : Reflexions on james pustejovsky's the generative lexicon. *Linguistic Inquiry* **29**(2), 269–311.

[Fodor & LePore(2002)] Fodor, J. A. & LePore, E. (2002). *The Compositionality Papers*. Oxford : Oxford University Press.

[Fodor & Pylyshyn(1988)] Fodor, J. A. & Pylyshyn, Z. W. (1988). Connectionism and cognitive architecture : A critical analysis. *Cognition* **28**, 3–71.

[Frege(1884)] Frege, G. (1884). *Die Grundlagen der Arithmetic*. Berslau. *Les Fondements de l'Arithmétique*, Paris, Editions du Seuil, 1969, tr. Claude Imber.

[Geeraerts(2006)] Geeraerts, D. (ed.) (2006). *Cognitive Linguistics : Basic Readings*. Mouton Reader. Berlin : Mouton de Gruyter.

[Grelling(1988)] Grelling, K. (1988). A logical theory of dependence. In : *Foundations of Gestalt Theory* (Smith, B., ed.). Munich : Philosophia, pp. 217–226.

[Grelling & Oppenheim(1988a)] Grelling, K. & Oppenheim, P. (1988a). The concept of gestalt in the light of modern logic. In : *Foundations of Gestalt Theory* (Smith, B., ed.). Munich : Philosophia, pp. 191–205.

[Grelling & Oppenheim(1988b)] Grelling, K. & Oppenheim, P. (1988b). Logical analysis of 'gestalt' as 'functional whole'. In : *Foundations of Gestalt Theory* (Smith, B., ed.). Munich : Philosophia, pp. 210–217.

[Gruber(1993)] Gruber, T. (1993). Translational approach to portable ontology specifications. *Knowledge Acquisition* **5**(2), 199–220.

[Guarino(1995)] Guarino, N. (1995). Formal ontology, conceptual analysis and knowledge representation. *International Journal of Human-Computer Studies* **43**(5-6), 625–640.

[Guarino & Giaretta(1995)] Guarino, N. & Giaretta, P. (1995). Ontologies and knowledge bases : Towards a terminological clarification. In : *Towards Very Large Knowledge Bases : Knowledge Building and Knowledge Sharing* (Mars, N. J. I., ed.). IOS Press, Amsterdam.

[Harley(2004)] Harley, H. (2004). Wanting, having, and getting : A note on fodor and lepore 1998. *Linguistic Inquiry* **35**(2), 255–267.

[Hayes(1985)] Hayes, P. J. (1985). The second naive physics manifesto. In : *Formal Theories of the Commonsense World* (Hobbs, J. R. & Moore, R. C., eds.). Ablex, pp. 1–36.

[Hirst(2004)] Hirst, G. (2004). Ontology and the lexicon. In : *Handbook on Ontologies in Information Systems*. Springer, pp. 209–230.

[Hobbs(1987)] Hobbs, J. R. (1987). World knowledge and word meaning. In : *Proceedings of the 1987 workshop on Theoretical issues in natural language processing*. Association for Computational Linguistics.

[Hobbs *et al.*(1986)Hobbs, Croft, Davies, Edwards & Laws] Hobbs, J. R., Croft, W., Davies, T., Edwards, D. & Laws, K. (1986). Commonsense metaphysics and lexical semantics. In : *HLT '86 : Proceedings of the workshop on Strategic computing natural language*. Association for Computational Linguistics.

[Hobbs & Moore(1985)] Hobbs, J. R. & Moore, R. C. (eds.) (1985). *Formal Theories of the Commonsense World*. Westport, CT, USA : Greenwood Publishing Group Inc.

[Horn & Ward(2005)] Horn, L. R. & Ward, G. (eds.) (2005). *The Handbook of Pragmatics*. Blackwell Publishing.

[Horton(1982)] Horton, R. (1982). Tradition and modernity revisited. In : *Rationality and Relativism* (Hollis, M. & Lukes, S., eds.). Oxford : Blackwell, pp. 201–260.

[Horwich(2000)] Horwich, P. (2000). Stipulation, meaning, and apriority. In : *New Essays on the A Priori* (Boghossian, P. & Peacocke, C., eds.). Clarendon Press · Oxford, pp. 150–169. BP00.

[Husserl(1900/1)] Husserl, E. (1900/1). *Recherches Logiques*. PUF. *Logische Untersuchungen* trad. fr. 1969.

[Husserl(1913)] Husserl, E. (1913). *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique, Livre 1*. Tel Gallimard. Trad. fr. P. Ricœur 1950.

[Husserl(1929)] Husserl, E. (1929). *Logique Formelle et Logique Transcendantale. Essai d'une Critique de la Raison Logique*. PUF. Trad. fr. S. Bachelard 1957.

[Husserl(1936)] Husserl, E. (1936). *La Crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*. Tel Galimard. Trad. fr. par G. Granel.

[Husserl(1952)] Husserl, E. (1952). *Idées diréctrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique. Livre 2*. Épiméthée. PUF. Trad. et avant-propos par E. Escoubas 1982. Le second volume des Idée n'ayant pas été publié du vivant de Husserl nous considérons la date de sa première parution en allemand comme date de référence.

[Husserl(1954)] Husserl, E. (1954). *Expérience et Jugement. Recherches en vue d'une généalogie de la logique*. Épiméthée. PUF. Trad. fr. D. Souche-Dagues 1970.

[Ingarden(1931)] Ingarden, R. (1931). *The Litterary Work of Art. An Investigation on the Borderlines of Ontology, Logic, and Theory of Literature*. Evanston. Northern University Press. Trad. G. G. Crabowicz 1973.

[Ingarden(1962)] Ingarden, R. (1962). *The Ontology of the Work of Art : The Musical Work, the Picture, the Architectural Work, the Film*. Athens, Ohio University Press. Trad. R. Meyer et J. T Goldthwait 1989.

[Ingarden(2001)] Ingarden, R. (2001). *Husserl. La controverse idéalisme-réalisme*. Paris. Vrin. Introduit, traduit et annoté par P. Limido-Heulot.

[Iscoe *et al.*(1991)Iscoe, Williams & Arango] Iscoe, N., Williams, G. B. & Arango, G. (1991). Domain modeling for software engineering. In : *ICSE '91 : Proceedings of the 13th international conference on Software engineering*. IEEE Computer Society Press.

[Jacob(1995)] Jacob, P. (1995). Un réaliste intentionnel est-il condamné à l'atomisme sémantique ? *Intellectica* **21**, 39–63.

[Jacquet *et al.*(2005)Jacquet, Venant & Victorri] Jacquet, G., Venant, F. & Victorri, B. (2005). Polysémie lexicale. In : *Sémantique et traitement automatique du langage naturel* (Enjalbert, P., ed.). Paris, Hermès, pp. 99–132.

[Johansson(2004)] Johansson, I. (2004). On the transitivity of the parthood relations. In : *Relations and predicates* (Hochberg & Mulligan, K., eds.). Frankfurt : Ontos Verlag, pp. 161–181.

[Johansson(2005)] Johansson, I. (2005). Money and fictions. In : *Kapten Mnemos Kolumbarium*. Umeå Sweden, Umeå University, pp. 73–101. [en ligne : http ://www.phil.gu.se/posters/festskrift2/].

[Johnson(2006)] Johnson, K. (2006). On the nature of reverse compositionality. *Erkenntnis* **64**, 37–60.

[Katz & Fodor(1963)] Katz, J. & Fodor, J. (1963). The structure of a semantic theory. *Language* **39**.

[Kayzer(87)] Kayzer, D. (87). Une sémantique qui n'a pas de sens. *Langages* **87**, 33–45.

[Kleiber(1990)] Kleiber, G. (1990). *La sémantique du prototype, catégories et sens lexical*. Linguistique Nouvelle, PUF, Paris.

[Kleiber(1999)] Kleiber, G. (1999). *Problèmes de sémantique. La polysémie en question*. Villeneuve : Presses Universitaires du Septentrion.

[Kohler(1918)] Kohler, W. (1918). Simple structural functions in the chimpanzee and in the chicken. In : *A Source Book of Gestalt Psychology*

(Ellis, W., ed.). Kegan Paul, Trench, Trubner & Co. Ltd., pp. 217–227. Trad. ang. 1938.

[Koslicki(2008)] Koslicki, K. (2008). *The Structure of Objects*. Oxford University Press US.

[Lakoff(1987)] Lakoff, G. (1987). *Women, fire and dangerous things : What categories reveal about the mind*. University of Chicago Press.

[Lakoff & Johnson(1980)] Lakoff, G. & Johnson, M. (1980). *Metaphors we live by*. IL : University of Chicago Press.

[Langacker(1990)] Langacker, R. (1990). *Concept, Image, Symbol : The Cognitive Basis of Grammar*. Mouton de Gruyter. Chaptire 1 réimprimé dans [Geeraerts(2006)].

[Langacker(2008)] Langacker, R. (2008). *Cognitive Grammar : A basic introduction.* Oxford : Oxford University Press.

[Lenat & Guha(1990)] Lenat, D. B. & Guha, R. V. (1990). *Building Large Knowledge-Based Systems*. Addison-Wesley Pub (Sd).

[Lewens(2004)] Lewens, T. (2004). *Organisms and artefacts*. MIT Press, Cambridge, MA.

[Limido-Heulot(2001)] Limido-Heulot, P. (2001). *Roman Ingarden. Husserl, La controverse Idéalisme-Réalisme*. Librairie Philosophique. Vrin.

[Loux(2006)] Loux, M. (2006). Aristotle's constituent ontology. In : *Oxford Studies in Metaphysics. vol. 2* (Zimmermann, D., ed.). Clarendon Press, Oxford, pp. 207–250.

[Lowe(1998)] Lowe, E. (1998). *The Possibility of Metaphysics : Substance, Identity and Time*. Oxford Clarendon Press.

[Lowe(2005)] Lowe, J. (2005). Ontological dependence. URL `http://plato.stanford.edu/entries/dependence-ontological/`. Stanford Encyclopedia of Philosophy.

[Marconi(1997)] Marconi, D. (1997). *Lexical Competence*. MIT Press.

[Marconi(2008)] Marconi, D. (2008). Being and being called. *Journal of Philosophy* **à paraître**. URL

http://hal9000.cisi.unito.it/wf/DIPARTIMEN/Discipline1/Professori/Diego-Marc/Being-and-being-called.pdf.

[McCarthy(1980)] McCarthy, J. (1980). Circumscription - a form of non-monotonic reasoning. *Artificial Intelligence* **13**, 27–39.

[McCawley(1974)] McCawley, J. D. (1974). On identifying the remains of deceased clauses. *Language Reasearch* **9**, 73–85.

[Mealy(1967)] Mealy, G. H. (1967). Another look at data. In : *AFIPS Conference Proceedings*.

[Millikan(1984)] Millikan, R. G. (1984). *Language, Thought and other biological categories.* Cambridge, MA : MIT Press.

[Moltmann(1997)] Moltmann, F. (1997). *Parts and Wholes in Semantics.* Oxford University Press.

[Moltmann(1998)] Moltmann, F. (1998). Part-structures, integrity, and the mass-count distinction. *Synthese* **116**, 75–111.

[Moltmann(2005)] Moltmann, F. (2005). Part structures in situations : the semantics of *Indivudual* and *Whole*. *Linguistics and Philosophy* **28**, 599–641.

[Montague(1970)] Montague, R. (1970). Universal grammar. In : *Formal Philosophy* (Thomason, R., ed.). New Haven : Yale University Press (1974), pp. 222–246.

[Moravcsik(1974)] Moravcsik, J. M. (1974). Aristotle on adequate explanation. *Synthese* **28**(1), 3–17.

[Moravcsik(1995)] Moravcsik, J. M. (1995). What makes reality intelligible ? reflexions on aristotle's theory of *Aitia*. In : *Aristotle's Physics. A Collection of Essays* (Judson, L., ed.). Oxford University Press, pp. 31–48.

[Mulligan(2003)] Mulligan, K. (2003). Searle, derrida and the ends of phenomenology. In : *John Searle* (Smith, B., ed.). Contemporary Philosophy in Focus : Cambridge University Press, pp. 261–286.

[Nunberg(1979)] Nunberg, G. (1979). The non-uniqueness of semantic solutions : Polysemy. *Linguistics and Philosophy* **3**(2), 143–184.

[Nunberg(1997)] Nunberg, G. (1997). La polysémie systématique dans la description lexicale. *Langue française* **113**, 124–137.

[Nunberg(2005)] Nunberg, G. (2005). The pragmatics of deferred interpretation. In : *The Handbook of Pragmatics* (Horn, L. R. & Ward, G., eds.). Blackwell Publishing, pp. 344–364. [Horn & Ward(2005)].

[Pagin(2003)] Pagin, P. (2003). Communication and strong compositionality. *Journal of Philosophical Logic* **32**, 287–322.

[Partee(1984)] Partee, B. H. (1984). Compositionality. In : *Varietie of Formal Semantics : Proceedings of the 4th Amsterdam Colloquium* (Landman, F. & Veltman, F., eds.). Dordrecht : Foris Publications (GRASS), pp. 281–311. Reproduit dans *Compositionality in Formal Semantics. Selected Papers by Barbara H. Partee, 2004, Blackwell.*

[Partee(1995)] Partee, B. H. (1995). Lexical semantics and compositionality. In : *Invitation to Cognitive Science. Part I : Language* (Gleitman, L. & Liberman, M., eds.). MIT Press, Cambridge, pp. 311–360. 2nd edition, Daniel Osherson, general editor.

[Patterson(2005)] Patterson, D. (2005). Learnability and compositionality. *Mind and Language* **20**, 326–352.

[Pelletier(1994)] Pelletier, F. J. (1994). The principle of semantic compositionality. *Topoi* **13**, 11–24.

[Pelletier(2001)] Pelletier, F. J. (2001). Did frege believe in frege's principle ? *Journal of Logic, Language, and Information* **10**, 87–114.

[Perry(1994)] Perry, J. (1994). Fodor and lepore on holism. *Philosophical Studiesl* **73**(2/3), 123–138.

[Petitot *et al.*(2002)Petitot, Varela, Pachoud & Roy] Petitot, J., Varela, J. F. J., Pachoud, B. & Roy, J. M. (eds.) (2002). *Naturaliser la phénoménologie : Essais sur la phénoménologie contemporaine et les sciences cognitives.* CNRS Communication.

[Poli(1995)] Poli, R. (1995). Bimodality of formal ontology and mereology. *International Journal of Human-Computer Studies* **43**(5-6), 687–696.

[Pustejovsky(1991)] PUSTEJOVSKY, J. (1991). The generative lexicon. *Computational Linguistics* **14**, 409–441.

[Pustejovsky(1995)] PUSTEJOVSKY, J. (1995). *The Generative Lexicon*. Cambrige, Mass. : MIT Press.

[Pustejovsky(2001)] PUSTEJOVSKY, J. (2001). Type construction and the logic of concepts. In : *The Syntax of Word Meaning* (BOUILLON, P. & BUSA, F., eds.). Cambridge University Press.

[Pustejovsky(2006)] PUSTEJOVSKY, J. (2006). Type theory and lexical decomposition. *Journal of Cognitive Science* **6**, 39–76.

[Putnam(1975)] PUTNAM, H. (1975). The meaning of 'meaning'. In : *Philosophical papers : Volume 2. Mind, language and reality*. Cambridge University Press, pp. 215–271.

[Quine(1948/9)] QUINE, W. V. O. (1948/9). On what there is. *Review of Metaphysics* **2**, 21 – 38.

[Quine(1951)] QUINE, W. V. O. (1951). Two dogmas of empiricism. *The Philosophical Review* **60**, 20–43. Réédité dans W.V.O. Quine, *From a Logical Point of View*, Harvard Univerity Press, 1953 ; seconde édition 1961.

[Quine(1960)] QUINE, W. V. O. (1960). *Word and Object*. Cambridge : Mass. : MIT Press.

[Rastier(2005)] RASTIER, F. (2005). Sémiotique du cognitivisme et sémantique cognitive : Questions d'histoire et d'épistémologie. [En ligne], URL : http ://www.revue-texto.net/index.php ?id=537.

[Recanati(1997)] RECANATI, F. (1997). La polysémie contre le fixisme. *Langue française* **113**, 107–123.

[Recanati(2004)] RECANATI, F. (2004). *Literal Meaning*. Cambridge : Cambridge University Press.

[Recanati(2005)] RECANATI, F. (2005). Pragmatics and semantics. In : *The Handbook of Pragmatics* (HORN, L. R. & WARD, G., eds.). Blackwell Publishing, pp. 442–462. HornWard05.

[Reinach(1913)] Reinach, A. (1913). *Les Fondements A Priori du Droit Civil*. Bibliothèque des Textes Philosophiques. Vrin. Trad. fr. R. de Calan 2004.

[Rescher(1955)] Rescher, N. (1955). Axioms for the part relation. *Philosophical Studies* **6**, 8–11.

[Rescher & Oppenheim(1955)] Rescher, N. & Oppenheim, P. (1955). Logical analysis of gestalt concepts. *British Journal for the Philosophy of Science* **6**, 89–106.

[Ricoeur(1986)] Ricoeur, P. (1986). *A l'école de la phénoménologie*. Bibliothèque d'Histoire de la Philosophie. Vrin.

[Robbins(2005)] Robbins, P. (2005). The myth of reverse compositionality. *Philosophical Studies* **125**, 251–275.

[Rosch(1973)] Rosch, E. (1973). Natural categories. *Cognitive Psychology* **4**, 328–50.

[Ross(1976)] Ross, J. R. (1976). To have 'have' and to not have 'have'. In : *Linguistic and Literary Studies in Honor of Archibald A. Hill* (Jazayery, M., Polomé, E. & Winter, W., eds.), 1. The Hague : Mouton, pp. 263–270.

[Ruhl(1989)] Ruhl, C. (1989). *On Monosemy : A Study in Linguistic Semantics*. Albany : State University of New York Press.

[Schiffer(1996)] Schiffer, S. (1996). Language-created language-independent entities. *Philosophical Topics* **24**(1), 47–87.

[Schlick(1913)] Schlick, M. (1913). Is there intuitive knowledge ? *Philosophical Papers* **1**, 141–52. Trad. ang. P. Heath 1979.

[Schlick(1930/1)] Schlick, M. (1930/1). Is there a factual a priori. In : *Readings in Philosophical Analysis* (Feigl, H. & Sellars, W., eds.). New York : Appleton-Century-Crofts, pp. 277–85. Trad. ang. 1949.

[Searle(1969)] Searle, J. (1969). *Les actes de langage. Essai de philosophie du langage*. Hermann. Trad. fr. H. Pauchard 1972.

[Searle(1979)] Searle, J. (1979). *Expression and Meaning*. Cambridge : Cambridge University Press.

[Searle(1983)] Searle, J. (1983). *L'intentionnalité : Essai de philosophie des états mentaux*. Paris : Minuit. Trad. fr. C. Pichevin 1985.

[Searle(1995)] Searle, J. (1995). *La construction de la réalité sociale*. Gallimard. Trad. fr. C. Tiercelin 1998.

[Searle(2000)] Searle, J. (2000). The limits of phenomenology. In : *Heidegger, Coping, and Cognitive Science. Essays in Honor of Hubert. L. Dreyfus. Volume 2* (Wrathall, M. & Malpas, J., eds.). MIT Press., pp. 71–92.

[Searle(2001)] Searle, J. (2001). Neither phenomenological description nor rational reconstruction : Reply to dreyfus. *Revue Internationale de Philosophie* **55**(1), 277–284.

[Searle(2007)] Searle, J. (2007). Social ontology : the problem and steps toward a solution. In : *Intentional Acts and Institutional Facts. Essays on Searle's Social Ontology* (Tsohatzidis, S. L., ed.). Springer, pp. 11–29.

[Searle(2008)] Searle, J. (2008). Language and social ontology. *Theory and Society* **37**(5).

[Searle & Smith(2003)] Searle, J. & Smith, B. (2003). The construction of social reality : An exchange. *American Journal of Economics and Sociology* **62**(2).

[Simons(1982)] Simons, P. (1982). The formalization of husserl's theory of wholes and parts. In : *Parts and Moments : Studies in Logic and Formal Ontology* (Smith, B., ed.). Munich : Philosophia Verlag.

[Simons(1987)] Simons, P. (1987). *Parts : A Study in Ontology*. Routledge.

[Simons(1988)] Simons, P. (1988). Gestalt and functional dependence. In : *Foundations of Gestalt Theory* (Smith, B., ed.). Munich : Philosophia, pp. 158–190.

[Simons(1992)] Simons, P. (1992). Wittgenstein, schlick and the a priori. In : *Philosophy and Logic in Central Europe from Bolzano to Tarsky. Selected Essays*. Dordrecht : Kluwer, pp. 361–376.

[Smith(1994)] Smith, B. (1994). Review of ernest davis : Representation of commonsense knowledge. *Minds and Machines* **4**, 245–249.

[Smith(1995a)] Smith, B. (1995a). Common sense. In : *The Cambridge Companion to Husserl* (Smith, B. & Smith, D. W., eds.). Cambridge University Press, pp. 394–437.

[Smith(1995b)] Smith, B. (1995b). Formal ontology, common sense and cognitive science. *International Journal Human-Computer Studies* **43**(5-6), 641–667.

[Smith(1995c)] Smith, B. (1995c). On drawing lines on a map. *COSIT* URL `http://www.spatial.maine.edu/~cosit03/smith-COSIT95.pdf`.

[Smith(1995d)] Smith, B. (1995d). The structure of the common-sense world. *Acta Philosophica Fennica* **58**, 290–317.

[Smith(2001)] Smith, B. (2001). Fiat objects. *Topoi* **20**(2), 131–148.

[Smith(2003a)] Smith, B. (2003a). John searle : From speach acts to social reality. In : *John Searle* (Smith, B., ed.). Contemporary Philosophy in Focus : Cambridge University Press, pp. 1–33.

[Smith(2003b)] Smith, B. (2003b). Ontology. In : *Blackwell Guide to the Philosophy of Computing and Information* (Floridi, L., ed.). Oxford : Blackwell, p. 155–166.

[Smith(2008)] Smith, B. (2008). Searle and de soto : The new ontology of the social world. In : *The Mystery of Capital and the Construction of Social Reality* (Smith, B., Mark, D. & Ehrlich, I., eds.). Chicago : Open Court, pp. 35–51.

[Smith & Welty(2001)] Smith, B. & Welty, C. (2001). Fois introduction : Ontology—towards a new synthesis. In : *FOIS '01 : Proceedings of the international conference on Formal Ontology in Information Systems.* ACM Press.

[Sowa(1984)] Sowa, J. F. (1984). *Conceptual structures : information processing in mind and machine.* Boston, MA, USA : Addison-Wesley Longman Publishing Co., Inc.

[Strawson(1953)] Strawson, P. F. (1953). *Individuals. An Essay in Descriptive Metaphysics*. London : Methuen : Routledge.

[Szabó(2007)] Szabó, Z. G. (2007). Compositionality. *Stanford Encyclopedia of Philosophy* (La date correspond à la dernière révision de l'article apportée par l'auteur).

[Talmy(1988)] Talmy, L. (1988). The relation of grammar to cognition. In : *Topics in cognitive linguistics* (Rudzka-Ostyn, B., ed.). Amsterdam : John Benjamins Publishing Co, pp. 165–207. Réimprimé dans [Geeraerts(2006)].

[Talmy(2000)] Talmy, L. (2000). *Toward a Cognitive Semantics*. Cambridge, Mass. : MIT Press.

[Thomasson(1999)] Thomasson, A. L. (1999). *Fiction and Metaphysics*. Cambridge : Cambridge University Press.

[Thomasson(2001)] Thomasson, A. L. (2001). Ontological minimalism. *American philosophical quarterly* **38**(4), 319–331.

[Thomasson(2002)] Thomasson, A. L. (2002). Foundations for a social ontology. *Protosociology : An International Journal of Interdisciplinary Research* **18-19**, 269–290.

[Thomasson(2005)] Thomasson, A. L. (2005). Ingarden and the ontology of cultural objects. In : *Existence, culture, and persons : the ontology of Roman Ingarden* (Chrudzimski, A., ed.). Frankfurt : Ontos, pp. 115–137.

[Thomasson(2007)] Thomasson, A. L. (2007). Conceptual analysis in phenomenology and ordinary language philosophy. In : *The Analytic Turn : Analysis in Early Analytic Philosophy and Phenomenology* (Beaney, M., ed.). Routledge, pp. 270–84.

[Van De Pitte(1984)] Van De Pitte, M. M. (1984). Schlick's critique of phenomenological propositions. *Philosophy and Phenomenological Research* **45**(2), 195–225.

[Victorri(1997)] Victorri, B. (1997). La polysémie : un artefact de la linguistique ? *Revue de Sémantique et de Pragmatique* **2**, 41–62.

[Vieu & Aurnague(2007)] Vieu, L. & Aurnague, M. (2007). Part-of relations, functionality and dependence. In : *The Categorization of Spatial Entities in Language and Cognition* (Aurnague, M., Hickmann, M. & Vieu, L., eds.). John Benjamins Publishing Company, pp. 307–336. URL `ftp://ftp.irit.fr/IRIT/LILAC/VA-parts-CSELC07.pdf`.

[Walton(1990)] Walton, K. (1990). *Mimesis as Make-Believe*. Cambridge, Massachusetts : Harvard University Press.

[Welty *et al.*(1999)Welty, Lehmann, Gruninger & Uschold] Welty, C., Lehmann, F., Gruninger, G. & Uschold, M. (1999). Ontology : Expert systems all over again ? In : *Invited panel at AAAI-99 : The National Conference on Artificial Intelligence*.

[Wim(2003)] Wim, P. (2003). Metonymy as a cross-lingual phenomenon. In : *Proceedings of the ACL 2003 workshop on Lexicon and figurative language*. Association for Computational Linguistics, pp. 1–9.

[Wittgenstein(1953)] Wittgenstein, L. (1953). *Investigations Philosophiques*. Paris : Gallimard. Trad. fr. P. Klossowski [1961].

[Woods(1975)] Woods, W. A. (1975). What's in a link : Foundations for semantic networks. In : *Representation and Understanding : Studies in Cognitive Science* (Bobrow, D. G. & Collins, A. M., eds.). New York : Academic Press, pp. 35–82.

[Wright(1973)] Wright, L. (1973). Functions. *Philosophical Review* **82**(2), 139–168.

Index des noms

A

Ambroise, 239
Ariew, 321, 322
Aristote, 106, 107, 298, 299, 301–311, 315, 318, 321, 325–332, 341
Asher, 41, 69, 84, 86–89, 96, 100, 102, 117–119, 121–124, 126–131, 134, 136–139, 142–144, 146, 148, 150, 157, 218, 222, 230, 249, 283, 288, 289, 293, 298, 308, 311–314, 332, 333, 340, 357
Aurnague, 324, 338
Austin, 222, 223, 232

B

Beaney, 224
Benoist, 203, 208, 210, 212
Berkeley, 184, 195
Block, 77, 78, 80
Boghossian, 80
Bolzano, 203, 208
Brogowsky, 234

C

Carnap, 20, 41
Chomsky, 93
Croft, 14, 61
Cruse, 14, 113, 144, 147, 253, 283, 284, 338, 339
Cummins, 321–323, 347

D

Dahlgren, 178, 221
Dowty, 157
Dreyfus, 239–242, 244
Dummett, 18, 224

F

Fauconnier, 59
Fine, 144, 343–345
Floyd, 225
Fodor, 43–46, 48, 49, 51–53, 72–81, 83, 89, 90, 103, 104, 117, 149–159
Frege, 41, 44, 54, 55

G

Giaretta, 220
Goodmen, 334
Grelling, 350–352
Grice, 59, 63, 64, 100, 222, 232
Gruninger, 220
Guarino, 218, 220

H

Harley, 157, 158
Heidegger, 232, 239, 241
Hobbs, 218
Hume, 184
Husserl, 165, 167–171, 173, 175–216, 221, 222, 224–229,

232–234, 236, 238, 239, 241, 244, 250, 282, 295, 298, 312, 316–321, 342, 346, 350

I

Ingarden, 180, 182, 235, 241, 244–246, 248, 250–252, 278, 282

J

Jacob, 80
Jacquet, 30
Johansson, 238, 272, 273, 276, 280, 338
Johnson, 52, 62

K

Köhler, 349, 351, 352
Kant, 183, 184, 197, 211, 212
Katz, 89, 90, 104
Kayser, 286
Kleiber, 9, 12, 30, 31, 111, 120, 121, 135, 144, 145, 149, 151, 283, 284, 293, 331
Koslicki, 326, 327, 336

L

Lakoff, 31, 62
Langacker, 58, 61, 62, 65, 135
Lehmann, 220
Leonard, 334
Lepore, 43, 51–53, 72–81, 83, 103, 117, 149–159
Locke, 184
Loux, 329
Lowe, 344

M

McCawley, 157
Merleau-Ponty, 232, 241
Millikan, 321, 322
Moltmann, 338, 355, 356
Montague, 43, 97
Moravcsik, 106, 302–306, 308
Mulligan, 239

N

Nunberg, 63, 67–69

O

Oppenheim, 350–353

P

Pagin, 52
Partee, 57
Pattersons, 52
Pelletier, 41, 54, 55
Perlman, 321, 322
Perry, 80
Pustejovsky, 13, 14, 34, 41, 84–91, 95, 96, 98, 102–108, 110–117, 119–122, 129, 133, 135, 138, 143, 144, 149, 153–157, 159, 165, 206, 207, 218, 219, 222, 230, 249, 253, 255, 283, 287, 288, 293, 298–301, 303, 304, 306–311, 315, 324, 332
Putnam, 20, 21
Pylyshyn, 44–46

Q

Quine, 72, 73, 76, 79, 80, 83, 163, 211, 212, 216, 220

R

Recanati, 21, 22, 57, 59, 63–67, 100, 118, 119
Reinach, 180, 234–236, 238, 239, 251, 261–263, 274
Rescher, 338, 350, 352, 353
Ricoeur, 176
Robbins, 52
Rosch, 31
Ross, 157
Ruhl, 25, 26
Ryle, 222

S

Sartre, 232
Schiffer, 202, 276
Schlick, 201, 212–216, 226
Searle, 222, 231–233, 237–242, 244–246, 250, 251, 258–272, 274–277, 279–282, 291, 297, 298, 312, 315–319, 321–324, 349, 350
Shieh, 225
Simons, 145, 208, 334, 336, 337, 339, 343, 346, 350–353, 357
Smith, 218, 227, 228, 238, 239, 254, 270–272, 280
Strawson, 220, 222, 223, 232
Szabó, 42–44, 46, 77

T

Talmy, 58, 61
Thomasson, 202, 225, 227, 232, 235, 251, 256, 270, 271, 277–280

U

Uschold, 220

V

Van De Pitte, 212, 215, 216, 225, 226
Venant, 30
Victorri, 27, 30
Vieu, 324, 338

W

Walton, 278
Welty, 218, 220
Wim, 29
Wittgenstein, 212–214
Wright, 321, 322

Index des notions

A

Abstraction/Idéation, 189–191, 197
Absurdité (contre-sens)
  Asurdité vs. Non-sens, 205–207
  et Sémanticalité, 203–207, 209–211
Analytique/Synthétique (a/s), *see* Molécularisme (et analyticité)
  Au sens de Husserl, 207–211
  Husserl vs. Schlick sur a/s, 211–216
  Synthétique *a priori*, 209, 211–216, 233–237
Anaphore (test), 12, 70, 120–122, 133
Artefact Abstrait (pléonastique), 272–273, 276–279, *see* Fonction-Statut Décrétée
Atomisme, 34–35, 47–49
  Composition atomiste, 34–35, 47, 49–53
Attitude naturelle, 170–173, 175, 179

C

Cause (au sens d'Aristote), 107, 301–307, *see* Qualia
Co-composition, 108–109, 150–152
Coercion, 14–17, 24, 153–160
  Dans GL, 109–111, 116–122, 308–311
    Métonymie (Parties/tout), 111–112, 324–325, 329–332
  Dans TCL, 129–133, 312–315
    Métonymie (Parties/tout), 146–149, 333–334, 337–341
Compositionnalité, 33–37
  Compositionnalité forte, *see* Composition atomiste
  Compositionnalité inférentielle, 74
  Compositionnalité inverse
    Faible, 77
    Forte, 50–52
  Compositionnalité pragmatique, 65–67
  Principe, 41–43
  Productivité (argument de), 44–45
  Systématicité (argument de), 45–47
  vs. Contextualité, 39–41
Concept
  Empirique, 189–191
  Pur (=Essence) vs. Empirique, 187–189, 192
  Signification vs. concept visé, 198–203, *see* Husserl vs. Schick sur a/s

Contextualité, *see* Compositionnalité inverse
Contextualité compositionnelle, 92–98, *see* Compositionnalité pragmatique
Contextualité latérale, 56–58
et Polysémie systématique, 54–56
Principe, 54

D

Dépendance, 204–205
Essentielle, 344–345
Existentielle, 342–344
Fonctionnelle, 350–352

E

Enuméra-tion/-tivisme, 15, 20–24, *see* Fixisme et Polysémie diachronique, 103, 119–120
Essence (eidos), *see* Analytique/Synthétique, *see* Intuition éidétique
Mise hors circuit du monde, 194–197
Variation éidétique, 192–194

F

Faits
Bruts (primat), 257, 268–269
Institutionnels, 257–260, *see* Fonction-statut
Le rôle du langage, 260–264, 282
Règle de constitution, 264–268, 273–276
Fixisme, 21–22
Fonctionnalité
Etiologique, 322–323
Intentionnelle, 321–322, 324
Systémique, 323, 347, *see* R-intégrité et Dépendance Fonctionnelle
Téléologique, 299, 301–302
Fonctions
-Statut, 265–267, *see* Faits Institutionnels
Décrétée (*Free-standing-Y-term*), 269–273, 280–282
Pouvoirs déontiques, 262–264, 267–268, 273–276
Agentives, 316–320, *see* Fonctionnalité Intentionelle

H

Holisme, 35–36
Composition holiste, 35–36, 74–79
Inférentiel, 73–76
Homonymie, 9–10

I

Intégrité
Fonctionnelle (R-intégrité), 352–354
Structure parties/tout, *see* Méréologie Fonctionnelle
Intuition

Eidétique, 200–203, 212
Empiriste vs. Phénoménologique, 184, 201–202
Percepetuelle/Primitive, 168–173, 180–182

L

Liage sélectif, 111

M

Méréologie
Essentialisme constitutif (Aristote), 325–329
Extensionnelle, 334–337
Fonctionnelle, 355–358
Métaphore (vs. Métonymie), 28–31, 69–70
Métonymie, 28–33
et Linguistique cognitive, 61–63
Parties/tout, *see* Coercion métonymique
Pragmatique, 67–70
Molécularisme, 36, 98–100
Composition molécullariste, 36, 76–78
et Analyticité, 72–76, 79–83, 211–216
et Décomposition lexicale, 85–88
Inférentiel, 73
Monde
Naturel/Matériel/Physique, 170–173
Pré-théorique/de la vie/du sens commun, 170, 177–180, 227–228
Socio-culturel, 242–243
Monosémie, 9–10

O

Ontologie, *see* Monde et Réalisme
et Langage, 156–160, 163–165, 167–168, 222–226, 300–304
Informatique, 217–222, 227–228, 253
Taxonomies, 252–256, 279–282

P

Polysémie, 9–10
Approche homonymique, 20–22
Approche monosémique, 25–27
Diachronique vs. Synchronique, 22, 26–27
Polysémie systématique, 10–14
Prédication, *see* co-composition, liage sélectif, coercion, types pointés
Application vs. Génération, 95–98
Pragmatique, 58, 63–64, *see* Compositionnalité pragmatique
Mécanismes primaires vs. secondaires, 64–65
Véri-conditionnelle, 66–67

Q

Qualia, 104–107

R

Réalisme, 185–186
- et Ontologie sociale, 242–252
- vs. Idéalisme, 183–185
- vs. Subjectivisme, 174–180

S

Sémanticalité, *see* Vérification des types
- A-sémanticalité vs. Anobjectité, 206–207, 229–232
- et Polysémie systématique, 81–82, 91
- Principe, 88–92

T

Types, 87–88
- Règles usuelles de vérification, 125–126
- Structure de types, 124–125
- Types dépendants, 126–129, 333–334
- Types pointés, 284–287, 290–295
  - dans GL, 112–115, 122, 283, 287
  - dans TCL, 134–141, 143–144, 288–290

Glossaire**

Coercion de type

La coercion de type est une opération sémantique par laquelle le type d'un argument est modifié et adapté au type qu'attend la fonction qui s'y applique, là où résulterait autrement une malformation sémantique, *i.e.* une erreur de typage.

▷ *E.g. Commencer un livre* (vs. *Commencer à lire un livre*)

L'expression est naturellement perçue comme bien formée alors que le verbe aspectuel *commencer* attend normalement un argument de forme infinitive dénotant un événement, (*e.g. commencer à lire un livre*). L'analyse coercitive de tels exemples postule que le verbe *commencer* coerce l'argument dénotant un objet physique, ici un livre, de sorte à ce qu'il dénote un événement associé.

Métonymie

Au sens large :

Figure consistant à désigner une entité par le nom d'une autre entité "contiguë" ou "proche" de la première
(Au sens large, la métonymie inclut la coercion, les types pointés et la métonymie restreinte de type parties/tout)

Au sens restreint :

Figure consistant à désigner une partie par le nom de l'entité à laquelle elle appartient
(Les deux modèles étudier dans le présent travail ainsi que la discussion qui suit leur présentation portent sur la notion restreinte de métonymie)

▷ E.g. Marie est maquillée [son visage]

** Ce Glossaire a pour seule vocation de faciliter la lecture du présent travail en rappelant les notions principales liées à la polysémie systématique, et mobilisées de façon récurrente (pour les pages discutant de ces notions se référer à l'index des notions). Il ne s'agit donc pas d'un glossaire exhaustif.

Qualia

Structure permettant de spécifier, dans l'analyse sémantique des unités lexicales, des informations touchant à la structure des objets désignés ainsi qu'aux événements qui leurs sont, "par nature" ou "typiquement" associés. Ces informations sont structurées selon 4 catégories, à savoir selon les 4 *qualia* ou *rôles de qualia* suivants :

- **Rôle constitutif** : spécifie la relation entre l'objet et ses parties, ses constituants (poids, matière, parties et éléments constitutifs)
- **Rôle formel** : spécifie ce qui distingue l'objet dans un contexte plus large (orientation, forme, position)
- **Rôle agentif** : spécifie ce qui est à l'origine de l'objet (créateur, artefact, espèce naturelle)
- **Rôle télique** : marque le but et la fonction de l'objet (fonction ou objectif qui spécifie certaines activités, finalités qu'a en vue un agent en effectuant une action)

Type dépendant

Noté $\theta(\alpha_1, \ldots, \alpha_n)$

Les types dépendants sont tels que leur valeur est déterminée relativement à la valeur de certains paramètres. Lorsque tous les paramètres ne sont pas fixés, le type dépendant reste sous-spécifié (noté $\epsilon(\alpha_1, \ldots, \alpha_n)$)

Les types dépendants permettent en particulier de rendre compte :

- Des phénomènes de coercion événementielle, les événements introduits par coercion d'un nom d'objet se présentent comme des entités dont la nature dépend de l'agent et de l'objet impliqué.
- Des phénomènes de métonymie parties/tout, les parties métonymiquement désignées se présentant comme des parties dépendantes de l'objet auquel elles appartiennent.

Type pointé

Noté $\alpha \bullet \beta$

Intuitivement il s'agit d'exprimer formellement l'idée que certains termes présentent des "facettes sémantiques" systématiquement liées mais indépendantes, chacune entrant dans des hiérarchies sémantiques (hyponymiques) et des classes de synonymie différentes.

▷ *E.g.* $\lambda x.Livre(x)$ où la variable x est associée au type pointé :
$OBJET_PHYSIQUE \bullet CONTENU_INFORMATIONNEL$

Les types pointés sont des types complexes construits à partir de types simples, tels que :
- Aucun des types conjoints n'est en relation de sous-typage avec son ou ses conjoints.
- Les deux types sont équivalents à deux sens systématiquement accessibles.
- Tout terme de type pointé doit accepter la coprédication avec ou sans reprise pronominale.

Le mot et la chose revisités : le cas de la polysémie systématique

Résumé : La polysémie systématique, qui occupe une place grandissante dans les débats de sémantique lexicale depuis les années 1990, semble remettre à l'ordre du jour la question fondamentale du rapport entre les mots et les choses. Partant du constat que ces phénomènes de multi-sens n'impliquent pas de réel changement de référence, mais semblent au contraire mettre en jeu différentes parties ou aspects d'un même référent, ce travail propose une relecture métaphysique de deux modèles typés de la polysémie systématique (le *Generative Lexicon* de Pustejovsky et la *Type Composition Logic* de Asher), visant à clarifier la notion d'aspect/partie/constituant d'un objet, mobilisée dans la formulation des règles compositionnelles de génération des significations contextuelles.

Word and Object Revisited : the Case of Systematic Polysemy

Summary : Systematic polysemy, which has played a central role in lexical semantic debates since the 90's, seems to shed new light on the traditional philosophical issue concerning the way words relate to objects. Taking as a starting point the fact that such multiple-meaning phenomena do not trigger any real reference shift, but instead appear to involve different parts or aspects of one and the same referent, the present work suggests a metaphysical insight into systematic polysemy. More precisely, we suggest a metaphysical reading of two typed models of systematic polysemy (Pustejovsky's *Generative Lexicon* and Asher's *Type Composition Logic*), aiming at clarifying the notion of aspect/part/constituent of an object, triggered by the compositional rules for contextual meaning generation.

Discipline : Philosophie

Mots-clés : Philosophie du langage ; Sémantique lexicale ; Polysémie systématique ; Sémanticalité ; Ontologie ; Réalité Sociale ; Synthétique a priori.

Équipe d'accueil : Institut d'Histoire et de Philosophie des Sciences et des Techniques (UMR 8590)
13, rue du Four
75006, Paris.